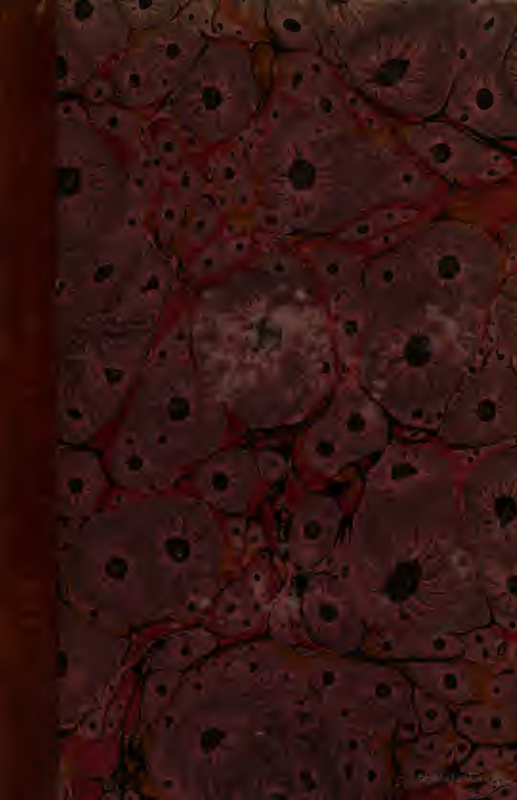
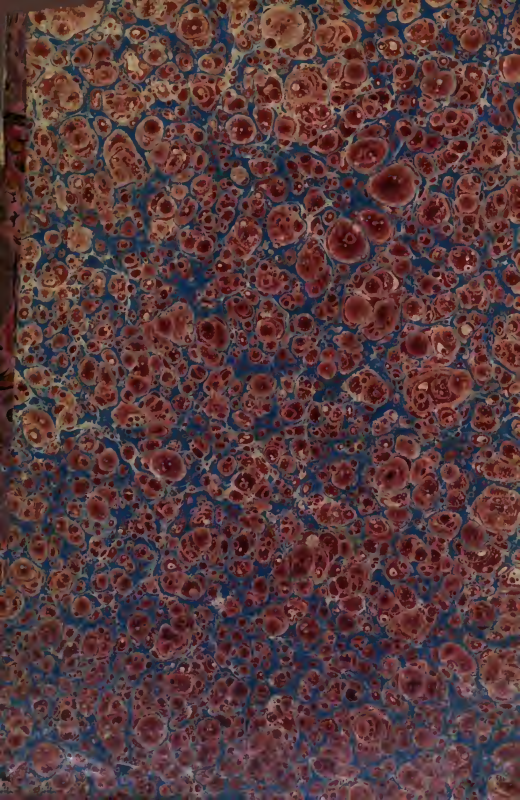
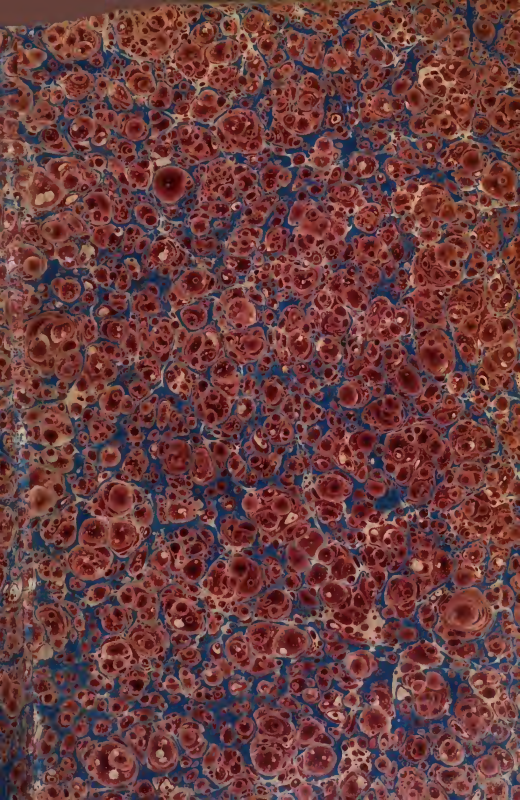








10696

Polot. 8611 124⁰²

ŒUVRES
DE
LORD BYRON.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE





OEUVRES
de
Lord Byron,
Quatrième Edition.



à Paris,
Chez L'ADVOCAT, Libraire,

Editeur de Shakspeare et Schiller.

1822.





OEUVRES
DE
LORD BYRON.

QUATRIÈME ÉDITION,

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PAR A. P... T;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON,

PAR M. CHARLES NODIER.

5 VOLUMES IN 8°, ORNÉS DE 27 VIGNETTES.

TOME DEUXIÈME.

A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 195.

M DCCC XXII.





CHILDE-HAROLD,

POÈME ROMANTIQUE.

BYRON. — *Tome II.*

1

L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page; quand on n'a vu que son pays. J'en ai feuilleté un assez grand nombre que j'ai trouvés également mauvaises. Cet examen n'a point été infructueux. Je haïssais ma patrie : toutes les impertinences des peuples divers parmi lesquels j'ai vécu m'ont réconciliés avec elle. Quand je n'aurais tiré d'autre bénéfice de mes voyages que celui-ci, je n'en regretterais ni les frais, ni les fatigues.

(Le Cosmopolite.)

PRÉFACE.

LA plus grande partie du poème suivant a été composée au milieu des scènes qu'il retrace. Il fut commencé en Albanie, et les passages relatifs à l'Espagne et au Portugal ont été écrits d'après les notes recueillies par l'auteur dans ces contrées : voilà ce qu'il était peut-être nécessaire de faire observer pour garantir l'exactitude des descriptions. Les lieux que j'ai essayé d'esquisser appartiennent à l'Espagne, au Portugal, à l'Épire, à l'Acarnanie et à la Grèce. Le poème s'arrête là pour le moment : l'accueil du public déterminera si l'auteur peut se hasarder à conduire ses lecteurs jusque dans la capitale de l'Orient, à travers l'Ionie et la Phrygie. Ces deux premiers chants ne sont qu'un essai.

Il a été introduit dans le poème un personnage imaginaire pour lier entre elles toutes ses parties ; ce qui ne veut pas dire que je prétende avoir fait un ouvrage régulier. Quelques amis, dont je respecte beaucoup les opinions, m'ont averti que je

courais le risque d'être soupçonné d'avoir voulu peindre un caractère réel dans le personnage fictif de Childe-Harold. Je demande la permission de le dire une fois pour toutes : Harold est l'enfant de mon imagination, créé pour le motif que j'ai déjà dit ; dans quelques circonstances triviales et les détails de pure localité, cette supposition pourrait être fondée, mais dans les points principaux j'ose espérer qu'elle ne saurait l'être.

Il est presque superflu de dire que le nom de Childe, tels que Childe Waters, Childe Childers, est employé comme plus approprié au rythme ancien que j'ai adopté. Les *adieux* qui se trouvent au commencement du premier chant m'ont été suggérés par le bon soir (*good night*) de lord Maxwell, dans les anciennes ballades écossaises (*the Border Minstrelsy*), publiées par M. Scott. On trouvera peut-être dans le premier chant quelques passages qui sembleront des réminiscences des divers poèmes qui ont été publiés sur l'Espagne : ce n'est que par hasard ; car, à l'exception de quelques stances, la plus grande partie de Childe-Harold a été écrite dans le Levant.

La stance de Spenser comporte une très-grande variété de tons, selon le jugement de l'un de nos meilleurs poètes. « Il n'y a pas long-temps, dit le docteur Beattie, que j'ai commencé un poème dans

le style et le rythme de Spenser; et je me propose d'y donner carrière à mon goût en passant tour à tour du ton plaisant au pathétique, du descriptif au sentimental, et du tendre au satirique, selon le caprice de mon humeur, car la mesure que j'ai adoptée comporte également tous les genres (*). Confirmé dans mon opinion par une telle autorité, et par quelques poètes italiens du premier mérite, je n'ai pas besoin de me justifier d'avoir voulu prendre une grande variété de tons, persuadé que, si je ne réussis pas, la faute en sera dans l'exécution, plutôt que dans un plan consacré par l'exemple de l'Arioste, de Thomson et de Beattie.

(*) Beattie's letters.

ADDITION A LA PRÉFACE.

Je reprends la plume maintenant que tous nos journaux périodiques ont distribué leurs critiques habituelles. Je n'ai rien à dire contre la justice de leurs observations en général. Il me siérait mal de me récrier contre leurs très-légères censures; car peut-être, s'ils y avaient mis moins de douceur, ils auraient été plus francs. Que tous en général, et chacun en particulier, reçoivent donc mes actions de grâces pour leur générosité. Il est un seul point sur lequel je veux hasarder une observation. Parmi toutes les critiques justement adressées au caractère très-indifférent de mon Pèlerin (que, malgré toutes les insinuations contraires, je soutiens toujours être un personnage fictif), on a dit que, outre l'anachronisme, Childe - Harold n'était rien moins que chevalier, car les temps de la chevalerie étaient des temps d'amour, d'honneur, etc. Or, nous savons que ces époques où fleurissaient *l'amour du bon vieux temps, l'amour antique*, étaient les siècles de la plus grande corruption. Si l'on a quelques doutes à cet égard, on n'a qu'à feuilleter Ste.-Palaye, et s'arrêter sur-tout à la page 69 du vol. II. Les vœux de la chevalerie n'étaient pas mieux gardés que tous les autres

vœux ; les chants des troubadours n'étaient pas plus décents que ceux d'Ovide, et avaient certainement bien moins d'élégance. Dans les *cours d'amour*, *parlements d'amour*, ou de *courtoisie* et de *gentillesse*, il y avait beaucoup plus d'amour que de courtoisie. Voyez Roland, sur le même sujet que Ste.-Palaye. Quoi qu'on puisse dire du personnage fort peu aimable de Childe-Harold, il fut dans son temps tout aussi bon chevalier que les Templiers ; je crains bien que Tristan et Lancelot n'aient pas été meilleurs qu'ils ne devaient être, quoiqu'ils fussent des personnages très-poétiques, véritables chevaliers *sans peur*, mais non pas *sans reproches*. Si l'origine de l'ordre de la jarretière n'est pas une fable, les chevaliers de cet ordre ont porté pendant plusieurs siècles les couleurs d'une comtesse de Salisbury, d'indifférente mémoire : mais en voilà assez sur la chevalerie. Burke n'avait pas besoin de regretter cette belle institution, quoique la reine dont il plaida la cause fût bien aussi vertueuse que la plupart des dames en l'honneur de qui des lances étaient rompues et des chevaliers désarçonnés.

Avant Bayard et jusqu'à sir Joseph Banks, les plus chastes et les plus célèbres chevaliers des temps anciens et modernes, on trouvera peu d'exceptions à ce que j'avance, et je crois qu'il

suffirait de peu de recherches pour apprendre à ne plus regretter ces ridicules momeries du moyen âge.

Maintenant je laisserai vivre Childe - Harold aussi long-temps qu'il pourra. Il aurait été plus commode et bien plus aisé de tracer un caractère aimable; on aurait pu sans difficulté déguiser ses défauts, le faire agir davantage et parler moins; mais, en mettant Childe-Harold en scène, je n'avais en vue que de montrer que la perversion précoce de l'esprit et de la morale nous conduit à la satiété des plaisirs passés et nous empêche de goûter les plaisirs nouveaux; et même que ce qui est le plus capable d'exciter l'esprit de l'homme (excepté l'ambition, le plus puissant de tous les moteurs), le spectacle des beautés de la nature, et les voyages ont perdu leur effet sur une ame ainsi faite ou plutôt égarée. Si j'avais continué le poëme, Childe-Harold serait devenu de plus en plus sombre; car l'esquisse que je me proposais de remplir, était, à quelques différences près, celle d'un moderne Timon et peut-être d'un Zéluco poétique.

LE PÉLERINAGE
DE
CHILDE-HAROLD.

A IANTHÉ.

DANS les climats où je viens d'errer, et dont les belles ont long-temps passé pour être sans rivales; dans ces visions qui offrent au cœur, des beautés qu'il regrette en soupirant de n'avoir vues qu'en songe, jamais la réalité ni l'imagination ne m'ont fait rencontrer aucun objet qui fût semblable à toi. Aussi, après t'avoir vue, je n'essaierai point de peindre ces charmes qui se varient sans cesse. Que mes expressions seraient faibles pour celui qui ne te voit pas ! que diraient-elles à ceux qui peuvent te contempler ?

Ah ! puisses-tu être toujours ce que tu es, et ne pas tromper les espérances de ton printemps ! Puisses-tu, toujours belle, tendre et pure, être sur la terre l'image de l'Amour sans ses ailes, et ingénue au-delà des pensées de l'espérance ? Ah ! sans doute, celle dont l'affection cultivé ton jeune

âge, doué chaque jour de nouveaux attraits, voit en toi l'arc-en-ciel de ses années à venir, et tous ses chagrins disparaissent devant ses couleurs célestes.

Jeune Péri de l'Occident, c'est un bonheur pour moi de compter déjà le double de tes années : mes yeux peuvent te contempler sans puiser dans les tiens le poison de l'amour, et admirer sans danger tout l'éclat de tes charmes. Heureux de ne pas les voir un jour s'éclipser ! mais plus heureux cent fois, lorsque tant de jeunes cœurs seront atteints, d'échapper au sort de ceux dont l'admiration le touchera, mais qui éprouveront les angoisses que le ciel a mêlées aux plus douces heures de l'amour !

Permits à ces yeux qui, vifs comme ceux de la gazelle, regardent avec une si noble fierté, et soudain se baissent avec une modestie touchante ; permets à ces yeux, qui nous séduisent quand ils errent çà et là, ou nous éblouissent en se fixant sur nous, permets-leur de parcourir mon ouvrage, et ne refuse pas à mes vers un sourire pour lequel mon cœur soupirerait peut-être vaine-

ment si je pouvais être pour toi autre chose qu'un ami. Daigne, chère Ianthé, m'accorder cette grace ; ne me demande pas pourquoi j'adresse mes chants à une beauté si jeune encore , mais permets-moi de joindre un lis sans tache aux fleurs de ma couronne.

C'est ainsi que ton nom sera uni à mes vers ; et, chaque fois qu'un œil indulgent jetera un regard sur les voyages d'Harold, le nom d'Ianthé, consacré ici, s'offrira le premier à lui, et sera le dernier oublié. Ah ! quand mes jours auront été comptés, si cet ancien hommage appelle tes jolis doigts sur la lyre de celui qui rendit hommage à tes ravissans appas, c'est tout ce que je puis désirer de plus doux pour ma mémoire : c'est plus que l'espérance n'ose réclamer ; mais l'amitié pouvait-elle demander moins ?

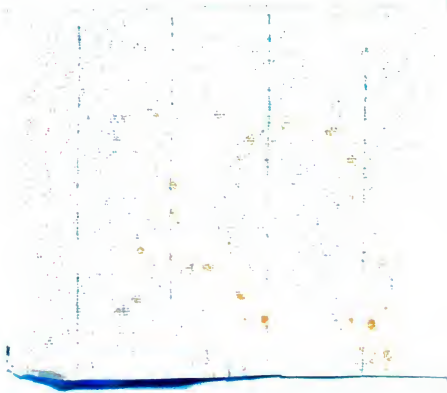


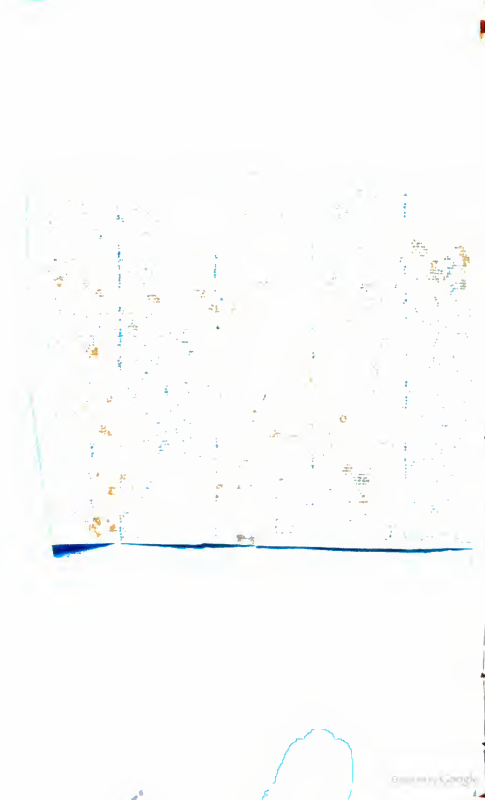


Dramma per Rich^{da} Verdi R. A.

OSWALDE HAROLD.







LE PÉLERINAGE DE CHILDE-HAROLD.

CHANT PREMIER.

I.

O TOI, à qui la terre des Hellènes donne une origine céleste ! Muse, créée ou imaginée selon le caprice du ménestrel ; ma lyre, intimidée par nos lyres modernes, n'ose pas t'invoquer sur ta colline sacrée. J'ai erré cependant sur les rives de ton ruisseau célèbre ; oui, j'ai soupiré sur les autels de Delphes¹, abandonnés depuis long-temps ; dans ces lieux où le seul murmure de ta source chérie interrompt le silence : mais non, ma lyre n'ira point réveiller les neuf sœurs pour un sujet aussi simple et des chants aussi humbles que les miens.

II.

Naguère, dans l'île d'Albion, vivait un jeune homme pour qui les sentiers de la vertu n'avaient aucun

charme. Ses jours s'écoulaient dans une débauche grossière, et ses plaisirs bruyants fatiguaient l'oreille assoupie de la nuit. Hélas ! il est vrai qu'il se livrait sans pudeur à toutes les joies profanes : il n'y avait guère sur la terre d'autre compagnie qui lui fût agréable, que celle des courtisanes, des convives sensuels, et des libertins de tous les rangs.

III.

Il avait nom Childe-Harold : mais il ne conviendrait pas de dire quel était son antique lignage ; il suffit de savoir que peut-être ses aïeux ne furent pas sans gloire et vécurent renommés dans d'autres temps ; mais un descendant méprisable souille à jamais un nom illustre, de quelque éclat qu'il ait brillé au vieux temps. Tout ce que le blason exhume des cercueils, la prose fleurie et les mensonges emmiellés des poètes, ne peuvent ennoblir des actions blâmables, ni justifier un crime.

IV.

Childe-Harold, ne prévoyant pas la misère, ressemblait à l'insecte des jours d'été, qui se joue au soleil de midi, sans songer qu'avant la fin du jour le vent glacé des orages peut venir le surprendre. Mais il n'était encore qu'au tiers de sa vie, qu'il fut frappé par quelque chose de pire que l'infortune : il éprouva les dégoûts de la satiété. Il se lassa de sa terre natale, qui lui sembla plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

V.

Il avait parcouru tous les dédales du vice, sans jamais réparer ses torts. Il avait soupiré pour mille beautés quoiqu'il n'en aimât qu'une, et celle qu'il aimait ne put jamais être à lui. Ah ! combien elle fut heureuse d'échapper à un homme dont les embrassements eussent profané une beauté si chaste ! à un homme qui aurait bientôt délaissé ses charmes pour des voluptés vulgaires, dissipé tous ses biens afin de continuer ses profusions, et dédaigné les plaisirs calmes du bonheur domestique.

VI.

Or Childe-Harold avait le cœur malade d'ennui : Il voulait fuir loin de ses compagnons de débauche ; on dit que parfois une larme brillait dans ses yeux humides, mais l'orgueil l'y glaçait soudain. Il allait errer seul, et dans une triste rêverie. Il résolut enfin de quitter sa patrie pour visiter les climats brûlants au-delà des mers. Rassasié de plaisirs, il soupirait presque après le malheur : pour changer de théâtre il serait descendu volontiers même dans le séjour des ombres.

VII.

Childe partit du château de son père. C'était un vaste et vénérable édifice : il était si vieux qu'il semblait toujours près de s'écrouler ; cependant des piliers massifs garantissaient sa solidité. Retraite monastique, condamnée à servir à de honteux excès ! où jadis la superstition avait fait son asyle, les filles de Paphos venaient chanter et sourire. Les moines auraient pu y

croire, au retour de leur bon vieux temps, si les anciennes chroniques n'ont point calomnié ces saints personnages.

VIII.

Cependant plusieurs fois, au milieu des plus bruyants transports de sa gaité, une étrange angoisse se trahissait sur le front de Childe-Harold, comme si le souvenir de quelque mort fatale ou d'une passion déçue se réveillait tout à coup dans son cœur. Mais tous ses compagnons ignoraient ce secret et peut-être ne se souciaient guère de le connaître, car il n'avait point une âme ouverte et franche qui trouvât du charme à épancher ses chagrins; quelles que fussent les peines qu'il ne pouvait oublier, il ne recherchait ni les consolations ni les conseils d'un ami.

IX.

Et personne ne l'aimait, quoiqu'il appelât dans son château de jeunes débauchés de tous les pays; il savait qu'ils lui prodiguaient les flatteries aux jours des festins, mais que c'étaient des parasites sans cœur. — Oui ! personne ne l'aimait, pas même ses chères concubines. La femme ne recherche que la richesse et la puissance : partout où elles sont, accourt la volupté volage. Semblables aux papillons, c'est la lumière qui attire les belles; et Mammon réussit là où des anges échoueraient.

X.

Childe-Harold avait une mère non oubliée; mais il évita de lui faire ses adieux. Il avait une sœur chérie;

mais il ne la vit pas avant de commencer son long pèlerinage. S'il avait des amis, il n'en embrassa aucun. Cependant ne vous hâtez pas d'en conclure que son cœur était un cœur d'acier. O vous qui savez ce que c'est qu'aimer, vous éprouverez cruellement que ces adieux brisent le cœur dont on espérait calmer les regrets !

XI.

Son château, ses domaines, les aimables beautés qui avaient charmé sa jeunesse, et dont les yeux bleus, la chevelure bouclée et les mains blanches comme la neige auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète ; sa coupe remplie jusqu'au bord des vins les plus rares, enfin tout ce qui pouvait le plus séduire les sens, il abandonne tout sans pousser un soupir, pour traverser les mers, parcourir les rivages musulmans et franchir la ligne centrale de la terre.

XII.

Les voiles sont déployées et s'arrondissent au souffle d'un vent favorable qui, d'accord avec lui, semble charmé de le transporter loin des lieux qui l'ont vu naître. Les rochers blanchâtres s'évanouissent rapidement à ses yeux, et sont perdus au milieu de l'écume que les vagues soulèvent. Peut-être qu'alors il se repentait d'avoir voulu errer au loin : mais cette pensée silencieuse resta ensevelie dans son sein ; ses lèvres ne laissèrent échapper aucune plainte, tandis que les autres passagers répandaient des larmes indignes

d'un mâle courage et accusaient les vents sourds à leurs regrets.

XIII.

Mais, au moment où le soleil se dérobait sous les flots, il prit sa harpe qu'il faisait parfois résonner pour en tirer des accords sans art lorsqu'il croyait n'être pas écouté par des témoins indiscrets. Ses doigts errent négligemment sur l'instrument mélodieux pour préluder à ses chants dans le sombre crépuscule.

Le vaisseau volait avec ses blanches ailes; les riva- ges fuyaient derrière lui. Childe-Harold adressa aux éléments son dernier adieu.

1.

« Adieu! adieu! ma terre natale disparaît au loin sur l'onde azurée; les vents de la nuit soupirent, les vagues mugissent, et la sauvage mouette pousse ses cris; nous suivons dans sa fuite ce soleil qui va se coucher dans le palais de l'Océan. Adieu, pour un temps, à lui et à toi : ô ma terre natale, adieu.

2.

« Encore quelques heures, et il se lèvera pour donner naissance au matin; je saluerai de nouveau la mer et les cieux, mais non ma terre natale. Mon vieux château est désert, le foyer est solitaire, les ronces sauvages vont s'amasser sur les murs; mon chien hurle sur le seuil de la porte.

3.

« Approche, approche, mon petit page! pourquoi pleurer et gémir? crains-tu la fureur des vagues? est-

ce le vent qui te fait trembler? va, sèche les larmes qui coulent de tes yeux : notre vaisseau est fort et agile ; à peine si le plus rapide de nos faucons pourrait voler aussi vite que lui ! »

4.

« — Que le vent souffle avec violence, que les vagues se soulèvent, je ne crains ni le vent ni les vagues ; mais ne soyez pas surpris, sir Childe, que je sois affligé ; je m'éloigne d'un père et d'une mère que j'aime, je n'ai qu'eux, vous et celui qui est là-haut !

5.

« Mon père me donna sa bénédiction avec transport, sans se plaindre beaucoup ; mais ma mère va soupirer amèrement jusqu'à mon retour. — C'est assez, mon petit ami, c'est assez : les pleurs conviennent à tes yeux ; si j'avais ton innocence, les miens en répandraient aussi.

6.

« Approche, approche, mon brave serviteur : pourquoi es-tu si pâle ? redoutes-tu quelque ennemi français ? ou est-ce la brise qui te fait frissonner ?

« — Pouvez-vous croire, sir Childe, que j'aie peur de la mort ? je n'ai pas une âme si timide ; mais la pensée d'une épouse absente fait pâlir un époux fidèle.

7.

« Ma femme et mon enfant habitent non loin de votre château, sur les bords du lac ; lorsqu'ils me demanderont, que répondra leur mère ? »

« — C'est assez, mon brave serviteur ; qui pourrait

blâmer ta tristesse? Mais moi, dont l'humeur est plus légère, je ris en m'éloignant.

8.

« Qui peut se fier aux soupirs d'une épouse ou d'une amante? De nouvelles ardeurs sécheront bientôt ces yeux que nous avons vu naguère baignés de pleurs. Ce n'est pas le regret des plaisirs passés qui m'afflige, ni les dangers qui peuvent nous menacer; ma plus grande douleur est de ne rien laisser, derrière moi, qui réclame une larme.

9.

« Et maintenant qu'entouré d'une mer sans bornes, je me trouve seul dans le monde, irai-je soupirer pour les autres, quand personne ne soupirera pour moi? Peut-être mon chien gémira-t-il de mon absence, jusqu'à ce qu'une main étrangère vienne le nourrir; mais, au bout de quelque temps, si je revenais dans ma patrie, il s'élancerait sur moi pour me mordre.

10.

« Je fuis gaîment avec toi sur l'onde écumeuse, ô mon vaisseau rapide! peu m'importe dans quelle contrée tu me feras aborder, pourvu que ce ne soit plus dans la mienne. Salut! vagues azurées; et, lorsque je serai loin de l'Océan, salut, déserts et grottes des montagnes! ô ma terre natale, adieu. »

XIV.

La terre a disparu; le vaisseau vole, et des vents contraires le tourmentent dans la baie orageuse de la Biscaye. Quatre jours se sont écoulés; mais, avec le

cinquième, la vue d'un nouveau rivage vient réjouir tous les cœurs. La montagne de Cintra est devant eux, ils reconnaissent le Tage qui porte à la mer le tribut de ses flots dorés; un pilote lusitanien monte à bord du navire et le guide à travers de fertiles contrées, où quelques laboureurs achèvent la moisson.

XV.

Oh Christ! C'est un spectacle divin de voir tout ce que le ciel a fait pour ce climat délicieux! que de fruits savoureux se colorent sur tous les arbres! que de richesses se déploient sur les collines! Mais l'homme voudrait les ravager de ses mains impies? Ah! lorsque le Très-Haut lèvera son bras terrible contre ceux qui bravent ses lois suprêmes, ses carreaux brûlants d'une triple vengeance poursuivront les nombreux guerriers des Gaules, et purgeront la terre de ses cruels ennemis.

XVI.

D'abord, que de beautés nous offre Lisbonne! Son image se réfléchit dans ce noble fleuve auquel les poètes n'ont pas besoin de donner un lit de sable d'or. Ses flots sont sillonnés par mille vaisseaux d'une force imposante, depuis qu'Albion est devenue l'alliée de la Lusitanie, nation gonflée d'orgueil et d'ignorance, baisant et détestant la main qui s'est armée du glaive pour la délivrer de la rage du chef impitoyable des Gaules.

XVII.

Mais en entrant dans cette ville, qui brille au loin

comme une cité céleste, l'étranger se sent pénétré de douleur au milieu de tout ce qui peut le plus affliger la vue. Les cabanes et les palais sont également d'un aspect repoussant; ses sales citoyens sont élevés dans la fange; quels que soient leur rang et leur fortune, ils se soucient fort peu de la propreté de leurs vêtements, quoiqu'ils se voient attaqués de la plaie d'Égypte.

XVIII.

Pauvre peuple d'esclaves! né sous un si beau climat! — Ô nature, pourquoi as-tu prodigué tes dons à de tels hommes? L'aspect varié des vallons et des collines de Cintra s'offre à nous comme un nouvel Éden! ah! quelle main pourrait guider le pinceau ou la plume pour suivre l'œil ravi à travers des lieux plus éblouissants pour la vue mortelle que les merveilles décrites par le poète qui osa ouvrir au monde surpris les portes de l'Élysée?

XIX.

Les rocs affreux couronnés par un couvent au faite incliné; les liéges antiques ombrageant de leurs rameaux un précipice bordé de broussailles; la tourbe des montagnes, noircie par un ciel brûlant; la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil; l'azur poli du paisible Océan, les pommes d'or suspendues au vert feuillage des orangers, les torrents qui bondissent du haut des rochers, la vigne qui rampe sur les coteaux, le saule qui se balance sur le bord des fontaines, tout contribue à embellir et à varier ce paysage enchanteur.

XX.

Puis, gravissez lentement les sentiers tortueux, et du haut de chaque sommité rocailleuse tournez la tête pour contempler une perspective nouvelle et plus riche. Reposez-vous à la chapelle de Notre-Dame des douleurs² : des moines sobres montrent leurs reliques à l'étranger et lui récitent leurs légendes. Ici des impies reçurent leur châtiment ; et là, dans cette grotte obscure, Honorius vécut de longues années, espérant mériter le ciel, en se faisant un enfer de la terre.

XXI.

Observez, en gravissant les cimes des rochers, plusieurs croix grossièrement taillées : ne croyez pas voir des offrandes de la dévotion ; ce sont de fragiles monuments d'une rage meurtrière. Partout où le poignard d'un impitoyable meurtrier a répandu le sang d'une victime, on élève une croix formée de deux rameaux flétris ; les vallées et les bosquets sont remplis de ces tristes souvenirs, dans cette terre sanguinaire où les lois ne protègent pas la vie de l'homme³.

XXII.

Sur le penchant des collines, ou dans le sein des vallées, on aperçoit des châteaux qui furent jadis la demeure des rois ; mais aujourd'hui les plantes sauvages fleurissent seules alentour : cependant un reste de splendeur est attaché à ces ruines. C'est là que s'élève le beau *Palais du prince* ; et toi, riche fils d'Albion, Vathek ! c'est là aussi que tu créas ton pa-

radis, oubliant que, lorsque la richesse, avide de plaisirs, a prodigué ses trésors, la douce paix fuit toujours les appas de la volupté.

XXIII.

C'est sous l'abri délicieux de cette montagne, que tu choisis ta demeure pour y appeler tous les plaisirs. Mais aujourd'hui, semblable à un séjour fatal à l'homme, ton palais enchanté est solitaire comme toi. De hautes broussailles permettent à peine d'arriver à tes appartements abandonnés, à tes portiques ouverts. Nouvelle leçon pour le cœur qui pense! — Combien sont vains les palais de la terre, quand le passage des flots du temps inexorable les convertit en débris!

XXIV.

Voilà le palais où se sont rassemblés naguère les chefs des guerriers! palais odieux à tout cœur anglais!

Quel est ce mauvais génie au rire moqueur et à la taille d'un nain, qui porte pour diadème le bonnet de la folie? Il est revêtu d'un manteau de parchemin; à ses côtés est le sceau de l'état; sur un noir rouleau sont inscrits des noms connus dans la chevalerie, et un grand nombre de signatures que le nain malicieux montre du doigt en riant de bon cœur.

XXV.

La Convention est le nom du démon qui se joue des chevaliers rassemblés dans le palais Marialva. Il sut les priver de toute leur cervelle (s'ils en eurent jamais), et changer en deuil la folle joie d'une nation.

La folie foula aux pieds le panache du vainqueur, et la politique reconquit ce qu'avait obtenu le courage. Que les lauriers croissent en vain pour des chefs tels que les nôtres ! malheur aux vainqueurs plutôt qu'aux vaincus depuis que la victoire languit dédaignée sur les rives du Tage !

XXVI.

Depuis le jour de cette assemblée fatale , ô Cintra ! ton nom fait pâlir la Bretagne ; ceux qui tiennent les rênes de l'état frémissent , et rougiraient de honte si leurs fronts savaient rougir. Comment la postérité appellera-t-elle cet acte déshonorant ? nos descendants et ceux de nos alliés ne verront-ils pas avec mépris ces généraux privés de toute leur gloire ? les ennemis vaincus dans le combat ont été les vainqueurs dans ce palais , où nous serons dévoués aux railleries des nations pendant les siècles à venir.

XXVII.

Telle fut la pensée de Childe-Harold , pendant qu'il parcourait les montagnes dans une méditation solitaire. La beauté de ces lieux le charme , et déjà il songe à les fuir , plus mobile dans son inquiétude que l'hirondelle dans les airs ; cependant il apprit ici à faire quelques réflexions morales ; car la méditation se fixait parfois sur lui. La voix secrète de la raison lui reprocha sa jeunesse consumée dans les caprices de la folie ; mais , pendant qu'ils contemplaient la vérité , ses yeux blessés par sa clarté se troublèrent et s'obscurcirent.

XXVIII.

A cheval ! à cheval ! s'écrie-t-il ; et il s'éloigne pour jamais d'une contrée délicieuse, quoiqu'elle eût charmé son ame ; il repousse ses pensées rêveuses ; mais ce n'est plus pour chercher les plaisirs de l'amour ni ceux de Bacchus : il fuit, ignorant encore dans quelle retraite il se reposera de son pèlerinage. Mille tableaux variés se dérouleront encore devant ses yeux avant que sa soif de voyages soit assouvie, avant que le calme règne dans son cœur ou que l'expérience le rende sage.

XXIX.

Mais Mafra ⁵ l'arrêtera un moment. Cet asyle de la malheureuse reine des Lusitaniens réunissait l'église et la cour, les moines et les courtisans ; aux messes succédaient les banquets ! mélange singulier sans doute ; mais ici la prostituée de Babylone a élevé un palais si somptueux que les hommes oublient le sang qu'elle a répandu, et fléchissent le genou devant la pompe qui aime à prêter au crime un vernis trompeur.

XXX.

Childe-Harold promène ses yeux ravis sur des vallées fertiles et des coteaux romantiques. Ah ! pourquoi ces coteaux ne nourrissent-ils qu'une race d'esclaves ! Que les hommes lâches plongés dans la mollesse appellent les voyages une folie, et s'étonnent que d'autres plus hardis abandonnent les coussins voluptueux pour braver la fatigue des longues courses ! il y a dans l'air

des montagnes une suavité et une source de vie que ne connaîtra jamais la paresse.

XXXI.

Le sommet des monts blanchit et disparaît dans le lointain ; des vallées moins riches , moins inégales , leur succèdent ; et puis des plaines immenses qui ne sont bornées que par l'horizon. Aussi loin que l'œil peut atteindre , il reconnaît les royaumes d'Espagne où les bergers conduisent ces troupeaux dont la laine est si renommée ; mais aujourd'hui il faut que le berger arme son bras pour défendre ses agneaux. L'Espagne est envahie par un ennemi terrible : tous ses habitants doivent combattre , ou souffrir les malheurs de l'esclavage.

XXXII.

Aux lieux où la Lusitanie rencontre sa sœur , quelles limites séparent les deux contrées rivales ? Est-ce le Tage qui interpose ses ondes majestueuses entre ces nations jalouses ? Est-ce l'orgueilleuse chaîne de la Sierra Morena qui élève ses rochers ? Est-ce une barrière construite par l'art comme le vaste mur de la Chine ? Non , ce n'est ni une muraille bâtie par les hommes , ni un fleuve large et profond , ni des rochers hideux , ni de hautes montagnes comme celles qui séparent l'Ibérie des Gaules.

XXXIII.

Non , c'est un simple ruisseau à l'onde argentée qui porte à peine un nom , et dont les rives fleuries appartiennent à l'un et à l'autre royaume. C'est là que

le berger se penche sur sa houlette, et considère dans son oisiveté les flots toujours paisibles qui coulent entre les deux peuples ennemis. Car, aussi fier que le plus noble de ses ducs, le dernier des paysans espagnols connaît bien la différence qui existe entre lui et l'esclave lusitanien, le dernier des esclaves ⁶.

XXXIV.

Non loin de cette faible limite, la bruyante Guadiana roule ses sombres flots, célébrés souvent dans les antiques ballades. Jadis sur ces bords se rencontrèrent les bataillons des Maures et des chevaliers revêtus d'armures étincelantes. C'est ici que les plus agiles s'arrêtèrent à jamais, et que les guerriers les plus robustes furent domptés par le trépas. Les turbans des enfants de Mahomet et les cimiers des Chrétiens roulèrent confondus avec les ondes du fleuve gémissant sous le poids des cadavres.

XXXV.

Belle Espagne, royaume glorieux et romantique ! où est l'étendard que fit flotter Pélage, lorsque le père perfide de la Cava appela dans sa patrie ces guerriers qui rougirent du sang des Goths les ruisseaux de tes montagnes ? Où sont ces bannières sanglantes qui se déployèrent jadis sur la tête de tes enfants, et qui, couronnées par la victoire, repoussèrent enfin les agresseurs jusque sur leurs noirs rivages ? Une auréole brillante entoura la croix, et le croissant pâlit, lorsque les échos de l'Afrique frémissaient des cris lugubres des mères de la Mauritanie.

XXXVI.

Toutes les romances populaires redisent encore ces exploits glorieux. Tel est, hélas ! le sort le plus beau du guerrier. Lorsque les marbres s'écroulent, lorsque les annales manquent, les chants des bergers immortalisent sa renommée en danger de périr. Orgueil, cesse de regarder le ciel pour laisser tomber un regard sur toi-même ; vois comme les héros vont à la postérité dans une chanson. Espères-tu que les livres, les colonnes, les monuments, consacreront ta grandeur ? Crois-tu que le simple langage de la tradition parlera de ta gloire, lorsque tes flatteurs dormiront avec toi dans la nuit des temps, et que l'histoire t'aura flétri ?

XXXVII.

Réveillez-vous, enfants de l'Espagne, réveillez-vous et accourez. Écoutez la chevalerie, votre ancienne déesse, qui vous crie : *Aux armes !* Elle n'agit plus comme jadis sa lance redoutable ; son casque n'est plus orné de son rouge panache flottant dans les airs ; elle vole sur les nuages de fumée de vos foudres, et vous parle par la voix du tonnerre d'airain ; elle vous dit : « Réveillez-vous ; aux armes ! » Sa voix est-elle donc plus faible que lorsque ses chants guerriers retentissaient sur les rivages de l'Andalousie ?

XXXVIII.

Entendez-vous la terre ébranlée sous les pas précipités des coursiers, et le choc des armes dans la

bruyère? Ne voyez-vous pas ceux que frappe la lame sanglante du sabre? N'irez-vous pas au secours de vos frères, avant qu'ils succombent sous les coups des tyrans et des esclaves de la tyrannie? Les feux de la mort ont brillé, les boulets enflammés volent de toutes parts; le bruit de chaque explosion, répété de rocher en rocher, vous dit que des milliers de guerriers expirent. La mort plane sur les vapeurs de soufre; le dieu de la guerre frappe du pied la terre, et cette secousse ébranle les nations.

XXXIX.

Voyez sur la montagne ce géant dont le sang souille l'épaisse chevelure : les traits de la mort brillent dans ses mains de feu : son œil consume tous les objets qu'il regarde; cet œil roule avec inquiétude dans son orbite, se fixe un moment, et étincelle encore au loin. A ses pieds rampe la Destruction, observant les ravages de ce jour. C'est aujourd'hui que trois puissantes nations vont se combattre, pour verser devant cette divinité barbare le sang qu'elle préfère à toutes les offrandes.

XL.

Oh Dieu ! quel brillant spectacle pour celui qui ne compte dans leurs rangs ni ami ni frère, de contempler leurs bannières brodées de diverses couleurs et leurs ames étincelantes aux rayons du soleil ! Semblables à des dogues furieux, qui grincent des dents et attaquent de loin leur proie par leurs aboiements, tous ces soldats vont partager les périls; un petit

nombre seul jouira de la victoire, le tombeau recevra les plus braves. Le dieu du carnage peut à peine compter leurs phalanges, dans la cruelle joie qui le transporte.

XLI.

Trois armées se réunissent pour ce sanglant sacrifice ; des cris s'élèvent jusqu'aux nues, proférés dans trois langues différentes ; trois étendards brillants se déroulent sous la voûte des cieux ; on entend les cris de France, Espagne, Albion et victoire. Les agresseurs, les victimes et l'allié qui vient les soutenir et combattre volontairement pour elles, se sont rendus dans la plaine de Talavera, comme si la mort ne les eût pas assez tôt frappés sous le toit paternel : ils vont nourrir les vautours, et fertiliser les champs dont ils se disputent la conquête.

XLII.

C'est là qu'ils pourriront, dupes glorieuses de l'ambition ; oui, la gloire couronne la terre qui les couvre. Mot captieux ! je ne vois dans ces guerriers que de vils instruments, que les tyrans sacrifient par milliers quand ils osent joncher de cadavres humains la route qui les conduit..... où?..... à un rêve.

Les despotes peuvent-ils avoir un seul lieu où leur domination soit reconnue ? peuvent-ils appeler à eux un seul coin de terre, excepté celui où ils vont enfin être réduits en cendres ?

XLIII.

O Albuéra ! nom de gloire et de douleur ! lorsque
BYRON. — *Tome II.*

mon pèlerin pressait son coursier dans ta plaine, qui pouvait prévoir que tu serais en si peu de temps un théâtre où des ennemis se joindraient pour se défier et périr? Paix à ceux qui ne sont plus! puissent les pleurs du triomphe rendre durable le prix de leur courage! Jusqu'à ce que d'autres victimes aillent ensanglanter d'autres contrées, ton nom, *Albuéra*, fera rassembler en cercle la foule curieuse, et sera répété dans des vers périssables.

XLIV.

C'est assez parler des favoris de Mars! laissons-les, dans leurs jeux cruels, risquer leur vie contre la gloire. La gloire ne ranimera pas leurs cendres, quoique des milliers d'hommes succombent pour illustrer le nom d'un seul.

Mais il serait cruel de désabuser ces heureux mercenaires qui croient combattre et mourir pour leur patrie; eux qui auraient pu en être la honte s'ils avaient vécu pour périr plus tard dans quelque sédition domestique, ou dans une sphère plus étroite en se livrant au brigandage sur les chemins détournés.

XLV.

Harold, toujours solitaire, se hâte d'arriver aux lieux où Séville s'enorgueillit de n'être pas soumise. Elle est libre encore, cette proie que les Français convoitent avec avidité; mais bientôt la conquête s'ouvrira jusqu'à elle une route de feu, et imprimera les traces de ses pas dévastateurs sur le pavé noirci

de ses riches palais. Heure inévitable ! on veut en vain résister à la destinée, lorsque la destruction appelle ses cruels enfants dans une ville malheureuse ! Si ses arrêts n'étaient pas irrévocables, Ilion et Tyr seraient encore debout, la vertu triompherait des obstacles, et le meurtre cesserait de prospérer.

XLVI.

Mais, dans leur imprévoyance du sort qui les menace, tous les habitants de Séville se livrent aux fêtes, aux chants joyeux, et à la débauche ; les heures s'écoulent au milieu de réjouissances bizarres ; ce n'est pas le fer de l'ennemi de la patrie, qui blesse le cœur des citoyens ; on n'entend point le son guerrier du clairon, mais la guitare des amants. La folie ne voit jamais ses autels déserts, la débauche fait ses excursions nocturnes ; et, accompagnée de tous les crimes secrets des capitales, la volupté règne jusqu'à la fin dans les murs chancelants de Séville.

XLVII.

Tel n'est point l'habitant des campagnes ; il fuit pour chercher un asyle avec sa compagne tremblante, et craint de porter trop loin ses yeux humides, de peur d'apercevoir sa vigne ravagée, ou consumée par le feu des ennemis : il n'est plus ce temps où, à la clarté propice de la lune, il dansait le fandango en agitant ses joyeuses castagnettes ! Ah ! monarques, si vous pouviez goûter les plaisirs que vous empoisonnez, vous n'iriez point chercher les agitations de la gloire ;

le son rauque du tambour ne troublerait plus le sommeil, et l'homme connaîtrait le bonheur ?

XLVIII.

Quels sont aujourd'hui les chants du muletier robuste ? Est-ce l'amour, sa belle, ou la vierge des cieux, qu'il célèbre dans ses chansons pour égayer sa longue route au bruit continu des clochettes de sa mule ? Non, il ne fait plus entendre que le cri de *viva el rey*⁸ ! en s'interrompant pour maudire Godoy, le vieux roi Charles, le jour où la reine des Espagnes vit pour la première fois le page aux yeux noirs, et la trahison qui naquit de leurs adultères amours.

XLIX.

Sur cette vaste plaine que bordent au loin des rochers où s'élèvent encore les tours des Maures, la terre a été creusée de tous côtés par le fer des chevaux : le gazon noirci par les flammes atteste que l'Andalousie a vu les ennemis ; ici étaient leur camp, les feux de la garde et les postes avancés : ici le brave laboureur a emporté d'assaut le *nid du dragon* ; il voit encore ce lieu avec orgueil, et montre ces rochers qui furent si souvent perdus et repris.

L.

Tous ceux que vous rencontrerez dans les sentiers ornent leur tête d'une cocarde⁹ couleur d'écarlate, qui vous avertit si c'est un ami ou un ennemi qui vient à vous. Malheur à l'homme qui ose paraître sans ce signe de loyauté ! le poignard est toujours aiguisé, et le coup imprévu ! Ah ! les soldats de la France seraient

bientôt repoussés loin des Espagnes, si les dagues perfides, cachées sous un manteau, pouvaient émousser le tranchant des sabres et dissiper la fumée des canons.

LI.

Aussi loin que la vue peut atteindre, chaque rocher de la Moréna présente une batterie meurtrière : l'obusier, les chemins coupés, la palissade hérissée de pieux, les fossés inondés, les bataillons en armes, la sentinelle vigilante, le magasin creusé dans la profondeur du roc, le coursier tout sellé sous un abri de chaume, les boulets amoncelés en pyramides¹⁰, les feux toujours allumés, annoncent ce qui va suivre.

LII.

Celui dont le regard menaçant a suffi pour renverser des rois de leurs trônes, s'arrête un moment avant de lever son sceptre ; un court moment il daigne retarder. Bientôt ses légions sauront s'ouvrir un passage à travers ces vains obstacles ; et l'Occident sera forcé de reconnaître le fléau de la terre. Ah ! belle Espagne, qu'il sera triste ce jour de désastre où tu verras tes enfants précipités en foule dans le sombre séjour des morts, pendant que le vautour des Gaules déploiera ses ailes victorieuses !

LIII.

Faut-il que ta superbe et vaillante jeunesse soit immolée pour assouvir l'ambition d'un tyran ? Il n'est donc point de milieu entre l'esclavage et la tombe, entre le triomphe de la rapine et la destruction de

l'Espagne? Le Dieu qu'adorent les mortels a-t-il ordonné sa ruine, et n'écouterait-il pas sa voix suppliante? Les prodiges de la valeur seront-ils inutiles? Les conseils des sages vieillards, l'amour de la patrie, le feu de la jeunesse et le cœur indomptable de l'âge mûr, rien ne pourra donc soustraire l'Ibérie à sa malheureuse destinée!

LIV.

Est-ce en vain que la vierge espagnole aura suspendu aux saules sa guitare silencieuse? Oubliant son sexe, elle a revêtu la cotte de mailles des guerriers, elle partage leurs périls et chante l'hymne des batailles. Celle qui naguère pâlisait à la vue d'une blessure, et que les cris lugubres de l'oiseau de nuit glaçaient de terreur, voit aujourd'hui de sang-froid l'éclair des sabres et la forêt mouvante des baïonnettes; foulant aux pieds les soldats expirants, elle s'avance avec le pas de Minerve dans des lieux où Mars lui-même craindrait de marcher.

LV.

O vous, qui entendrez avec étonnement l'histoire de ses exploits, si vous l'aviez connue aux jours de la paix, vous auriez admiré ses yeux plus noirs que son voile, les accords mélodieux dont elle faisait retentir les bosquets de l'amour, les boucles pendantes d'une chevelure qui défiait l'art du peintre, sa taille aérienne et sa grace divine; mais auriez-vous pu croire que les tours de Saragosse la verraient un jour sourire à l'approche du danger, commander des soldats et conduire la chasse périlleuse de la gloire?

LVI.

Son amant tombe..... elle ne répand point une larme inutile; son chef est tué..... elle le remplace au poste fatal; les soldats reculent..... elle s'oppose à leur lâche fuite; l'ennemi est repoussé..... elle guide les vainqueurs : qui pourrait apaiser mieux qu'elle l'ombre d'un amant? Qui pourrait venger aussi bien la mort d'un chef, et rendre l'espérance aux guerriers consternés? Qui serait aussi acharné sur les Français mis en fuite par la main d'une femme, devant un mur demi-renversé ¹¹?

LVII.

La fille de l'Espagne n'est pas cependant d'une race d'amazones; l'Amour la forma plutôt pour ses jeux séduisants : si elle rivalise de courage avec ses frères, si elle ose se mêler dans leurs phalanges armées, son ardeur martiale n'est que le courroux de la tendre colombe mordant la main qui menace son époux. Supérieure, par sa douceur et par son courage, aux femmes des autres climats, elle a une âme plus magnanime et des attraits aussi puissants.

LVIII.

Ses joues portent une fossette imprimée par le doigt arrondi de l'Amour ¹². Ses lèvres, nid de baisers prêts à s'envoler, disent à son amant de les mériter par sa vaillance. Que la fierté de son regard a de charmes! Les rayons de Phébus n'ont pu dépouiller son teint de sa fraîcheur et de son doux coloris. Qui pourrait vanter auprès d'elles les pâles

beautés du nord? Qu'elles me paraissent pâles, frêles et languissantes!

LIX.

O vous, climats que les poètes aiment à célébrer, harems de cette contrée où je fais résonner ma lyre à la gloire des beautés ibériennes dont un cynique lui-même admirerait les charmes, osez leur comparer vos houris à qui vous craignez de laisser respirer l'air libre des cieux, de peur que l'amour ne vole à elles, porté par le zéphyr; osez comparer vos houris avec les filles de l'Espagne! Reconnaissez que nous trouvons dans leur patrie le paradis de votre Prophète, ses vierges célestes, leurs yeux d'ébène et leur beauté angélique.

LX.

Et toi, Parnasse¹³, que j'aperçois en ce moment, non dans le délire d'un songe, non dans l'illusion d'une fable poétique, mais dans toute la pompe de ta masse sauvage et majestueuse, élevant jusqu'aux nues ton front couronné de neige! Peut-on s'étonner si j'essaie de tirer des accords de ma lyre? Le plus humble de tes pèlerins pourrait-il, en passant si près de toi, ne pas te saluer de ses chants, quoique aucune muse ne prenne plus l'essor sur tes hauteurs?

LXI.

Combien de fois j'ai rêvé de ton mont sacré! Celui qui ne connaît pas ton nom glorieux ignore les plus divines inspirations de l'homme! Aujourd'hui que je t'aperçois, je rougis de te célébrer avec de si faibles

accents ; lorsque je pense à ceux qui t'ont invoquée jadis, je tremble et ne puis que fléchir le genou. Je n'ose élever la voix , ni prendre un vain essor ; mais je contemple en silence ton dais de nuages , content du moins de penser que je te vois.

LXII.

Plus heureux en ce moment que tant de bardes illustres que le destin enchaîna sur des rivages lointains, verrais-je sans émotion ces lieux sacrés que d'autres croient voir dans leur délire sans les avoir jamais visités ? Quoique Apollon n'habite plus sa grotte, et que toi, jadis le séjour des Muses, tu ne sois plus que leur tombeau, un doux génie règne encore dans ces lieux, soupire avec le zéphyr, se tait dans les cavernes, et glisse d'un pied léger sur cette onde mélodieuse.

LXIII.

Un jour je reviendrai à toi ; j'ai interrompu mes chants pour te rendre ici un premier hommage. Oubliant l'Espagne, ses enfants généreux, leurs aimables sœurs et leur destinée chère à toute âme libre, je t'ai saluée, auguste montagne, en laissant tomber une larme. Je reviens à mon sujet ; mais permets-moi d'emporter de ton séjour sacré quelque gage de souvenir ; accorde-moi une feuille de l'arbre immortel de Daphné, et ne souffre pas que l'espérance de celui qui t'invoque soit regardée comme un vain orgueil.

LXIV.

Non, jamais, aux beaux jours de la Grèce, ton gi-

gantesque rocher n'aperçut à ses pieds un semblable chœur de beautés; jamais, lorsque la prêtresse embrasée du feu céleste faisait entendre l'hymne pythique, Delphes ne vit un groupe de vierges plus dignes d'inspirer les chants de l'amour que les filles de l'Andalousie, élevées par les désirs séduisants. Ah! que n'habitent-elles ces paisibles bocages qu'offre encore la Grèce, quoique la gloire soit exilée de ses vallons!

LXV.

La fière Séville est belle; il lui est permis de vanter sa force, sa richesse et son antique origine¹⁴; Cadix, qui s'élève sur la côte lointaine, est encore plus séduisante, mais ne mérite pas de nobles louanges. Vice corrupteur, que tes voluptueux sentiers ont de charmes! Lorsque le sang de la jeunesse bouillonne dans nos cœurs, qui peut éviter d'être fasciné par ton regard magique? Tu nous suis sous la forme d'un serpent avec une tête d'ange, et tu sais varier ton aspect trompeur selon le goût de chaque mortel.

LXVI.

Lorsque Paphos tomba détruit par le temps, (vieillard maudit, la reine qui soumet l'univers doit te céder aussi!) les plaisirs s'envolèrent pour chercher un climat aussi doux: et Vénus, fidèle à la mer seule qui fut son berceau, l'inconstante Vénus daigna choisir le séjour de Cadix, et fixer son culte dans la ville aux blanches murailles: ses mystères sont célébrés dans mille temples; on lui a consacré mille autels, où le feu divin est entretenu sans cesse.

LXVII.

Depuis le matin jusqu'à la nuit, depuis la nuit jusqu'au moment où la timide aurore éclaire en rougissant les joyeux groupes de la gaité, on entend la tendre romance, on voit tresser des guirlandes de roses, préparer d'aimables jeux et de nouvelles folies. Dites adieu pour long-temps aux plaisirs tranquilles du sage, vous qui venez vous fixer à Cadix ; rien n'interrompt les amusements bruyants ; au lieu de la véritable dévotion, l'encens monacal s'élève seul jusqu'au ciel, l'amour et la prière se partagent le jour.

LXVIII.

Le dimanche arrive. Comment sur ce rivage chrétien honore-t-on le jour destiné à un pieux repos ? On célèbre une fête solennelle : j'entends mugir le roi des forêts ; il brise les lances qu'on lui oppose, il renverse de ses cornes les chevaux et les cavaliers, et ses naseaux sont souillés de leur sang : la foule assemblée demande à grands cris un nouveau combat. Ces furieux applaudissent à l'aspect des entrailles palpitantes ; la beauté n'a point détourné les yeux ; elle n'a même pas feint d'être émue.

LXIX.

C'est le septième jour, le jubilé de l'homme. O Londres ! tu connais bien ce jour de prières ! tes citoyens élégants, tes artisans et leurs apprentis proprement vêtus, oublient les travaux de la semaine : tes fiacres, tes whiskys, tes cabriolets et l'humble cariole roulent dans tous tes environs ; on court à Hampstead, à

Brentford, à Harrôw; souvent un malheureux cheval, accablé de fatigue, oublie de traîner la voiture qui reste immobile dans l'ornière et excite les railleries jalouses des piétons.

LXX.

Les bateaux de la Tamise promènent des beautés parées de rubans; d'autres aiment mieux la route royale comme plus sûre; il en est qui gravissent la colline de Richemont; ceux-ci préfèrent se rendre à Ware, et ceux-là au coteau d'Highgate. Ombrages de la Béotie, demandez-vous pourquoi ¹⁵? C'est pour une cérémonie mystérieuse. Les hommes et les femmes jurent sur un signe redouté, et consacrent leurs serments par des libations et des danses qui durent jusqu'au matin.

LXXI.

Chaque nation a ses folies; les tiennes, belle Cadix, ne ressemblent pas aux nôtres. Aussitôt que la cloche du matin a sonné neuf heures, tes dévots habitants comptent les grains de leurs rosaires: ils prient la vierge sans tache (elle seule, je crois, peut être ainsi appelée à Cadix); ils la prient de les délivrer d'autant de crimes qu'elle a de fidèles prosternés à ses pieds. Ils courent de là au cirque. Le même plaisir y appelle la jeunesse et les vieillards, quels que soient le rang et la naissance.

LXXII.

La lice est ouverte, l'arène est libre; les gradins de l'amphithéâtre sont couverts de spectateurs. La

trompette n'a pas encore fait entendre ses fanfares, et déjà il ne reste plus de place pour celui qui arrive trop tard. Là sont accourus les *Dons*, les Grands, et surtout les dames habiles dans l'art des œillades amoureuses; mais elles sont toujours disposées à guérir les blessures qu'ont faites leurs regards. Ici le froid dédain ne donne à aucun amant ce genre de mort dont se plaignent souvent les bardes lunatiques qui chantent les traits cruels de l'amour.

LXXIII.

Tous les spectateurs gardent le silence : la tête ornée d'un blanc panache, portant des éperons d'or et armés d'une lance légère, quatre cavaliers, montés sur de fiers coursiers, se préparent à de périlleux exploits; ils s'inclinent en s'avancant dans la lice; leurs riches écharpes flottent au gré des vents, et leurs coursiers bondissent avec grace. S'ils se distinguent dans le combat, ils recevront les applaudissements prolongés de la foule et le sourire des belles : douce récompense des plus nobles actions! les rois et les guerriers en obtiennent-ils jamais de plus belles?

LXXIV.

Revêtu d'habits brillants et d'un superbe manteau, mais toujours à pied dans le centre de l'arène, l'agile matador est impatient d'assaillir le roi des troupeaux. Mais d'abord il a parcouru le cirque d'un pas prudent, de peur que quelque obstacle imprévu ne vienne l'arrêter dans sa course rapide. Son arme est un javelot, il ne combat que de loin; c'est tout ce que

l'homme ose tenter sans le coursier fidèle, qu'il condamne trop souvent, hélas ! à recevoir pour lui les blessures et la mort.

LXXV.

Le clairon a retenti trois fois, le signal est donné, l'ancre s'ouvre, l'Attente muette a les yeux fixés sur le cirque silencieux.

Excité par un coup de fouet, l'animal terrible s'élance; et, portant autour de lui des regards sauvages, il frappe l'arène sablonneuse d'un pied retentissant : il ne fond pas aveuglément sur son ennemi; il avance d'abord ses cornes menaçantes à droite et à gauche pour mesurer ses coups, se bat les flancs de sa queue mobile, et ses grands yeux rouges paraissent en feu.

LXXVI.

Soudain il s'arrête, ses regards sont fixés. Fuis, jeune homme imprudent, fuis ou prépare ta lance : voici le moment de périr ou de déployer cette adresse qui peut encore te soustraire à sa fureur. Les agiles coursiers savent se détourner adroitement : le taureau écume, mais il n'évite point les coups qu'on lui porte; des flots de sang s'échappent de ses flancs déchirés; il fuit; il s'agite furieux de ses blessures; une grêle de javelots l'accable, les coups de lance se succèdent rapidement; ses mugissements expriment sa douleur.

LXXVII.

Il revient; ni javelots ni lances ne l'arrêtent, les prompts détours du coursier sont inutiles. En vain

les cavaliers lui opposent leur force et leurs armes, il méprise tout : un de leurs chevaux couvre la terre de son cadavre ; un autre est entr'ouvert, ô spectacle d'horreur ! et son poitrail ensanglanté laisse voir les organes de la vie. Frappé à mort, il traîne son corps d'un pas chancelant et sauve son maître d'un danger certain.

LXXVIII.

Vaincu, haletant, mais furieux jusqu'au dernier moment, le taureau immobile dans l'arène, au milieu de ses ennemis qui sont hors de combat, se fait craindre encore malgré ses blessures, les fers de lance, et les dards qui sont attachés à sa peau.

C'est le moment où les matadors tournent autour de lui, en agitant leur manteau rouge et leurs javelots : il fait un dernier effort et fond comme la foudre ; vaine fureur ! une main perfide abandonne le manteau, ses yeux en sont enveloppés : c'en est fait, il va tomber sur le sable.

LXXIX.

Le fer du javelot reste enfoncé dans le lieu où le large cou de l'animal se joint à l'épine du dos : il s'arrête, il tressaille, mais il dédaigne de reculer ; il tombe au milieu des cris de triomphe, sans pousser un dernier gémissement, et meurt sans agonie. Un char pompeusement décoré s'avance : on y place le cadavre du vaincu. Doux spectacle pour le peuple ravi ! Quatre chevaux aussi rapides que sauvages mordent leurs freins en traînant cette lourde masse qu'on aperçoit à peine au milieu de la foule.

LXXX.

Tel est le jeu barbare qui rassemble souvent les filles de Cadix et amuse le berger espagnol. Accoutumé de bonne heure à voir couler le sang, son cœur se délecte dans la vengeance, et voit sans être ému les douleurs des hommes. Que de dissensions domestiques ensanglantent les paisibles hameaux ! Quoique une armée nombreuse se soit réunie contre l'ennemi, il reste encore assez d'Espagnols loin des camps pour aiguiser en secret le poignard qui doit punir par le trépas la plus légère offense.

LXXXI.

Mais le règne de la jalousie est fini ; les grilles, les verrous, la geolière ridée, vénérable duègne, n'existent plus. Ils sont restés dans l'oubli du dernier siècle, tous ces moyens capables de révolter une âme généreuse, et qu'employait un vieil époux pour s'assurer la fidélité de sa triste prisonnière. Quelles femmes furent jamais plus libres que les belles espagnoles, lorsque, avant que le volcan de la guerre eût vomì ses laves brûlantes, on les voyait, avec leur chevelure divisée en tresses gracieuses, fouler d'un pas cadencé la pelouse de la prairie, pendant que l'astre ami des amants éclairait leur danse de ses rayons argentés ?

LXXXII.

Ah ! combien de fois Harold avait aimé ou rêvé du moins qu'il aimait, puisque l'extase de l'amour n'est qu'un rêve ! mais son cœur chagrin était devenu in-

sensible ; Harold n'avait pas encore bu l'onde du Léthé, et c'était depuis peu qu'il avait appris que l'amour n'a rien de plus précieux que ses ailes : quelles que soient la beauté, la douceur et la jeunesse des amants, il s'échappe toujours des sources délicieuses du plaisir un poison perfide qui répand son amertume sur les fleurs ¹⁶.

LXXXIII.

Cependant il n'était point aveugle aux charmes de la beauté ; mais il les admirait comme les admire le sage. Ce n'est pas que la sagesse eût jamais envoyé quelqu'une de ses chastes inspirations dans un cœur comme le sien : mais le délire de la passion se termine par le calme ou l'oubli ; et le vice, qui creuse lui-même sa tombe au milieu des voluptés, avait déjà enseveli à jamais toutes ses espérances. Triste victime de la satiété, ne voyant que ténèbres dans une vie abhorrée, il portait sur son front livide la malédiction qui troublait le repos de Caïn.

LXXXIV.

Spectateur insensible, il ne se mêlait point avec la foule, et voyait tout avec la haine d'un misanthrope. Peut-être il eût désiré parfois de prendre part aux danses et à la gaité, si le destin qui accablait son cœur avait pu lui permettre un sourire. Rien ne pouvait alléger sa mélancolie ; un jour pourtant, il eut à combattre le démon des désirs ; et, assis d'un air pensif auprès d'une belle, il improvisa ces vers

BYRON. — *Tome II.*

adressés à des attrails aussi aimables, que ceux qui l'avaient charmé dans des temps plus heureux.

A INEZ.

1.

Cesse de sourire à ce front soucieux. Hélas ! je ne puis te rendre ton sourire ; fasse le ciel cependant que tu ne connaisses jamais les larmes ! fasse le ciel que tu n'en répandes jamais en vain !

2.

Tu veux savoir quel malheur secret empoisonne mes plaisirs et ma jeunesse ? Pourquoi chercher à connaître une douleur que tu ne peux toi-même adoucir ?

3.

Ce n'est pas l'amour, ce n'est pas la haine, ni les honneurs perdus de la basse ambition, qui me font maudire mon sort et fuir loin de tout ce qui m'était cher.

4.

C'est cet ennui fatal qui naît pour moi de tout ce que je vois et de tout ce que j'entends. La beauté a cessé de me plaire ; tes yeux même ont à peine un charme pour moi.

5.

C'est le chagrin sombre et éternel qui poursuivait partout l'Hébreu fratricide : je n'ose porter mes regards au delà de la tombe, et je n'ai plus d'espoir de trouver le repos avant d'y descendre.

6.

Quel exilé peut se fuir lui-même ? Dans les climats
les plus éloignés, je suis encore poursuivi par le fléau
de ma vie, le démon de mes pensées.

7.

Que d'autres se livrent aux ravissements du plaisir,
et goûtent en paix tout ce que j'abandonne ! qu'ils
rêvent à jamais leur honneur ! puisse du moins leur
réveil n'être jamais semblable au mien !

8.

Je suis condamné à errer dans mille contrées, en-
portant la malédiction de mes souvenirs. Toute ma
consolation c'est de savoir, quelque nouveau malheur
qui me frappe, que j'ai éprouvé déjà le plus terrible
de tous.

9.

Ce malheur, quel est-il ? Ah ! ne le demande pas ;
par pitié, daigne ne pas m'interroger : continue à
sourire ; et ne cherche pas à dévoiler un cœur dans
lequel tu trouverais un enfer. »

LXXXV.

Adieu, aimable Cadix, adieu pour long-temps ! Qui
peut oublier avec quelle constance tes remparts ont
résisté ? Toi seule restas fidèle quand tous les Espa-
gnols trahissaient leur foi ; tu fus la première à de-
venir libre et la dernière à être vaincue : et si, au
milieu de ces jours de crimes et de dangers, le sang
de tes citoyens a coulé dans ton enceinte, un seul
traître tomba sous le poignard. Tous furent nobles,

4.

excepté la noblesse elle-même : aucun ne s'attacha au char du conquérant , excepté des chevaliers dégénérés.

LXXXVI.

Tels sont les enfants de l'Espagne : hélas ! que leur sort est bizarre ! ils combattent pour l'indépendance , eux qui ne furent jamais libres. Un peuple privé de son roi défend une monarchie sans vigueur ; et , lorsque les seigneurs fuient les vassaux meurent fidèles à des lâches et à des traîtres , en chérissant une patrie qui ne leur donna que l'existence ; l'orgueil leur montre le chemin qui conduit à la liberté ; repoussés , ils attaquent encore : la guerre ! s'écrient-ils toujours ; la guerre , même au couteau ¹⁸ !

LXXXVII.

O vous , qui voulez connaître l'Espagne et ses habitants , allez lire la sanglante histoire de leurs combats : tout ce que la vengeance féroce peut inspirer contre un ennemi étranger est employé contre les armées de la France : depuis le cimeterre étincelant jusqu'au perfide couteau , il n'est point d'armes que la guerre ne mette entre les mains de l'Espagnol ; puisse-t-il sauver ainsi sa sœur et sa compagne , et arroser sa patrie du sang de ses oppresseurs ! puissent tous les agresseurs injustes recevoir un semblable accueil !

LXXXVIII.

La pitié n'arrache-t-elle pas une larme pour ceux qui succombent ? — « Voyez les plaines ravagées et les mains des femmes souillées encore du carnage ; qu'on abandonne les cadavres aux chiens affamés , ou

qu'ils servent de pâture aux vautours : que leurs restes dédaignés de l'oiseau de proie, que les ossements blanchis et la trace du sang qui inonda nos campagnes laissent sur le champ de bataille un horrible souvenir ! c'est ainsi que nos enfans croiront à cette guerre terrible. »

LXXXIX.

Mais elle n'est point encore terminée : de nouvelles légions descendent des Pyrénées : qui peut prévoir la fin de cette guerre ? Les nations consternées ont les yeux fixés sur l'Espagne ; si elle devient libre , elle rend la liberté à plus de bras que n'en enchaînèrent jadis ses cruels Pizarres. Étrange vicissitude ! le bonheur des contrées découvertes par Colomb répare les maux qui accablèrent les enfans de Quito, pendant que la mère-patrie est en proie à toutes les fureurs du carnage.

XC.

Le sang répandu à Talavera , les prodiges de valeur dont Barossa fut témoin, les morts qui couvrirent l'Albuéra, rien n'a pu faire triompher les droits sacrés de l'Espagne. Quand verra-t-elle reflourir l'olivier dans ses champs ? quand respirera-t-elle de ses vaillants exploits ? Combien de jours d'alarmes le soleil viendra-t-il éclairer encore avant que le ravisseur français abandonne sa proie et que l'arbre exotique de la liberté ombrage le sol qui l'adopte ?

XCI.

Et toi, mon ami ¹⁹ ! puisque mon inutile douleur s'échappe de mon ame et vient mêler ses regrets à mes

chants ; si du moins le fer t'avait fait tomber dans les rangs des héros, l'orgueil défendrait à l'amitié de se plaindre ; mais tu descends dans la tombe sans laurier, oublié de tous, excepté de mon cœur solitaire ; tu ne peux te mêler avec les ombres illustres des guerriers et leur montrer tes blessures. Tandis que la gloire couronne tant de têtes moins dignes que la tienne, qu'as-tu fait pour mériter un trépas si paisible ?

XCII.

O le plus estimé et le plus ancien de mes amis ! toi, qui consolais mon cœur privé de tout ce qu'il aimait, daigne encore me visiter dans mes songes : le retour de la lumière fera couler de nouveau mes larmes en me reveillant à ma douleur ; et mon imagination se plaira autour de ton cercueil, jusqu'au jour où, mon corps étant rendu à la terre notre mère commune, l'ami qui n'est plus et celui qui le pleure reposeront ensemble.

XCIII.

Voici un chant du pèlerinage d'Harold ; vous qui voulez le suivre plus loin, vous en trouverez le récit continué dans un autre chant, si le poète ose encore écrire : ah ! puisse la critique sévère ne pas me dire que c'est déjà trop du premier ! Patience, et je dirai ce que vit notre pèlerin dans les autres climats qu'il parcourut, et qui offrent les monuments de ces siècles antiques où la Grèce et les Grecs n'étaient point encore opprimés par des peuples barbares.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DE CHILDE - HAROLD.

CHANT PREMIER.

* Le petit village de Castri occupe une partie du terrain de l'ancienne Delphes. Lorsqu'on suit le sentier de la montagne en revenant de Chrysse, on trouve des restes de tombeaux qui avaient été creusés dans le roc. Mon guide me fit remarquer celui d'un roi qui s'était rompu le cou en chassant. Sa majesté avait certainement choisi le lieu le plus convenable pour une telle fin.

Un peu au-dessus de Castri, il y a une caverne d'une immense profondeur : on croit que c'est celle de la pythonisse. La partie supérieure est pavée, et sert maintenant d'étables à vaches.

De l'autre côté de Castri est bâti un monastère grec. Quelques pas au-dessus, on aperçoit l'ouverture du rocher et des grottes d'un accès très-difficile, qui semble pénétrer dans l'intérieur de la montagne. C'est là probablement ce que Pausanias mentionne sous le nom de caverne Corycienne ; c'est de là que descend la source de Castalie.

* Le couvent de Notre-Dame-du-Châtiment (*Nossa Senkora de pena*) est situé sur le sommet d'un rocher. Au bas et à

peu de distance de ce rocher se trouve le couvent de Liège^(*), où saint Honorius creusa la grotte au-dessus de laquelle on voit son épitaphe. Du haut des rochers la mer ajoute à la beauté de la perspective (**).

¹ C'est un fait bien connu que, pendant l'année 1809, des assassinats se commettaient dans les rues de Lisbonne et dans ses environs; ce n'était pas seulement parmi leurs compatriotes que les Portugais cherchaient des victimes, nous apprenions chaque jour que quelques Anglais avaient été égorgés. Au lieu de pouvoir obtenir la répression de tous ces délits, il nous fut recommandé de ne point nous mêler des disputes dont nous serions témoins, quand même nous verrions un de nos compatriotes attaqué. En allant au théâtre j'ai été arrêté une fois à huit heures du soir, heure à laquelle il y a toujours beaucoup de monde dans les rues; c'était en face d'une boutique ouverte, et nous étions deux dans une voiture. Heureusement nous avions des armes: sans cette précaution, nous aurions fourni le sujet d'une anecdote, au lieu de pouvoir la raconter nous-mêmes. Ce n'est pas en Portugal seulement qu'on assassine communément; en Sicile et à Malte, on assomme les Anglais pendant la nuit, et l'on ne punit jamais un seul Sicilien ou Maltais.

(*) *The Cork convent*. Ce couvent, ou plutôt cet ermitage, serait inhabitable dans la saison des pluies, si les religieux n'eussent imaginé de se garantir de l'humidité en le garnissant intérieurement de belles planches de liège. Nous devons cette note explicative à une aimable lettre de M. Edm. de Novion.

(**) Depuis la publication de ce poème, j'ai appris que j'avais mal interprété le nom de Nossa Senhora de peña. Cette erreur provenait de ce que je n'avais pas fait attention au tilde placé sur l'n, et qui change la signification du mot *pena*. Avec l'accent peña signifie rocher; sans accent il a le sens que je lui avais donné. Néanmoins je ne crois pas que cette méprise eût fait un contre-sens, car, quoique le couvent s'appelle Notre-Dame-des-Rochers, l'austérité des pratiques de ce couvent excusait le sens dans lequel j'avais d'abord pris le mot peña.

⁴ La convention de Cintra fut signée dans le palais du marquis de Marialva. Les derniers exploits de Wellington ont effacé les sottises de Cintra. Lord Wellington a fait de véritables miracles : il a peut-être changé le caractère d'une nation, il a réconcilié des superstitions rivales, et détruit un ennemi que ses prédécesseurs n'avaient jamais pu faire reculer.

⁵ L'étendue de Mafra est prodigieuse, il renferme un palais, un couvent et une église magnifique. Les six orgues qu'il y a dans cette église sont les plus belles que j'aie jamais vues. Nous ne pûmes les entendre, mais on nous assura que leurs sons étaient dignes de leur richesse. On appelle Mafrá l'Escorial du Portugal.

⁶ J'ai peint les Portugais tels que je les ai observés. Depuis lors, ils ont fait des progrès, au moins en courage; cela est bien évident.

⁷ La fille du comte Julien, l'Hélène de l'Espagne. Pélage conserva son indépendance dans les montagnes des Asturies; et, quelques siècles plus tard, la postérité de ses compagnons vit couronner ses efforts par la conquête de Grenade.

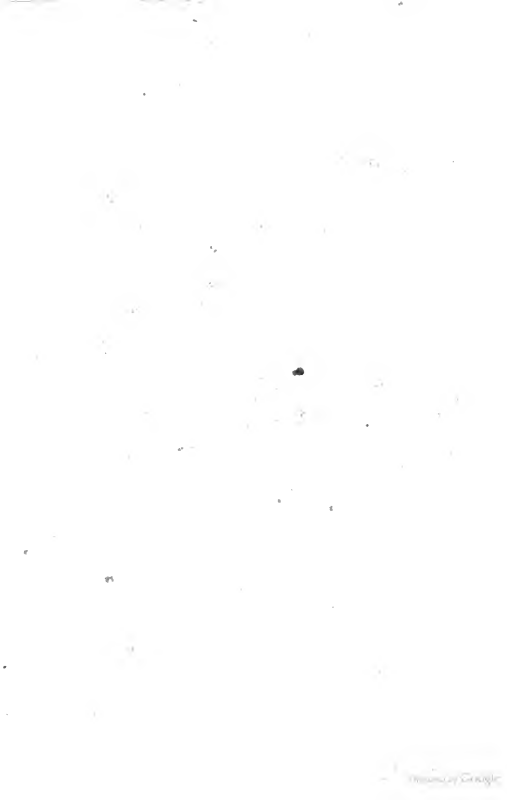
⁸ *Viva el rey Fernando!* Vive le roi Ferdinand : c'est le refrain de la plupart des chansons patriotiques des Espagnols : elles sont presque toutes dirigées contre l'ancien roi Charles, la reine son épouse et le prince de la Paix. J'en ai entendu chanter plusieurs, et les airs en étaient fort beaux. Godoy, prince de la Paix, était né à Badajoz, sur les frontières de Portugal; il fut d'abord garde-du-corps. Sa personne avait attiré l'attention de la reine, il devint bientôt duc d'Alcudia, etc., etc. C'est à Godoy que les Espagnols imputent généralement la ruine de leur patrie.

⁹ La cocarde rouge, avec le nom de Fernando écrit au milieu.



CHILDE-HAROLD.

CHANT SECOND.





Disastri per Emilio Wanda

Scena in Adela B...

BOLOGNA 1861







LE PÉLERINAGE

DE

CHILDE-HAROLD.

CHANT SECOND.

I.

C'EST toi que j'invoque, vierge céleste aux yeux bleus !.... Mais, hélas ! tu n'inspiras jamais les chants d'un mortel. — Déesse de la sagesse ! C'est ici que ton temple était jadis ; il y est encore malgré les ravages de l'incendie, de la guerre¹ et des siècles, qui ont anéanti ton culte. Mais le fer, la flamme, le temps lui-même, sont moins destructeurs que le sceptre redoutable et le règne funeste de ces hommes qui n'ont jamais senti l'enthousiasme sacré que ton souvenir et celui de ton peuple chéri éveillent dans les cœurs généreux².

II.

Antique cité, auguste Athènes ! où sont-ils, tes nobles citoyens, tes âmes héroïques ? ils ne sont plus...

et ne nous apparaissent que dans les rêves du passé. Les premiers dans la carrière qui conduisait à la gloire, ils atteignirent le but et ne firent que se montrer sur la terre... Est-ce là tout ? leurs hauts faits sont le conte de nos écoles et nous étonnent pendant une heure ! mais c'est en vain que l'on chercherait l'arme de tes guerriers et le banc de tes sophistes ; sur les ruines de tes tours, noircies par le brouillard des âges, voltige l'ombre pâle de ta grandeur.

III.

Approche, fils de l'Orient ; viens, mais n'outrage pas cette urne sans défense. Regarde ces lieux, tombeau d'une nation, et jadis le séjour des Dieux dont les autels sont abandonnés..... Ah ! les Dieux eux-mêmes sont forcés de céder..... Les religions sont remplacées par des religions nouvelles. Ici Jupiter fut adoré ; aujourd'hui, c'est Mahomet. D'autres croyances naîtront dans d'autres siècles jusqu'à ce que l'homme apprenne qu'il brûle un encens inutile, et n'offre que de vains sacrifices. Enfant abandonné du doute et de la mort, ses espérances sont fondées sur des roseaux.

IV.

Enchaîné à la terre, l'homme lève les yeux vers le ciel. Être malheureux ! n'est-ce pas assez de savoir que tu existes ! La vie est-elle un don si précieux, que tu veuilles la prolonger au-delà de la tombe, et aller dans les régions inconnues, content du moins de fuir la terre et de te mêler avec les cieux ? Ne ces-

seras-tu de rêver à des félicités et à des maux à venir ? Regarde et pèse cette froide poussière avant qu'elle soit dispersée par les vents : cette urne étroite en dit plus que toutes les homélies.

V.

Où, viens briser l'orgueilleux monument d'un héros qui n'est plus et qui dort sur le rivage solitaire ³. Des nations entières vinrent arroser son tombeau de leurs larmes ; aujourd'hui il n'est pas un seul des tristes habitants de cette contrée, qui le pleure ; aucun guerrier ne veille ici, où apparurent, nous dit-on, des demi-dieux. Prends cette tête parmi ces ossements épars. Est-ce là, dis-moi, un temple digne d'être habité par un dieu ? Le ver lui-même abandonne enfin sa cellule détruite.

VI.

Regarde cette voûte brisée, ces murs en ruine, ces appartements déserts, et ces obscurs portiques. Oui, ce fut pourtant la demeure élevée de l'ambition, le palais de la pensée et de l'ame. Regarde ces orbites privés de leurs yeux, l'asyle de la sagesse, de l'enjouement, et de ces passions qui ne souffrirent jamais de remontrances. Tout ce qu'ont écrit les saints, les philosophes et les sophistes, pourrait-il repeupler cette demeure déserte, ou la rendre à son premier état ?

VII.

O toi, le plus sage des Athéniens, que tu avais raison de répéter sans cesse : Tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien ! Pourquoi fuirions-nous avec terreur ce que nous ne pouvons éviter ? Chacun

BYRON. — *Tome II.*

5

a ses douleurs ; mais l'homme faible et timide gémit sur des maux imaginaires enfaînés par les rêves de son cerveau. Cherchons ce que le hasard ou le destin nous disent être le meilleur. La paix nous attend sur les rivages de l'Achéron. Là, le convive rassasié n'est plus forcé de s'asseoir à un banquet, mais le silence prépare la couche d'un repos désiré.

VIII.

Cependant, si, comme l'ont pensé des sages, il est au-delà du sombre bord un séjour destiné aux âmes, pour confondre la doctrine des saducéens et de ces sophistes sottement orgueilleux de leurs doutes, qu'il serait doux de célébrer un dieu bienfaisant avec ceux qui ont adouci nos épreuves mortelles ! Qu'il serait doux d'entendre toutes ces voix que nous craignons de ne plus entendre, et d'admirer les ombres majestueuses du sage de la Bactriane, du philosophe de Samos, et de tous ceux qui enseignèrent la vertu !

IX.

C'est là que je te reverrais, ô toi dont la vie et l'amour s'éteignirent en même temps, et m'ont laissé seul dans ce monde pour y vivre et aimer en vain. Ah ! puis-je croire que tu n'es plus quand ta mémoire survit encore dans mon cœur ? oui, ce cœur solitaire adopte cette douce illusion : je rêverai que nous pouvons être un jour réunis. Si le souvenir de nos jeunes ans nous reste, c'est peut-être le gage d'un avenir.... Ah ! ce serait assez de bonheur pour moi, de savoir que ton âme est heureuse !

X.

Mais quelle est cette colonne de marbre dont la base n'est pas encore ébranlée ? C'est ici, fils de Saturne, que fut ton trône chéri ⁴ : roi puissant de l'Olympe, je cherche à reconnaître les vestiges cachés de ton temple ; mais c'est en vain ; hélas ! l'œil de l'imagination elle-même ne peut rétablir ce que le temps a détruit. Ces orgueilleuses colonnes élèvent seules leurs têtes séculaires ; mais l'impassible musulman s'appuie contre elles sans être ému, et le Grec frivole passe en chantant.

XI.

Quel est parmi tous les sacrilèges qui ont pillé ce temple élevé sur le mont Acropolis, dont Pallas s'éloigna en pleurant de quitter le dernier monument de son ancienne puissance, quel est le spoliateur le plus barbare et le plus odieux ? Rougis, ô Calédonie ! c'est un de tes enfants ! Terre d'Albion, je me réjouis de ce qu'il n'est pas né dans ton sein. Tes citoyens libres devraient respecter une contrée qui fut jadis chérie de la liberté. Comment ont-ils pu profaner le séjour des Dieux attristés, et emporter leurs autels sur les flots qui refusèrent long-temps d'être leurs complices ⁵ !

XII.

Mais le descendant des Pictes se fait une gloire honteuse de briser ce qu'avaient épargné les Vandales, les adorateurs de Mahomet et la faux du temps ⁶. Il porte un cœur dur et froid, une ame stérile comme les rochers de sa terre natale, celui qui a pu con-

cevoir et exécuter l'odieux projet de dépouiller la malheureuse Athènes. Ses citoyens, trop faibles pour défendre ses ruines sacrées, partagèrent cependant les douleurs de leur patrie : jusqu'à ce jour, ils n'avaient jamais senti aussi cruellement le poids des chaînes de l'esclavage ?

XIII.

Les enfants de la Grande-Bretagne oseront-ils jamais dire qu'Albion fut heureuse des larmes d'Athènes ? O mon pays ! quoique ce soit en ton nom que ces vils profanateurs aient déchiré son sein, crains d'avouer un attentat qui fait rougir l'Europe ! la reine de l'Océan, Albion, patrie d'un peuple libre, est chargée des dépouilles d'une contrée dévastée ! Oui, celle qui prête son généreux secours aux nations qu'on opprime, a démoli avec des mains de harpie ces restes de la Grèce épargnés par le temps jaloux et par les tyrans.

XIV.

Pallas ! où était ton égide qui arrêta le féroce Alaric et la dévastation ⁸ ! Où était le fils de Pélée, dont l'ombre s'échappa de l'empire des morts, et apparut dans ce jour de danger, armée de sa lance redoutable ? Eh quoi ! le sévère Pluton ne pourrait-il pas laisser encore une fois la liberté à ce guerrier pour épouvanter cet autre spoliateur ? Errant sur les rivages du Styx, Achille n'est plus venu protéger les murs qu'il avait jadis défendus.

XV.

O Grèce ! bien froid est le cœur de l'homme qui

peut te voir et ne pas sentir ce qu'éprouve un amant auprès des cendres de celle qu'il aime. Qui pourrait voir sans verser des larmes tes temples dégradés et tes autels antiques violés par les Bretons, à qui il appartenait plutôt de protéger ces ruines sacrées ? Maudit soit le jour où ils partirent de leur île pour venir déchirer ton sein encore sanglant, et transporter tes dieux désolés dans l'odieux climat du septentrion !

XVI.

Mais où est Harold ? oublierai-je donc de suivre sur les flots ce sombre voyageur ? Il monta sur le navire, pensant peu à tout ce qui est pour les autres un objet de regrets. Aucune amante ne vint l'accabler d'une feinte douleur, aucun ami ne tendit la main pour dire adieu à ce froid étranger qui allait parcourir d'autres climats. Un cœur de rocher peut seul être insensible aux charmes de la beauté : Harold n'avait plus son cœur d'autrefois ; et il quitta, sans pousser un soupir, une contrée livrée à la guerre et au crime.

XVII.

Celui qui a parcouru la route azurée des flots a pu voir quelquefois un brillant spectacle : lorsque le souffle d'une brise fraîche arrondit les blanches voiles de la frégate aux formes gracieuses, la forêt des mâts qu'on laisse dans le port, les clochers de la ville, le sable du rivage, se retirent derrière nous ; la mer s'étend au loin comme une plaine immense ; les vaisseaux qui composent la flotte voguent, semblables à une

troupe de cygnes sauvages. Le plus mauvais voilier paraît doué d'une agilité nouvelle, tant les vagues écumeuses viennent se jouer avec complaisance autour de chaque proue !

XVIII.

Mais admirez encore l'enceinte de ces citadelles flottantes ! le bronze poli des canons, le filet tendu sur le tillac ⁹, les ordres donnés d'une voix rauque, et le bruit que font les matelots en montant les hunes : écoutez le sifflet du contre-maitre, et les cris par lesquels les marins s'excitent entre eux, pendant que les cordages glissent dans leurs mains. Regardez cet officier encore enfant, qui approuve ou gourmande en grossissant son aigre voix ; déjà cet écolier sait guider sa troupe docile.

XIX.

Le tillac brille comme un cristal poli qu'aucune tache ne souille, le lieutenant de garde s'y promène gravement. Voyez aussi cette partie du vaisseau réservée pour le capitaine qui s'avance avec majesté ; silencieux et craint de tous, il ne parle que bien rarement à ses subalternes, pour conserver cet ascendant et cette sévérité qui sont la sauvegarde du triomphe et de la gloire. Mais les fiers Bretons ne cherchent guère à s'affranchir de l'empire de la loi, quelque dure que soit celle qu'on leur impose.

XX.

Ne cesse point de nous prêter ton souffle, brise propice aux matelots : pousse nos navires jusqu'à ce

que le soleil nous dérobe peu à peu ses rayons ! alors celui qui porte le pavillon amiral sera forcé de ployer ses voiles, afin que les bâtimens plus lourds, qui sont restés en arrière puissent l'atteindre. Ah ! qu'on maudit ce cruel retard ! avec quel regret l'on renonce à profiter du vent favorable ! que d'heures on perd, jusqu'au retour de l'aurore, à porter sur la mer des regards pensifs et rêveurs, en attendant les navires paresseux !

XXI.

La lune paraît à l'horizon ; ô ciel ! quelle belle nuit ! des rayons d'une lumière argentée s'étendent au loin sur les vagues bondissantes. A cette heure mystérieuse, les amants soupirent sur le rivage, et les jeunes filles croient à leurs serments. Puissé l'amour nous sourire aussi quand nous toucherons de nouveau la terre ! Cependant la main d'un Arion sauvage parcourt les cordes de l'instrument dont la vive harmonie plaît tant aux marins ; ils forment autour de lui un cercle joyeux ; ou, si un air connu les invite à la danse, ils sautent en riant comme s'ils se croyaient encore sur le rivage.

XXII.

Harold aperçoit les rochers de la côte à travers le détroit de Calpé ; là l'Europe et l'Afrique se regardent ; le pâle flambeau d'Hécate éclaire en même temps la contrée qu'habitent l'Ibérienne aux yeux noirs et celle du Maure au teint d'ébène. Comme les doux reflets de sa lumière se jouent sur les rivages castillans ! Ils découvrent ses rochers pittoresques, la pente

de ses coteaux et les bois au vert feuillage; mais les sombres montagnes de la Mauritanie, semblables à des géants, projettent leurs ombres depuis leurs cimes orgueilleuses jusque dans les sombres vallées.

XXIII.

Il est nuit; c'est alors que la méditation silencieuse nous rappelle que nous avons aimé, quoique l'amour ait fui loin de nous. Le cœur solitaire qui gémît aujourd'hui délaissé par l'amitié, rêvera qu'il eut un ami. Qui pourrait désirer de courber la tête sous le fardeau des ans, lorsque jeune encore on survit à ses premières amours? Quand les âmes de ceux qui s'aimaient ont oublié leur tendresse, il reste à la mort peu de chose à nous ravir. Hélas! bonheur de nos jeunes années! qui ne voudrait pas encore une fois redevenir enfant?

XXIV.

Penchés sur les flancs arrondis du vaisseau pour contempler le disque de Diane, qui se réfléchit dans le miroir de l'Océan, nous oublions nos espérances et notre orgueil : notre âme se retrace insensiblement le souvenir du passé. Il n'est point de mortel assez malheureux pour qu'un être chéri, plus chéri que lui-même, n'ait jadis occupé ses pensées, et ne vienne lui demander l'hommage d'une larme; c'est un trait aigu qui perce le cœur, et dont il voudrait en vain éloigner la cruelle atteinte.

XXV.

S'arrêter sur les rochers, rêver sur les flots ou

sur le bord des abîmes, s'égarer à pas lents sous l'ombrage des forêts, chercher les lieux éloignés de l'empire des hommes, et que n'ont jamais ou bien rarement franchis les pas d'un mortel; gravir loin de tous les yeux les monts escarpés, où errent en liberté des troupeaux sans bercail; rester seul penché sur les précipices et auprès des cascades écumantes, ce n'est point être dans la solitude, c'est converser avec la nature, admirer ses charmes et ses trésors variés.

XXVI.

Au milieu de la foule, du bruit et du choc des hommes, entendre, voir, sentir, être le favori de la fortune; citoyen ennuyé du monde, mener une vie errante et n'avoir personne qui nous aime, personne que nous puissions aimer; n'être entouré que de vils adulateurs qui voient les malheureux avec effroi; n'avoir pas un ami qu'une douce sympathie nous rende cher, et qui, si nous n'étions plus, ferait succéder sur son visage la tristesse au sourire; n'avoir pas un ami au milieu de tous ceux qui nous flattent et reçoivent nos bienfaits; voilà ce que j'appelle être seul, voilà la véritable solitude!

XXVII.

Plus heureux cent fois ces bons ermites, tels qu'en rencontre le voyageur qui va rêver à la fraîcheur du soir sur les sommets gigantesques du mont Athos. Il domine une mer si calme, il voit sur sa tête un ciel si pur, qu'il passerait volontiers le reste de ses jours dans ce lieu sacré; c'est avec douleur qu'il s'é-

loigne du spectacle enchanteur dont il vient de jouir; il regrette en soupirant de ne pas avoir vécu comme ces pieux anachorètes, et abhorre davantage un monde qu'il avait presque oublié.

XXVIII.

Passons sous silence la monotonie d'une route souvent fréquentée, mais qui ne conserve aucun vestige de ceux qui la parcourent; je ne dirai rien du calme et du vent, de la saison favorable ou contraire, qui se succèdent, ni de tous les caprices des éléments. Ceux qui habitent une de ces citadelles flottantes connaissent l'alternative de l'allégresse et du chagrin; l'inconstance des vents et des vagues contrarie souvent les vœux des matelots; mais il arrive enfin ce jour désiré où l'on crie : terre! terre! et tous les cœurs renaissent à la joie.

XXIX.

N'oublions pas de parler des îles de Calypso, groupées comme des sœurs au milieu de l'Océan¹⁰. Un port y sourit encore aux navigateurs fatigués, quoique la belle déesse ait depuis long-temps cessé d'arroser de ses larmes leurs stériles rochers, et d'y attendre le retour de celui qui lui préféra une épouse mortelle. C'est ici que le fils d'Ulysse but l'onde amère, précipité dans les flots par le bras du sévère Mentor. Privée ainsi du père et du fils, la reine des nymphes gémit d'une double infortune.

XXX.

Son règne est fini; ses charmes séduisants ne sont

plus à craindre. Mais ne t'abuse pas, jeune voyageur, par une confiance aveugle; arme-toi de prudence : une souveraine mortelle occupe le trône de la dangereuse déesse, et tu pourrais trouver en elle une autre Calypso. Aimable Florence ! si la beauté pouvait encore toucher ce cœur jadis trop crédule, et qui a renoncé à l'amour, ce cœur ne serait qu'à toi ; mais, accablé par trop de douleur, je n'ose brûler un indigne encens sur ton autel, ni consentir à affliger une âme aussi pure que la tienne.

XXXI.

Ainsi pensa Childe-Harold lorsqu'il vit cette belle : l'éclat de ses charmes ne lui inspira d'autre pensée qu'une admiration innocente : l'amour se tint à l'écart : ce dieu se rappelait qu'Harold avait souvent porté des offrandes dans ses temples ; mais il n'ignorait pas qu'il ne devait plus le compter parmi les mortels qui reconnaissent ses lois. L'enfant malin renonça pour jamais à pénétrer dans son cœur, puisqu'il résistait à cette dernière attaque ; et il ne douta plus que tous ses charmes ne fussent impuissants contre lui.

XXXII.

Ce ne fut pas sans quelque surprise que la belle Florence observa que cet homme, qu'on disait soupirant sans cesse, voyait, sans être ému, des apparitions que tant d'autres entouraient d'un hommage réel ou simulé, jurant de vivre à jamais sous les lois de leur amante, faisant dépendre d'elle seule le destin de leur

vie, et lui répétant enfin tous les serments que la beauté exige de ses esclaves. Comment Childe-Harold pouvait-il ne pas éprouver ou ne pas feindre cette ardeur amoureuse, dont l'aveu peut bien être reçu avec indifférence, mais rarement avec courroux?

XXXIII.

Ce cœur qu'elle croyait de marbre, et qui se réfugiait dans le silence, ou que l'orgueil tenait éloigné, n'était pas un novice dans l'art des séductions; il avait jadis tendu en plus d'un lieu les pièges de la volupté. S'il avait renoncé à ses coupables stratagèmes, ce n'était que lorsqu'il n'avait plus rien trouvé qui lui parût digne de ses désirs. Harold dédaigne aujourd'hui de tels moyens de triomphe. Si les beaux yeux de Florence avaient éveillé l'ainour dans son ame, il ne se fût jamais confondu dans la foule de ses adorateurs langoureux.

XXXIV.

Il connaît bien peu la femme, celui qui croit que son cœur léger se conquiert par des soupirs. Que lui importe l'hommage du sentiment, lorsqu'une fois elle a accordé des faveurs? Ne montrez jamais trop d'humilité quand vous peignez votre amour à la déesse qui vous charme; vous la verriez mépriser vos feux malgré toute la chaleur de votre éloquence. Il est même prudent de dissimuler votre tendresse : une confiance hardie ne déplaît pas aux belles. Excitez et calmez tour-à-tour leur dépit, et bientôt elles couronneront tous vos vœux.

XXXV.

C'est une vérité bien ancienne, et les hommes qui en sont le plus convaincus sont ceux qui en gémissent davantage. Quand l'amant voit tous ses désirs comblés, le prix de tant de soupirs lui semble une chétive récompense. Une jeunesse usée, une ame avilie, l'honneur perdu, voilà les fruits de l'amour heureux. Si par un cruel bienfait l'espérance se voit trompée de bonne heure, la blessure s'envenime et devient incurable, quand l'amour lui-même ne pense plus à plaire.

XXXVI.

Laissons ces digressions frivoles : nous avons encore plus d'une montagne à gravir, plus d'un rivage à côtoyer, guidés par la mélancolie pensive et non par la fiction. Nous allons parcourir des climats aussi beaux que tous ceux qu'une imagination mortelle peut créer dans ses rêveries solitaires, aussi beaux que tous ceux qu'on célèbre dans de nouvelles utopies, pour apprendre à l'homme à quelles hautes destinées il devrait aspirer, si cette créature corrompue était jamais susceptible de profiter de pareilles leçons.

XXXVII.

La nature est toujours la meilleure des mères, quelque changeante qu'elle soit dans ses divers aspects. Je veux prendre pour sujet de mes chants les tableaux qu'elle nous offre, moi qu'elle n'a point traité comme un de ses enfants favoris, quoique je n'aie jamais cessé de l'aimer. Ah! qu'elle est bien plus

attrayante dans ses beautés sauvages, alors qu'aucune œuvre de l'art n'ose souiller sa noble simplicité ! Je crois la voir me sourire la nuit comme le jour, et pourtant je ne lui ai rendu qu'un hommage bizarre, la recherchant et l'aimant toujours davantage dans les accès de ma misanthropie.

XXXVIII.

Terre d'Albanie, où naquit Iskander ¹¹, dont l'histoire séduit la jeunesse et instruit le sage, patrie de cet autre héros du même nom, qui vainquit souvent ses ennemis par ses exploits chevaleresques ; terre d'Albanie, permets-moi de contempler tes rochers et les enfants sauvages ! la croix disparaît, tes minarets s'élèvent et le pâle croissant brille dans la vallée, au milieu des bois de cyprès qui ombragent les alentours de chaque ville.

XXXIX.

Childe-Harold reconnut la contrée aride ¹² où la triste Pénélope soupirait en regardant la mer ; plus loin, il aperçut le rocher encore célèbre, qui fut le refuge des amants sans espérance, et le tombeau de la muse de Lesbos. Malheureuse Sapho ! le dieu des vers ne put donc pas protéger un cœur brûlant du feu sacré du génie ! Comment laissa-t-il périr celle qui donnait l'immortalité, s'il est vrai que la lyre nous assure une gloire éternelle, le seul Eden auquel puissent aspirer les enfants de la terre ?

XL.

Ce fut par une belle soirée d'automne que Childe-

Harold salua de loin le cap de Leucade, qu'il désirait voir et qu'il quittait à regret. Il parcourut souvent des lieux témoins de combats mémorables, Actium, Lépante et Trafalgar ¹³; mais son cœur ne fut pas ému par les souvenirs qu'ils lui rappelaient. Né sans doute sous quelque étoile peu favorable aux inspirations glorieuses, il n'aimait pas les récits des guerres sanglantes ou des valeureux exploits; le métier des braves lui était odieux, et les guerriers n'excitaient que le souris moqueur de son mépris.

XLI.

Mais, lorsqu'il aperçut l'étoile du soir briller au-dessus du triste promontoire de Leucade; lorsqu'il salua ce dernier refuge de l'amour malheureux ¹⁴; Childe-Harold éprouva ou crut éprouver une émotion peu commune: et, pendant que le vaisseau glissait avec majesté sous l'ombre que cet antique rocher projette au loin sur la mer, son œil suivit le cours mélancolique des vagues; quoique absorbé dans sa rêverie habituelle, il sembla plus calme et son front moins soucieux.

XLII.

L'aurore paraît, et avec elle les collines sauvages de l'Albanie et les sombres rochers des Suliotes; la cime plus éloignée du Pinde, à demi-voilée par les nuages, est couronnée par un bandeau de neige que les premiers feux du jour colorent d'une belle teinte de pourpre; les vapeurs du matin se dissipent et permettent d'apercevoir la demeure de l'habitant des

montagnes : c'est là que hurlent les loups, c'est là que l'aigle aiguisé son bec recourbé ; les oiseaux de proie, les bêtes féroces, et l'homme plus féroce encore, y trouvent un abri : c'est aussi là que se forment sourdement ces noirs orages qui troublent la dernière saison de l'année.

XLIII.

Ce fut en arrivant dans ces lieux qu'Harold se sentit enfin seul, et dit un long adieu aux nations chrétiennes : il s'aventure dans une contrée inconnue que tous les voyageurs admirent, mais que la plupart craignent de visiter : son cœur était armé contre la destinée ; ses besoins étaient en petit nombre ; il ne cherchait point le péril, mais ne reculait jamais à son approche. Ces lieux ont un aspect sauvage : mais c'est un spectacle nouveau ; et cette idée adoucit pour lui les feux de l'été, la rigueur des vents de l'hiver, et les fatigues répétées du voyage.

XLIV.

Ici la croix du Christ (car on l'y rencontre encore, quoique couverte d'opprobres par les circoncis), la croix oublie cet orgueil qui accompagne partout ses ministres jaloux des hommages des hommes ; le prêtre et le simple chrétien sont ici également méprisés.

Odieuse superstition ! de quelque déguisement que tu te couvres, idole, saint, vierge, prophète, croissant ou croix, quel que soit le symbole que tu veuilles offrir à l'adoration du monde, tu n'es un trésor que pour le prêtre, et la ruine du reste des hommes.

Qui pourra séparer de l'or du vrai culte ton alliage
impur!

XLV.

Harold découvre le golfe d'Ambracia, où jadis l'empire du monde fut perdu par une femme, être charmant et sans malice. C'est dans cette baie aux flots paisibles que les généraux romains et les rois de l'Asie ¹⁵ firent combattre leurs armées navales conduites à une victoire douteuse et à un carnage trop certain. Voilà les lieux où s'élevèrent les trophées du second César ¹⁶; ils se flétrissent aujourd'hui comme les mains qui les conquièrent. Anarchistes couronnés, vous multipliez les malheurs des hommes! Grand Dieu! ce globe que tu as créé fut-il donc destiné à être une proie disputée par les tyrans?

XLVI.

Depuis les rocs escarpés qui servent de barrière à l'Albanie, jusqu'au centre des vallées illyriennes, Childe-Harold parcourut plusieurs montagnes dans des lieux à peine nommés par l'histoire. Cependant l'Attique si vantée n'offre que bien rarement d'aussi riants vallons, et le voyageur y retrouve tous les charmes dont Teinpé est si fière; le Parnasse lui-même, ce mont sacré et chéri du poète, ne peut s'égaliser à quelques-uns des sites cachés derrière ces rochers.

XLVII.

Il passa auprès du Pinde à la cime blanchâtre; il traversa le lac d'Achérusie ¹⁷; et, laissant de côté la

capitale de cette contrée, il continua son voyage pour saluer le prince de l'Albanie ¹⁸, dont les ordres sont plus respectés que des lois, car il gouverne d'une main sanglante la nation la plus hardie et la plus rebelle. Cependant il est encore çà et là quelques peuplades des montagnes, qui méprisent sa puissance, et, défiant ses soldats dans leur forteresse de rochers, ne veulent céder qu'à l'or ¹⁹.

XLVIII.

Montagne monastique de Zitza ²⁰, asyle heureux et sacré, lorsque, parvenus sur ton haut sommet couronné de verts bocages, nous portons nos regards sous nos pieds, au-dessus de nos têtes et autour de nous, que de couleurs dignes de l'arc-en-ciel, que d'attraits magiques se découvrent à nos yeux ! rochers pittoresques, frais ombrages, collines riantes, tout est réuni dans le tableau, et l'azur des cieux forme une voûte digne de ces lieux enchanteurs ; plus bas, la voix rauque d'un torrent éloigné nous indique la nappe tombante d'une cascade qui s'étend entre ces rochers suspendus et dont l'aspérité cause à notre ame un effroi mêlé de charme.

XLIX.

Les blanches murailles du couvent se distinguent au milieu du bocage qui couronne cette colline ; auprès d'elle s'élèvent en amphithéâtre les hautes montagnes qui la dominent ; mais elle-même n'est pas sans dignité.

C'est là qu'habite le caloyer ²¹, affable et hospi-

talier. Le voyageur y reçoit toujours un bon accueil et ne s'éloigne jamais sans être ému, s'il aime à contempler les beautés de la nature.

L.

Qu'il vienne chercher le repos sur le gazon à l'abri de ces arbres antiques. Aux jours les plus chauds de l'été, les zéphyrus viendront agiter autour de lui leurs ailes légères; c'est l'air pur des eieux qu'il respirera. Qu'il goûte les plaisirs innocents quand ils s'offrent à lui; ici les traits brûlants du soleil, imprégnés d'un poison pestilentiel, ne peuvent percer le feuillage; que le pèlerin oisif y vienne étendre ses membres fatigués, et y admirer à loisir l'aurore, le soleil au milieu de sa course, et la beauté des nuits.

L I.

Sombres, immenses, et s'agrandissant à mesure que la vue les parcourt, les monts de Chimariot ²² s'étendent au loin, amphithéâtre volcanique aux pieds duquel une riche vallée forme un tableau vivant; on y voit de joyeux troupeaux, le feuillage ondoyant des arbres, des sources qui roulent leurs ondes argentées, et le sapin des montagnes balançant ses noirs rameaux : voilà le noir Achéron ²³, consacré jadis à la tombe. O roi des sombres rives ! si c'est l'enfer que je vois, ferme ton Élysée; mon ombre ne cherchera jamais à le connaître.

L II.

Les tours d'aucune ville ne profanent cette perspective ravissante; Yanina n'est pas éloignée; mais

elle est voilée par le rideau des collines : ici les traces des hommes sont rares : on voit peu de hameaux , et à peine quelques cabanes solitaires : mais , suspendue sur le bord des précipices , la chèvre broute en paix les jeunes arbrisseaux ; et le berger , enveloppé dans sa blanche capote²⁴ , s'étend sur la pente d'un rocher : il observe d'un air pensif son troupeau errant ; ou , si l'orage gronde , il va braver sa fureur passagère sous la grotte qui lui sert d'abri.

LIII.

O antique Dodone ! où est ta forêt sacrée , ta source prophétique , et ton oracle divin ? Quelle est la vallée dont l'écho redisait les réponses de Jupiter ? Quelles traces restent encore de l'autel du maître du tonnerre ? Tout est oublié..... et l'homme osera se plaindre , quand les faibles liens qui l'attachent à la vie seront rompus ! Cesse , créature insensée , cesse d'inutiles murmures ! le destin des dieux peut bien être le tien ! Voudrais-tu survivre au marbre ou au chêne , lorsque les nations et les mondes sont soumis à la faux du temps ?

LIV.

Childe-Harold laisse derrière lui les frontières de l'Épire ; les montagnes ne s'offrent plus à sa vue. Fatigué de porter toujours ses regards sur des hauteurs , il repose agréablement ses yeux sur une riante vallée , ornée de la verdure nouvelle et de tous les charmes que ramène le printemps. Les beautés de la plaine ont aussi leur grandeur , quand un fleuve superbe y

promène ses flots majestueux, quand les branches des arbres se courbent sur ses bords en dômes de feuillage, se mirent dans le cristal mobile, ou sont éclairées par les rayons de la lune au milieu d'une nuit solennelle.

LV.

Le soleil s'était caché derrière le vaste Tomerit²⁵; on entendait le mugissement des flots rapides du Laos²⁶; les ombres de la nuit s'étendaient peu à peu sur la terre, lorsque Childe-Harold aperçut en descendant le fleuve que la ville domine, les minarets de Tépalen, dont les lumières brillantes étaient semblables à des météores. En s'approchant, ses oreilles furent frappées du bruit sourd de la voix des guerriers, que lui portaient les zéphyr en soupirant dans les vallons.

LVI.

Il passa près de la tour silencieuse et sacrée du harem; et, pénétrant sous les vastes arceaux de la porte, il remarqua le palais de ce chef redoutable dont tout ce qu'il apercevait proclamait la puissance.

C'est toujours entouré d'une pompe éclatante que ce despote paraît au milieu de sa cour; les esclaves, les eunuques, les soldats, les étrangers et les santon attendent respectueusement ses ordres. Sa demeure est un palais en dedans, c'est une forteresse au dehors: elle semble le rendez-vous des hommes de tous les climats.

LVII.

Une troupe de guerriers, montés sur des chevaux,

richement éparaçonnés, formaient dans la vaste cour un escadrou toujours prêt au combat. Des soldats, bizarrement vêtus, gardaient les corridors. De temps à autre l'écho des voûtes répétait le bruyant galop du coursier d'un Tartare au large turban. Le Turc, le Grec, l'Albanien et le Maure se rassemblaient dans le palais sous des bannières de toutes couleurs, pendant que le son belliqueux du tambour annonçait le retour de la nuit.

L VIII.

On reconnaît l'Albanais à la courte tunique, armée d'une carabine richement ornée, revêtu d'habillments brodés d'or, et dont la tête est ceinte d'un sehal; le Macédonien, avec son écharpe de pourpre; le Délhi, couvert de son bonnet de guerre, et portant un glaive recourbé; le Grec, connu par son astuce et sa souplesse; le fils mutilé de la Nubie, au teint d'ébène; et le Turc à la longue barbe, qui daigne rarement vous adresser la parole, accoutumé à commander, et trop puissant pour n'être pas cruel.

L IX.

Les uns sont étendus auprès de leurs armes, et s'amuse à observer le tableau varié qu'ils ont sous les yeux; les autres jouent ou fument leur longue pipe. Ici c'est un grave musulman qui va prier le prophète; là c'est un Albanais qui se promène fièrement; plus loin on entend chuchoter le Grec, toujours babillard..... Mais quels sont les accents solennels qui viennent de la mosquée? La voix du muezzin

ébranle le minaret. « Dieu seul est Dieu!.... C'est l'heure de la prière! — Dieu est grand! »

LX.

C'était pendant la saison où s'observe le jeûne du Ramazan. Le jour était consacré à la pénitence; mais, lorsque l'heure tardive du crépuscule fut passée, ce fut le signal de se livrer de nouveau aux plaisirs de la table. Tout était en mouvement dans le palais d'Ali pacha; les esclaves préparaient et servaient les mets du festin. La galerie resta déserte; un bruit confus partait des appartements intérieurs: les pages et les esclaves passaient et repassaient sans cesse.

LXI.

La voix de la femme n'est jamais entendue dans ces lieux. Tenue dans une enceinte écartée, on lui permet à peine de faire un pas sans être voilée et suivie; son époux seul est maître de ses charmes et de son cœur. Accoutumée à sa prison, elle ne desire point d'en sortir. Elle est heureuse de l'amour de son seigneur et des doux soins de la maternité: soins délicieux, et au-dessus de tous les sentiments! elle élève elle-même le fils qu'elle a conçu, et ne l'éloigne jamais d'un sein dont aucune basse passion ne trouble la paix.

LXII.

Dans un pavillon de marbre, au milieu duquel jaillissait une source d'eau vive dont la pluie bien-faisante répandait la fraîcheur, Ali était étendu sur des coussins dont la molle souplesse invitait au repos. Ali est un prince guerrier et cruel; mais tant de dou-

cœur règne sur son front vénérable, que vous ne pouvez y deviner combien son cœur farouche se plaît dans les projets sanguinaires.

LXIII.

Ce n'est pas que la longue barbe blanche qui orne son visage ne puisse se concilier avec les passions de la jeunesse ; l'amour soumet les vieillards à ses lois.... Hafiz l'a prouvé ; le chantre de Téos l'a souvent répété.... Mais les crimes, qui dédaignent les tendres accents de la Pitié, les crimes odieux chez tous les hommes, et sur-tout chez ceux dont le front est chargé d'années, les crimes ont rendu Ali semblable à un tigre féroce. Le sang appelle le sang ; et l'homme qui a commencé sa carrière en le faisant couler, en répand des torrents à la fin de ses jours.

LXIV.

Childe-Harold se reposa de ses courses dans le palais d'Ali, admirant mille objets nouveaux pour ses yeux. Bientôt, fatigué du spectacle pompeux du luxe des musulmans, il ne vit plus qu'avec dégoût ce séjour de la richesse et de la volupté, asyle d'un prince qui fuyait le bruit de la ville. Avec moins d'éclat, ces lieux auraient des charmes réels : mais la paix abhorre les réjouissances factices ; et le plaisir, mêlé avec la pompe, cesse d'être plaisir.

LXV.

Les enfants de l'Albanie portent des cœurs farouches ; cependant ils ne sont point sans vertus, quelque sauvages que soient ces vertus elles-mêmes. Où est

l'ennemi qui les a jamais vus fuir ? Quels soldats endurent plus patiemment les travaux de la guerre ? Leur vie n'est pas moins frugale pendant la paix qu'aux jours d'alarmes et de disette. Leur vengeance est mortelle ; mais leur amitié est sûre. Fidèles à la voix de la reconnaissance ou de la valeur, ils volent avec intrépidité aux plus grands dangers sur les pas de leur chef.

LXVI.

Childe-Harold les vit dans le palais d'Ali-Pacha, accourant en foule pour marcher au combat et à la gloire : il les vit aussi lorsqu'il tomba entre leurs mains, victime d'une infortune passagère. Les hommes cruels sont toujours plus cruels envers les malheureux : mais les Albanais l'accueillirent sous leur toit hospitalier ; des peuples moins barbares, peut-être se fussent montrés moins généreux, et ses propres concitoyens se seraient tenus à l'écart ²⁷. Ah ! qu'ils sont en petit nombre, les hommes qui ne se démentent pas dans de telles épreuves !

LXVII.

Des vents contraires poussèrent un jour son navire sur des rochers arides du rivage de Sulî²⁸ : les ténèbres l'entouraient de toutes parts dans ces affreux parages ; il était dangereux d'aborder, mais plus dangereux encore de rester sur les vagues en courroux. Les matelots hésitèrent quelque temps, n'osant se hasarder dans une contrée où les attendaient peut-être des hôtes perfides. Ils descendent enfin sur la côte, tremblant

dans la crainte d'être immolés par ces peuples pour qui les Turcs et les Chrétiens sont également des ennemis.

LXVIII.

Vaines terreurs ! les Suliotes leur tendirent une main fraternelle, les guidèrent à travers les rochers et les marécages. Plus humains que des esclaves civilisés, quoique moins prodigues en douces paroles, ils ranimèrent le feu des foyers, firent sécher leurs vêtements humides, remplirent la coupe, allumèrent la lampe joyeuse, et leur offrirent une nourriture frugale, il est vrai, mais la seule qu'ils pussent offrir. Ces soins généreux ne sont-ils pas inspirés par la véritable humanité ? Faire reposer le malheureux harassé de fatigues, consoler l'affligé, quelle leçon pour les heureux du monde ! puisse-t-elle, au moins, faire honte au cœur du méchant !

LXIX.

Lorsque Harold voulut faire ses adieux à ces montagnes hospitalières, des brigands ligués entre eux pour le pillage rendaient la route périlleuse, et répandaient de tous côtés les ravages du fer et de l'incendie : il prit une escorte fidèle, brave dans le combat et endurcie aux fatigues. Il traversa avec elle les vastes forêts de l'Acarmanie, et ne s'en sépara que lorsqu'il reconnut les vallons de l'Étolie et les flots argentés de l'Achéloüs.

LXX.

Aux lieux où l'Utraikey solitaire se creuse un bassin arrondi, dans lequel les vagues fatiguées se retirent

pour réfléchir en silence les rayons de la lune, les arbres du vert bocage qui pare la colline se rembrunissent sous le voile obscur des ténèbres et se balancent doucement sur le sein des flots silencieux, pendant que les brises du sud caressent la surface azurée de la baie que ride à peine leur haleine légère!

C'est là qu'Harold reçut un accueil amical; ce ne fut pas sans émotion qu'il contempla ce tableau gracieux, car la nuit avait pour lui mille charmes.

LXXI.

Les feux nocturnes brillaient sur le rivage; le repas du soir était terminé, la coupe remplie d'un vin²⁸ couleur de pourpre faisant le tour du cercle des convives. Childe-Harold, qui était arrivé auprès d'eux inopinément, s'était arrêté soudain pour les fixer avec les yeux de la surprise: les danses commencèrent avant que l'heure de minuit fût passée. Chaque palikar²⁹ déposa son sabre; et tous, se prenant par la main, se mirent à bondir en cadence et à faire entendre leurs chants.

LXXII.

Childe-Harold se tint à quelque distance pour observer cette troupe joyeuse: il ne haïssait pas une gaité innocente, quoique un peu grossière. La vue de ces Barbares dans leurs bruyants transports formait un étrange spectacle: rien n'égale la rapidité de leurs mouvements; leurs yeux étincelaient comme l'éclair, leurs longs cheveux descendaient jusqu'à la ceinture, et leurs visages étaient éclairés par les reflets des

flammes ; leurs chants ressembloient à des cris, plutôt qu'à des sons harmonieux ³⁰.

1.

Tambourgi ³¹ ! tambourgi * ! ta musique guerrière annonce les combats et remplit les braves d'espérance : tous les enfants des montagnes se réveillent à cette voix de la gloire, le Timariote, l'Illyrien, et l'habitant de Suli.

2.

Ah ! qui égale en bravoure un fier Suliote, revêtu de sa tunique blanche et d'une peau velue ? Il abandonne au loup et au vautour son troupeau sauvage, et descend dans la plaine avec la rapidité d'un torrent.

3.

Les fils de Chimari, qui ne pardonnent jamais les offenses d'un frère, accorderont-ils la vie aux ennemis qu'ils ont vaincus ? Nos armes fidèles se refuseraient à une telle vengeance : quel but est plus beau que le cœur d'un ennemi ?

4.

La Macédoine envoie ses fils invincibles ; ils abandonnent pour un temps leurs cavernes et la chasse des bois ; mais leurs écharpes couleur de sang seront plus rouges encore avant que leurs glaives rentrent dans le fourreau et que la guerre soit terminée.

5.

Les pirates de Parga, qui font leur demeure de l'Océan et apprennent aux pâles chrétiens ce que

* Tambour.

pèsent les chaînes de l'esclavage, vont descendre de leurs galères pour conduire les captifs dans l'enceinte qui leur sert de prison.

6.

Je ne veux point des plaisirs que donne la richesse; mon cimetière saura conquérir ce que le lâche est obligé d'acheter. J'emmènerai la jeune épouse avec ses longs cheveux, j'arracherai à leurs mères les vierges éplorées.

7.

J'aime la beauté de la jeune fille; je m'enivrerai de ses caresses, elle me ravira par ses accords; qu'elle apporte sa lyre mélodieuse et nous chante la défaite de son père!

8.

Rappelons-nous le jour de l'assaut de Prévisé³², les cris plaintifs des vaincus, les chants de triomphe des vainqueurs; nous livrâmes toutes les maisons aux flammes, nous partageâmes le butin: les riches furent égorgés; nous ne fîmes grâce qu'aux jeunes beautés.

9.

Ignorons les mots de pitié et de crainte; ils doivent être inconnus à qui veut combattre sous les drapeaux du visir. Depuis les jours du Prophète, le croissant n'a jamais vu un chef aussi glorieux qu'Ali pacha.

10.

Son fils, le brave Muchtar, est sur les bords du Danube: que les Russes aux blonds cheveux tremblent devant ses étendards; lorsque ses Délhis vont fondre

sur leurs bataillons au milieu des torrents de sang; ils ne reverront plus les remparts de Moscou!

II.

Sélictar *, tire du fourreau le cimenterre de notre chef: tambourgi, ta musique guerrière nous promet le combat; montagnes, qui nous voyez descendre dans la plaine, vous nous reverrez vainqueurs, ou vous ne nous verrez plus.

LXXIII.

Belle patrie des Grecs³³! reste déplorable d'une gloire antique! tu n'es plus: et cependant tu es immortelle; tu es grande encore. Qui guidera maintenant tes enfants dispersés? qui détruira les habitudes d'un long esclavage? Hélas! ils ne sont plus, ces Grecs qui, marchant à un trépas certain, trouvèrent un glorieux tombeau au défilé des Thermopyles! O Grèce! quel guerrier sera inspiré de leur généreux courage? quel est celui qui, s'élançant des rives de l'Eurotas, te rappellera du séjour de la mort?

LXXIV.

Génie de la liberté! lorsque tu accompagnas Thrasybule et ses fidèles Athéniens sur les hauteurs de Phylé³⁴, pouvais-tu prévoir la honte et les malheurs qui flétrissent aujourd'hui tous les charmes des plaines verdoyantes de l'Attique? Ce ne sont plus trente tyrans qui enchaînent les descendants de Thrasybule: le dernier des musulmans peut les traiter en esclaves. Osent-ils

* Porte-épée.

se révolter ? Non, ils se contentent d'une vaine malediction contre la main qui les châtie; esclaves tremblants depuis le berceau jusqu'à la tombe, ils ne méritent plus d'être appelés des hommes.

LXXV.

Tout est changé en eux, excepté les traits du visage ! Et qui peut voir le feu qui brille dans leurs yeux, sans être tenté de croire que leur cœur brûle de nouveau de ta flamme ? ô liberté, qu'ils ne connaissent plus ! quelques-uns rêvent encore que l'heure approche où ils pourront rentrer dans l'héritage de leurs pères ; ils soupirent après un secours étranger et invoquent les armes de l'Europe, n'osant point marcher seuls contre leurs ennemis et effacer leur nom déshonoré de la liste des nations esclaves.

LXXVI.

O vous, qui n'avez que des chaînes pour héritage, ne savez-vous pas que ceux qui veulent être libres doivent briser eux-mêmes leurs fers, et que leur bras seul doit conquérir la liberté ? Croyez-vous qu'elle vous soit rendue par le Français ou le Moscovite ? désabusez-vous : ils peuvent abaisser vos oppresseurs ; mais vous n'allumerez plus le feu divin sur l'autel de la liberté. Ombres des Ilotes ! triomphez de la lâcheté de vos tyrans ! O Grèce ! en changeant de maître, tu ne verras point finir tes infortunes ; tes jours de gloire ne sont plus, et ta honte se prolonge.

LXXVII.

La contrée conquise sur les chrétiens au nom d'Allah

peut encore être enlevée par eux aux descendants d'Othman; peut-être les tours impénétrables du sérail recevront encore dans leur enceinte les peuples latins qui surent jadis y pénétrer³⁵. Les enfants rebelles de Wahab³⁶, qui osèrent dépouiller la tombe du Prophète des dons pieux de ses adorateurs, pourront encore s'ouvrir une route sanglante à travers l'Orient; mais jamais la liberté ne reviendra habiter cette contrée malheureuse, où les esclaves succéderont aux esclaves pendant des siècles de douleurs.

LXXVIII.

Observez cependant la gaieté des Grecs; les jours de l'abstinence chrétienne approchent, ces jours de pénitence dans lesquels ils se préparent à célébrer leurs saints mystères en soulageant l'homme du poids de ses péchés par des prières et des privations. Mais, avant que le repentir se couvre du cilice, il est permis à chacun de se livrer à la joie pendant quelques jours, de prendre part à tous les plaisirs, de cacher son visage sous un masque, de se revêtir d'étranges costumes, de courir les bals, et de se réunir aux joyeux enfants du carnaval!

LXXIX.

Quelle ville offre plus de divertissements que toi, ô Stamboul*! Dans cette ancienne métropole de leur empire, les Grecs oublient que les turbans profanent aujourd'hui le temple de Sainte-Sophie et les autels

* Constantinople.

de la Grèce. (Hélas ! les malheurs de ce triste pays viennent encore attendrir ma muse !) Ses bardes tiraient jadis de leur lyre de joyeux accords : ils chantaient la liberté ; tous sentaient alors une gaité qu'aujourd'hui ils sont forcés de scindre. Mes yeux n'avaient jamais vu tant de fêtes ; mes oreilles n'avaient jamais été frappées de transports plus bruyants que ceux que répètent les échos du Bosphore.

LXXX.

Le rivage retentit de cris tumultueux ; la musique ne cesse de faire entendre ses sons variés ; les rames des barques semblent frapper la mer en cadence ; et le choc des vagues a aussi son harmonie , qui ressemble à une douce plainte. La reine des marées sourit du haut de son trône céleste à cette fête joyeuse ; lorsqu'une brise passagère vient glisser sur la surface de la mer , il semble qu'un rayon plus brillant , réfléchi dans l'onde , exprime la satisfaction de la déesse ; les vagues étincelantes éclairent tout le rivage.

LXXXI.

De légers caïques semblent à peine effleurer la plaine liquide ; les vierges de la contrée dansent sur les bords du Bosphore ; les danseurs et leurs danseuses oublient également le sommeil et l'heure qui les appelle sous le toit paternel ; leurs yeux languissants font entre eux un doux échange de regards , auxquels peu de cœurs pourraient résister ; leur main agitée d'un tendre frémissement se sent pressée avec amour et répond à la main qui la presse : amour de notre jeunesse ! en-

BYRON. — *Tome II.*

chainé dans tes guirlandes de roses, l'amant heureux laisse dissenter à loisir le cynique et le philosophe; des heures semblables sont les seules où la vie ne soit pas un fardeau.

LXXXII.

Mais, au milieu de cette troupe joyeuse, n'est-il pas quelques hommes agités de peines secrètes, et qu'un visage contraint trahit à demi? La voix des vagues leur semble mêler un gémissement plaintif à leurs vains regrets; pour eux la gaité de tout ce qui les entoure n'est qu'une source de pensées mélancoliques, et n'excite qu'un froid dédain. Ils n'écoutent qu'avec peine les chants et les transports tumultueux de ceux qui se livrent à la joie du moment: qu'il leur tarde de changer leurs habits de fête pour un lugubre linceul!

LXXXIII.

Tel doit être le cœur de tout Grec ami de sa patrie, si toutefois la Grèce peut se vanter encore d'avoir un bon citoyen. Ils ne méritent pas ce nom glorieux ceux qui parlent de guerre en se résignant à la paix de l'esclavage, et qui, satisfaits de regretter tout bas tout ce qu'ils ont perdu, abordent leurs tyrans avec un doux sourire, et tiennent dans leurs serviles mains la faucille plutôt qu'un glaive vengeur. Ah! Grèce, ceux qui t'aiment le moins sont ceux qui te doivent le plus: leur naissance, le sang des héros, et cette longue suite d'ancêtres illustres qui sont la honte d'une postérité dégénérée.

LXXXIV.

Lorsque les Spartiates austères renaîtront avec leurs vertus, lorsque Thèbes donnera le jour à un autre Épaminondas, lorsque Athènes pourra citer des cœurs dignes de ses anciens héros, lorsque les femmes grecques enfanteront des hommes, alors, mais alors seulement, tu seras délivrée. Il faut des siècles pour établir un empire : une heure suffit pour l'anéantir. Que d'années s'écoulent avant qu'un peuple retrouve sa splendeur éclipsée, rappelle ses vertus, et triomphe du temps et de la destinée !

LXXXV.

Cependant de quels charmes tu es encore parée dans ces jours de deuil, patrie des dieux et de tant de héros dignes de l'Olympe ! la verdure éternelle, de tes vallons, tes montagnes toujours couronnées de neige³⁷, te proclament encore l'objet de tous les dons variés de la nature ; tes autels et tes temples renversés, leurs débris confondus avec les cendres des héros, sont brisés par le fer de la charrue. Ainsi périssent les monuments élevés par des mains mortelles ; la vertu célébrée par les Muses survit seule au ravage des siècles.

LXXXVI.

Cependant une colonne solitaire encore debout semble gémir sur ses sœurs de la carrière abattue auprès d'elle³⁸ ; le temple élevé de Minerve orne encore le rocher de Colonna et apparaît au-dessus des flots ; çà et là sont aussi les tombes ignorées de quelques guerriers.

Leurs pierres noircies et leur vert gazon bravent les siècles, mais non l'oubli. Les voyageurs étrangers sont les seuls qui, comme moi, s'y arrêtent avec vénération, et s'en éloignent en poussant un soupir.

LXXXVII.

Beau climat, l'azur de ton ciel est toujours pur, et l'aspect de tes rochers toujours pittoresque; la fraîcheur règne encore dans tes bocages, et la fertilité dans tes champs. Tes olives mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire; le mont Hymette est toujours riche en miel doré. L'abeille, errant librement sur tes collines, y construit encore sa ruche odoriférante. Apollon n'a pas cessé d'embellir tes longs étés; le marbre de Mendéli n'a rien perdu de son antique blancheur; les arts, la gloire, la liberté, ne sont plus, mais la nature est encore belle.

LXXXVIII.

Dans quelque sentier que nous dirigions nos pas, nous foulons une terre consacrée : aucune partie de ton sol n'a été sacrifiée à des monuments vulgaires : nous parcourons un théâtre vaste et fécond en merveilles; toutes les fictions de la muse semblent des vérités, jusqu'à ce que nos yeux se lassent d'admirer ces lieux auxquels nous transportèrent si souvent les rêves de notre jeunesse : les montagnes et les plaines, les coteaux et les vallons, bravent le dieu destructeur qui a démoli les temples. La main du temps a ébranlé les tours d'Athènes; mais elle a respecté les champs de Marathon.

LXXXIX.

Rien n'est changé dans cette plaine fameuse, excepté l'esclave qui en creuse les sillons : son terrain est toujours le même ; le même soleil l'éclaire encore ; les mêmes limites la bornent. Elle a conservé toute sa gloire ; mais un étranger est aujourd'hui maître de ce champ de bataille , où les Perses épouvantés courbèrent la tête sous le fer redoutable des Grecs. Jour cher à la gloire , où Marathon devint un mot magique³⁹, tu fais apparaître aux yeux de celui qui l'entend prononcer, le camp des ennemis , les deux armées en présence , et les bannières victorieuses !

XC.

Le Mède, qui fuit en jetant ses flèches et son arc brisé ; le Grec intrépide et sa lance victorieuse , les montagnes, la plaine, l'Océan, la vengeance et la mort qui combattent pour les Grecs, tel est le tableau qu'offrait Marathon.... Que reste-t-il aujourd'hui ? Quel trophée nous signale cette plaine consacrée, et rappelle les larmes de l'Asie et la liberté souriant à la Grèce ?.... les débris de quelques urnes, une tombe violée, et la poussière que soulève en bondissant le coursier d'un barbare.

XCI.

Cependant les restes de tous ces temps de splendeur attireront toujours des pèlerins pensifs. Long-temps encore le voyageur, qu'amènera le vent d'Ionie, saluera, avec une sainte douleur, la terre des guerriers et des poètes. Les annales de la Grèce et la langue im-

mortelle de l'histoire entretiendront long-temps de ses triomphes la jeunesse de tous les pays. Ce sera toujours le souvenir que le vicillard rappellera avec plus d'orgueil ; ce sera la leçon du jeune homme. Les chants de Mineryc et des muses seront écoutés avec respect par les sages , et causeront aux bardes une religieuse émotion.

XCII.

Le cœur soupire pour sa patric, quand de tendres lieux l'attendent sous le toit paternel ; il vit heureux au foyer domestique. Vous qui vous trouvez isolés, venez visiter la Grèce, et jeter un regard sur cette terre en harmonie avec vous-même. La Grèce n'est point faite pour inspirer des idées riantes ; elle doit plaire à celui pour qui la mélancolie a des charmes. A peine si vous regretterez votre terre natale, lorsque vous irez rêver non loin des lieux où s'élevait jadis le temple sacré de Delphes, ou que vous contemplez les plaines qui furent témoins du combat des Grecs et des Perses.

XCIII.

Venez visiter cette terre consacrée, traversez en paix ces déserts magiques ; mais épargnez ces débris ; que vos mains respectent une contrée déjà trop dépouillée ! Ces autels n'étaient point destinés à tant de sacrilèges ! Révérez ce que les nations ont révééré ; puisse ainsi le nom de notre patrie passer aux siècles futurs avec toute sa gloire ! Puissiez-vous revoir le pays qui fut le berceau de vos jeunes années, et y trouver toutes les délices de l'amour et de la vie !

XCIV.

Pour toi, qui, trop long-temps peut-être, viens d'amuser tes loisirs par des vers sans gloire, tes accents se perdront bientôt dans la foule des ménestrels dont la voix s'élève au-dessus de la tienne. Cède-leur un laurier que le temps doit flétrir. Il ne peut guère le disputer, celui qui dédaigne les critiques amères et les éloges de l'amitié, depuis que la mort a glacé tous les cœurs dont le suffrage l'eût flatté. On ne cherche plus à plaire quand on a perdu tout ce qu'on pouvait aimer.

XCV.

Et toi aussi, tu n'es plus ! toi qui fus tant aimée et si aimable ; toi que la douce sympathie de la jeunesse et de l'amour me rendait si chère ! toi qui fis pour moi ce que personne n'osa faire depuis, et qui refusas de m'abandonner quoique je fusse indigne de toi ! Que mon sort est affreux ! Tu as cessé de vivre, tu n'es plus là pour m'accueillir au retour de mes courses lointaines ; il ne me resté que les regrets d'un bonheur perdu à jamais. Ah ! pourquoi l'ai-je jamais goûté, ou que n'est-il encore dans l'avenir ? Pourquoi faut-il que je sois revenu dans ces lieux lorsque de nouvelles douleurs m'ordonnent de fuir encore ?

XCVI.

O toi, amie toujours tendre, toujours aimable et toujours aimée ! La douleur qui ne songe qu'à elle, médite le passé et s'attache à des pensées qui nous semblent d'autant plus douces qu'elles sont plus loin de nous.

Cruel trépas ! tu m'as ravi tout ce que tu pouvais me ravir : une mère, un ami, et enfin celle qu'un sentiment plus doux que l'amitié unissait à mon sort ! A quel mortel tes traits furent-ils jamais plus funestes ! Chaque jour de nouveaux chagrins ont empoisonné peu à peu pour moi toutes les sources du bonheur.

XCVII.

Irai-je donc me précipiter de nouveau dans la foule et chercher tout ce que dédaigne un cœur paisible. Irai-je m'asseoir aux banquets de la débauche, où un rire bruyant et trompeur défigure les joues creuses, et ne laisse après lui dans l'âme qu'un abattement plus profond ? En vain l'expression d'une gaieté forcée feint le plaisir ou cache le dépit ; le sourire ne fait que préparer le sillon d'une larme, ou relève la lèvre flétrie avec un dédain mal dissimulé.

XCVIII.

Quel est le plus terrible des malheurs qui affligent la vieillesse ? quel est celui qui imprime les rides les plus profondes sur le front attristé ? n'est-ce pas de voir tout ce qu'on aime rayé du livre de la vie ? n'est-ce pas d'être seul sur la terre..... comme je le suis déjà ? Je fléchis humblement le genou devant le dieu dont le bras s'est appesanti sur moi, a brisé tous les liens de mon cœur et détruit toutes mes espérances. Écoulez-vous rapidement, jours inutiles ; vous n'avez plus de soucis à m'apporter, puisque le temps a privé mon âme de tout ce qui la charmaient, et versé sur mes jeunes années tous les chagrins de la vieillesse.

FIN DU CHANT SECOND.

NOTES

DE CHILDE-HAROLD.

CHANT SECOND.

¹ Une partie de l'Acropolis fut détruite, dans un siège, par l'explosion d'un magasin à poudre.

² Nous pouvons tous éprouver ou nous figurer le regret qu'inspire la vue des ruines d'une ville qui fut jadis capitale d'un empire. Les réflexions que suggère ce spectacle ont été faites trop souvent pour que j'aie besoin de les répéter ici; cependant, quand on se rappelle ce que fut Athènes, et qu'on voit ce qu'elle est devenue aujourd'hui, cette comparaison prouve toute la petitesse de l'homme et la vanité de ses deux plus belles vertus, le patriotisme qui vante son pays, et la valeur qui le défend. Ce théâtre de la lutte de factions puissantes, des disputes des orateurs, de l'élévation et de la chute des tyrans, du triomphe et du supplice de généraux célèbres, n'est plus qu'une scène de petites intrigues, et d'éternelles dissensions entre les agents tracassiers de quelques nobles et *gentlemen* d'Angleterre. Les renards, les hiboux et les serpents qui habitaient les ruines de Babylone, étaient moins destructeurs que ces hommes. Au moins les Turcs peuvent motiver leur tyrannie sur le droit de conquête; les Grecs ont subi le sort de la guerre, qui est chanceuse même pour les

plus braves ; mais que les puissants sont déçus quand deux peintres se disputent le privilège de dépouiller le Parthénon et triomphent tour à tour selon la teneur de chaque nouveau firman ! Sylla ne put que punir Athènes, Philippe la subjuguier, et Xerxès la brûler : il était réservé à un antiquaire salarié, et à ses vils agents, de rendre cette ville aussi méprisante qu'eux-mêmes.

Avant qu'il eût été en partie détruit par le feu, le Parthénon avait été successivement un temple, une église, et une mosquée. Sous ce triple rapport, il avait souvent changé d'adorateurs ; néanmoins c'était toujours un lieu consacré trois fois à la religion. Sa violation est donc un triple sacrilège. Mais, hélas ! « l'homme orgueilleux, revêtu d'une autorité éphémère, commet à la face du ciel des actions si extravagantes « qu'il fait pleurer les anges (*) ».

³ Les Grecs n'ont pas toujours été dans l'usage de brûler les cadavres. Le grand Ajax en particulier fut enterré tout entier. La plupart des héros devenaient des dieux après leur mort ; et c'était un guerrier bien négligé, celui qui n'avait pas des jeux annuels célébrés sur son tombeau, ou dont les compatriotes n'avaient pas institué des fêtes en sa mémoire, comme on le fit pour Achille, Brasidas, et même pour cet Antinoüs dont la mort fut aussi héroïque que sa vie avait été infame.

⁴ Le temple de Jupiter Olympien, duquel il subsiste encore seize colonnes toutes de marbre. Il y en avait dans l'origine cent cinquante. Quelques érudits ont prétendu que ces colonnes avaient appartenu au Panthéon.

⁵ Le vaisseau avait fait naufrage dans l'Archipel.

⁶ (3 janvier 1809.) Outre ce qu'on a déjà reçu à Londres, il y a dans le Pyrée un vaisseau hydriote destiné à charger

(*) Mesure pour mesure. *Shakspeare*, nouvelle traduct. par M. Guizot et A. P., tome VIII, page 202.

toutes les antiquités qu'on pourra transporter. Ainsi, comme je l'ai entendu dire à un jeune Grec qui s'adressait à plusieurs de ses compatriotes (car, malgré leurs humiliations, ils sont encore sensibles aux affronts de ce genre), ainsi, lord Elgin peut bien se vanter d'avoir ruiné Athènes. Un peintre italien du premier mérite, nommé Lusiéri, est l'agent de la dévastation, et, comme le peintre grec que Verrès employait en Sicile, il est devenu un parfait instrument de rapine. Entre cet artiste et le consul français nommé Fauvel, qui, de son côté, recueille des antiquités pour son gouvernement, il vient de s'élever une violente dispute à propos d'un chariot de transport; le consul français en a encloué une roue (je voudrais que toutes les deux fussent brisées), et Lusieri a porté sa plainte au waïvode. Lord Elgin a été extrêmement heureux dans le choix du signor Lusiéri : pendant un séjour de dix ans à Athènes, il n'avait jamais eu la curiosité d'aller visiter Sunium (*), jusqu'à notre seconde excursion dans laquelle il nous accompagna.

(*) Aujourd'hui le cap Colonna. Si l'on en excepte Athènes et Marathon, il n'y a point dans toute l'Attique de site qui mérite plus d'intérêt. Seize colonnes sont une source inépuisable d'études pour l'artiste et pour l'antiquaire. Le philosophe saluera avec respect le lieu où Platon enseignait ses doctrines en conversant avec ses élèves; le voyageur sera ébahissant de la beauté d'un paysage d'où l'on voit toutes les îles qui couvrent la mer Égée. Mais pour un Anglais le cap Colonna a un intérêt da plus, parce que cette côte est le théâtre du naufrage de Falconer. On oublie Pallas et Platon en pensant à Falconer et à Campbell.

*Here in the dead of night by Lonna's steep,
The seaman's cry was heard along the deep.*

Là, pendant les ténèbres de la nuit, sur les côtes escarpées de Lonna, l'on entendait les cris du nautonnier qui retentissaient sur l'abîme.

Ce temple de Minerve se voit d'une grande distance en mer. Je suis allé deux fois par terre et une fois par mer au cap Colonna. Du côté de la terre, la vue est moins belle que quand on s'en approche en venant des îles. La seconde fois que nous y allâmes par terre, nous faillîmes être

Quoi qu'il en soit, ses ouvrages sont très-beaux, mais la plupart ne sont point terminés. Tant que lui-même et ses patrons s'amuse à deviner des médailles, à apprécier des camées, à esquisser des colonnes et à marchander des pierres précieuses, leurs petites absurdités sont aussi innocentes que la chasse aux insectes et aux renards, le caquetage des femmes, ou tout autre passe-temps semblable : mais, quand ils chargent trois ou quatre vaisseaux des restes les plus précieux et les plus considérables des antiquités que le temps et la barbarie ont laissé subsister dans la ville la plus célèbre et la plus outragée; lorsqu'ils détruisent les monuments qui ont été l'admiration de tous les âges, je ne sais ce qui peut excuser, je ne sais quel nom mériteraient les auteurs de cette lâche dévastation : ce n'était pas le moindre des crimes de Verrès, d'avoir fait en Sicile ce que l'on a depuis répété dans Athènes. Il est impossible de porter l'impudence à un plus haut degré que l'auteur de ces rapines, qui a osé inscrire son nom sur les murs de

surpris par un parti de Mainotes qui étaient cachés dans les cavernes. Nous avons eu dans la suite, par un prisonnier qu'ils avaient rendu après qu'il eut payé sa rançon, qu'ils avaient été détournés de nous attaquer par la vue des deux Albanais qui m'accompagnaient; n'étant imaginés, heureusement pour nous, que nous avions une bonne escorte de ces mêmes Arnauts, ils ne s'avancèrent pas, et laissèrent ainsi passer saine et sauve notre caravane, trop peu nombreuse pour opposer aucune résistance.

Colonna n'est pas moins fréquenté par les peintres que par les pirates. C'est là que :

*The hireling artist plants his pelfry desk,
And makes degraded nature picturesque.*

(HOBSON'S LADY JANE GREY.)

L'artiste mercenaire plante son pupitre, et rend pittoresque une nature dégradée.

Je fus assez heureux pour me faire accompagner par un artiste allemand d'un très-grand mérite, et j'espère que je renouvelerai mes souvenirs de Colonna et de plusieurs autres lieux de la Grèce en recevant ses ouvrages.

l'Acropolis. Le voyageur pourra-t-il prononcer sans exécution le nom d'un homme qui, sans but et sans utilité, a détruit tous les bas-reliefs qui ornaient l'un des compartiments du temple? Ici je suis impartial; car, n'étant ni collecteur d'antiquités, ni admirateur des collections, ce n'est pas par jalousie que je parle: mais je suis indigné, parce que j'ai toujours été prévenu en faveur de la Grèce, et que je n'ai jamais pensé que la gloire de l'Angleterre s'accrût par les dévastations que ses enfants exercent à Athènes ou dans l'Inde.

Un autre noble lord a fait mieux, parce qu'il a fait moins. Mais quelques autres plus ou moins nobles, et tous très-honorables personnages, ont fait mieux encore, parce que, après beaucoup de fouilles et de présents de waivode; après avoir miné et contreminé, tous leurs travaux n'ont abouti à rien. On a répandu des flots d'encre et de vin, et peu s'en est fallu qu'on ne finît par verser du sang. Un des *prig* de lord Elgin (voyez la définition du *priggisme* dans Jonatham Wylde) se prit de dispute avec un autre nommé Gropius (*) (nom tout-à-fait approprié à son genre d'occupation), et demanda satisfaction dans une réponse verbale qu'il fit à une observation du pauvre Prussien. La scène se passait à table; Gropius se

(*) Ce Gropius était employé par un noble nord, et sa seule occupation était de faire des dessins dans lesquels il excellait. Je suis fâché de dire qu'en abusant de l'autorité d'un nom très-respectable, il s'est humblement traîné sur les traces du signor Lusieri. Un vaisseau chargé de ses trophées fut retenu, et je crois même confisqué à Constantinople en 1810. Je m'estime heureux de pouvoir assurer que le noble lord ne lui avait point dit de recueillir ces antiquités. Il n'a jamais employé Gropius qu'en sa qualité de peintre, et sa seigneurie désavoue toute autre espèce de relation avec lui. Si une erreur que j'avais laissée dans ma seconde édition lui a donné un moment de déplaisir, je lui en demande pardon. Gropius s'est servi pendant plusieurs années du nom de son patron; et, quoique je sois bien excusable d'avoir partagé l'erreur de beaucoup de personnes, je suis content d'avoir été un des premiers à la reconnaître. J'ai autant de plaisir à me rétracter, que j'eus de regret en avançant mon accusation.

mit à rire, mais il perdit tout-à-coup l'appétit. Les deux rivaux n'étaient pas encore réconciliés, lorsque je quittai la Grèce. Je dois me souvenir de leur dispute, car ils manquèrent de me prendre pour leur arbitre.

⁷ Mon ami le docteur Clarke, dont le nom n'a pas besoin de commentaires pour être connu du public, et dont l'autorité sera d'un grand poids pour appuyer mon témoignage, m'a permis de citer le passage suivant d'une lettre fort obligeante qu'il m'adressa; il remplira parfaitement le but de ma note. « Quand la dernière métope fut enlevée du Parthénon, les ouvriers de lord Elgin démolièrent une grande partie de l'entablement qui était au-dessus, et même l'un des triglyphes. Le Disdar, qui vit le dommage que l'on venait de faire au monument, tira sa pipe de sa bouche, versa une larme, et d'un ton suppliant il dit à Lusieri : *Télos!*... J'étais présent. » Ce disdar était le père du disdar actuel.

⁸ Selen Zozime, Minerve et Achille chassèrent Alaric de l'Acropolis; mais d'autres disent que le roi Goth fut presque aussi Vandale que le pair écossais. Voyez Chandler.

⁹ Le filet qui est destiné à empêcher que des éclats ne tombent sur le tillac pendant l'action.

Les aspirants de la marine anglaise s'appellent *midshipmen*.

¹⁰ On dit que l'île de Calypso est la même qui porte aujourd'hui le nom de Goza.

¹¹ L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie, la Chaonie et l'Épire; Iskander est le nom turc d'Alexandre, et j'ai fait allusion au célèbre Scanderbeg (seigneur Alexandre), dans la 38^e stance. Je ne sais si j'ai eu raison de faire Scanderbeg le compatriote d'Alexandre, qui était né à Pella en Macédoine; mais j'ai suivi Gibbon, qui a donné le même titre à Pyrrhus en parlant de ses exploits.

Gibbon dit, au sujet de l'Albanie : « Ce pays, que l'on peut apercevoir des côtes de l'Italie, est moins connu que l'inté-

« rieur de l'Amérique. » Quelques circonstances qui ne sont pas assez importantes pour qu'il soit utile d'en parler ici, nous ont conduits, M. Hobhouse et moi, dans ces contrées, avant d'avoir visité aucune autre partie de l'empire ottoman; le major Leake, qui était alors résident anglais à Yanina, nous assura qu'excepté lui, aucun Anglais n'avait été plus loin que la capitale, et ne s'était avancé dans l'intérieur de l'Albanie. A cette époque (octobre 1809), Ali-Pacha était en guerre avec Ibrahim-Pacha, et il faisait le siège de Bérat, ville fortifiée, dans laquelle son ennemi avait été obligé de s'enfermer. En arrivant à Yanina, nous fûmes invités à aller à Tépalani, lieu de naissance du pacha : c'est là qu'était son sérail favori; cette ville n'était qu'à une journée de Bérat, et le visir y avait établi son quartier-général.

Après avoir séjourné quelque temps dans la capitale, nous nous rendîmes à l'invitation; mais, quoique nous eussions pris toutes nos précautions, et que nous fussions accompagnés de l'un des secrétaires du visir, la pluie fut cause que nous mîmes neuf jours à faire un voyage qui n'en dura pas quatre quand nous revînmes.

Nous passâmes par Argyrocastro et Libochabo : ces deux villes nous parurent aussi considérables que Yanina; et il n'est point de plume ou de pinceau capable de rendre la beauté des sites qu'offrent les environs de Zitza et de Delvinachi, village placé sur la frontière de l'Épire et de l'Albanie proprement dite.

Je ne veux point m'arrêter long-temps sur l'Albanie et ses habitants; mon compagnon de voyage s'acquittera de cette tâche bien mieux que moi, dans un ouvrage qui sera sans doute publié avant le mien; cependant je ne puis me dispenser de faire quelques observations qui sont nécessaires à l'intelligence du texte.

Les Arnauts ou Albanais me frappent par leur ressemblance avec les moutagnards de l'Écosse; leurs vêtements, leur figure, leur manière de vivre, sont les mêmes; les mon-

tagnes de l'Albanie seraient tout-à-fait celles de la Calédonie , si le climat en était moins doux. La casaque des Arnauts , leur corpulence maigre , leur vivacité , leur dialecte , dont le son est celtique , leurs manières décidées ; tout me rappelait le royaume de *Morven*. Aucune nation n'est aussi détestée et redoutée par ses voisins : les Grecs les croient à peine chrétiens ; et les Turcs , musulmans : dans le fait , ces deux religions sont suivies chez eux , mais plusieurs Albanais n'en ont réellement aucune ; ils sont tous pillards , et toujours armés. Les Arnauts , les Monténégrins , les Chimariotes et les Gedges , qui portent tous des seahs rouges à leur tête , sont renommés pour leur perfidie. Les autres Albanais diffèrent un peu dans leur mise , et beaucoup dans leur caractère : d'après ma propre expérience , je puis en parler avec éloges. J'en avais deux avec moi ; un giaour et un musulman : ils m'ont accompagné à Constantinople et dans toutes les parties de la Turquie que j'ai parcourues. Il est rare de trouver des hommes plus fidèles dans le danger et plus infatigables dans leur service. Le musulman se nommait Dervich Tahiri , et l'autre Basilius : celui-ci était un homme de moyen âge , mais Tahiri était à peu près du mien. Basilius avait été expressément chargé par Ali-Pacha de nous accompagner , et Dervich était l'un des cinquante qui nous avaient escortés quand nous traversâmes les forêts de l'Acarnanie pour aller aux rivages de l'Achéloüs , et de là à Messalongi en Étolie : c'est là que je le pris à mon service , et je n'eus jamais occasion de m'en repentir.

En 1810 , après que mon ami M. Hobbouse fut parti pour l'Angleterre , je fus attaqué d'une fièvre très-forte dans la Morée ; et mes deux Albanais me sauvèrent la vie en éloignant mon médecin , par la menace de le tuer s'il ne m'avait rendu à la santé dans un temps déterminé. J'attribuai ma guérison à cette assurance consolatrice d'une représaille , et au refus obstiné des remèdes du docteur Romanelli. Le seul domestique anglais que j'eusse gardé était à Athènes ; mon interprète était aussi malade que moi , et mes deux bons Ar-

nantes me soignèrent avec une attention qui aurait fait bon-
heur à des hommes plus civilisés.

Ils eurent tous deux un grand nombre d'aventures. Comme
Dervich était un très-bel homme, il était toujours en dispute
avec les maris d'Athènes; c'était même au point que quatre
des principaux Turcs vinrent me voir au couvent pour me
faire des remontrances à son sujet: il avait enlevé une femme
du bain; cette femme lui appartenait légalement, il est vrai,
car il l'avait achetée; mais cette action était tout-à-fait con-
traire à l'étiquette du pays.

Basilius était aussi fort galant parmi les femmes de sa re-
ligion; il avait une très-grande vénération pour l'église, mais
en même temps un souverain mépris pour les ecclésiastiques:
dans l'occasion, il les souffletait d'une manière tout-à-fait
hétérodoxe. Il ne passait jamais devant une église sans se si-
gner; et je me rappelle encore le danger qu'il courut à Con-
stantinople en entrant dans Sainte-Sophie, qui avait été jadis
un temple consacré à son culte. Quand on lui faisait des re-
présentations sur sa conduite, son éternelle réponse était:
« Notre église est sacrée, mais nos prêtres sont des voleurs; »
et il recommençait à faire le signe de la croix et à boxer les
papas qui refusaient de l'aider quand il demandait leur se-
cours. On a toujours besoin d'y recourir partout où un prêtre
a quelque influence auprès du Cogia-Baschi de son village.
En vérité, l'on ne saurait trouver parmi les mécréants une
race plus abjecte que les derniers ordres du clergé grec.

Lorsque je fis les préparatifs de mon départ, j'appelai mes
deux Albanais pour leur payer leurs gages. Basilius prit son
argent avec une démonstration maladroite de regrets, et se
retira bien vite, en emportant son sac de piastres. Dervich
ne paraissait pas; on ne le trouvait nulle part: enfin il entre
au moment où le signor Logothéti, père du ci-devant consul
anglais d'Athènes, et quelques autres grecs de ma connais-
sance, étaient venus me faire visite. Dervich prend l'ar-
gent; mais tout à coup il le jette par terre, et, frappant ses

maîns l'une contre l'autre, et les portant ensuite à son front, il s'élança hors de l'appartement en versant un torrent de larmes. Depuis ce temps, jusqu'au moment où je m'embarquai, il continua de se lamenter, et, malgré tous nos efforts pour le consoler, il ne cessait de s'écrier : *ma pheinai*, il m'abandonne. Signor Logothéti, qui jusque-là n'avait jamais pleuré que pour la perte d'un para (*), le père du couvent, tous mes domestiques, les personnes qui étaient venues me voir, tout le monde pleurait. Je crois que la grasse et folle cuisinière de Sterne aurait abandonné sa poissonnière pour sympathiser avec le chagrin sincère et inattendu de ce barbare.

Quand je me rappelai que, peu de temps avant de quitter l'Angleterre, un noble personnage, avec qui j'étais fort lié, me fit dire, pour s'excuser de prendre congé de moi, qu'il avait à accompagner une parente chez sa faiseuse de modes, je me sentis aussi surpris qu'humilié par la comparaison du présent avec le passé.

Que Dervich me quittât avec quelque regret, je devais m'y attendre : quand le maître et le domestique ont gravi ensemble les montagnes d'une douzaine de provinces, il est naturel qu'ils ne se séparent plus sans chagrin : pourtant la sensibilité que Dervich manifesta alors formait un contraste remarquable avec sa férocité naturelle, et changea quelque chose à la mauvaise opinion que j'avais du cœur humain. Je erois que cette fidélité presque féodale se trouve assez communément parmi les Albanais. Un jour, en parcourant le mont Parnasse, un domestique anglais que j'avais à mon service, s'étant pris de dispute avec Dervich, par rapport à quelques objets du bagage, le poussa légèrement, et Dervich eut qu'il avait voulu le frapper. Il ne dit rien, mais il s'assit et appuya sa tête sur ses mains. Prévoyant les conséquences de cet accident, nous essayâmes de lui faire entendre qu'on n'avait point voulu lui faire un affront. J'ai été voleur, nous répondit-il ; je suis sol-

(*) Le para est à peu près le quart d'un liard anglais.

dat : jamais un capitaine ne m'a frappé. Vous êtes mon maître ; j'ai mangé votre pain ; mais, j'en atteste ce pain (c'est leur serment habituel), s'il n'en eût pas été ainsi, j'aurais poignardé ce chien, et je me serais retiré dans les montagnes. Tout fut fini là. Cependant il ne pardonna jamais complètement à celui qui l'avait insulté sans le vouloir.

Derviel excellait dans la dause de son pays, que l'on croit être un reste de l'ancienne danse pyrrique. Quoi qu'il en soit, cette danse est mâle et exige une grande agilité. Elle diffère complètement de la stupide romaique, et de la lourde ronde des Grecs.

Les Albanais (je veux parler ici des montagnards, et non de ceux qui cultivent la terre dans les provinces) ont en général très-bonne mine. Nous avons trouvé, entre Delvinachi et Libochabo, les plus belles femmes que j'aie jamais vues pour la taille ou pour la figure. Elles étaient occupées à réparer un chemin qui avait été dégradé par les torrents. La démarche des Albanais est tout-à-fait théâtrale : cela vient sans doute de leur capote ou manteau qu'ils portent attaché sur une épaule. Leur longue chevelure fait penser aux Spartiates, et l'on ne peut se faire une idée du courage qu'ils déploient dans les guerres de partisans. Quoique les Gedges fournissent un peu de cavalerie dans les troupes albanaises, je n'ai jamais vu aucun Arnaute qui montât bien à cheval. Les deux que j'avais avec moi préféraient les selles anglaises, quoiqu'ils n'aient jamais pu s'y accoutumer. Mais, à pied, il est impossible de les dompter par la fatigue.

12. Ithaque.

13. Actium et Trafalgar n'ont pas besoin de commentaires. La bataille de Lépante fut aussi sanglante et importante que ces deux-là ; cependant elle est bien moins connue ; elle se donna dans le golfe de Patras : l'auteur de Don Quichote y perdit la main gauche.

¹⁴ Leucadé s'appelle aujourd'hui Santa-Maura. Son promontoire est nommé le saut de l'amour; et c'est de là, dit-on, que Sapho se précipita dans la mer.

¹⁵ On dit que, la veille du jour où se livra la bataille d'Actium, Antoine avait treize rois à son lever.

¹⁶ Nicopolis, dont les ruines occupent une grande étendue, est située à peu de distance d'Actium, et l'on y voit encore quelques restes des murs de l'hippodrome.

¹⁷ Selon Pouqueville, c'est aujourd'hui le lac de Yanina; mais Pouqueville est toujours inexact.

¹⁸ C'est le célèbre Ali pacha. Il y a sur cet homme extraordinaire une notice fort incorrecte dans les Voyages de Pouqueville.

¹⁹ Cinq mille Suliotes, occupant le château de Suli et les rochers qui l'entourent, résistèrent pendant dix-huit ans à trente mille Albanais; mais le château fut enfin pris par trahison. Dans le courant de cette guerre, il y eut quelques traits qui auraient été dignes des plus glorieux jours de la Grèce.

²⁰ Le couvent et le village de Zitza sont à quatre heures de chemin de Joannina ou Yanina, capitale du pachalik. La rivière de Kalamas (autrefois l'Achéron) coule dans la vallée; et, à peu de distance de Zitza, elle forme une belle cataracte. Ce site est peut-être un des plus beaux de la Grèce, quoique les environs de Delvinachi et une partie de l'Acarmanie puissent lui disputer la palme. Delphes, le Parnasse, et dans l'Attique le cap Colonna, sont bien loin de l'égaliser en beauté. L'Ionie et la Troade n'offrent rien qui lui soit comparable. Je serais tenté d'en dire autant des approches de Constantinople; mais le paysage de Stamboul offre un aspect si différent, qu'il est impossible de le comparer à celui dont je parle.

²¹ Caloyer; c'est le nom des moines grecs.

²² Les montagnes Chimariotes semblent appartenir à une formation volcanique.

²³ L'Achéron des anciens, aujourd'hui Kalamas.

²⁴ La blanche capote. C'est le manteau des Albanais.

²⁵ Tomérit, que les anciens désignaient sous le nom de Tomarus.

²⁶ A l'époque où je la passai, la rivière de Laos était grosse, et, au-dessus de Tépalin, elle paraissait aussi large que la Tamise devant Westminster; du moins nous le crûmes, mon ami M. Hobbouse et moi. Sans doute que dans l'été elle a beaucoup moins d'eau qu'à l'époque où nous l'avons vue. C'est sûrement la plus belle rivière du Levant : l'Achéloüs, l'Alphée, l'Achéron, le Scamandre et le Caistre ne peuvent lui être comparés, ni pour la beauté, ni pour la largeur.

²⁷ Ici je fais allusion aux pillards de Cornouailles.

²⁸ Les musulmans d'Albanie ne s'abstiennent pas de vin; et dans les autres parties de la Turquie il y a bien peu de croyants qui, sur ce point, suivent à la lettre la loi du prophète.

²⁹ Palikar, abréviation du mot grec *palikari*; c'est le nom général de tous les soldats parmi les Grecs et les Albanais qui parlent romainque. La véritable signification de ce mot est garçon.

³⁰ Pour donner un échantillon du dialecte albanien ou arnaut de la langue illyrienne, je vais traduire ici deux chœurs très-populaires qui sont chantés en dansant, par les hommes et les femmes indistinctement. Les premiers mots sont un refrain sans aucune signification, comme on en trouve dans plusieurs de nos chansons européennes.

1.

Bo, bo, bo, bo, bo, bo,
Naeiarura popiso.

2.

La, la, je viens, je viens, garde
le silence.

2.

*Naciarura na eivin
Ha penderini ti hin.*

3.

*Ha pe udiri eserotini
Ti vin ti mar servetini.*

4.

*Caliriote me surme
Ea ha pe pre dna tive*

5.

*Buo, bo, bo, bo, bo,
Gi egem spirta esimiro.*

6.

*Caliriote vu le funde
Edve vete tunde tunde.*

7.

*Caliriote me surme
Timi put e poi mi le.*

8.

*Se ti puta cùti mora
Si mi ri ni reti udo già.*

9.

*Fa le ni il cadale
Celo more, more celo.*

10.

*Pla hari ti tirete.
Pla huron cia pra seti.*

2.

Je viens, je me hâte; ouvre-moi
la porte, que je puisse entrer.

3.

Ouvre la porte à demi, que je
puisse prendre mon turban.

4.

Caliriote(*) aux yeux noirs, ou-
vre-moi la porte, que je puisse en-
trer.

5.

La, la, la, c'est toi que j'entends,
mon ame!

6.

Une jeune Arnante, vêtue d'ha-
bits magnifiques, marche avec grace
et noblesse.

7.

Caliriote, jeune fille aux yeux
noirs, donne-moi un baiser.

8.

Que gagneras-tu si je t'embrasse?
mon ame est consumée par un feu
secret.

9.

Danse avec légèreté, avec grace;
oui, plus gracieusement encore.

10.

Ne fais pas tant de poussière:
elle salirait ta chaussure brodée.

(*) Les Albanais, et sur-tout leurs femmes, sont souvent appelés Ca-
liriotes: je n'ai jamais pu savoir pourquoi.

Cette dernière phrase embarrasserait un commentateur. En Albanie, les hommes ont des brodequins très-riches ; mais les femmes (et c'est sans doute à une femme que s'adresse la chanson) n'ont, sous leurs bottines jaunes ou leurs pantoufles, qu'une jambe nue, dont la forme et la blancheur sont souvent très-remarquables. Les Albanaïses sont beaucoup plus jolies que les Grecques, et leur costume est beaucoup plus pittoresque ; elles conservent aussi plus long-temps leur beauté, parce qu'elles sont souvent en plein air. Il est bon de faire observer que l'arnaute n'est pas une langue écrite ; aussi les mots des deux chansons que je donne ici au lecteur sont écrits comme on les prononce ; ils ont été recueillis par un Grec d'Athènes, qui parle et comprend très-bien le dialecte arnaute.

1.

*Ndi sefda tinde ulavossa
Vettimi upri vi losfa.*

2.

*Ah vaïssio mi privi losfe
Si mi rini mi la vosse.*

3.

*Uti tasa roba stua
Siti eve tulati dua.*

4.

*Roba stinoris sidua
Qu mi sini veti dua.*

5.

*Qurmimi dua civileni
Roba ti siarnu tildi eni.*

6.

*Uta pisa vaïssio me simi rin ti
hapti
Eti mi bire a piste si gui dendroi
tiltati.*

1.

Je suis blessé par ton amour,
hélas ! et je n'aime que pour me
consommer.

2.

Ah ! jeune fille, ton amour me
consomme : tu m'as frappé au cœur.

3.

Je t'ai dit que je ne demandais
point de dot, je ne demande que
tes yeux et tes caresses.

4.

Je n'ai pas besoin de ce maudit
donaire, je n'ai besoin que de toi.

5.

Laisse-moi posséder tes charmes,
et que les flammes dévorent ta dot.

6.

O jeune fille ! je t'ai aimée de
toute mon ame : et tu m'as aban-
donné comme un arbre fané.

7.

7.

*Udi vura udorini udiri cicova cilti
mora,*

*Udorini tahti hollaa u qde caimoni
mora.*

Qu'ai-je gagné en mettant ma
main sur ton sein ? j'ai retiré ma
main : mais elle est encore brû-
lante.

Je crois que ces deux dernières stances, qui sont d'une mesure de vers différente, doivent appartenir à une autre ballade : la pensée des dernières lignes ressemble à celle qu'exprima Socrate, lorsqu'ayant appuyé son bras sur Clitobule ou Cléobule, l'un de ses *upokotpioi*, le philosophe se plaignit pendant quelques jours d'une douleur lancinante qui allait jusqu'à l'épaule. Depuis ce moment il prit la résolution d'instruire ses disciples sans les toucher.

³¹ Ces stances sont empruntées à différents chants albanais : je me suis servi des traductions româiques ou italiennes.

³² Cette ville fut prise d'assaut contre les Français qui la défendaient.

³³ Voyez les fragments qui sont à la suite de ces notes.

³⁴ Phylé, d'où l'on a une très-belle vue d'Athènes. Il reste encore beaucoup de ruines de cette ville : elle fut prise par Thrasybule, avant l'expulsion des trente tyrans.

³⁵ A l'époque où elle fut conquise par les Latins, qui en furent maîtres pendant plusieurs années. Voyez Gibbon.

³⁶ La Mecque et Médine sont tombées depuis quelque temps au pouvoir des Wahabis (*Wéhabites*), tribu arabe dont la force s'augmente tous les jours.

³⁷ Il y a plusieurs montagnes, et particulièrement celle qui porte le nom de Liakura, sur lesquelles la neige ne se fond jamais entièrement, malgré les fortes chaleurs de l'été; mais dans la plaine la neige se fond toujours en tombant.

³⁸ Le mont Pentélicus, d'où l'on tira le marbre qui servit à construire tous les édifices publics d'Athènes. Cette mon-

tagne s'appelle aujourd'hui Mendéli; on y voit encore une caverne immense formée par l'exploitation de la carrière.

³⁹ *Siste, viator : heros calcas.* Telle était l'épithaphe du fameux comte de Merci. Quels doivent donc être nos sentiments quand nous foulons la tombe des deux cents Grecs qui périrent à Marathon ! Cette tombe a été fouillée dernièrement par Fanvel : on n'y a rien trouvé, du moins presque rien, de ce qu'on y cherchait, comme vases, médailles, etc. On m'offrit de me vendre la plaine de Marathon pour 1,600 piastres, ce qui fait à peu près 90 livres d'Angleterre. *Expende Annibalem : quot libras in duce summo invenies !* Et la cendre de Miltiade ne vaudrait pas davantage ! elle n'aurait guère moins rendu eu la vendant au poids.

ESSAIS AUXQUELS RENVOIE LA NOTE 33.

Avant de parler d'une ville dont tous les écrivains, voyageurs ou non, ont cru nécessaire de dire quelque chose, je dois prier miss Owenson (*), si elle se dispose à nous donner encore en quatre volumes l'histoire de quelque héroïne grecque, de lui choisir pour mari un personnage un peu mieux élevé qu'un Disdar-Aga (qui, par parenthèse, n'est pas un Aga). Ce Disdar est bien le plus impoli de tous les petits officiers, et le plus grand patron de rapine (après lord Elgin cependant) qu'Athènes ait jamais vus dans ses murs ; il occupe l'Acropolis et reçoit un salaire annuel de 150 piastres (8 livres sterling), sur lesquelles il est obligé de solder sa garnison, qui est bien le corps le plus mal discipliné du plus mal discipliné de tous les empires. Je dis ceci pour l'intérêt que je porte à l'Ida d'Athènes, car je faillis être un jour

(*) Lady Morgan.

cause que son mari reçût la bastonnade : le Disdar est un mari turbulent, et se permet de battre sa femme : aussi je conseille à miss Owenson de solliciter pour son héroïne une séparation de corps : voilà pour les lecteurs de romans. Maintenant j'abandonne Ida pour m'occuper de la ville où elle naquit.

En laissant de côté la magie des noms et toutes les associations d'idées qu'il serait inutile ou pédantesque de rappeler ici, la situation d'Athènes suffirait pour la rendre le lieu favori de tous les hommes dignes d'admirer l'art et la nature. Le climat, au moins à ce qu'il m'en a semblé, est un printemps perpétuel ; pendant huit mois, je n'ai jamais passé un jour sans aller à cheval ; il n'y pleut que très-rarement ; la neige ne séjourne jamais dans les plaines, et un jour nuageux est une agréable merveille. En Espagne, en Portugal, et (si j'en excepte l'Ionie et l'Attique) dans tous les pays du Levant que j'ai visités, je n'ai point trouvé de climat qui fût sensiblement plus beau que le nôtre. A Constantinople, où j'ai passé les mois de mai, juin, et une partie de juillet (1810), il y a de quoi maudire le climat et avoir le spleen cinq fois la semaine.

L'air de la Morée est lourd et malsain ; mais à peine a-t-on passé l'isthme en se dirigeant vers Mégare, que le climat change tout-à-fait.

J'ajouterai que la description qu'Hésiode a faite de l'hiver de la Béotie est encore d'une exactitude rigoureuse.

A Livadie, nous rencontrâmes un esprit fort dans la personne d'un évêque grec, le plus impertinent de tous les francs penseurs. Ce digne hypocrite se moquait de la religion avec une audace sans égale, mais non pas devant son troupeau. Il parlait de la messe comme d'une véritable *caglioneria* : il était impossible d'avoir meilleure idée de lui pour cela. Cependant, pour un Béotien, il était très-enjoué, malgré sa bêtise.... A part Thèbes, les ruines de Chéronée, la plaine de Platée, Orehomène, Livadie, et la grotte de Trophonius, ce

phénomène fut la seule chose remarquable que nous vîmes avant de passer le mont Cythéron.

La fontaine de Dircé tourne un moulin. Je l'appelle Dircé : mon compagnon m'assura que c'était bien elle ; car, résolu de prendre tout à la fois un bain et des inspirations classiques, il se baigna dans ses eaux. Du reste, les érudits peuvent contredire notre assertion, s'ils jugent que la chose en vaille la peine. A Castri, nous bâmes de cinq ou six ruisseaux, dont plusieurs n'étaient pas très-limpides, avant de pouvoir décider lequel était la véritable Castalie. Celui que nous crûmes reconnaître pour cette source célèbre avait un goût détestable, causé sans doute par la fonte des neiges ; mais notre expérience ne nous jeta point dans la fièvre épique, comme ce pauvre docteur Chandler.

Du fort de Phylé, dont il reste encore beaucoup de ruines, l'on voit tout à la fois la plaine d'Athènes, le mont Pentélicus, l'Hymète, l'Acropolis et la mer Égée : cette vue me paraît encore plus magnifique que celle de Cintra ou de Constantinople ; on ne peut même lui comparer celle dont on jouit lorsque, placé sur les côtes de la Troade, on a devant soi le mont Ida, l'Hellespont, et, au dernier plan, le mont Athos. Néanmoins celle-ci embrasse une étendue bien plus considérable.

On m'avait beaucoup parlé de la beauté de l'Arcadie : cependant, à l'exception d'une vue prise du monastère de Mégaspélion, qui est moins élevé que Zitza, et de celle que l'on a en descendant les montagnes sur la route de Tripolitza à Argos, l'Arcadie n'offre rien de recommandable que son nom.

Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.

VIRGILE.

Virgile aurait pu mettre ce vers dans la bouche de tout autre qu'un Argien. Je le remarque respectueusement, Argos ne mérite point l'épithète qu'il lui a donnée ; et si le Polynice de Statius (*in mediis audit duo littora campis*) pouvait enten-

dre aujourd'hui le bruit des deux rivages en traversant l'isthme de Corinthe, il faudrait en conclure qu'il a de meilleures oreilles que tous ceux qui font maintenant ce voyage.

Athènes, dit un célèbre géographe, est encore la ville la plus policée de la Grèce. Cela peut être vrai pour la Grèce; mais non pas pour toutes les villes occupées par des Grecs; car les Grecs eux-mêmes regardent généralement Yanina, capitale de l'Épire, comme supérieure pour la richesse, le raffinement, le savoir, et le dialecte de ses habitants. Les Athéniens se font remarquer par leur astuce; et les dernières classes de la société sont bien caractérisées par ce proverbe qui les assimile aux juifs de Salamine et aux Turcs de Négrepont.

Tous les étrangers qui sont fixés à Athènes, Français, Allemands, Italiens, Ragusains, etc., ont la même opinion du caractère des Grecs, quoique sur tous les autres points il s'élève toujours entre eux de vives disputes.

Un consul français qui a séjourné trente ans en Grèce, et principalement à Athènes, M. Fauvel, aux talents et à la politesse duquel toutes les personnes de sa connaissance peuvent rendre un hommage public, M. Fauvel a dit devant moi que les Grecs ne méritaient pas d'être émancipés. Il se fonde sur le motif de leur dépravation nationale et individuelle; mais M. Fauvel oublie que cette dépravation n'est due qu'à des causes qu'on ne pourra faire cesser qu'en employant la mesure qu'il réprouve.

M. Roques, respectable marchand français, qui a longtemps resté à Athènes, me disait avec la plus plaisante gravité : « Voyez-vous ces Grecs? c'est la même canaille qu'au temps de Thémistocle! » Remarque alarmante pour les *laudator temporis acti*. Les anciens bannirent Thémistocle; les modernes trompent M. Roques : c'est ainsi qu'on a toujours traité les grands hommes.

En un mot, tous les Francs qui sont fixés dans le pays, et la plupart des Anglais, Allemands, Danois, etc., qui le visitent, prennent peu à peu cette opinion défavorable avec au-

tant de fondement qu'un Turc venu en Angleterre aurait raison de condamner en masse toute la nation, parce qu'il aurait été dupé par son laquais ou surfait par sa blanchisseuse.

Certes, il serait bien difficile de ne pas être ébranlé, quand les deux plus grands démagogues du jour, Fauvel et Lusiéri, qui partagent entre eux le pouvoir de Périelès et la popularité de Cléon, et tourmentent le pauvre wayvode avec leurs éternelles disputes, s'accordent à condamner comme un peuple *nulla virtute redemptum*, les Grecs en général, et les Athéniens en particulier.

Quant à moi, je n'ose point hasarder mon humble opinion, parce que je sais que, sans compter les ouvrages périodiques, il y a déjà sous presse au moins cinq voyages de la plus grande étendue et de l'aspect le plus menaçant, écrits par des hommes de sens et d'honneur. Cependant, je demande la permission de le dire sans offenser personne, comment peut-on affirmer positivement, comme la plupart des personnes l'ont fait jusqu'ici, que les Grecs ne seront jamais meilleurs, parce qu'ils sont méchants aujourd'hui?

Éton et Sonnini ont égaré notre opinion avec leurs projets et leurs panégyriques; d'un autre côté, De Pauw et Thornton ont exagéré la corruption des Grecs.

Les Grecs ne seront jamais indépendants; ils ne redeviendront plus souverains comme autrefois; et Dieu nous préserve qu'ils le redeviennent jamais! Cependant ne pourraient-ils pas être soumis sans être esclaves? Nos colonies ne sont pas indépendantes, mais elles sont libres et industrieuses: qu'on accorde les mêmes avantages à la Grèce.

En attendant, semblables aux catholiques d'Irlande, aux juifs de toute la terre, et à tous les peuples hétérodoxes et bâtonnés, les Grecs souffrent toutes les peines physiques et morales qui puissent affliger l'humanité. Leur vie est un éternel combat contre la vérité; ils sont vicieux, même dans leur propre défense. Ils sont si peu accoutumés à la douceur, qu'ils

soupçonnent toujours de fausseté celui qui l'emploie envers eux ; comme un chien que l'on bat souvent mord la main qui le caresse. Ils sont ingrats, et d'une ingratitude révoltante ! voilà le cri général. Mais je le demande , au nom de Némésis , pour qui seraient-ils reconnaissants ? Quel est l'être à qui un Grec ait jamais été redevable d'un bienfait ? Sans doute il faudra qu'ils doivent de la reconnaissance aux Turcs qui les chargent de fers , aux Francs qui violent leurs promesses et qui les égarent par leurs conseils trompeurs ! Veut-on qu'ils remercient l'artiste qui démolit les ruines de leurs édifices , et l'antiquaire qui les emporte , le voyageur qui les fait battre par son janissaire , l'écrivain qui les insulte dans son journal ? Voilà le montant des obligations des Grecs envers les étrangers.

Athènes , au couvent Franciscain.

23 janvier 1811.

Parmi les restes de la barbarie des premiers siècles , on trouve les traces d'un esclavage qui existe encore dans différents pays , dont les peuples , quoique de religion et de mœurs différentes , s'accordent presque tous dans l'oppression qu'ils exercent.

Les Anglais ont enfin en pitié de leurs nègres , et , sous un gouvernement un peu moins bigot , il faut espérer qu'ils émanciperont aussi leurs frères catholiques ; mais les Grecs ne peuvent reconvrer leur liberté que par l'intervention de quelque puissance étrangère , car les Turcs ne paraissent pas plus disposés à la leur rendre , que les autres peuples , en général , ne pensent à la rédemption des Israélites.

Nous connaissons de reste les anciens Grecs : la jeunesse européenne consacre à l'étude de leurs écrits et de leur histoire un temps qu'elle pourrait employer plus utilement à

bien connaître les écrivains et les historiens de son propre pays. Quant aux Grecs modernes, nous les négligeons peut-être un peu plus qu'ils ne méritent : chacun de nous passe sa jeunesse, et souvent même son âge viril , à étudier la langue et les discours des démagogues athéniens en faveur de la liberté ; et cependant les descendants, véritables ou supposés, de ces fiers républicains, sont livrés à la tyrannie de leurs maîtres, quand le plus léger effort suffirait pour briser les chaînes dont ils sont chargés.

Il serait ridicule de croire, comme les Grecs eux-mêmes, à la possibilité d'un retour à leur ancienne splendeur, car il faudrait que tous les autres peuples de la terre redevinssent barbares, après avoir rendu la souveraineté du monde à la Grèce. Néanmoins il me semble que l'apathie des Francs est le seul obstacle qui puisse s'opposer à ce que la Grèce fût transformée en un état dépendant et utile à son protecteur, ou même en un état libre, avec des garanties convenables : toutefois, je parle sauf correction ; car des hommes bien capables d'en juger sont persuadés que ce que je propose est impraticable.

Les Grecs n'ont jamais perdu l'espoir de leur affranchissement, quoique aujourd'hui leurs opinions soient un peu plus divisées sur le sujet de leurs libérateurs probables : ils comptent sur les Russes, par rapport à l'identité de la religion ; mais ils ont été deux fois trompés et abandonnés par cette puissance : tous les Grecs se souviennent encore de la terrible leçon qu'ils reçurent après la désertion des Moscovites dans la Morée. Ils n'aiment point les Français ; cependant l'émancipation de la Grèce continentale suivra sans doute la conquête du reste de l'Europe. Les insulaires tournent les yeux vers les Anglais, parce que l'Angleterre vient de prendre possession de toute la république ionienne, à l'exception de Corfou. En un mot, quiconque se présentera avec une armée sera toujours bien venu chez les Grecs ; et, quand arrivera le jour de la vengeance, que les Ottomans se

recommandent à la miséricorde du ciel ; ils ne peuvent compter sur celle des Giaours.

Mais au lieu de penser à ce qu'ils ont été jadis , ou de calculer ce qu'ils peuvent devenir par la suite , occupons-nous de ce qu'ils sont aujourd'hui.

J'avoue qu'il m'est impossible de concilier des opinions contraires : quelques-uns , et surtout les marchands , accablent les Grecs des plus graves accusations ; la plupart des voyageurs arrondissent des périodes en leur honneur , et publient de curieuses spéculations , fondées sur leur ancienne gloire , qui ne peut avoir plus d'influence sur leur état présent que l'existence des Incas n'en aurait sur l'avenir du Pérou.

Un écrivain très-ingénieux appelle les Grecs les alliés naturels des Anglais : un autre assure qu'ils ne sont propres à s'allier avec personne , et qu'ils ne descendent point des anciens Grecs : un troisième , non moins habile que les premiers , fait élever par les Russes un empire Grec , et réalise sur le papier toutes les chimères de Catherine II. Pour la question de leur origine , qu'importe que les Mainotes soient ou ne soient pas la postérité directe des Laconiens ; que les Athéniens d'aujourd'hui soient aussi indigènes que les abeilles du mont Hymette , ou que les cigales auxquelles ils se comparaient jadis ? Quel est l'Anglais qui s'inquiète s'il est d'un sang danois , saxon , normand ou troyen ? Il n'y a qu'un Gallois qui puisse être tourmenté du désir de descendre de Caractacus.

Certes , les Grecs ne sont pas si abondamment pourvus des biens de ce monde , pour que leurs droits à une ancienne origine puissent être un objet d'envie ! M. Thornton est bien cruel de vouloir les déposséder de tout ce que le temps leur a laissé : leur origine est le bien auquel ils tiennent le plus , parce que c'est le seul qu'ils puissent dire leur appartenir tout entier. Il serait curieux de voir publier en même temps et de comparer les ouvrages de M. Thornton et De Pauw , d'Éton et Sonnini. D'un côté , l'on trouve des paradoxes ; de l'autre , des préventions. M. Thornton croit que le droit à la confiance

publique lui est acquis par un séjour de quatorze ans à Péra. Il aurait peut-être raison, s'il avait à nous parler des Turcs ; mais son séjour à Péra ne lui a pas plus fait connaître le véritable état de la Grèce et de ses habitants, qu'un égal nombre d'années, passées dans le pays de Wapping, ne lui eût fait connaître nos montagnes de l'Ouest.

Les Grecs de Constantinople habitent le quartier du Fanal ; et si M. Thornton n'a pas traversé la corne dorée plus souvent que ses confrères les marchands, je n'ai pas beaucoup de confiance dans les renseignements qu'il nous donne : car j'ai entendu un de ces messieurs se vanter de leur peu de relations avec la cité, et m'assurer, d'un air triomphant, que, pour sa part, il n'avait été que quatre fois à Constantinople, dans quatre ans.

Quant aux voyages que M. Thornton a faits sur la mer Noire, sur des vaisseaux grecs, ils ont dû lui donner de la Grèce la même idée que pourrait lui donner de *Johnny Grot's House*, une course à Berwick sur un *smack* écossais. Comment peut-il condamner en masse une nation dont il connaît à peine quelques individus ? C'est une circonstance digne de remarque, que M. Thornton, qui prodigue tant le blâme à Pouqueville, quand il parle des Turcs, cite toujours l'autorité de Pouqueville à propos des Grecs, et lui donne alors le titre d'observateur impartial. Par malheur, le docteur Pouqueville ne mérite pas plus ce titre, que M. Thornton n'est en droit de le lui conférer.

Le fait est que nous sommes absolument privés de documents certains sur les Grecs en général, et principalement sur leur littérature ; il est même probable que nous n'en acquerrons jamais, à moins que nos relations ne deviennent plus intimes ou que leur indépendance soit confirmée. Nous ne pouvons pas plus nous fier aux récits des voyageurs, qu'aux invectives des marchands. Cependant il faut bien se con-

tenter de puiser à ces sources, jusqu'à ce que nous puissions en trouver de meilleures(*)

Malgré ces insuffisances, ces voies d'investigation sont préférables aux paradoxes de ces hommes qui, comme De Pauw, ont lu superficiellement les livres anciens, et ne connaissent point les modernes. Quand ce voyageur nous dit, par exemple, que les courses de New-Market ont ruiné la

(*) Un mot en passant sur M. Thornton et le docteur Pouqueville, qui ont l'un et l'autre estropié la langue des sultans.

Le docteur Pouqueville nous fait une longue histoire d'un musulman qui prenait de telles doses de sublimé corrosif, qu'on lui avait donné le nom de *Suleyman yeyen*, c'est-à-dire, ajoute le docteur, *Suleyman*, le mangeur de sublimé corrosif. Ah! s'écrie M. Thornton, critiquant le docteur pour la quinzième fois, je vous y prends! et là-dessus il écrit une note deux fois plus longue que l'anecdote du docteur: il l'accuse de ne pas savoir la langue turque, et de mentir dans la sienne: car, dit-il, après nous avoir jeté au visage le participe d'un verbe turc, *Suleyman yeyen* ne signifie que Suleyman le mangeur; le sublimé est donc ajouté par M. Pouqueville. Ils ont tort tous les deux, et tous les deux ont raison: puisque M. Thornton a résidé quatorze ans dans une factoterie, s'il veut prendre la peine de consulter son dictionnaire turc, ou quelque *Stamboulien* de sa connaissance, il verra que les deux mots réunis *suleyman yeyen* veulent dire *avaloir de sublimé*; car *suleyma* tout seul signifie *sublimé corrosif*, et par conséquent il n'est point question ici d'un nom propre, quoique, avec l'addition d'un *n*, *suleyma* devienne un nom d'homme très-célèbre dans l'ismaélisme. Puisque M. Thornton s'avise d'en remonter au docteur Pouqueville pour les langues orientales, il aurait bien dû connaître cela avant de chanter victoire sur son adversaire.

Je conclus de tout ceci que, pour notre instruction, nous devons consulter et les voyageurs et les négociants, comparer leurs assertions, et les éclairer les uns par les autres. Cependant M. Thornton a condamné ce moyen d'étudier comme étant sujet à nous faire commettre des erreurs et des malentendus. *Ne sutor ultrà crepidam*; et qu'un marchand se borne à ses ballots.

Nota bene. Avis charitable à M. Thornton: *sutor* n'est pas un nom propre.

race des chevaux anglais, et que les Spartiates étaient des lâches sur le champ de bataille, il prouve qu'il connaît aussi peu les Spartiates que les chevaux anglais. Ses observations philosophiques ne seraient pas mieux désignées sous le nom d'observations poétiques. On ne peut pas s'attendre à ce qu'un homme qui condamne quelques-unes des plus célèbres institutions des anciens, traite avec indulgence les Grecs modernes; mais heureusement l'absurdité de ses hypothèses sur leurs aïeux, réfute tout ce qu'il a dit sur eux-mêmes.

Croyons que, malgré les prophéties de De Pauw, et les doutes de M. Thornton, il ne faut pas désespérer de voir rendre à la liberté une nation qu'une captivité de plus de trois siècles a trop bien punie des erreurs de sa politique et de sa religion.

Athènes, au couvent Franciscain.

Mars, 1811.

PEU de temps après avoir quitté Constantinople, pour venir dans cette ville, j'ai reçu le 31^e numéro de l'Edimbourg-review. A une pareille distance, c'est une grande faveur, et j'en suis redevable aux soins du capitaine d'une frégate anglaise, qui vient croiser devant Salaminie. L'article III de ce numéro contient l'analyse d'une traduction française de Strabon, et l'on y a ajouté quelques notes sur les Grecs modernes et sur leur littérature, avec une courte notice sur Coray, l'un des auteurs de la version française. Je me permettrai quelques observations à propos de ces notes; et si le lecteur veut penser au pays où elles seront écrites, je crois que je serai excusé de reste de les avoir placées dans un ouvrage qui y a rapport. Coray, le plus célèbre de tous les Grecs vivants, ou du moins regardé comme tel parmi les Francs, est natif de Scio (les auteurs de

l'Edimbourg-review l'ont fait naître à Smyrne : je suis sûr qu'ils se sont trompés). Outre la traduction de Beccaria et autres ouvrages mentionnés par les journalistes, il a publié un Lexicon romain-français, au moins à ce que m'ont assuré quelques voyageurs danois arrivant de Paris. Mais le dernier Lexicon grec-français que nous avons vu ici, est celui de Grégoire Zolikoglou (*). Coray a eu dernièrement une désagréable contestation (**) avec un Parisien qui a traduit plusieurs classiques grecs. L'institut avait adjugé à Coray le prix grec pour sa traduction du traité d'Hippocrate *peri udation*, etc., au grand mécontentement de son adversaire. Les ouvrages littéraires et le patriotisme de Coray méritent sans doute beaucoup d'éloges ; mais il faut faire participer à sa gloire deux négociants de Livourne, les deux frères Zosimondo, qui l'ont envoyé à Paris, et l'y ont maintenu à leurs frais, afin qu'il s'y occupât expressément d'éclaircir les passages obscurs que présentaient les anciens Grecs, et d'ajouter aux travaux de ses compatriotes les Grecs modernes. Coray n'a point dans son pays une réputation égale à celle de quelques Grecs qui vivaient il y a deux siècles, et particulièrement de Dorotheus de Mitylène. On fait un si grand cas des écrits helléniques de cet auteur, que Milétins l'appelle :

Meta ton Thoukudiden kai Xenophonta aristos Hellenôn.

Panagiostes Codrikas, qui a traduit en grec Fontenelle ; et

(*) Je possède un excellent lexique triglosse, que D. G., écuyer, m'a donné en échange d'une petite pierre précieuse. Mes amis les antiquaires ne l'ont point oublié, et n'ont jamais pu me le pardonner.

(**) Dans le pamphlet que M. Gail a publié contre Coray, il menace de jeter par les fenêtres l'insolent helléniste. Là-dessus un critique français s'écrie : « O mon Dieu ! jeter un helléniste par la fenêtre ! quel sacrilège ! » Un pareil traitement serait un peu cruel pour les auteurs qui sont logés dans des mansardes. Je ne cite ce passage que pour montrer combien le style de tous les polémistes offre d'analogie dans tous les pays policés. Cette ébullition parisienne ne serait point déplacée dans les Revues de Londres et d'Edimbourg.

Kamarases, qui a traduit en français l'ouvrage d'Ocellus Lincanus sur l'univers; Christodoulus, et surtout Psalida, avec qui j'ai conversé à Yanina, jouissent aussi d'une grande réputation parmi les lettrés du pays. Le dernier a publié, en romain et en latin, un ouvrage sur le vrai bonheur, dédié à Catherine II. Mais Polyzois, que les auteurs de l'Edimbourg-review disent être le seul auteur vivant qui se soit distingué, comme Coray, dans la connaissance de l'hellénique; si c'est bien Polyzois lampanitziose de Yanina, lequel a publié plusieurs ouvrages en romain: ce Polyzois n'est tout bonnement qu'un marchand de livres ambulant, et il n'a de commun avec sa marchandise que son nom écrit sur la première page, pour lui garantir sa propriété. Du reste, c'est un homme tout-à-fait dépourvu de connaissances classiques. Cependant, comme le nom de Polyzois est assez commun, il se peut bien que quelque autre Grec de ce nom soit l'éditeur des épîtres d'Aristænetus.

Il est bien malheureux que le système continental ait fermé toutes les communications avec les villes où les Grecs impriment leurs livres, et principalement avec Venise et Trieste. Les grammaires les plus ordinaires sont devenues si chères, que dans les classes un peu aisées les parents ne peuvent plus en acheter pour leurs enfants. On doit compter parmi leurs livres originaux, la géographie de Mélotius, archevêque d'Athènes, une multitude de poésies et d'ouvrages de théologie. Ils ont plusieurs bonnes grammaires et d'excellents lexiques de deux, trois ou quatre langues. Leur poésie est rimée. La plus singulière pièce que j'en aie vue dernièrement est une satire sous forme de dialogue, entre trois voyageurs, un Russe, un Anglais et un Français, le Waivode de la Valachie (ou de Blackbey, comme ils l'appellent), un archevêque, un marchand et un cogia-bachi ou primat. L'auteur fait parler successivement chacun de ces personnages, et il attribue à tous l'asservissement et la dégénération des Grecs.

Leurs chansons ne manquent souvent ni de grace ni de

pathétique, mais les airs en sont peu agréables à des oreilles franques. La meilleure de toutes est la fameuse *Deute paides tón Hellenón*, faite par l'infortuné Riga.

Sur plus de soixante auteurs, dont j'ai le catalogue sous les yeux, on en trouve à peine quinze qui aient traité autre chose que des sujets de théologie.

Un Grec d'Athènes, nommé Marmarotouri, m'a prié de prendre des arrangements, pour faire imprimer, à Londres, une traduction en romaine du voyage du jeune Anacharsis de Barthélemy. Il lui est impossible de trouver un autre moyen de la publier, à moins qu'il ne se décide à envoyer son manuscrit à Vienne, par la mer Noire et le Danube.

Les auteurs de l'Edimburg-review parlent d'une école qui était établie à Hécatonessii, et qui a été supprimée par la Porte, à l'instigation de l'ambassadeur français Sébastiani. Il parle aussi de Cidonies, ou, en turc, Haïvali, ville située sur le continent, et dans laquelle il existe encore une institution ayant eut élèves et trois professeurs. A la vérité, cette école avait été inquiétée par les Turcs, sous le ridicule prétexte que les Grecs construisaient une forteresse au lieu d'un collège. Mais, en sollicitant et payant quelques bourses au divan, on a obtenu la permission de continuer l'enseignement. Le principal professeur de cette école se nomme Veniamin (Benjamin) : on le regarde comme un homme à talents, mais c'est un *libéral* (*free-thinker*) ; il est originaire de Lesbos, il a étudié en Italie ; il enseigne l'hellénique, le latin, et quelques langues franques : il connaît aussi un peu les sciences physiques.

Quoique mon intention ne soit pas de commenter plus longuement l'article du journal écossais, je ne puis m'empêcher de remarquer que les doléances du journaliste sur la décadence des Grecs doivent paraître singulières, puisque son article finit par ces mots : « Ce changement doit être attribué à leurs malheurs, plutôt qu'à une dégénération physique. » Je veux bien croire que les Grecs modernes ne sont point dégénérés physiquement, et qu'au moment où Constantinople

changea de maître, il y avait autant d'hommes de six pieds et au-dessus, qu'il ait pu y en avoir au temps de sa prospérité. Mais les historiens anciens et les publicistes modernes nous apprennent aussi qu'il faut autre chose que des qualités physiques pour conserver l'indépendance et la force d'un peuple. Les Grecs nous fournissent le triste exemple de l'intime liaison qui existe entre la dégradation morale et la décadence politique.

Le journaliste parle d'un plan fait, dit-il, par Potemkin pour régulariser la langue romàique : tous mes efforts ont été vains, pour savoir des nouvelles ou pour trouver des traces du plan mentionné. Il y avait, à Saint-Pétersbourg, une académie grecque ; mais Paul l'a supprimée, et elle n'a pas été rétablie par son successeur.

J'imagine que c'est par distraction que le journaliste a dit, en parlant de Constantinople, que cette ville fut prise par Soliman : si l'Edimburg-review a une seconde édition, nous y verrons sans doute le mot Mahomet II remplacer Soliman (*).

(*) Dans le 1^{er} n° de l'Edimburg-review, 1808, il est dit : Lord Byron, qui a passé plusieurs années de sa jeunesse en Écosse, aurait bien dû y apprendre que *Pibroch* ne veut pas plus dire une cornemuse, que *duo* ne signifie un violon. Est-ce que messieurs de l'Edimburg-review ont appris en Écosse que Soliman signifie Mahomet II, et que journaliste est synonyme d'infailible ? Voilà comme :

Cadimus, inque vitam probatus error sagittis.

Je suis tellement certain que cette erreur est un *lapsus plumæ* (tant les deux noms *Soliman* et *Mahomet* se ressemblent, et tant sont exemptes d'erreurs les premières pages du monstre littéraire), que je ne l'aurais point signalée si je n'avais remarqué dans le journal plusieurs plaisanteries insolentes à propos de semblables découvertes, et une entre autres dans laquelle on a discuté et transposé, à propos de chaque mot et de chaque syllabe. Le passage que j'ai cité m'engage à lui apprendre qu'il est beaucoup plus aisé de critiquer que de bien faire. Ces messieurs ont si souvent triomphé après des victoires, qu'ils me permettront bien cette petite ovation pour celle que je viens de remporter sur eux.

Les dames de Constantinople, continue le journaliste, parlaient une langue qui n'aurait pas été indigne des lèvres d'une Athénienne. Je ne sais comment cela se fait ; mais, je suis bien fâché de le dire, les dames en général, et les Athéniennes en particulier, sont bien changées depuis cette époque. Elles ne se piquent pas plus de choisir leur dialecte et leurs expressions, que toute la race athénienne ne justifie maintenant l'ancien proverbe.

*O Athena prote chora
Ti gaidarous trepheis tora.*

Dans le volume X de Gibbon, page 161, on trouve le passage suivant : « Le dialecte vulgaire était grossier et barbare, quoique, dans les ouvrages d'église et de palais, on affectât d'imiter la pureté des modèles athéniens. Malgré tout ce qu'on peut avoir dit à ce sujet, il est bien difficile de croire que, sous le règne du dernier César, les dames de Constantinople parlissent un dialecte plus pur que celui dans lequel Anne Commène avait écrit trois siècles avant : et certes, ces pages royales ne sont point regardées comme des modèles d'élégance, quoique les princes *glottan aichen akribos Attikizousan*.

Le meilleur grec est celui qui se parle dans le quartier du Fanal et à Yanina. Il y a, dans cette dernière ville, une école très-florissante dirigée par Psalida.

Un élève de ce Psalida a entrepris un voyage d'observation dans la Grèce ; et, au moment où j'écris, il est arrivé à Thèbes. C'est un jeune homme rempli d'intelligence, et son éducation est mieux soignée que celle de la plupart de nos élèves de collège. Je note cette circonstance pour prouver que l'esprit de recherche n'est pas tout-à-fait éteint chez les Grecs.

Le journaliste désigne aussi M. Wright, auteur du beau poème *horæ Ionica*, comme capable de donner des détails sur le langage et sur le caractère de ces hommes, Romains de nom, et Grecs dégénérés. Cependant M. Wright, tout bon poète et savant qu'il est, a commis une erreur en disant que

le dialecte albanais du romaïque est celui qui se rapproche le plus de l'hellénique (grec ancien). Il est notoire que les Albanais parlent un romaïque aussi corrompu que l'écossais d'Aberdeen ou l'italien de Naples. Yanina, où l'on parle le grec le plus pur après celui du Fanal, n'est point situé dans l'Albanie, mais bien dans l'Épire, quoiqu'elle soit la capitale des possessions d'Ali pacha; et dans l'Albanie propre, depuis Delinaehi, jusqu'à Argiro-Castro et Tepalen (je ne sais pas allé plus loin que cette ville) on parle un grec encore plus corrompu que celui d'Athènes. J'ai eu, pendant un an et demi, à mon service, deux de ces singuliers montagnards, dont l'illyrien est la langue mère, et je ne les ai jamais entendus, eux ou leurs compatriotes, que j'ai vus, non-seulement dans leurs demeures, mais encore réunis au nombre de vingt mille dans l'armée de Vély pacha, je ne les ai jamais entendus vanter la pureté de leur langue : au contraire, on les raillait souvent sur leur barbarisme provincial.

Je possède environ vingt-cinq lettres, dont quelques-unes sont écrites par le bey de Corinthe, d'autres par des notaires, par le cogia-bachî, par le drogeman du caïmaçan de la Morée, qui gouverne aujourd'hui en l'absence de Vely-Pacha. On m'a assuré que ces lettres étaient des échantillons précieux de leur style épistolaire; j'en ai aussi reçu de quelques particuliers de Constantinople; elles sont écrites d'un style hyperbolique, mais les caractères sont ceux du véritable grec ancien.

Après quelques remarques sur l'état présent et passé de la langue, le journaliste prétend établir ce singulier paradoxe, que la connaissance de sa langue maternelle a dû beaucoup nuire à Coray pour comprendre l'ancien grec. Cette observation occupe un paragraphe tout entier : ensuite il recommande expressément l'étude du romaïque; car, dit-il, cette langue sera d'un secours très-puissant à l'étranger, voyageur ou négociant, et même à l'écolier qui veut étudier le grec ancien. En un mot, cette étude sera très-profitable à tout le

monde, excepté à celui qui pourra se familiariser tout-à-fait à son usage. En raisonnant comme le journaliste, il faudrait conclure que notre ancienne langue est plus accessible aux étrangers qu'à nous-mêmes ! Néanmoins je crois bien qu'un écolier allemand, quoique issu du sang saxon, serait bien embarrassé pour expliquer *sir Tristrem*, ou tel autre manuscrit *auchinlech*, quand même il aurait à sa disposition et dictionnaire et rudiment. Il semble bien évident qu'il n'y a qu'un homme né dans le pays, qui puisse connaître, je ne dis pas tout-à-fait, mais passablement, tous nos idiomes usités. L'ingénuité du critique doit être un garant de sa bonne foi : néanmoins nous ne croirons pas plus ses assertions que le *Lismahago* de Smollet, qui veut nous persuader que l'anglais le plus pur se parle à Édimbourg. Coray a bien pu se tromper ; mais, s'il en est ainsi, la faute en est à l'homme, et non pas à sa langue maternelle, qui donne certainement une très-grande facilité pour l'intelligence du grec ancien. Le journaliste passe ensuite à des remarques sur les traducteurs de Strabon, et je termine ici celles que j'avais à faire sur lui.

Sir W. Drummond, H. Hamilton, lord Aberdeen, le docteur Clarke, le capitaine Leake, M. Gell, M. Walpole, et plusieurs autres personnes qui sont maintenant en Angleterre, possèdent tous les matériaux nécessaires pour donner des documents certains sur ce peuple déchu. Quant aux observations que j'ai faites moi-même, je ne les aurais point publiées si l'article en question, et surtout la circonstance de me trouver en Grèce au moment où j'en pris lecture, ne m'avaient fait porter toute mon attention sur les faits que ma position me mettait à même de pouvoir éclaircir : j'ai essayé de le faire ; je ne sais si j'y serai parvenu.

J'ai tâché d'abjurer tous les sentiments personnels, qui se réveillent toujours, malgré moi, pour tout ce qui touche à l'Édimbourg-review : ce n'est point dans le dessein de me concilier la faveur des rédacteurs de ce journal, ni pour faire oublier le brocard que j'ai publié dernièrement ; mais c'est

plutôt parce que je sens combien il est déplacé de mêler des ressentiments particuliers à une critique comme celle que je viens de faire, surtout quand on est à cette distance de temps et de lieux.

Note supplémentaire sur les Turcs.

On a beaucoup exagéré les difficultés que l'on trouve à parcourir la Turquie, ou du moins elles sont devenues bien moindres depuis quelques années : à force d'être battus, les musulmans ont été amenés à une espèce de politesse sombre qui est très-commode pour les voyageurs.

C'est se hasarder que d'écrire longuement sur la Turquie et sur les Turcs ; car on pourrait vivre vingt ans au milieu d'eux, sans apprendre de leur bouche aucune particularité sur les mœurs de leur pays. Pour moi, je n'ai pas à me plaindre : j'ai reçu des politesses, l'hospitalité, et j'oserais presque dire des preuves d'amitié de la part d'Ali-Pacha, de son fils Vély, pacha de la Morée, et de plusieurs autres personnages d'un rang élevé, dans les provinces de la Turquie. Suleyman-Aga, aujourd'hui gouverneur de Thèbes, et qui était alors gouverneur d'Athènes, est un bon vivant et le plus sociable de tous les hommes qui fument et prennent leurs repas en croisant leurs jambes sur des coussins. Pendant le carnaval, les Anglais qui étaient à Athènes firent des mascarades : Suleyman et son successeur reçurent les masques avec autant de plaisir que les douairières de *Grosvenor-Square*.

Un jour qu'il était venu souper au couvent, on fut obligé d'emporter son hôte et ami, le cadî de Thèbes, dans un état tout-à-fait digne d'une société chrétienne, pendant que l'heureux wayode triomphait de la victoire qu'il venait de remporter sur lui.

Dans toutes les relations pécuniaires que j'ai eues avec les musulmans, j'ai toujours trouvé l'honneur et le désintéresse-

ment. En traitant d'affaires avec eux, il n'est jamais question de ces sordides pécunats, connus sous les noms d'intérêts, de change, commission, etc., que l'on rencontre toujours en s'adressant, pour des billets de caisse, aux consuls grecs, et même aux premières maisons de Péra.

L'usage de faire des présents est général dans l'Orient, mais il est rare qu'on se trouve lésé : le Turc qui accepte s'empresse toujours de rendre un objet d'une valeur à peu près égale : un cheval, un schal, etc.

Dans la capitale et à la cour, les citoyens et les courtisans sont de la même école que ceux des pays chrétiens ; mais on ne saurait imaginer un caractère plus honorable, plus amical et plus généreux que celui d'un aga ou d'un riche musulman (*gentleman*) de province. Ici, je ne veux point parler des agas qui gouvernent des villes, mais de ces agas qui, par une espèce de droit féodal, possèdent des biens plus ou moins étendus dans la Grèce ou dans l'Asie mineure.

Les dernières classes de la société ont une discipline qui vaut celle des peuples qui se croient plus civilisés ; un Anglais est moins gêné chez eux que ne le serait un Turc qui traverserait les rues de quelqu'une de nos villes de province. Pour voyager en Turquie, le meilleur costume que l'on puisse adopter est l'habit d'uniforme.

Les détails de leur religion, et les différentes sectes de l'ismaélisme, sont très-exactement décrits dans l'ouvrage français d'Olisson. Thoruton a peut-être mieux décrit leurs mœurs. Avec tous leurs défauts, les Ottomans ne sont pas un peuple méprisable ; ils sont au moins égaux aux Espagnols et valent mieux que les Portugais. S'il est difficile de dire au juste ce qu'ils sont, nous ne serons pas embarrassés pour dire ce qu'ils ne sont pas : ils ne sont point traîtres, ils ne sont point lâches, ils ne brûlent point les hérétiques, ils ne sont point assassins ; et jamais un ennemi ne s'est approché de leur capitale. Les Turcs sont fidèles à leur sultan, jusqu'au moment où il est déclaré incapable de gouverner ; ils sont dévoués à leur Dieu,

sans approfondir leur religion. Si demain on les chassait de Sainte-Sophie, et que les Français ou les Russes occupassent le trône du sultan, qui sait si l'Europe gagnerait au change? Certainement l'Angleterre y perdrait beaucoup.

Quant à cette ignorance dont on les accuse généralement et quelquefois avec justice, il n'est pas certain qu'à l'exception des Anglais et des Français, une autre nation les surpasse dans les connaissances pratiques et usuelles. Serait-ce pour les arts de première nécessité, pour leurs manufactures? Est-ce qu'un sabre ture n'est pas d'une trempe plus fine que ceux qu'on fabrique à Tolède? Un ture est-il plus mal vêtu, plus mal logé, plus mal nourri, plus ignorant qu'un Espagnol? l'éducation d'un pacha ne vaut-elle pas celle d'un grand d'Espagne? Un Effendi est-il moins instruit qu'un chevalier de Saint-Jacques?

Je me rappelle que Mahmoud, petit-fils d'Ali pacha, me demanda si mon compagnon, ou moi, nous étions dans l'une des deux chambres du parlement. Cette question, faite par un enfant de dix ans, annonce au moins que son éducation n'était pas négligée. Je ne sais si, en Angleterre, un enfant du même âge connaît la différence qu'il y a entre un divan et un collège de derviches; mais certainement un Espagnol n'en sait rien. Entouré exclusivement de ses précepteurs tures, comment le petit Mahmoud aurait-il appris qu'il y avait un parlement en Angleterre, si ces précepteurs avaient borné au Koran toutes les études de leur disciple?

Dans toutes les mosquées, il y a des écoles qui sont régulièrement fréquentées: les pauvres reçoivent de l'instruction, sans qu'il y ait du danger pour l'église turque. Je crois que le système d'éducation n'est pas encore imprimé (quoique, dans la dernière institution militaire du nizam Gedidd, il y ait des livres imprimés et des presses); je ne sais si le mufti et les mollahs l'auront approuvé, et si le caïmaecan et le tef-tadar ne prendront pas l'alarme, de crainte qu'on n'enseigne aux enfants à ne plus prier Dieu à leur mode. Les Grecs

ont aussi un collège de leur secte, à Maynoth; mais ils n'en ont point à Haivali, où les Ottomans exercent sur les hétérodoxes le même genre d'influence que la législation anglaise exerce sur les collèges catholiques. Qui osera dire maintenant que les Turcs sont d'ignorants fanatiques, puisqu'ils montrent l'exacte proportion de charité chrétienne qu'on tolère dans le plus prospère et le plus orthodoxe de tous les empires possibles? Malgré cette tolérance, ils ne souffriraient point que les Grecs participassent à leurs privilèges: qu'ils se battent entre eux, qu'ils paient leur capitation (*haratch*), qu'ils soient bâtonnés dans ce monde et damnés dans l'autre..... Après un pareil exemple, devons-nous émanciper nos ilotes irlandais? Mahomet le défend; nous serions de trop mauvais musulmans et de plus mauvais chrétiens. Pour le moment, nous avons réuni ce qu'il y a de meilleur dans les deux religions, la foi jésuitique et quelque chose qui ressemble beaucoup à la tolérance des Turcs.

Appendice.

Lorsqu'un peuple, réduit à l'esclavage, est obligé d'avoir recours aux presses étrangères pour imprimer même les livres de religion, il n'est pas surprenant qu'il n'ait qu'un très-petit nombre d'ouvrages traitant des matières générales; on peut déjà s'étonner qu'il en possède même un seul. Le nombre total des Grecs qui sont dispersés dans l'empire ottoman, et dans divers autres pays, n'est pas de trois millions; et cependant il est impossible de trouver une nation qui ait, en proportion du nombre des hommes qui la composent, une plus grande quantité de livres et d'auteurs, que les Grecs du temps présent. « Cela est vrai, disent les généreux avocats de l'oppression, qui, tout en prétextant de l'ignorance des Grecs, les empêchent d'y remédier; cela est vrai ;

« mais la plupart de ces livres sont écrits sur des sujets de théologie, et par conséquent ils ne sont bons à rien. » Eh! sur quel autre objet leur est-il donc permis d'écrire? Il est est assez singulier de voir les légendes grecques raillées par les Franes en général, et surtout par les Anglais, qui ont le droit d'insulter le gouvernement de leur propre pays; par les Français, qui peuvent injurier tous les gouvernements, excepté le leur, et qui peuvent, à leur guise, traiter tous les sujets de philosophie, de religion, de science, de septicisme ou de morale! Un Grec n'a pas le droit d'écrire sur la politique; il ne peut écrire sur les sciences, faute d'instruction; s'il doute, il est excommunié et damné. Aussi ses compatriotes ne sont pas empoisonnés par les doutes de la philosophie moderne. Quant à la morale, elle sera toujours hors de leur portée, grâce à l'oppression turque. Maintenant, si un homme se sent appelé à écrire, sur quel snjet pourra-t-il exercer son esprit? Sur la religion et la biographie sacrée. Il est bien naturel que ceux qui ont si peu de plaisir dans ce monde, pensent aux joissances qui leur sont promises dans l'autre. On ne devra donc point trouver étonnant que, sur cinquante-cinq auteurs dont la liste est sous mes yeux, et dont la plupart vivaient encore il y a peu de temps, il s'en trouve à peine quinze qui se soient occupés d'autre chose que de théologie. Cette liste se trouve dans le 26^e chap. du 4^e volume de l'Histoire ecclésiastique de Milétius. Je vais en extraire les noms des auteurs qui ont traité des matières générales. Je ne les ai point classés par ordre chronologique; ils sont choisis au hasard parmi tous les écrivains grecs, depuis la prise de Constantinople jusqu'au temps de Milétius.

Néophitus, diacre de la Morée, a donné une grammaire très-étendue et quelques réglemens politiques; mais ce dernier ouvrage n'est pas terminé: l'auteur mourut avant de l'avoir fini.

Prokopins, natif de Moscopolis (ville de l'Égypte), a publié un catalogue des savants grecs.

Séraphin, de Périclée, a écrit plusieurs ouvrages en langue turque, mais avec les caractères grecs. Les chrétiens de Carmanie ne parlent pas romaine, quoiqu'ils se servent des lettres de cette langue.

Eustathius Psalidas, de Bucharest, médecin, a fait le voyage de l'Angleterre pour étudier. Quoique son nom soit mentionné, on ne dit pas qu'il ait écrit aucun ouvrage.

Kallinikus Torgeraus, patriarche de Constantinople. On a conservé plusieurs des poèmes qu'il a composés; il a aussi écrit quelques traités en prose, et une biographie de patriarches depuis la prise de Constantinople.

Anastasius Macedan, de Naxos, membre de l'académie royale de Varsovie, biographe ecclésiastique.

Démétrius Pamperes, de Moseopolis, est auteur de plusieurs ouvrages, particulièrement d'un commentaire sur le bouclier d'Hercule, d'Hésiode, et de deux cents contes, on ne dit pas sur quel sujet. Il a publié aussi sa correspondance avec le célèbre George de Trébizonde, son contemporain.

Milétius, géographe célèbre, et auteur de l'ouvrage d'où ces notes sont extraites.

Dorotheus de Mitylène, philosophe aristotélicien. Ses ouvrages helléniques sont en grande réputation. C'est de lui que les Grecs disent (je cite les propres paroles de Milétius): *Meta ton thoukididen kai Xenophonta Aristos hellenôn*. Un Grec fort instruit m'a assuré que Dorotheus était si célèbre parmi ses compatriotes, qu'ils disaient toujours: Si nous venions à perdre Thucydide et Xénophon, Dorotheus serait capable de réparer cette perte.

Marinus, comte Tharbourès, de Céphalonie, professeur de chimie à l'académie de Padoue, et membre de cette académie et de celle de Stockholm et d'Upsal. Il a publié, à Venise, une description de quelques animaux marins, et un traité sur les propriétés du fer.

Marcus, frère du précédent, mécanicien fameux. C'est lui qui fit transporter à Saint-Petersbourg l'immense rocher sur

lequel la statue de Pierre-le-Grand fut placée en 1796. Voyez la dissertation imprimée à Paris en 1797.

George Constantin est auteur d'un lexique de quatre langues.

George Ventoto en a publié un autre où il y a le français, l'italien et le romain. Il existe aussi plusieurs autres dictionnaires en latin, en français, en romain, etc.; de même que plusieurs grammaires de toutes les langues modernes, excepté l'anglais.

Parmi les auteurs vivants, les plus célèbres sont les suivants. Je n'emprunte leurs noms à aucune biographie.

Athanasius Parias, a composé, en grec moderne, un traité sur la rhétorique.

Christodoulos, de l'Acarnanie, a imprimé à Vienne quelques ouvrages de physique, écrits en hellénique.

Panagiotis Kodrikas, d'Athènes, a traduit en grec moderne la *Pluralité des mondes* de Fontenelle, ouvrage très-aimé des Grecs. On dit que Kodrikas enseigne aujourd'hui à Paris l'hellénique et l'arabe, qu'il connaît parfaitement bien.

Athanasius, de Paros, auteur d'un traité sur la rhétorique.

Vicenzos Damodo, de Céphalonie, a écrit, *Eis to mesubarbaron*, sur la logique et la physique.

John Kamarases, de Byzance, a traduit en français le livre de Cellarius, sur l'univers. On le dit excellent maître de grec et de latin.

Grégorio Démétrius a publié à Vienne un ouvrage de géographie. Il a traduit plusieurs auteurs italiens. Ses versions ont été imprimées à Venise.

J'ai déjà donné quelques détails sur Coray et sur Psalida.

Supplément à la note 18.

Lord Byron renvoie à Pouqueville pour les détails concernant Ali pacha. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en transcrivant ici une notice sur cet homme extraordinaire, empruntée à une de nos feuilles périodiques.

« Dans un numéro précédent, nous avons inséré une réclamation qu'un Anglais, qui voyage en Grèce, nous avait adressée contre la cession du territoire de Parga, que son gouvernement se proposait de faire à Ali visir. Cette cession est aujourd'hui consommée. Le tyran de l'Épire règne maintenant dans Parga, mais il n'y règne que sur un désert : plutôt que de se soumettre à sa domination, les malheureux Parganiotes, par une résolution unanime, ont préféré abandonner leurs biens et leur sol natal ; et jamais peut-être ils ne se sont montrés plus dignes de vivre dans l'ancienne patrie de leurs pères, qu'au moment où ils allaient la quitter. On serait tenté de croire que le récit de leur départ est un feuillet détaché d'Hérodote ou de Thucydide. Leurs cris en s'embarquant, leurs adieux au rocher sur lequel ils étaient nés, toutes les circonstances de ce départ, rappellent d'autres temps, d'autres mœurs, et portent un caractère antique. Comme ils craignaient que le barbare n'assouvît sa colère sur les sépultures de leurs ancêtres, ils les fouillèrent avant de partir : ils réunirent ensuite, sur un bûcher, les restes qu'ils y avaient trouvés, et ils y mirent le feu. La cendre du bûcher fumait encore, quand les Albanais, qui formaient l'avant-garde du tyran, entrèrent dans Parga désert. Le génie de l'ancienne Grèce semble avoir quitté l'Épire en même temps que les Parganiotes. Les faits suivants feront connaître s'ils avaient raison de craindre et de haïr Ali visir.

« Il est fils de Véli, bey de Tépaleu ; jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, il a vécu obscur et pauvre dans ce village de Tépaleu, sa patrie, lequel, avec ses dépendances de trois

à quatre lieues de rayon, dans un pays misérable, composait le beylich de son père. Seulement, il était connu, dans ce canton, par un caractère inquiet, turbulent, et par la dissolution de ses mœurs. Il agrandit sa renommée par l'assassinat de ses deux frères, Soliman-bey et Tahir-bey, qu'il regardait comme des obstacles à son ambition. Il immola à sa haine ou à sa cupidité plusieurs de ses plus proches parents et fit prévoir dès-lors tout ce qu'il serait dans la suite.

« Devenu bey de Tépaleu, à la mort de son père, il rechercha la protection de Chaggi Ali, pacha de Larisse, qui, par ses intrigues à la Porte, venait de dépouiller Curt-Achmet, pacha de Bérat, de la charge de vervendgi-pacha (prévôt des routes), et qui confia à Ali bey l'inspection de six provinces. A peine revêtu de cet emploi, il fait payer à ces provinces le décuple de ce qu'elles payaient auparavant : à la tête d'une troupe de soldats féroces, il parcourt le pays en brigand plutôt qu'en inspecteur, exigeant arbitrairement de l'argent des uns, faisant incarcérer les autres, et répandant partout la désolation et la terreur. Curt-Achmet, ayant recouvré sa place de vervendgi-pacha, chasse Ali bey des provinces qu'il dévastait, et le contraint à se retirer à Tépaleu.

« Sélim, pacha de Delvino, était tombé dans la disgrâce de la Porte, pour avoir vendu aux Vénitiens le cours de la *Pitritza* et son lac. Voyant qu'il allait perdre son pachalik, et voulant du moins sauver sa tête, il fait nommer, par l'influence des Vénitiens, Ali bey à sa place. Il pensait qu'un tel bienfait lui aurait concilié l'amitié et la protection de son successeur. Ali, devenu pacha de Delvino, fait égorger Sélim, et envoie sa tête à Constantinople. Couvert du sang de son bienfaiteur, il s'enrichit des dépouilles de sa province. Ses extorsions le rendent odieux à la Porte, et soulèvent contre lui les habitants de son pachalik, qui, au bout de six mois, le chassent avec violence et avec horreur.

« Réconcilié avec la Porte, par l'or qu'il répand dans le diyan, il est nommé pacha de Tricala en Thessalie. Son ad-

ministration dans ce pays est également marquée par des avares, par des extorsions de toute espèce ; il n'y commit pas moins de brigandages qu'à Delvino ; seulement les Thessaliens montrèrent une plus longue patience.

« Une supercherie le fit nommer pacha de Janina. A peine est-il entré en possession de ce pachalik, qu'il destitue tous les Turcs et tous les Grecs revêtus de quelque emploi, et jouissant de quelque considération. Il met à leur place des hommes tirés du néant, instruments aveugles de ses volontés tyranniques, vils agents de ses infâmes voluptés. Dans un pays renommé pour la pureté de ses mœurs, placées sous la sauvegarde de deux religions rivales, mais également sévères, il se livre effrontément aux plus horribles débauches, soutenant la violence de ses passions par toute la violence du pouvoir ; forçant, par la menace et l'appareil de la mort, les femmes les plus honnêtes de s'abandonner à lui.

« L'épouvantable scène de dix-sept femmes, jeunes, belles, appartenant, la plupart, aux premières familles grecques de Janina, et précipitées à-la-fois dans un lac par ses ordres, n'a pas d'autre cause que son affreux libertinage, uni à la plus affreuse cruauté. La plus belle de ces femmes, Euphrôsine, que les Grecs modernes comparaient à leur ancienne Aspasia pour la grace et l'esprit, mais qui en différait beaucoup par l'honnêteté de ses mœurs, avait eu le malheur de plaire au pacha, dont les offres, les promesses, les menaces, furent également vaines. Il résolut de se venger de la malheureuse Euphrôsine par un crime affreux. Il se rend une nuit sous les fenêtres de son appartement, accompagné d'une troupe de sicaires, et, à l'aide d'une échelle, il pénètre lui-même jusqu'au lieu où elle repose au milieu de ses enfants..... Après un torrent d'injures et de reproches, il l'arrache de son lit, l'entraîne nue et mourante hors de sa maison, la livre à ses satellites, et ordonne ensuite qu'on la conduise à la mort. Mais, pour déguiser l'atrocité d'une vengeance personnelle, qui révoltait à-la-fois la morale et l'humanité, sous le pré-

texte d'une vengeance publique qui , en outrageant davantage l'humanité , pouvait du moins paraître servir la morale , il fait saisir , au même instant , seize autres femmes qu'on soupçon-
nait dans le public , quoique la plupart à tort , d'avoir des
liaisons avec ses fils , et les fait toutes jeter , avec Euphrosine ,
dans le lac de Janina . Quelques circonstances ajoutèrent en-
core à l'horreur et à la pitié qu'inspira cet événement . Une
de ces femmes était enceinte , cet état ne put la sauver ; et ce
fut son mari , un monstre nommé *Nicolas Janko* , qui la livra
lui-même au pacha . Une femme d'Euphrosine s'obstina à sui-
vre sa maîtresse , et , la serrant étroitement dans ses bras ,
elle se jeta avec elle dans les flots . Deux sœurs , dans tout
l'éclat de la jeunesse et de la beauté , se rappelèrent , au
moment de périr , leur tendre et constante union , et tous les
plaisirs innocents qu'elles avaient goûtés ensemble ; elles re-
mercièrent le tyran de ne les avoir pas séparées dans ce mo-
ment fatal , et , se tenant embrassées , elles se précipitèrent
ensemble dans le lac . Tout Janina , à la nouvelle de cette hor-
rible catastrophe , fut frappé de consternation et de terreur .
Pendant plusieurs jours , les portes et les fenêtres de toutes
les maisons restèrent fermées , les rues étaient désertes , les
relations d'affaires et de société étaient interrompues : on eût
dit que tous les habitants de cette ville avaient péri avec ces
dix-sept femmes .

« De telles horreurs ne sont, dans Ali visir, que les effets de son affreux libertinage; mais que de crimes commis chaque jour par son insatiable cupidité! Tantôt il fait reprendre des procès terminés, pour extorquer de l'argent aux parties. Il spolie les veuves sans enfants, en annonçant qu'il est l'héritier naturel de toutes ces familles. Souvent il frappe tout un pays de contributions extraordinaires, ou il l'accable par de longues corvées pour élever des palais, des forteresses, monuments de sa vanité ou de son ambition. Il fit mettre aux fers *Mourlach bey*, d'une des premières maisons de Janina, qu'il força, de cette manière, à lui céder, à vil prix, une superbe campagne

qu'il possédait dans la province de l'Arta. C'est par le vol ou par l'assassinat qu'il a acquis peu à peu les terres immenses qu'il possède dans cette province, toutes celles de la province de Janina, et la plupart de celles de la *Thessalie*, de l'*Acarnanie*, de l'*Étolie*, de la *Locride* et de l'*Épire*. Non content de dépouiller des particuliers, il spolie des villes entières : *Césane* en Thessalie, *Voscopolis* dans la Macédoine, sont livrées au pillage comme des villes ennemies. Cette dernière était une ville grande, populeuse, commerçante, lettrée. Elle n'a plus aujourd'hui qu'un petit nombre de misérables habitants. »

FIN DES NOTES DU CHANT SECOND.

CHILDE-HAROLD.

CHANT TROISIÈME.





Disegnato per Carlo Wenzel R. & S.

Ornato per Ad.

DELLA BIBLIOTECA





4. The fourth part of the document discusses the implications of the findings for practice and policy. It suggests that organizations should invest in training and development to ensure that their accounting staff are equipped with the necessary skills to use new technologies effectively. It also recommends that policymakers should encourage the use of technology in the accounting industry to improve efficiency and reduce costs.

5. The fifth part of the document concludes the study by summarizing the main findings and highlighting the limitations of the research. It also suggests areas for future research, such as the impact of artificial intelligence on the accounting profession and the role of blockchain technology in financial reporting.

LE PÉLERINAGE

DE

CHILDE-HAROLD.

CHANT TROISIÈME.

I.

Ton visage ressemble-t-il à celui de ta mère, ô ma belle enfant, Ada, seule fille de ma maison et de mon cœur ! La dernière fois que je vis tes yeux bleus, ils me sourirent et je me séparai de toi. — Je m'en éloigne encore, mais aujourd'hui c'est sans espérance !

Je me réveille en sursaut : les vagues se soulèvent autour de moi ; les aquilons font entendre leurs sifflements : je pars ; où allons nous ? je l'ignore ; mais il n'est plus, ce temps où je pouvais sentir la joie ou la tristesse en voyant fuir derrière moi le rivage d'Albion.

II.

Me voici donc de nouveau sur les mers ! Les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Salut à leur mugissement ! qu'elles me

conduisent avec toute leur vitesse !..... n'importe en quels lieux. Quand le mât du navire battu par les vents tremblerait comme le roseau, quand même les voiles déchirées voleraient en lambeaux dans les airs, je poursuivrais encore ma route ; je suis comme une herbe sauvage arrachée de sa roche natale et entraînée sur l'écume de l'Océan, jouet des courants de l'abyme et du souffle de la tempête.

III.

Au printemps de mes jours, j'entrepris de chanter le pèlerinage d'un exilé volontaire qui fuyait son propre cœur : je reprends une histoire qui ne fut qu'ébauchée, je la porte avec moi comme le vent impétueux porte un nuage ; je retrouve dans cet essai de ma muse les traces de mes anciennes pensées et la source tarie de mes larmes, qui n'ont laissé qu'un désert aride sur leur passage. Les sentiers pénibles de la vie ne sont plus pour moi qu'un sable stérile où ne croît aucune fleur.

IV.

Depuis une jeunesse agitée par les passions, le plaisir et la douleur, peut-être ma lyre aura-t-elle cessé d'être d'accord avec mon cœur, peut-être voudrais-je en vain chanter comme autrefois. Mais, quelque triste que soit mon sujet, je m'y attacherai, pourvu qu'il m'arrache au rêve accablant d'un chagrin ou d'une gaîté égoïstes ; pourvu qu'il m'entoure d'un cercle d'oubli ; et je bénirai des vers qui n'auront peut-être des charmes que pour moi.

V.

Celui qui a beaucoup vécu par ses actions et non par ses années, initié dans tous les mystères de la vie et ne trouvant plus rien qui l'étonne ; désormais insensible aux traits cruels dont l'amour, la haine, l'ambition ou la gloire, déchirent en secret le cœur des mortels, celui-là pourra dire pourquoi la pensée cherche un refuge dans les grottes solitaires : mais, pour elle, ces grottes sont peuplées d'images aériennes et de ces formes que le temps laisse toujours les mêmes dans la retraite enchantée de l'âme.

VI.

C'est pour doubler notre existence que nous nous plaisons à créer des êtres nouveaux, à donner une forme matérielle à nos visions, et à nous indentifier avec elles comme je le fais en ce moment. Que suis-je ? Rien, mais il n'en est point ainsi de ma pensée ; par elle, je traverse la terre ; invisible, mais voyant tout, associé à son origine spirituelle, et retrouvant quelque sensibilité dans mon cœur flétri.

VII.

Mais je dois penser sagement Je nie suis trop longtemps abandonné à de sombres rêveries, jusqu'à ce que mon cerveau brûlant et épuisé soit devenu un tourbillon de flammes et de caprices bizarres : n'ayant point appris dans ma jeunesse à modérer les élans de mon cœur, les sources de ma vie ont été empoisonnées. Aujourd'hui il est trop tard. Je suis bien changé,

Mais il me reste assez de force pour supporter ce que le temps ne peut détruire, et pour me nourrir de fruits plus amers, sans accuser le destin.

VIII.

C'en est déjà trop; tout est passé, et le sceau du silence est apposé sur le charme.

Harold long-temps absent reparaît enfin; Harold, dont le cœur voudrait ne plus rien sentir, mais déchiré par des blessures incurables sans être mortelles! Le temps, qui change tout, l'avait changé avec le cours des années. Le temps prive l'ame de son feu et les membres de leur vigueur; la coupe enchantée de la vie ne pétille que sur ses bords.

IX.

Harold eut, de bonne heure, épuisé la sienne, et il trouva au fond une lie d'absinthe : il était allé la remplir de nouveau à une source plus pure et sous un climat consacré, mais il s'était trompé en croyant qu'elle serait désormais intarissable : une chaîne invisible entourait ses membres d'anneaux lourds et déchirants; miné par leur impression douloureuse, il sentait redoubler ses souffrances à chaque pas qu'il faisait et dans quelques lieux qu'il voulut fuir.

X.

Armé d'une froide indifférence, il avait cru pouvoir revenir de nouveau parmi les hommes : si le plaisir ne pouvait plus trouver d'accès dans son ame endurcie et invulnérable, il n'avait plus à craindre les traits aigus

de quelque nouveau souci. Solitaire et ignoré dans la foule, il voulut y chercher des sujets de méditation, tels que les merveilles de Dieu et de la nature lui en avaient offert dans les contrées éloignées.

XI.

Mais qui peut voir la rose épanouie et ne pas désirer de la cueillir? Qui peut admirer la douceur et l'éclat des joues de la beauté sans éprouver que le cœur ne vieillit jamais entièrement? Qui peut contempler la gloire qui brille au-dessus des précipices de l'ambition, et ne pas s'élancer pour les franchir? Harold, encore une fois jeté dans le tourbillon, était entraîné avec la foule étourdie, comme au temps de sa folle jeunesse : aujourd'hui du moins il poursuivait un plus noble but.

XII.

Hélas ! il reconnut bientôt que personne n'était moins propre que lui à vivre avec les hommes. Aucune sympathie ne l'attachait à eux ; jamais son ame n'avait appris à subordonner ses pensées à celles des autres ; son ame n'avait pu être domptée que par elle-même ; mais rebelle à toute inspiration étrangère, fière dans son désespoir, l'orgueil lui défendait de céder à des créatures, objets de ses mépris. Harold se sentait capable de vivre seul avec lui-même, sans communiquer avec le genre humain.

XIII.

Au milieu des plus hautes montagnes, il trouvait des amis, et sa demeure sur les flots de l'Océan. Il se

sentait appelé par ses désirs inquiets dans les climats où les cieux forment une voûte d'azur et où règne un soleil radieux. Les déserts, les forêts, les cavernes, les vagues écumeuses, étaient sa société chérie ; ces objets lui parlaient un langage qu'il trouvait plus intelligible que les livres de sa terre natale, oubliés souvent pour le grand livre de la nature et pour le tableau des cieux répétés dans un lac limpide.

XIV.

Comme le Chaldéen, il contemplait les astres et peuplait ces mondes célestes de créatures plus brillantes que leurs propres clartés ; alors les passions terrestres, la terre et ses habitants n'existaient plus pour lui. Heureux s'il avait pu soutenir toujours l'essor hardi de ses pensées ! mais une enveloppe de boue rappelle soudain notre ame de ces régions de lumière ; jalouse de nous voir briser la chaîne qui nous retient loin du ciel.

XV.

Dans les demeures des hommes, Harold inquiet, sombre, dévoré d'ennui, languissait abattu comme un faucon qui, naguère habitant l'air libre des cieux, a vu tomber ses ailes sous le ciseau du chasseur.... Puis, dans un soudain transport, il se révoltait contre la prison qui retenait son ame indignée, semblable à l'oiseau captif qui attaque de son sein les barreaux de sa cage, jusqu'à ce que le sang vienne souiller ses plumes déchirées.

XVI.

Harold l'exilé va errer de nouveau loin de sa patrie, moins sombre dans ses chagrins, mais toujours sans espérance. L'idée que tout serait fini pour lui au-delà du tombeau, l'avait fait sourire dans son désespoir. Quelque étrange que ce sentiment paraisse, il lui inspirait une espèce de gaieté qu'il ne songeait point à repousser : tels on voit sur les débris de leur vaisseau près de s'engloutir sous les vagues, les malheureux naufragés chercher dans l'ivresse le courage de braver le trépas avec joie.

XVII.

Arrête ! C'est la poussière d'un empire que tu foules aux pieds ! Ici sont ensevelis les débris d'un tremblement de terre ! Aucune statue colossale ne décore-t-elle ce lieu, aucune colonne, trophée, de la victoire !.... aucune !.... Mais la vérité toute nue est plus morale encore ! Que cette terre reste telle qu'elle fut !... Voyez comme la pluie de sang de la guerre a fait prospérer ces moissons ! O déesse de la victoire, toi qui distribues les couronnes, est-ce là tout le fruit que le monde a recueilli de cette dernière et terrible bataille !

XVIII.

Harold est au milieu de cette plaine d'ossements, le tombeau de la France, le terrible Waterloo ! Une heure suffit à la fortune pour détruire les dons qu'elle a faits ! La gloire, aussi inconstante qu'elle, passe bientôt d'un camp dans un autre ! C'est ici que l'aigle prit son der-

nier essor et fondit sur ses ennemis ; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde : l'ambition désespérée voit le sceptre des peuples échapper à ses mains.

XIX.

Justes représailles ! La France ronge son frein et écume dans ses fers..... Mais la terre est-elle plus libre ? les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre un seul homme ? ne se sont-elles liguées que pour apprendre à tous les rois jusqu'où va leur puissance ? Eh quoi ! l'esclavage sera-t-il de nouveau l'idole plâtrée de ces siècles de lumière ? irons-nous rendre des hommages aux loups après avoir terrassé le lion ? irons-nous fléchir humblement le genou devant les trônes et leur payer le tribut d'une servile admiration ? Non , attendez encore pour louer !

XX.

Si les rois sont indignes de l'être , cessons de nous vanter de la chute d'un despote ! c'est en vain que des larmes brûlantes ont sillonné les joues de nos femmes et de nos mères ; c'est en vain que l'Europe a gémi sur ses moissons foulées aux pieds par un tyran ; c'est en vain qu'après avoir supporté des années de mort , de ravages , de chaînes et de terreur , des millions d'hommes se sont réveillés dans un généreux transport : la gloire ne peut être chère aux peuples délivrés que lorsque le myrte couronne l'épée dont Harmodius perça le sein de l'oppresser d'Athènes !.

XXI.

On entendait le bruit d'une fête nocturne : la capitale des Belges avait rassemblé sa noblesse et ses belles dans des appartements tout resplendissants de lumière. Les cœurs de la beauté et ceux des braves palpitaient pour le bonheur ; et lorsque la musique faisait entendre ses voluptueux accords, les yeux animés par l'amour se renvoyaient de tendres regards ; la gaieté épanouissait tous les visages, comme à la fête d'une noce. Mais silence ! un son sinistre retentit tout à coup comme le glas de la cloche des funérailles ?.

XXII.

« N'avez-vous rien entendu?... » Non, ce n'est que le souffle du vent ou le roulement d'un char sur le pavé de la ville ; continuons la danse, que rien n'interrompe la joie, oublions le sommeil. La jeunesse et le plaisir s'unissent pour chasser les heures aux pieds légers.... Mais silence !.... ce bruit sourd et lointain retentit encore, comme si les nuages en répétaient l'écho.... Il s'approche de ces lieux, et le son en est plus distinct et plus terrible : aux armes ! aux armes ! c'est la voix tonnante du bronze des batailles.

XXIII.

Le malheureux prince de Brunswick était assis dans un enfoncement de la salle ; le premier au milieu de la fête il entendit ce bruit terrible avec le pressentiment du trépas : « C'est la bataille qu'on engage, » s'écria-t-il : on sourit, mais son cœur ne le trompait

pas ; il reconnut trop bien le coup mortel qui étendait son père sur une bière sanglante , et qui appelait une vengeance que le sang pouvait seul assouvir. Il s'élança , vole aux combats , et tombe aux premiers rangs.

XXIV.

De tous côtés règnent le tumulte et la confusion , tous les yeux répandent des larmes ; la beauté timide est saisie d'effroi , une pâleur mortelle a succédé aux vives couleurs qui naguère animaient ses joues pendant que l'amour lui prodiguait de doux louanges. Au milieu des soupirs étouffés , on se répète un court et douloureux adieu ; hélas ! c'est le dernier peut-être !... Qui peut dire aux amants si jamais ils se reverront , lorsqu'une aurore si funeste succède à une nuit si délicieuse ?

XXV.

Les guerriers se hâtent de monter à cheval , les escadrons se forment et volent au champ de bataille avec une ardeur impétueuse. Les chars qui portent le salpêtre roulent avec fracas ; le canon ne cesse de se faire entendre dans le lointain , et dans la ville le tambour d'alarme réveille les soldats avant que l'étoile du matin ait brillé. Cependant les citoyens se rassemblent ; consternés , et la pâleur sur les lèvres , ils se disent à demi-voix : « C'est l'ennemi ; le voilà qui arrive ! »

XXVI.

La musique guerrière de Cameron retentit dans les airs ; c'est le chant redouté de Lochiel qu'enten-

dirent souvent les collines d'Albyn, et souvent aussi les Saxons ennemis. Combien le son de ce Pibroch est aigre et sauvage dans les ténèbres ! mais, de même que le souffle anime la cornemuse, cette musique remplit les montagnes d'une audace belliqueuse, en leur rappelant la mémoire glorieuse du passé ; elle leur redit tous les exploits des Évans³ et des Donald⁴.

XXVII.

La forêt des Ardennes⁵ balance sur leurs têtes ses rameaux verdoyants : les chênes, humides de la rosée du matin, semblent pleurer sur les braves qui marchent au combat. Hélas ! avant que l'astre du jour ait fourni sa carrière, ils seront foulés aux pieds comme le gazon qui disparaît en ce moment sous leurs pas. Hélas ! il les couvrira à son tour de sa verdure, lorsque ces bataillons brûlant de courage seront renversés sur la terre et glacés du froid de la mort.

XXVIII.

La veille encore, brillants de jeunesse, ils ne songeaient qu'à jouir de la fête, et à conquérir les cœurs de la beauté. L'écho de la nuit répète soudain le signal de la bataille ; le matin les voit se revêtir de leurs armes, le jour éclaire leurs escadrons opposant à l'ennemi un front redoutable. Mais l'orage éclate enfin, et la terre est jonchée de leurs cadavres amoncelés ; le cavalier et son coursier fidèle, l'ami et l'ennemi, sont réunis dans de sanglantes funérailles.

XXIX.

Leur gloire a été célébrée par des bardes mieux

inspirés que moi : cependant il est un de ces héros à qui je voudrais offrir l'hommage de mes vers, pour expier les offenses dont je fus coupable envers son père ; je le dois aux liens du sang qui m'unissaient à lui : les noms illustres consacrent les chants. Son nom brille parmi ceux des plus vaillants guerriers ; et lorsque les traits de la mort éclaircirent les rangs de nos braves, au lieu où le carnage était le plus terrible, ils n'atteignirent aucun cœur plus noble que le tien, jeune et valeureux Howard !

xxx.

Maintenant que ta perte a brisé tant de cœurs et fait couler tant de larmes, que seraient les miennes, si je pouvais en répandre?... Mais quand je me trouvais sous l'arbre aux verts rameaux près duquel tu cessas de vivre, quand je vis autour de moi les vastes campagnes riches des promesses du printemps qui venait avec son cortège d'oiseaux harmonieux, je détournai les yeux, et je rêvai aux braves qu'il ne ranimera plus ⁶.

xxxi.

J'évoquai ton ombre et celles de ces millions de héros dont chacun a laissé un vide douloureux dans le cœur de ses proches. Trop heureux ceux qui les pleurent, s'ils pouvaient les oublier ! La trompette de l'archange réveillera seule les objets de leurs affections. La voix de la renommée peut bien adoucir un moment le deuil de l'aini qui appelle en vain un ami qui n'est plus ; mais son nom proclamé par la gloire n'en devient que plus cher et plus amer à ses regrets.

XXXII.

Ils versent des larmes ; et, lorsque le sourire éclaire enfin leurs fronts, ils pleurent encore en souriant. L'arbre se flétrit long-temps avant de tomber ; le navire vogue encore, quoique privé de ses mâts et de ses voiles ; le toit d'un château s'écroule, mais ses ruines encomrent long-temps les appartements solitaires ; un rempart reste encore debout quand les ouragans ont renversé ses créneaux ; les liens survivent au captif qu'ils enchainèrent ; le jour continue de s'écouler malgré les nuages qui obscurcissent le soleil ; c'est ainsi que le cœur est brisé par la douleur, sans que les sources de la vie soient taries.

XXXIII.

Semblable à un miroir brisé qui se répète dans tous ses fragments, et reproduit mille fois la même image, le cœur qu'ont déchiré les coups du sort nourrit long-temps encore toutes ses douleurs ; calme, glacé, tourmenté par les insomnies, il se flétrit insensiblement sans se plaindre, car il n'est point de parole pour exprimer ce qu'il éprouve.

XXXIV.

Le désespoir porte avec lui un principe de vie, la vitalité du poison ; c'est une racine qui entretient ses branches flétries. Les atteintes de la douleur ne seraient rien, si elles donnaient la mort ; mais la vie féconde les fruits odieux du chagrin, semblables à ces pommes des bords de la mer morte, qui n'offrent que des cendres au voyageur altéré. Si l'homme comp-

tait ses jours par ses plaisirs, quelques heures éparses parmi des années entières lui permettraient-elles de fixer à douze lustres la durée de son existence?

XXXV.

Le roi prophète compta les années de l'homme; le nombre en est bien suffisant et trop considérable même, si nous devons en croire ton histoire, ô fatal Waterloo! toi qui abrégéas encore la vie de ce guerrier regretté! Des millions d'hommes prononcent ton nom, devenu fameux, et leur postérité le répétera en s'écriant : « C'est à Waterloo que les nations réunies tirèrent l'épée : leur armée comptait nos ancêtres dans ses rangs. » Voilà tout ce que la gloire de ce jour pourra arracher à l'oubli.

XXXVI.

Waterloo! tu fus témoin de la chute de celui qui fut le plus extraordinaire, mais non le plus méchant des hommes : mélange inexplicable de principes contraires, son esprit se fixait un moment sur les objets les plus grands, et revenait avec la même attention aux plus légers détails! O toi qui fus extrême en tout, si tu avais su garder un juste milieu, tu occuperais encore le trône, ou tu n'y serais jamais monté. C'est à ton audace que tu dois ton élévation et ta chute!... Mais tu n'as pas renoncé à revêtir la pourpre impériale, à ébranler de nouveau le monde, et à en être une troisième fois le Jupiter tonnant.

XXXVII.

Tu es le conquérant et le captif de la terre! tu la

fais trembler encore, et ton nom redoutable ne fit jamais plus d'impression sur les âmes des hommes, qu'aujourd'hui que tu n'es plus rien, si ce n'est le vil jouet de la renommée. Elle te courtoisait jadis, t'obéissait en esclave et flattait ton ambition, jusqu'à te persuader que tu étais une divinité; tel tu parus en effet aux nations étonnées qui, dans leur stupeur, te crurent long-temps tout ce que tu voulus être à leurs yeux.

XXXVIII.

Toujours au-dessus ou au-dessous de l'homme dans ta grandeur comme dans tes disgrâces; faisant la guerre aux peuples réunis, et fuyant du champ de bataille; te servant de la tête des rois comme d'un marchepied, et soudain plus timide que le dernier de tes soldats, tu sus gouverner un empire, le renverser et le relever encore, et tu ne pus dominer ta plus petite passion! Habile dans l'art de connaître les hommes, tu ne sus ni étudier ton âme ni modérer ta soif de combats; tu ignoras que la fortune tentée trop souvent abandonne la plus heureuse étoile.

XXXIX.

Cependant ton âme a supporté les revers avec cette philosophie innée qui, soit sagesse, indifférence ou orgueil, est toujours si amère pour un ennemi. Quand toute l'armée de la haine t'observait pour rallier tes terreurs, tu souris avec un front calme et résigné. Quand la fortune trahit son favori, son enfant gâté, il resta inébranlable sous le poids des maux entassés sur lui.

XL.

Plus sage que dans tes jours de gloire ! car alors l'ambition t'inspirait un dédain trop peu dissimulé pour les hommes et pour leurs pensées. Ce dédain était juste ; mais devais-tu l'exprimer sur tes lèvres et ton front ? devais-tu rejeter avec mépris les instruments de tes grandeurs, qui se sont enfin tournés contre toi-même ? Je l'avoue, le monde est bien peu digne d'être conquis ou regretté ; tu l'as éprouvé, comme tous ceux qui ont choisi cette destinée.

XLI.

Si, semblable à une tour solitaire bâtie sur la pente d'un rocher, tu t'étais seul soutenu, ou si tu avais succombé seul, ton mépris pour la race humaine t'aurait aidé à braver le choc des tempêtes : mais ton trône était fondé sur les pensées des mortels ; leur admiration était la plus sûre de tes armes. Tu fus un autre Alexandre ! avant de railler les hommes comme Diogène, il eût fallu te dépouiller de la pourpre : la terre serait un antre beaucoup trop vaste pour des cyniques couronnés⁸.

XLII.

Mais le repos est un enfer pour les âmes actives, et voilà ce qui a été ta perte ! Une agitation secrète mine ces âmes qui ne peuvent être contenues dans un cercle étroit, et qui vont toujours au-delà des bornes de la modération. Embrassées de ce feu toujours plus difficile à éteindre, elles sont tourmentées

de la soif des dangers et ne se lassent que du repos :
fièvre du cœur fatale à tous ceux qu'elle dévore !

XLIII.

C'est elle qui fait délirer ceux dont la contagion
a troublé la raison des hommes : conquérants et monarques,
fondateurs de sectes et de systèmes, sophistes,
poètes, rêveurs politiques, tous ces êtres,
agités par l'inquiétude, qui ébranle trop fortement
les secrets ressorts de l'ame, sont dupes eux-mêmes
de ceux qu'ils abusent, leur sort est envié, quoique
bien peu digne de l'être; que de douleurs amères sont
leur partage ! Un cœur semblable mis à découvert
donnerait aux hommes l'utile leçon de dédaigner l'ambition
de briller ou de régner.

XLIV.

Ils ne respirent que l'agitation, et leur vie est une
tempête qui les a élevés dans les airs pour les laisser
enfin retomber sur la terre; mais ils sont tellement
accoutumés à cette vie orageuse, que, si, survivant
aux périls qu'ils ont affrontés, ils voient succéder le
calme du crépuscule à leurs jours brillants de périls,
ils se sentent accablés par le chagrin et meurent de
langueur, comme un feu qu'on néglige d'entretenir
et qui ne jette plus que quelques flammes vacillantes,
ou comme une épée dont la rouille s'empare et qui
se consume elle-même sans gloire.

XLV.

Celui qui gravit la cime des montagnes verra que
la neige ou les nuages enveloppent surtout les plus

élevées. Le mortel qui soumet les hommes à son sceptre ou qui les surpasse tous par son génie, doit s'attendre à la haine de ceux qu'il laisse au - dessous de lui. Quoique le soleil de la gloire brille au-dessus de sa tête, et qu'il voie sous ses pas la terre et l'Océan, des rochers armés de glaces l'entourent; les tempêtes grondent et le menacent : tel est le prix des travaux qui conduisent à ces hauteurs.

XLVI.

Sachons les fuir à jamais. Le monde de la véritable sagesse est dans ses créations ou dans les tiennes, bienveillante nature! Qui peut te le disputer en attraits? que tu es admirable sur les bords du Rhin majestueux! C'est là qu'Harold contemple un tableau divin : un assemblage de toutes les beautés, l'eau qui serpente, les rians vallons, le vert feuillage des arbres et le trésor de leurs fruits, les rochers et les bois, les riches moissons, les coteaux, les pampres et ces châteaux solitaires qui semblent dire tristement adieu du haut de leurs créneaux où la ruine s'entoure de verdure.

XLVII.

Semblable à un esprit altier qui, miné par ses malheurs, dédaigne d'abaisser sa fierté devant le vulgaire, ces châteaux résistent aux coups destructeurs du temps. Solitaires et déserts, ils ne sont habités que par les vents qui s'introduisent au travers de leurs crevasses, et ne communiquent qu'avec les sombres nuages. Ils eurent jadis la force et la fierté

de la jeunesse, les bannières flottaient sur leurs créneaux, et plus d'un combat fut livré aux pieds de leurs remparts. Mais tous les guerriers qui les défendirent dorment dans leur cercueil ensanglanté, et comme eux leurs drapeaux déchirés ne sont plus que poussière. Ces tours ne soutiendront plus d'assauts.

XLVIII.

Ces fortresses appartenaient jadis à des seigneurs dont les vassaux étaient toujours armés pour obéir aux passions de leurs maîtres. Tous ces princes, vivant de brigandages, exerçaient impunément leurs rapines; aussi fiers que d'autres héros plus puissants et plus illustres, que leur a-t-il manqué pour égaler en renommée les conquérants?..... Les trésors pour lesquels l'histoire mercenaire eût consacré une de ses pages à célébrer leurs hauts faits; des domaines plus étendus, et un trophée sur leur tombe? Ils n'eurent ni moins de bravoure ni une ambition moins ardente 9.

XLIX.

Dans les guerres féodales de ces barons avides de combats, que d'exploits, que de prouesses dont le souvenir est perdu! L'amour aussi, qui prêta ses armoiries à leurs écus et qui leur inspirait des emblèmes de tendresse, l'amour sut pénétrer dans leur sein, malgré le fer de leur armure; mais il n'allumait dans ces cœurs féroces qu'une passion sauvage, d'où naissaient les discordes et la guerre leur alliée. Combien de fois ces tours, prises d'assaut pour l'amour de

quelque belle, n'ont-elles pas vu le Rhin couler en flots de sang sous leurs remparts démolis!

L.

Salut, fleuve imposant, dont les vagues sont un bienfait pour tes rives. Leurs attraita seraient à jamais durables si l'homme pouvait respecter tes brillantes créations, et ne pas détruire leurs belles promesses avec la faux tranchante des combats. Oh! alors l'aspect des vallées qu'arrose ton onde serait aussi ravissant que celui de l'Élysée.... Hélas! que manque-t-il à tes flots pour que mon illusion soit complète? La vertu du Léthé?

LI.

Mille batailles ont ravagé tes bords; le carnage y a souvent amoncelé les cadavres. Où sont-ils aujourd'hui ces guerriers fameux? Ils sont oubliés, leur gloire passe, leurs tombeaux même ont disparu; tes flots furent un moment teints de leur sang; et bientôt, redevenus limpides, ils réfléchirent de nouveau dans leur cristal mobile les rayons dorés du soleil; mais, quelque rapides qu'ils soient, tes flots rouleraient en vain sur les rêves douloureux de ma mémoire.

LII.

Telle était la pensée secrète d'Harold pendant qu'il suivait le cours du fleuve; mais il n'était point insensible aux charmes de la contrée qu'il parcourait, et au chant matinal des oiseaux, saluant des vallons qui pourraient faire chérir l'exil: son front portait

les sombres rides du souci, et une froide sévérité qui avait succédé chez lui à des passions plus violentes; cependant le sourire du plaisir n'était pas toujours absent de ses lèvres, et venait parfois dérider ses traits à l'aspect des beautés de la nature.

LIII.

Ses passions brûlantes s'étaient consumées dans son cœur; mais l'amour n'y avait pas encore perdu tous ses droits : c'est en vain que nous voulons répondre par un regard glacial à ceux qui nous adressent un sourire; malgré nous, le cœur revient aux douces émotions, quoique les dégoûts l'aient détaché de toutes ses affections terrestres. C'est ce qu'éprouva Childe-Harold : il nourrissait un souvenir chéri; il était un cœur qui l'intéressait encore, et dans ses heures d'attendrissement il aimait à rêver au bonheur de s'unir à lui.

LIV.

Quelque étrange que ce sentiment paraisse dans un caractère comme le sien, Childe-Harold aimait aussi à contempler les regards innocents de l'enfance. Qu'importe de connaître ce qui avait produit ce changement dans une âme pénétrée de mépris pour l'espèce humaine! Les affections éteintes peuvent difficilement se rallumer dans la solitude; pourtant celle-ci se réveilla dans Harold, quand toutes les autres restaient assoupies.

LV.

Il était aussi un tendre cœur uni au sien par des

noëuds plus forts que ceux qu'on forme au pied des autels : l'hymen n'avait pas consacré eet amour ; mais il était pur , sans déguisement , et il avait résisté à toutes les inimitiés humaines ; les yeux séduisants de mille beautés l'avaient laissé sans atteinte. Harold , constant , sentit sur ce rivage étranger les douleurs de l'absence , et exprima ainsi ses amoureux regrets :

1.

« Le roc crénelé de Drachenfels ¹⁰ domine majestueusement les larges détours du Rhin , dont les ondes se déroulent entre ces coteaux décorés de pampres ; les arbres en fleurs , les campagnes riches des promesses de la moisson et des vendanges ; les villes éparses çà et là , dont les blanches murailles brillent le long du fleuve : tout se réunit pour former un tableau que je contemplerais avec un double ravissement si tu étais avec moi.

2.

« De jeunes villageoises aux yeux bleus , et dont la main nous offre des fleurs nouvelles , embellissent encore cet Éden par leur sourire. Sur les montagnes , de nombreuses tours élèvent leurs murailles féodales au milieu de la verdure du lierre ; des rochers à la pente rapide , les ruines d'une arcade antique , apparaissent au-dessus des berceaux de pampre qui ornent les vallées : il ne manquerait à mon bonheur sur les bords du Rhin , que de pouvoir serrer ta main dans la mienne.

3.

« Je t'envoie les lis qu'on m'a donnés : je sais qu'ils

seront flétris long-temps avant que tu puisses les toucher : ne les dédaigne pas cependant, car je les ai vus avec plaisir en pensant que tes yeux peuvent les voir aussi ; peut-être aussi guideront-ils ton ame jusqu'à la mienne, quand tu sauras que ces fleurs fanées furent cueillies sur les rives du Rhin, et offertes par mon cœur à ton cœur.

4.

« Le fleuve écume et s'éloigne avec majesté ; à chaque détour ses ondes immenses découvrent de nouveaux sites plus riants encore. Quel est le mortel qui ne bornerait pas ses desirs à voir couler ici tous ses jours ? Où trouverais-je sur la terre un lieu aussi cher à la nature et à mon cœur, si tu étais près de moi pendant que mes yeux suivent le cours du Rhin ? »

LVI.

Non loin de Coblentz une simple pyramide couronne un tertre de gazon ; elle recouvre les cendres d'un héros. Il fut un de nos ennemis ; mais n'en rendons pas moins hommage à la mémoire de Marceau. Sur la tombe de ce jeune guerrier, les farouches soldats répandirent des larmes, déplorant et enviant la destinée de celui qui vécut pour la France, et combattit pour défendre ses droits.

LVII.

Hélas ! Sa carrière fut courte et glorieuse ! On vit deux armées suivre ses funérailles ; on y vit pleurer ses amis et ses ennemis ! que l'étranger s'arrête auprès de son monument, et y prie pour le repos de cette ame

valeureuse : Marceau fut un défenseur de la liberté, et du petit nombre de ceux qui n'abusent pas du pouvoir terrible qu'elle donne aux hommes qui prennent les armes en son nom. Marceau avait conservé la pureté de son ame, et il fut pleuré ¹¹.

LVIII.

Mais j'aperçus Ehrenbreitstein ¹² dont les murs, à demi démolis et noircis par l'explosion de la mine, attestent ce qu'était cette citadelle formidable, lorsque, résistant à tous les assauts, elle essuyait, sans être ébranlée, le feu de l'artillerie qui foudroyait ses remparts. Tour chère à la victoire ! du haut de ce rocher, on vit fuir les ennemis repoussés dans la plaine. Mais la paix a détruit ce que la guerre n'avait pu détruire ; elle a livré aux pluies de l'été ces voûtes orgueilleuses qui avaient bravé pendant des siècles la grêle des boulets.

LIX.

Adieu, beau fleuve du Rhin ! l'étranger s'éloigne à regret de tes rives ! qu'il est doux pour deux ames unies, ou pour la contemplation solitaire, de s'égayer dans un séjour aussi ravissant ! Ah ! si les vautours inexorables du remords pouvaient abandonner enfin le cœur qui est devenu leur proie, c'est ici que la nature, sauvage sans rudesse, imposante sans sévérité, serait pour les autres contrées de la terre ce qu'est l'automne pour les saisons.

LX.

Encore une fois, adieu ; mais vainement ! il n'est

point d'adieu pour un séjour semblable, l'âme conserve le souvenir de tous les objets qu'elle y voit, et si les yeux renoncent au charme de te contempler, ô le plus beau des fleuves, leur dernier regard exprime la reconnaissance et l'admiration. Il peut exister des contrées plus puissantes et d'autres plus belles; mais aucune ne réunit, comme ces sites pittoresques, la beauté, la douceur et les glorieux souvenirs.

LXI.

La grandeur et la simplicité, les trésors d'une campagne fertile, les murailles éclatantes des cités, une onde majestueuse, les précipices horribles, le manteau vert des forêts, les châteaux gothiques, et ces rochers arides semblables à des tours, qui défient l'architecture des hommes. Les visages épanouis d'un peuple heureux ajoutent un charme de plus à ces lieux dont les bienfaits sont éternels, et qui retentissent de la chute des empires voisins sans prendre un aspect attristé.

LXII.

Mais ils sont déjà loin. Au-dessus de ma tête sont les Alpes, palais de la nature dont les vastes remparts portent leurs créneaux blanchâtres jusque dans les nuages; palais sublimes d'une glace éternelle, où se forme l'avalanche, cette foudre de neige. Tout ce qui effraie et agrandit l'âme en même temps, est réuni sur ces antiques sommets. Ils semblent montrer jusqu'à quel point la terre peut s'approcher du ciel et s'élever au-dessus de l'homme orgueilleux.

LXIII.

Mais, avant d'oser franchir ces monts sans pareils, il est un lieu qui mérite que je m'arrête; c'est un champ de bataille, consacré par le patriotisme! Morat, où l'homme peut contempler les horribles trophées de la victoire sans rougir pour les vainqueurs. C'est ici que la Bourgogne abandonna ses soldats sans sépulture; leur seul monument fut formé de leurs ossements, qui restèrent amoncelés pendant des siècles. Privées du repos que donnent les pompes funèbres, leurs ombres errent sur les bords du Styx en poussant des cris douloureux ¹³.

LXIV.

Tandis que Waterloo le dispute au cruel carnage de Cannes, les noms réunis de Morat et de Marathon iront ensemble à la postérité, couronnés par la véritable gloire. Ces deux triomphes sont sans tache aux yeux de l'humanité. L'ambition ne guidait pas les vainqueurs; c'était une armée de citoyens, de frères, d'hommes libres, et non de soldats mercenaires combattant sous une bannière royale pour servir les vices de leur maître. Aucun contrée ne fut condamnée par eux à gémir sur le blasphème de ces lois, dignes de Dracon, qui proclament divins les droits des monarques.

LXV.

Auprès d'un mur solitaire, une colonne plus solitaire encore élève sa tête mélancolique des anciens jours. C'est un dernier débris du ravage des aus. Elle

ressemble à un malheureux que la terreur aurait pétrifié et dont l'aspect égaré exprimerait encore le sentiment de la vie. On s'étonne de voir subsister cette colonne tandis que Aventicum ¹⁴, orgueilleuse capitale de l'Helvétie, a couvert de ses décombres ses anciens domaines.

LXVI.

C'est ici que Julia..... Ah ! puisse ce nom si doux être à jamais un nom sacré ! c'est ici que Julia, héroïne de l'amour filial, avait voué sa jeunesse au ciel. Son cœur était à celui dont les droits sont tout-puissants sur nous, après ceux de la Divinité. Son cœur se brisa sur la tombe d'un père. La justice a juré de ne point se laisser attendrir : les larmes de Julia ne purent obtenir la vie de l'auteur adoré de ses jours ; elle mourut avec lui, ne pouvant le sauver. Leur tombe fut simple et sans ornement, leur urne ne renferme qu'un cœur et qu'une même poussière.¹⁵

LXVII.

Voilà des traits dont la mémoire devrait être éternelle ; quoique la terre oublie justement les empires qui s'élèvent et s'aneantissent, les peuples conquis et leurs tyrans. La noble et imposante majesté de la vertu devrait survivre à ses malheurs, et, du sanctuaire de son immortalité, briller aux rayons du soleil comme cette neige ¹⁶ pure et impérissable qui couronne la cime des Alpes.

LXVIII.

Le lac Léman me sourit, avec son front de cristal,

miroir où les étoiles et les montagnes admirent le calme de leur aspect, leurs sommets élevés, et leurs éclatantes couleurs. Je retrouve ici trop de traces de l'homme pour pouvoir contempler avec recueillement tout ce que j'y vois de grand; bientôt la solitude réveillera dans mon ame des pensées oubliées un moment, mais qui ne me sont pas moins chères qu'elles ne l'étaient avant que mon retour au milieu du troupeau des hommes m'eût condamné à vivre dans leur bercail.

LXIX.

Pour fuir les hommes, il n'est pas nécessaire de les haïr : tous ne sont pas propres à s'agiter parmi eux et à partager leurs travaux. Ce n'est pas leur témoigner un dédain morose que de contenir son cœur, de peur qu'il ne soit dans la foule la proie d'une fièvre brûlante et toujours fatale : trop tard et trop longtemps, hélas! on déplore la nécessité de lutter contre la contagion, et de passer d'un malheur à l'autre au milieu d'un monde hostile où nous sommes tous faibles.

LXX.

Là, un moment nous suffit pour nous plonger dans un fatal regret. Notre ame flétrie convertit tout notre sang en larmes, et teint l'avenir des couleurs de la nuit. Le voyage de la vie n'est plus qu'une fuite sans espoir pour ceux qui marchent dans les ténèbres. Sur la mer, le navigateur le plus hardi vogue toujours vers un port connu; mais, sur l'océan de l'éternité, il

est des pilotes égarés dont la barque erre au hasard,
et qui ne seront jamais à l'ancre.

LXXI.

N'est-il pas plus sage de rester seul et de n'aimer
la terre que pour ses charmes terrestres, soit auprès
des lieux où jaillissent les premiers flots du Rhône
azuré¹⁷, soit sur les bords du lac qui nourrit le jeune
fleuve comme une mère prodigue son amour à un
enfant indocile et apaise ses cris par ses caresses?
N'est-il pas plus sage de passer ainsi notre vie dans
un séjour écarté, que de nous mêler à la foule pour
devenir oppresseurs ou opprimés?

LXXII.

Je ne vis plus par moi-même, mais je deviens une
partie de tout ce qui m'entoure. Les hautes monta-
gnes m'inspirent de la sympathie, le bruit des villes
est un supplice pour moi : la seule chose qui me pa-
raisse odieuse dans la nature, c'est de former, malgré
moi, un anneau dans la chaîne des êtres, et de me
voir classé parmi les créatures, lorsque mon ame
peut prendre l'essor et se confondre avec les cieux, la
cime des monts, la plaine mouvante des mers, et les
étoiles de la voûte azurée.

LXXIII.

Absorbé dans ces pensées, c'est ainsi que je crois
vivre. Je regarde le désert populeux du monde comme
un lieu d'épreuves et de douceurs, où je fus sans doute
exilé pour expier quelques crimes; je crois m'en échap-
per enfin avec des ailes qui me semblent déjà vigou-

reuses et capables de devancer celles de l'aiglon fougueux; dans mon ambitieux essor, je méprise les liens d'argile qui retiennent notre être captif.

LXXIV.

Ah ! lorsqu'un jour l'ame sera entièrement affranchie de cette forme odieuse et dégradée, et ne retiendra de sa première vie matérielle que ce qu'il en reste au papillon, qui naguère n'était qu'un vermisseau ; lorsque les éléments se réuniront aux éléments semblables, et que la poussière ne sera plus que la poussière, ne verrai-je pas réellement, sans en être ébloui, tout ce que je crois voir maintenant, les esprits aériens, la pensée incorporelle, et le génie de chaque lieu dont parfois je partage déjà l'immortelle existence.

LXXV.

Les montagnes, les vagues et les cieux ne sont-ils pas une partie de mon ame, comme je suis une partie d'eux-mêmes ? L'amour qu'ils m'inspirent n'est-il pas pur dans mon cœur ? Quel objet ne mépriserais-je pas si je le comparais à ces créations sublimes ? Ne braverais-je pas tous les maux, plutôt que de renoncer à ces sentiments pour la froide et dure apathie de ces hommes dont les yeux demeurent attachés à la terre, et dont la pensée ne s'anime jamais d'une noble chaleur ?

LXXVI.

Mais je m'écarte de mon sujet ; je reviens aux lieux que je chante : que ceux qui aiment à rêver sur une

urne funéraire contemplant avec moi celle d'un génie qui fut jadis tout de flamme, et qui naquit dans la contrée dont je respire un moment l'air pur; il voulut remplir le monde de sa gloire : folle ambition, à laquelle il sacrifia tout son repos !

LXXVII.

C'est ici que Rousseau commença sa vie de malheurs; Rousseau, sophiste ingénieux à se tourmenter lui-même, l'apôtre de la mélancolie, qui peignit la passion avec un charme magique, et fit parler la douleur avec une éloquence irrésistible. Il sut cependant rendre le délire admirable, et revêtir des actions et des pensées coupables d'un coloris céleste d'expressions qui nous éblouit comme un rayon du soleil, et comme lui fait couler des larmes involontaires.

LXXVIII.

Son amour était l'essence de la passion, ce fut une flamme éthérée qui brûla et consuma son cœur; semblable à un arbre embrasé par la foudre : mais son amour ne s'adressait point à une beauté vivante ni à une âme descendue dans la tombe, qui revient nous visiter dans nos rêves; ce fut l'amour d'une beauté idéale réalisée pour lui, qui se répandit dans ses pages brûlantes, quelque étrange que semble un tel amour.

LXXIX.

Ce sentiment se réalisa dans Julie, et lui donna tout ce que la passion a de désordre et de douceur : c'était lui qui lui rendait si cher ce baiser que chaque matin ses lèvres ardentes allaient cueillir sur les lèvres

vres d'une femme qui ne l'accordait qu'avec le sentiment de l'amitié ; mais ce doux contact allumait l'étincelle qui allait porter dans tous ses sens et dans son cœur le feu dévorant de l'amour. Rousseau , absorbé dans un soupir , fut plus heureux peut-être que ne le sont de vulgaires amants dans la possession de tout ce qu'ils désirent ¹⁸.

LXXX.

Toute sa vie fut une guerre continuelle contre des ennemis qu'il se créait lui-même, ou des amis que lui-même avait repoussés. Le soupçon, qui avait fixé son séjour dans son ame, exigeait le cruel sacrifice de ceux qui l'aimaient et qui devenaient l'objet de ses aveugles ressentiments.

Mais il était égaré..... qui pourrait en deviner la cause ? Il était égaré par la maladie ou par le malheur ; et son délire fut de l'espèce la plus funeste de toutes, celle qui s'offre avec l'apparence de la raison.

LXXXI.

Il était inspiré ; et de sa retraite solitaire sortirent , comme jadis de l'ancre mystérieux de la Pythonisse , ces oracles qui embrasèrent le monde , cet incendie qui ne s'éteignit que lorsque des royaumes eurent cessé d'exister. Telle a été la destinée de la France ! La France avait , pendant des siècles , courbé la tête sous le joug de la tyrannie. Châtiée et tremblante , elle souffrit l'esclavage en silence , jusqu'au jour où Rousseau , et ceux qui osèrent avec lui élever la voix , réveillèrent ce peuple endormi , et l'enflammèrent de

cette rage trop violente qui succède à une longue oppression.

LXXXII.

Ce peuple s'éleva un monument effrayant avec les débris des anciens préjugés, et des opinions aussi vieilles que le monde. La France osa déchirer le voile, et exposer, aux yeux de toute la terre, le secret qu'il avait dérobé jusqu'alors; mais elle renversa le bon et le mauvais, et ne laissa que des ruines. Hélas! sur les mêmes fondements de nouveaux cachots et de nouveaux trônes remplacèrent bientôt les anciens, car l'ambition ne pensa qu'à elle-même.

LXXXIII.

Mais le despotisme ne peut être éternel! Les hommes ont senti leur force, et l'ont fait sentir à leur tour. Ils auraient dû en faire un meilleur usage: entraînés par leur vigueur nouvelle, ils se sont portés des coups trop violents: la douce pitié a cessé de toucher les cœurs; mais, nourris dans le ténébreux séjour de l'oppression, ils n'étaient point accoutumés aux rayons du soleil comme les aiglons élevés par leur mère. Peut-on s'étonner qu'ils se soient trompés de proie?

LXXXIV.

Quelles blessures profondes peuvent se fermer sans laisser de cicatrice? Celles du cœur saignent plus long-temps que toutes les autres, et leurs traces hideuses ne sont jamais effacées. Les hommes trompés dans leurs espérances, et vaincus, gardent le silence,

mais ne sont pas soumis. Le ressentiment se tait dans son repaire jusqu'au moment où sonnera l'heure d'une vengeance attendue pendant de longues années. Que personne ne désespère ; il est déjà venu , il viendra encore le jour qui doit donner le pouvoir de punir ou de pardonner..... Mais la vengeance pardonne rarement.

LXXXV.

Limpide Léman ! le contraste de ton lac paisible avec le monde orageux au milieu duquel j'ai vécu, m'avertit d'abandonner les vagues de la terre pour une onde plus pure. La voile de la nacelle sur laquelle je parcours ta surface polie, semble une aile silencieuse qui me détache d'une vie bruyante : j'aimais jadis les mugissements de l'Océan furieux ; mais ton doux murmure m'attendrit, comme la voix d'une sœur qui me reprocherait d'avoir trop aimé de sombres plaisirs.

LXXXVI.

Voici l'heure de la nuit et du silence. Depuis tes bords jusqu'aux montagnes, tous les objets sont voilés des couleurs du crépuscule, et seront bientôt confondus dans les ténèbres ; pourtant tous se distinguent encore, excepté le Jura, dont les hauteurs semblent des précipices escarpés ; plus près de ta rive on respire les doux parfums qu'exhale le calice des fleurs à peine écloses. On entend le bruit léger des gouttes d'eau qui découlent de la rame suspendue sur le lac, pendant que le grillon salue la nuit de ses chants répétés.

LXXXVII.

C'est le joyeux insecte des soirées, qui, exempt de souci, passe sa vie à chanter; par intervalles, un oiseau fait entendre sa voix au milieu des fougères, et se tait aussitôt. Il semble qu'un léger murmure se fait entendre sur la colline: mais ce n'est qu'une illusion; car la rosée n'interrompt point le silence de la nuit en humectant le sein de la nature, qu'elle imprègne de ses riches couleurs.

LXXXVIII.

Étoiles, qui êtes la poésie du ciel! si nous tentons de lire dans cette page brillante du grand livre de la création les destinées futures des hommes et des empires, vous devez pardonner à notre ambition orgueilleuse d'oser franchir notre sphère mortelle, et d'aspirer à nous unir à vous. Vous êtes parées d'une beauté mystérieuse; et vous nous inspirez, du haut de la voûte céleste, tant d'amour et de vénération, que la fortune, la gloire, la puissance et la vie ont pris une étoile pour emblème.

LXXXIX.

Le ciel et la terre sont plongés dans un calme profond, mais non dans le sommeil; on dirait qu'ils respirent à peine comme le mortel qui éprouve une émotion trop vive, et qu'ils sont muets comme lui lorsque son esprit est absorbé dans de sérieuses pensées.

Depuis le cortège silencieux des astres de la nuit, jusqu'aux montagnes et au lac assoupi, tout semble

concentré dans une vie de méditation que partagent même le dernier rayon lumineux, l'air et le feuillage. Tout respire le sentiment du grand être qui a créé le monde et qui le conserve.

X C.

C'est dans de semblables moments que nous sommes moins seuls que jamais; c'est alors que se réveille en nous la conscience intime de l'infini. Ce sentiment émeut et purifie tout notre être. Il est tout à-la-fois l'âme et la source d'une mélodie qui nous révèle l'éternelle harmonie, et répand un charme nouveau sur chaque objet, comme la ceinture fabuleuse de Cythérée. Ce charme seul désarmerait le spectre de la mort, s'il frappait les hommes avec une arme matérielle.

X C I.

Qu'elle était sublime l'idée des premiers Persans, d'élever leurs autels sur les hauteurs et sur le sommet des montagnes ¹⁹; de prier l'Éternel dans un temple sans faste et sans murailles, regardant comme indignes de lui les monuments religieux construits par la main des hommes!

Comparez la terre et l'air, ces temples de la nature, à vos colonnes, à vos idoles et à vos temples grecs ou gothiques, et vous cesserez enfin de renfermer vos prières dans des enceintes si bornées.

X C I I.

Mais le ciel change d'aspect. Quelle majesté dans ce spectacle nouveau! L'orage vient mêler son horreur aux horreurs de la nuit; j'y trouve encore des

châmes comparables à l'éclat que jettent les yeux noirs d'une beauté. Dans le lointain, les échos retentissent du fracas du tonnerre, qui bondit de rocher en rocher. Ce n'est plus un seul nuage qui recèle la foudre; chaque montagne a trouvé une voix; et, du milieu des sombres vapeurs qui le cachent, le Jura répond aux bruyants transports des Alpes ²⁰.

XCIII.

Partout règne la nuit : nuit glorieuse ! tu ne fus pas destinée au sommeil ! Que ne puis-je partager tes sauvages plaisirs, et faire partie de la tempête et de toi ! Le lac, comme enflammé par les éclairs, semble une mer phosphorique ! La pluie tombe en flots précipités. Bientôt tout est replongé dans les ténèbres; et soudain la voix terrible des montagnes se fait encore entendre, comme si elles se réjouissaient de la naissance d'un tremblement de terre.

XCIV.

Le Rhône rapide s'ouvre un passage entre deux rochers, tels que deux amants séparés par la haine lorsqu'elle succède à l'amour. Ils se sont dit un éternel adieu, et rien ne peut plus les réunir malgré le désespoir de leurs cœurs. L'amour a lui-même inspiré les transports jaloux qui flétrissent la fleur de leur jeunesse; en fuyant il laisse à leurs âmes glacées un siècle de tristes hivers et tous les tourments d'une guerre intérieure.

XCV.

Sur ces rochers élevés mugissent les plus furieuses

tempêtes; de nombreux tonnerres, lancés de tous côtés comme des traits embrasés, annoncent que plusieurs ouragans ont déclaré la guerre à la nuit. C'est entre ces monts escarpés que le plus terrible dirige ses foudres; comme s'il prévoyait qu'aux lieux où la destruction a exercé de tels ravages, les feux du ciel peuvent tout dévorer impunément.

XCVI.

Cieux, montagnes, fleuve, vents, lac, j'ai une ame capable de vous comprendre! la nuit, les nuages et les éclats de la foudre peuvent m'inspirer; l'écho lointain de l'orage est une voix qui s'adresse à ce qui veille toujours en moi..... si je goûte jamais quelques instants de repos. Mais quel est, ô tempêtes, le terme de votre course vagabonde? êtes-vous comme celles qui naissent dans le cœur de l'homme? ou bien trouvez-vous enfin, comme les aigles, quelque asyle élevé?

XCVII.

Si je pouvais donner un corps à mes pensées les plus intimes; si je pouvais leur trouver une expression matérielle et peindre d'un seul mot mon ame, mon cœur, mon esprit, mes passions, mes sentiments, enfin tout ce que j'ai souffert et tout ce que je souffre encore; si ce mot était la voix du tonnerre, je parlerais; mais je vis et je meurs sans révéler mon secret; les paroles manquent à ma pensée, semblable à une épée qui reste dans le fourreau.

XCVIII.

L'aurore reparaît, humide de rosée; son haleine

est un parfum délicieux, les roses colorent ses joues, son sourire repousse doucement les nuages; elle répand partout la lumière et la vie, comme si la terre ne renfermait aucun tombeau dans son sein. Nous pouvons reprendre le cours de l'existence. Je me trouve encore sur ton rivage, beau Léman! que d'objets s'offrent à mes rêveries! quel site ravissant, où je puis reposer mes yeux charmés!

XCIX.

Clarens, aimable Clarens, berceau du véritable amour! l'air qu'on respire près de toi est le tendre souffle de ce dieu lui-même; c'est lui qui embellit tes bocages. Les neiges qui couronnent les glaciers, ont elles-mêmes revêtu ses riantes couleurs²¹. Les rayons du soleil couchant leur donnent une teinte de rose, et aiment à se reposer sur leur sein. Les rochers respectés par les ans, parlent ici de l'amour et nous rappellent qu'ils lui servirent de refuge lorsqu'il voulut fuir les soucis et les espérances trompeuses d'un monde perfide et méchant.

C.

Aimable Clarens! tes sentiments conservent la trace des pas célestes de l'amour. C'est ici qu'il possède un trône dont les montagnes sont les marchepieds. Ici, son flambeau jette une clarté vivifiante; mais il ne règne pas seulement sur ces cimes majestueuses, sur les bois et grottes de ces lieux. Les fleurs lui doivent tout leur éclat: son souffle créateur est si puissant que la tempête; et sa douceur bienfaisante répare en un moment les plus terribles ravages.

C1.

Tout ici proclame sa puissance. Depuis les sombres pins, les rochers qui lui prêtent leurs ombrages, et la voix mugissante des torrents qui charme ses rêveries, jusqu'à la vigne qui orne de ses pampres verts la douce pente qui conduit au rivage. Là les eaux respectueuses viennent caresser ses pieds et l'accueillent avec un murmure harmonieux. Le bocage, dont les arbres blanchis de vieillesse sont couronnés d'un feuillage frais comme le plaisir, lui offre pour lui et pour les siens une solitude peuplée.

C11.

Une solitude peuplée par les abeilles, et par les oiseaux aux formes gracieuses et au plumage de mille couleurs. Ils célèbrent le dieu des amours, avec des sons d'une mélodie plus douce que celle du chant des hommes; ces hôtes innocents des bocages voltigent ici gaiement et sans contrainte; le doux murmure des sources jaillissantes, la chute des cascades, le frémissement du feuillage, la rose en bouton qui rappelle aussitôt tous les charmes d'une jeune beauté, tout dans ces lieux se réunit comme une création de l'amour lui-même.

C111.

Celui qui n'a jamais aimé, reconnaîtrait ici le dieu des tendres mystères et croirait enfin à sa puissance; celui qui a déjà subi ses lois y aimerait davantage. C'est ici le sanctuaire où l'amour a trouvé un asyle loin des persécutions des hommes et des soucis du monde; car

il est dans sa nature de s'accroître ou de mourir, il ne peut rester dans un calme impassible; il s'affaiblit ou s'élève jusqu'à une félicité éternelle et ineffable, qui peut le disputer aux ravissements célestes.

CIV.

Ah! si Rousseau choisit ce séjour, de préférence à tout autre, pour y placer deux vrais amants, c'est qu'il reconnut que c'était celui que l'amour destinait à des cœurs tendres et vertueux. C'est ici que le dieu délia jadis la ceinture de sa Psyché, en déclarant cette terre sacrée: solitude profonde et imposante, tu charmes à la fois tous les sens! ici le Rhône a étendu sa couche, et les Alpes ont élevé leur trône.

CV.

Lausanne, Ferney! vous nous rappelez des noms qui ont rendu les vôtres célèbres²²! Vous accueillites jadis des mortels qui cherchèrent la gloire dans de dangereux sentiers; esprits gigantesques, dans leurs orgueilleux desseins, ils voulurent comme les Titans attaquer de nouveau le ciel par des pensées audacieuses et des doutes impies qui eussent attiré la foudre sur leurs têtes, si l'homme et ses outrages pouvaient exciter autre chose que le sourire du ciel.

CVI.

L'un était tout inconstance et tout feu, bizarre dans ses désirs comme un enfant; mais doué de l'esprit le plus varié, tour à tour gai ou sérieux, inspiré par la sagesse et par la folie; historien, poète, philosophe, véritable protégé du génie, il se multipliait au milieu

des hommes ; son arme favorite était le ridicule , qui , comme un vent capricieux , renverse tout sur son passage , tantôt pour attaquer la sottise , et tantôt pour ébranler les trônes.

CVII.

L'autre , moins vif , et plus sérieux , approfondissait tout , et consacra ses années à l'étude de la sagesse ; aimant la méditation et riche de science , il employa des armes plus sévères , et , grand maître dans l'art de l'ironie , sapa un culte solennel , par un mépris réfléchi. La force de ses sarcasmes excitait la rage et la crainte dans le cœur de ses ennemis ; ils se vengèrent en le condamnant à l'enfer : c'est le grand argument qui sert aux dévots pour répondre éloquemment à tous les doutes.

CVIII.

Ne troublons pas la paix de leurs cendres ! s'ils ont mérité la vengeance du ciel , ils subissent leur peine. Ce n'est point à nous de les juger , encore moins de les condamner ; l'heure viendra où les mystères de la mort nous seront révélés. L'espérance et la terreur reposent ensemble dans la poussière de la tombe ; et , lorsque , selon notre croyance , la vie viendra nous y ranimer , la clémence divine pardonnera , ou sa justice réclamera les coupables.

CIX.

Mais laissons les œuvres de l'homme pour contempler encore celles de son créateur répandues autour de moi ; suspendons ces pages que je remplis trop long-temps de mes rêveries. Les nuages groupés au-

dessus de ma tête vont couronner les blanches cimes des Alpes. Je veux y pénétrer, et contempler tout ce que pourra découvrir ma vue pendant que je gravirai ces hautes régions où la terre obtient les caresses des puissances de l'air.

CX.

Italie ! O Italie ! à ton aspect, l'éclat soudain des siècles passés vient éblouir mon ame ; depuis le jour où le fier Carthaginois faillit te conquérir, jusqu'au siècle de tes derniers héros et des sages Romains qui illustrent tes annales, tu fus le trône et le tombeau des empires ; et, encore aujourd'hui, le mortel que tourmente la soif de la science en va chercher la source éternelle aux sept collines que Rome impériale renferme dans son enceinte.

CXI.

Mais j'interromps ici un sujet continué sous de malheureux auspices : sentir que l'on n'est plus ce que l'on fut ni ce que l'on devrait être, armer son cœur contre lui-même, dérober à tous les yeux, avec une orgueilleuse prudence, son amour ou sa haine, sa colère ou sa tendresse, ses chagrins ou ses plaisirs ; se tyranniser soi-même et ses propres pensées, quelle tâche cruelle pour l'ame ! mais c'en est fait, l'épreuve en est achevée pour moi.

CXII.

Mes vers sont une ruse innocente, un coloris ajouté aux objets qui ont passé devant mes yeux et que j'aurais voulu saisir et fixer pour charmer un moment mes

ennuis et ceux des autres. La jeunesse a soif de la gloire, mais je ne suis point assez jeune pour regarder le sourire ou le dédain du monde comme une perte ou une récompense dignes d'envie. J'ai toujours été seul, je le suis encore ; qu'on se souviennne de moi, ou qu'on m'oublie.

CXIII.

Je n'ai jamais aimé le monde, et n'en ai jamais été aimé. Je n'ai point captivé les suffrages ; on ne m'a pas vu fléchir un genou patient devant ses idoles, forcer mon front à sourire, ou me réunir à l'écho des flatteurs. Au milieu de la foule j'ai vécu en étranger ; j'étais parmi les hommes, et je paraissais une créature d'une autre espèce ; enveloppé du sombre voile de mes pensées, bien différentes de celles de mes semblables, je serais encore le même, si je n'avais modéré et dompté mon ame.

CXIV.

Non, le monde et moi nous ne nous sommes jamais aimés ; séparons-nous du moins en ennemis généreux. Je veux bien croire, malgré mon expérience, qu'on dit quelques vérités, qu'on donne des espérances qui ne sont pas trompeuses, qu'il est des vertus indulgentes qui ne tendent point de pièges à la fragilité. Je voudrais bien croire aussi qu'il est des malheurs qui arrachent des larmes sincères à l'amitié²³ ; que deux ou trois mortels sont presque ce qu'ils semblent ; que la bonté n'est pas simplement un mot, ni le bonheur un rêve.

CXV.

O ma fille ! ce chant commença avec ton nom ; c'est encore avec ton nom , chère Ada , que je le terminerai. Je ne puis te voir ni t'entendre , mais jamais père ne s'identifia comme moi à sa fille. Tu es l'amie qui consolera mon ombre après la fuite des années : tu ne dois jamais revoir mon visage ; mais ma voix retentira dans tes rêves à venir , et parviendra jusqu'à ton cœur , lorsque le mien sera glacé par la mort. Tu entendras encore cette voix paternelle s'échapper de ma tombe pour te parler de son amour.

CXVI.

Développer ta jeune intelligence , épier ton premier sourire , suivre tous les progrès de ton enfance , te voir comprendre peu à peu des objets qui sont encore des merveilles pour toi , te bercer légèrement sur mes genoux , et imprimer sur tes lèvres le baiser d'un père , sans doute que ces tendres soins n'étaient point faits pour moi..... Hélas , ils auraient charmé mon cœur.... Au milieu des malheurs qui l'affligent , il sent une émotion vague et indéfinissable , mais que je crois reconnaître pour l'expression de ce besoin.

CXVII.

Ah ! quand même la haine te serait prescrite comme un devoir , je sais que tu m'aimeras ; en vain te serait-il défendu de prononcer mon nom comme s'il était un de ces mots sinistres , présages de malheur et de honte ; je sais que tu m'aimeras encore après que la mort nous aura séparés ; en vain voudrait-on exprimer de tes

veines tout le sang que te transmet ton père ; tu tiendrais à ce sang plus qu'à la vie , et tu ne pourrais cesser de m'aimer.

CXVIII.

Tu es l'enfant de l'amour , quoique née dans des jours d'amertume et élevée dans les transes de la douleur ; tels furent les éléments du cœur de ton père , et tels sont aussi les tiens ; mais le feu qui entretient ta vie sera plus tempéré , et l'espérance embellira tes jours. Paix au berceau où ton enfance repose ! Des plaines de la mer et de la cime des monts qui sont tour à tour mon asyle , je voudrais t'envoyer toutes les bénédictions que tu aurais appelées sur ton père , s'il avait pu rester toujours auprès de toi.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DE CHILDE - HAROLD.

CHANT TROISIÈME.

¹ Voyez l'hymne fameux sur Harmodius et Aristogiton. La meilleure traduction anglaise de cet hymne se trouve dans l'anthologie de Bland, par M. Derman.

² On dit qu'un bal fut donné à Bruxelles dans la nuit qui précéda la bataille.

³ et ⁴ Sir Evan Cameron, et son descendant Donald, le beau Lochiel des *quarante-cinq*.

⁵ On suppose que le bois de Soignies est un reste de la forêt des Ardennes, célèbre dans *l'Orlando* de Boïardo, et immortalisée par Shakespeare, dans *Comme il vous plaira*. Tacite en parle aussi comme d'un lieu où les Germains arrêtaient les envahissements des Romains. J'ai adopté le nom qui s'associe à de nobles souvenirs plutôt que celui qui ne rappelle que des scènes de carnage.

⁶ Le guide que j'avais pris à Mont-Saint-Jean, et avec lequel je parcourus le champ de bataille, paraissait intelligent et exact. Le Major Howard fut tué dans le voisinage de deux grands arbres isolés (il y en avait trois, mais l'un d'eux a été coupé ou abîmé pendant la bataille), qui sont à quelques toises de distance l'un de l'autre, près d'un sentier. C'est là qu'il fut enterré : son corps a été depuis transporté en Angleterre. Il

reste encore un petit enfoncement du terrain à cette place; mais cette marque sera probablement bientôt effacée : déjà la charrue y a passé, et le grain y germe.

Après m'avoir fait remarquer les différents endroits où Pieton et plusieurs autres braves avaient perdu la vie, mon guide me dit : C'est ici que tomba le major Howard; j'étais près de lui au moment où il fut blessé. Je lui répondis que j'étais parent de cet Howard, et alors il sembla se piquer de m'indiquer d'une façon plus précise le lieu et les circonstances de sa mort. Ce lieu est un des plus reconnaissables dans le champ de bataille, à cause des deux arbres que j'ai déjà mentionnés.

J'ai parcouru deux fois à cheval la plaine de Waterloo, pour la comparer avec tous les théâtres des mêmes scènes que nous avons vus. Peut-être est-ce un effet de l'imagination, mais cette plaine semble marquée pour quelque grande action. J'ai visité très-attentivement les plaines de Platée, de Troie, de Mantinée, de Leutres, de Chéronée et de Marathon. Si les guerriers de Waterloo avaient eu à défendre une meilleure cause, il ne manquerait à la plaine qui entoure Mont-Saint-Jean et Hougomont, que cette auréole indéfinissable, et que le temps répand autour des lieux devenus célèbres, pour le disputer à toutes les plaines que je viens de nommer, excepté peut-être à la dernière.

7 Sur les bords du lac Asphaltes, croissaient des arbres dont les fruits étaient, disait-on, très-beaux en dehors, et ne contenaient que des cendres à l'intérieur. *Voyez* Tacite, hist. l. 5-7.

* La grande faute de Buonaparte a été de mépriser toujours les hommes, parce qu'il n'avait avec eux ou pour eux aucune communauté de sentiment; une semblable conduite est peut-être plus offensante pour la vanité humaine, que l'active cruauté de la tyrannie la plus soupçonneuse.

Ces sentiments se retrouvent dans les discours qu'il adressait aux assemblées publiques, aussi bien qu'aux individus.

De retour à Paris, après que l'hiver eut détruit son armée en Russie, il disait, en se frottant les mains devant le feu : « Il fait meilleur ici qu'à Moscou. » Ce mot lui a sans doute aliéné plus de cœurs que les revers auxquels il faisait allusion.

9 « *What want that knave,
That a king should have?* »

« Que manque-t-il à ce coquin de tout ce qu'on exige d'un roi? » Ce furent les paroles que prononça le roi Jacques, en rencontrant Johnny Armstrong et ses compagnons. Voyez la ballade.

10 Le château de Drachenfels domine le plus haut pic des sept montagnes, sur les bords du Rhin. Il tombe en ruine et se rattache à de singulières traditions. C'est le premier qu'on aperçoit de la route en venant de Bonn; mais il est de l'autre côté de la rivière. En face, se trouvent les restes d'un autre château, appelé le château du Juif, et une grande croix plantée à l'occasion de la mort d'un chef qui fut assassiné par son frère. Le nombre des châteaux qui sont placés sur les deux rives du Rhin est très-considérable, leur situation est très-pittoresque.

11 Le monument du jeune général Marceau (mort à Altenkirchen, le jour de l'an 4 de la république française) existe encore tel que je l'ai décrit.

Les inscriptions qu'on y a placées sont trop longues : c'était assez de son nom; les Français l'adoraient, ses ennemis l'admiraient; les uns et les autres pleurèrent sa mort. On vit à ses funérailles, des généraux et des détachements des deux armées. Le général Hoche est enterré dans le même tombeau. Hoche était aussi un brave dans toute la force du terme : mais, quoi qu'il se fût distingué dans les batailles, il n'eut pas le bonheur d'y être tué. On soupçonna qu'il avait péri par le poison.

On a élevé à Hoche un monument séparé (il ne contient point son corps, puisqu'il est enterré avec celui de Marceau),

auprès d'Andernach. Ce lieu fut le théâtre de l'un de ses plus mémorables exploits, quand il jeta un pont sur le Rhin. Le monument n'est ni du style, ni de la forme de celui de Marceau; l'inscription est plus simple et me plaît davantage.

L'ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE

A SON GÉNÉRAL EN CHEF

HOCHÉ.

Voilà tout, et c'est assez.

Hoche tenait le premier rang parmi les généraux français des premiers temps de la république, avant que Buonaparte eût monopolisé leurs triomphes. Il était destiné au commandement de l'armée qui devait faire l'invasion en Irlande.

¹² Ehrenbreistein, c'est-à-dire la grande pierre de l'honneur, était la plus forte citadelle qu'il y eût en Europe: les Français la démantelèrent et la firent sauter, à la trêve de Léoben. Elle ne pouvait être prise que par famine ou par trahison. Elle se rendit à la famine secondée par une surprise. Quand on a vu les fortifications de Malte et de Gibraltar, on est moins frappé de l'aspect d'Ehrenbreisten; le général Marceau l'assiégea pendant quelque temps sans pouvoir la prendre. Dans une chambre où j'ai couché, l'on m'a montré la fenêtre à laquelle Marceau s'était placé pour observer les progrès du siège à la clarté de la lune, lorsqu'un boulet vint frapper immédiatement au-dessous.

¹³ La chapelle est détruite; et la pyramide des ossements a été bien diminuée par les légions bourguignonnes au service de France, qui avaient à cœur de faire disparaître ce monument de la défaite de leurs ancêtres. Il reste encore des os malgré tous leurs soins (chaque Bourguignon qui passait par-là, en emportait un dans son pays), et malgré les larcins moins excusables des postillons suisses, qui les prenaient pour les vendre: comme ils étaient devenus très-blancs, on les recherchait beaucoup pour en faire des manches de couteau. Je me suis permis d'emporter environ le quart des os qui composaient

le squelette d'un héros ; ma seule excuse pour ce sacrilège, est que, si je ne l'avais pas commis moi-même, le premier passant s'en serait rendu coupable pour en faire un usage profane, au lieu que je conserverai ces reliques avec un soin religieux.

¹⁴ Aventicum était la capitale de l'Helvétie romaine. Aventicum est aujourd'hui Avenches, situé près de Morat.

¹⁵ Julia Alpinula, jeune prêtresse, mourut peu de temps après son père, condamné à mort comme traître, par Aulus Cæcina, et dont elle essaya vainement d'obtenir la grâce. Son épitaphe a été découverte depuis plusieurs années ; la voici :

*Julia Alpinula
Hic jaceo,
Infelicitis patris infelix proles,
Dea Aventia sacerdos ;
Exorare patris necem non potui,
Male mori in fati illi erat,
Fixi annos XXIII.*

Je ne connais rien de plus touchant que cette inscription, aucune histoire ne présente un intérêt plus réel. Voilà des noms et des actions qui ne devraient jamais être oubliés ; on se les rappelle toujours avec une consolante émotion, quand on détourne son attention du tableau confus des batailles, qui excite parfois une espèce de fausse sympathie à laquelle succède enfin un vrai dégoût, résultat de cette ivresse passagère.

¹⁶ J'écris ceci en face du Mont-Blanc (3 juin 1816), qui même à cette distance éblouit mes yeux.

(20 juillet.) Aujourd'hui j'ai observé, pendant quelque temps et distinctement, la réflexion du Mont-Blanc et du mont Argentièr, dans le lac Léman ; je l'ai traversé dans mon bateau. La distance de ces montagnes au lieu où elles se réfléchissent, est de soixante milles.

¹⁷ La couleur du Rhône, à Genève, est d'un bleu plus foncé

que je n'en avais jamais observé dans aucune eau douce ou salée. J'en excepte la mer Méditerranée et l'Archipel.

¹⁸. Allusion au passage des Confessions de J. - J. Rousseau, dans lequel il parle de sa passion pour madame d'Houdetot, et de la longue promenade qu'il faisait chaque matin pour avoir le seul baiser que lui donnait la comtesse en le saluant. La description des sentiments qu'il éprouvait alors, peut être regardée comme la peinture la plus passionnée de l'amour. Néanmoins les impressions de l'amour sont telles, que les mots seront toujours insuffisants pour les exprimer : un tableau ne peut nous représenter l'Océan que d'une manière imparfaite.

¹⁹. Il faut se rappeler que ce ne fut point dans le temple, mais sur la montagne, que le divin fondateur du christianisme donna ses plus belles et ses plus touchantes doctrines.

Mais laissons la religion pour ne citer que l'éloquence humaine; ce n'est pas dans les murailles qu'ont été prononcées les discours les plus brillants et qui ont produit le plus d'effet. Démosthène haranguait les assemblées populaires; Cicéron parlait dans le forum. Cette circonstance devait influencer beaucoup sur les effets produits sur l'auditoire par ces orateurs célèbres, et même sur leurs propres émotions. Nous pouvons l'apprécier nous-mêmes en lisant dans nos appartements : certes, il y a une grande différence entre l'impression que peut causer la lecture de l'Iliade dans la boutique d'un libraire, et l'effet que l'on doit en éprouver lorsque l'on parcourt les collines qui entourent le port de Sigée, ou que, placé au bord des sources qui coulent au pied du mont Ida, l'on embrasse d'un seul coup d'œil la plaine, les fleuves et l'Archipel.

Après l'enthousiasme qu'excitent une foi ardente et les doctrines de ses partisans, s'il fallait rechercher les causes des rapides progrès du méthodisme (je ne prétends pas ici discuter si cette réforme est orthodoxe ou erronée), je crois qu'on les trouverait dans l'usage de prêcher en plein air, et dans les mouvements de l'éloquence naturelle et extemporanée de ses ministres.

Les musulmans, qui sont très-sincères dans leur religion (au moins les dernières classes de la société), et par conséquent très-susceptibles de l'exaltation religieuse, sont dans l'usage de réciter leurs prières dans quelque lieu qu'ils se trouvent aux heures fixées pour cet exercice : aussi les voit-on souvent s'agenouiller en plein air, sur la natte qu'ils portent toujours avec eux et qui leur sert de lit ou de coussin ; pendant tout le temps que dure l'oraison, ils sont entièrement absorbés en eux-mêmes, rien ne serait capable de les distraire, ils semblent ne vivre que pour prier. La dévotion franche de ces hommes, l'esprit religieux dont ils étaient animés dans ces moments, m'a fait plus d'impression qu'aucun culte rendu à la Divinité dans ses temples. J'ai vu presque toutes les religions pratiquées sous le soleil. J'y comprends toutes nos sectes anglicanes et les sectes grecques, catholiques, arméniennes, luthériennes, juives et mahométanes. Les nègres sont très-nombreux dans l'empire ottoman ; la plupart sont idolâtres, et ils exercent librement les rites de leur croyance. Pendant mon séjour à Patras, j'ai été témoin de quelques-unes de leur cérémonies ; et, autant que j'ai pu en juger, elles ressemblent tout-à-fait aux cérémonies du paganisme et n'ont rien de bien attrayant.

²⁰ L'orage auquel j'ai fait allusion ici, eut lieu le 13 juin 1816 à minuit, au milieu des monts Acrocérauniens ; j'ai été témoin de plusieurs qui ont été plus terribles que celui-ci, mais aucun ne fut plus beau.

²¹ « Ces montagnes sont si hautes, qu'une demi-heure après le soleil couché, leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on aperçoit de fort loin. »

ROUSSEAU, Nouvelle Héloïse, lettre 17.

Ce qui s'applique plus particulièrement aux montagnes qui sont au-dessus de la Meillerie.

« J'allai, à Vervay, loger à la Clef, et pendant deux jours j'y

restai sans voir personne; je pris pour cette ville un amour, qui m'a suivi dans tous mes voyages, et qui m'a fait établir le héros de mon roman : je dirai volontiers à ceux qui ont du goût, et qui sont sensibles : Allez à Vevay ; visitez le pays, examinez les sites; promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire et pour un Saint-Preux, mais ne les y cherchez pas. » (Confessions, liv. IV.)

Dans le mois de juillet 1816, j'ai fait un voyage autour du lac de Genève; j'ai visité avec la plus grande attention et le plus vif intérêt tous les lieux célébrés dans la Nouvelle Héloïse; et, autant que j'ai pu en juger, il m'a paru que Rousseau n'en avait pas exagéré les beautés. Il est impossible de voir Clarens et tous les lieux qui l'entourent, Vevay, Chillon, Boveret, Saint-Gingo, la Meillerie, Érian et le Rhône, sans être obligé d'avouer que ces sites étaient bien dignes des personnages que Rousseau y a mis en scène. Mais ce n'est pas tout encore : l'impression que causent au spectateur tous les environs de Clarens et les rochers de la Meillerie, est d'un ordre plus élevé que la sympathie pour une passion individuelle, dont le souvenir s'y rattache : c'est le sentiment de l'existence de l'amour dans tout ce qu'il peut offrir de grand et de sublime. Nous participons à sa gloire et à ses bienfaits. Le grand principe de l'univers est resserré dans ce lieu sans y être moins visible. Nous oublions un moment l'individualité qui nous en sépare, pour jouir de la beauté de ce tout.

Quand même Rousseau n'eût jamais écrit ni vécu, les mêmes associations d'idées n'en appartiendraient pas moins à ces lieux. En les adoptant, il a ajouté à l'intérêt de son ouvrage; en les choisissant pour y mettre en scène ses héros, il a prouvé qu'il en sentait toute la beauté : mais ces lieux ont fait, pour Rousseau, ce qu'aucun mortel ne pourrait jamais faire pour eux.

J'ai eu le bonheur (ou le malheur, comme on voudra) de traverser le lac par un temps d'orage, en allant de la Meillerie (où je séjournai quelque temps) à Saint Gingo. La tempête

ajoutait à la beauté de tout ce qui nous environnait ; cependant elle fit courir des dangers à notre bateau, qui était fort petit et trop chargé. Nous étions justement dans cette partie du lac, d'où celui de Saint-Preux et de madame de Wolmar gagna les rochers de la Meillerie, pour être à couvert de l'orage.

En arrivant sur le rivage de Saint-Gingo, nous vîmes que le vent avait été assez violent pour abattre plusieurs gros châtaigniers qui étaient plantés dans le bas de la montagne. Sur le bord opposé à Clarens est un château, les collines sont couvertes de vignobles entrecoupés de quelques petits bois d'un aspect très-pittoresque. Il y en avait un qui s'appelait le bosquet de Julie : il a été coupé par les moines de Saint-Bernard, à qui le terrain appartenait ; quoique le bosquet de Julie n'existe plus, et qu'il ait été converti en vignoble pour les misérables frélons d'une superstition exécrable, les habitants de Clarens montrent toujours la place qu'il occupait, et continuent de l'appeler d'un nom qui les a rendus célèbres et qui leur survivra.

Rousseau n'a pas été heureux pour la conservation des lieux où il avait placé ses créations idéales. Pour quelques tonneaux de vin, le prieur du grand St-Bernard a abattu plusieurs des bois consacrés par l'auteur de *Julie* ; et Buonaparte a fait sauter une partie des rochers de la Meillerie, pour agrandir la route du Simplon. Certainement cette route est superbe ; mais je ne puis me ranger tout-à-fait à l'avis de ceux à qui j'ai entendu dire : « La route vaut mieux que les souvenirs. »

²² Voltaire a habité Ferney, et Gibbon a séjourné à Lausanne.

²³ Larochevoucauld a dit : « Dans les malheurs de nos meilleurs amis, il y a toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. »

CHILDE-HAROLD.

CHANT QUATRIÈME.

Visto ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel monte che divide e quel che serra
Italia, e un mare e l'altro che la bagna.

Alessandro, *Stanza III.*



Venise, 3 janvier 1818.

A J. HOBHOUSE,
ÉCUYER.

MON CHER HOBHOUSE,

Après un intervalle de huit ans, entre la composition des premiers et des derniers chants de Childe-Harold, la conclusion de ce poème va être soumise au jugement du public. En me séparant d'un aussi vieil ami, il n'est pas extraordinaire que je m'adresse à un autre plus ancien et plus cher encore, qui a vu naître et finir le premier; à celui dont l'amitié éclairée, j'ose le dire sans me croire ingrat, a eu pour moi un charme bien au-dessus de toute la gloire que je pourrai devoir à Childe-Harold; à celui qui fut long-temps le compagnon de mes voyages, et dont la sollicitude ne m'a jamais abandonné dans mes maladies; toujours prêt à s'affliger de mes chagrins, ou à se réjouir de ma bonne fortune; franc dans ses conseils, et partageant volontiers mes dangers; à un ami souvent éprouvé et toujours fidèle, à vous enfin.

Je passe ici de la fiction à la vérité : ce poème est le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages. En vous le dédiant aujourd'hui, qu'il est complet, ou du moins terminé, je désire me faire honneur de mon intimité de plusieurs années avec un homme qui se distingue par ses talents, son savoir et les sentiments les plus nobles. Cè n'est pas à des âmes telles que les nôtres qu'il convient de donner ou de recevoir des flatteries ; mais les louanges de la sincérité ont toujours été permises à l'amitié. Si j'énumère ici toutes vos bonnes qualités, ou plutôt tout ce que je leur dois, ce n'est ni pour vous ni pour les autres, c'est pour soulager un cœur qui n'a pas été assez habitué à la bienveillance des hommes, pour voir froidement celle que lui témoigne un ami généreux. Le jour même de la date de cette lettre, qui est l'anniversaire du plus cruel de mes malheurs, mais qui ne sera plus capable de troubler ma tranquillité future, tant que vous daignerez m'accorder les consolations de votre amitié, et que je serai maître de toute la force de ma raison ; ce jour fatal sera désormais, pour vous et pour moi, la source d'un plus agréable souvenir. Il nous rappellera ce léger gage de reconnaissance que je voudrais vous consacrer, en mémoire de la rare

et constante affection dont vous m'avez honoré. Qui pourrait en avoir été l'objet, sans penser plus avantageusement de lui-même et de l'espèce humaine ?

Nous avons parcouru ensemble, à diverses époques, les contrées que la chevalerie, l'histoire et la fable ont rendues célèbres, l'Espagne, la Grèce, l'Asie mineure et l'Italie. Ce qu'Athènes et Constantinople étaient pour nous, il y a quelques années, Venise et Rome l'ont été plus récemment. Mon poème aussi, ou mon Pèlerin, ou l'un et l'autre si l'on veut, m'ont accompagné par-tout. Peut-être trouvera-t-on excusable la vanité qui me fait revenir avec tant de complaisance à mes vers ; pourrais-je ne pas tenir à un poème qui me lie en quelque sorte aux lieux qui l'ont inspiré, et aux objets que j'ai essayé de décrire ? Sans doute il semblera peu digne de ces contrées magiques et mémorables. Bien au-dessous de l'idée qu'on se forme des objets qu'on n'a jamais vus, il ne sera qu'un faible tableau pour celui qui le comparera à ses impressions immédiates. Cependant, comme gage de mon respect pour ce qui est vénérable, et de mon enthousiasme pour ce qui est glorieux, la composition de Childe-Harold a été pour moi une source de jouissances.

Je ne m'en sépare qu'avec une sorte de regret, dont, grâce à tout ce que j'ai éprouvé, j'étais loin de me croire susceptible pour des objets imaginaires.

Quant à ce qui regarde la conduite de ce dernier chant, le *Pèlerin* paraîtra encore moins souvent sur la scène que dans les chants précédents, et il sera presque fondu avec l'auteur parlant en son propre nom. Le fait est que je me lassais de tirer, entre Harold et moi, une ligne de séparation que chacun semblait décidé à ne pas apercevoir. C'est ainsi que personne ne voulait croire le Chinois de Goldsmith (*) un Chinois véritable. C'était vainement que je m'imaginais avoir établi une distinction entre le poète et le pèlerin : le soin même que je prenais de conserver cette distinction, et mon désappointement de la trouver inutile, nuisaient tellement à mon inspiration, que je résolus de l'abandonner, et c'est ce que j'ai fait. Les opinions qui se sont formées, et qui se formeront encore à ce sujet, sont aujourd'hui devenues tout-à-fait indifférentes. Qu'on juge l'ouvrage et non l'écrivain. L'auteur, qui n'a pas dans son esprit d'autres ressources que la réputation

(*) Voyez le *Citoyen du monde*, par Goldsmith.

passagère ou permanente due à ses premiers succès littéraires, mérite le sort des auteurs.

Dans le cours de ce chant, j'avais eu l'intention, soit dans le texte, soit dans les notes, de dire quelque chose de l'état actuel de la littérature italienne, et peut-être des mœurs de cette contrée; mais, resserré par les limites que je m'étais imposées, je trouvai bientôt que le texte était à peine suffisant pour retracer le tableau varié des objets extérieurs, et les réflexions qu'ils inspirent. Quant aux notes, excepté quelques-unes des plus courtes, c'est à vous que je les dois, mon cher Hobhouse : j'ai été forcé de les borner à l'explication qu'exige le texte.

C'est d'ailleurs une tâche assez délicate et difficile, que de dissenter sur la littérature et les mœurs d'une nation si peu semblable à elle-même. Cette tâche exige une attention et une impartialité qui nous forceraient de nous méfier de nos jugements, de les différer du moins pour mieux les discuter; cependant, nous ne sommes, ni vous ni moi, de frivoles observateurs, et nous pouvons nous dire assez familiarisés avec la langue et les usages du peuple au milieu duquel nous avons fait dernièrement un assez long séjour. En littérature comme en politique, l'esprit de parti

paraît si violent, qu'il serait presque impossible à un étranger de rester impartial. Il me suffira donc de citer ici la belle langue de l'Italie : « — *Mi pare che in un paese tutto poetico, che vanta la lingua più nobile ed insieme la più dolce, tutte le vie diverse si possono tentare; e che sinchè la patria di Alfieri e di Monti non ha perduto l'antico valore, in tutte essa dovrebbe essere la prima.* »

L'Italie a encore de grands noms : Canova, Monti, Ugo Foscolo, Pindemonti, Visconti, Morelli, Cincinnara, Albrizzi, Mezzophanti, Mai, Mustoxidi, Aglietti et Vacca, assurent à la génération présente une place honorable dans les diverses branches des arts, des sciences et des belles-lettres ; dans quelques-unes même, ils lui assurent la première. L'Europe... le monde... n'a qu'un Canova.

Alfieri a dit quelque part : *La Pianta-Uomo nasce più robusta in Italia che in qualunque altra terra.... e che gli stessi atroci delitti che vi si commettono ne sono una prova.* » Sans souscrire à la dernière partie de cette proposition, doctrine dangereuse, et à laquelle on pourrait d'abord répondre que les Italiens ne sont nullement plus féroces que leurs voisins, il faudrait être volontairement aveugle, ou ignorant, pour n'être pas frappé de l'extraordinaire capacité de

ce peuple, ou, si ce mot était admissible, de sa *capabilité*; quelle nation a une conception et une intelligence plus promptes? qui n'admire le feu de son génie, son sentiment du beau, et, au milieu de tous les désordres des révolutions continuelles, et du ravage de la guerre et du temps, sa soif de gloire et d'indépendance? Nous-mêmes, lorsque, faisant le tour des murs de Rome, nous entendîmes la simple lamentation des laboureurs, qui s'écriaient : « *Roma! Roma! Roma! non è più come era prima* », nous ne pûmes nous empêcher de remarquer le contraste de ce chant mélancolique avec les orgies et les grossières chansons des tavernes de Londres, sur le carnage du Mont-Saint-Jean, la trahison de Gênes, de l'Italie, de la France et du monde, par des hommes dont vous avez vous-même exposé la conduite dans un livre digne des meilleurs jours de notre histoire. Pour moi,

« *Non moverò mai corda*

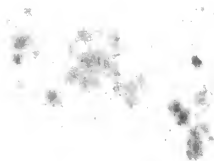
« *Ove la turba di sue ciancé assorda.* »

Il serait oiseux, pour les Anglais, d'examiner ce qu'a gagné l'Italie par la dernière translation des peuples, jusqu'à ce qu'on ait pu déterminer que l'Angleterre y a gagné quelque chose de plus

qu'une armée permanente, et la suspension de l'*habeas corpus*. Nous avons assez de nous occuper de nos propres affaires ; quant à ce que nous avons fait chez les autres, et sur-tout dans le Sud, « *en vérité, je vous le dis, nous en serons récompensés* », et peut-être bientôt.

Je vous souhaite, mon cher Hobhouse, un heureux et agréable retour dans cette patrie, dont les vrais intérêts ne peuvent être plus chers à personne qu'à vous ; je vous dédie ce poème complet, et je me dis encore une fois votre reconnaissant et affectueux ami,

BYRON.





Disegno per l'Ed. di Napoli R. A.

Disegno

RECLAME HANROLD.





LE PÉLERINAGE

DE

CHILDE-HAROLD.

CHANT QUATRIÈME.

I.

ME voici à Venise, sur le pont des Soupirs¹, entre un palais et une prison : je vois sortir la ville du milieu des vagues, comme si la baguette d'un enchanteur l'eût élevée tout-à-coup. Dix siècles étendent leurs sombres ailes autour de moi, et une Gloire mourante sourit à ces temps éloignés où maintes contrées subjuguées admiraient les monuments de marbre du lion ailé de Venise, qui avait assis son trône au milieu de ses cent îles.

II.

Elle semble la Cybèle des mers, apparaissant dans le lointain, couronnée d'un diadème de tours, et commandant avec majesté aux flots et aux divinités de l'Océan².... Telle, en effet, fut jadis Venise. Ses filles

avaient pour dot les dépouilles des nations, et le riche Orient versait dans son sein la pluie brillante de ses trésors. Revêtue de la pourpre, elle invitait à ses banquets les monarques glorieux d'une telle faveur.

III.

Les échos de Venise ne répètent plus les poésies du Tasse³; le gondolier ne chante plus en parcourant l'Adriatique. Rarement une douce mélodie vient charmer l'oreille de l'étranger. Les palais s'écroulent sur le rivage désert, et les jours de gloire sont passés pour Venise; mais toute sa beauté n'est pas éclipsée: les empires tombent, les arts disparaissent, la nature ne meurt pas. Elle n'a pas oublié combien Venise fut jadis agréable; Venise, le rendez-vous de tous les plaisirs, la ville des fêtes de l'Italie et de toute la terre.

IV.

Mais pour nous, enfants d'Albion, Venise a un charme plus grand que son nom consacré par l'histoire et par cette longue suite d'ombres illustres qui planent tristement sur les débris de la ville privée de ses doges et de ses grandeurs. C'est pour nous un trophée qui ne périra point avec le Rialto; *Shylock*, *Pierre* et *Othello* ne peuvent se perdre dans le torrent des âges. Ce sont là les pierres centrales de ce monument! et tout serait détruit, que le rivage solitaire serait encore peuplé pour nous.

V.

Les êtres qu'enfante le génie ne sont pas formés

d'argile : immortels dans leur essence , ils produisent et multiplient en nous une clarté plus brillante et une existence plus chérie. Tout ce que la destinée interdit à la vie monotone dans notre esclavage mortel , ces créations imaginaires nous l'accordent ; elles exilent d'abord les objets de nos dégoûts ; et , pour les remplacer , elles versent dans nos jeunes cœurs déjà flétris une fraîcheur nouvelle qui en remplit le vide.

VI.

Voilà ce qui console la jeunesse dans ses espérances déçues , et le vieillard dans ses tristes loisirs. Ce sentiment a dicté plus d'une page , et peut-être celle que je compose en ce moment. Ah ! pourtant il est des objets réels qui l'emportent sur les créations de cette féerie ; ils sont plus beaux en formes et en couleurs que nos cieux imaginaires , et que ces astres bizarres dont la muse ingénieuse sait orner son univers fantastique.

VII.

Je les ai vus ces objets réels , ou peut-être je les ai rêvés..... N'y pensons plus..... pourquoi s'offrirent-ils à mes yeux comme la vérité , pour disparaître ensuite comme des songes ? Hélas ! quoiqu'ils aient été d'abord , maintenant ils ne sont pour moi que des songes. Je pourrais les remplacer , si je voulais.... Mon esprit peut produire encore des formes semblables à celles que j'ai cherchées et trouvées parfois. Mais j'y renonce... la raison , qui se réveille en moi , repousse ces fantômes comme de vaines erreurs : d'autres voix me parlent , d'autres objets m'entourent.

VIII.

J'ai appris d'autres langues; j'ai cessé d'être étranger dans des pays qui ne sont pas ma patrie; l'esprit qui sait être lui-même, n'est surpris d'aucun changement, et il ne lui est pas difficile de trouver une patrie au milieu des hommes, hélas!.... et même sur des rives inhabitées. Je suis né cependant dans une contrée dont les hommes sont justement fiers d'y avoir reçu le jour; si j'abandonne à jamais cette île, séjour sacré de la sagesse et de la liberté; si je vais chercher une autre patrie au-delà des mers.... J'aimais la mienne, peut-être !

IX.

Et si je dépose mes cendres dans une terre étrangère, mon ombre retournera dans ma patrie, pourvu que l'ame, séparée du corps, puisse se choisir un asyle. Je conserve la douce espérance d'être nommé quelquefois par ma postérité dans ma langue maternelle : mais si c'est trop prétendre et trop me flatter; si, semblable au bonheur de ma vie, ma gloire ne brille qu'un moment pour s'évanouir aussitôt; si la froide main de l'oubli efface mon nom du temple où les morts sont honorés par les nations....

X.

Eh bien ! que le laurier couronne un front plus glorieux, et qu'on grave sur ma tombe l'épithaphe du Spartiate :

LACÉDÉMONE EUT PLUS D'UN FILS MEILLEUR QUE LUI !

Cependant je ne demande aucune sympathie, je

n'implore aucune pitié; les épines que j'ai cueillies viennent de l'arbre que j'ai planté : si elles ont déchiré et fait saigner mon cœur, je devais savoir quels fruits produiraient mes semences.

XI.

L'Adriatique, condamnée au veuvage, pleure aujourd'hui son époux; son mariage annuel n'est plus renouvelé, et le Bucentaure dépérit comme un vêtement négligé. Saint-Marc voit encore son lion dans le lieu qu'il occupait jadis⁵, mais il n'est plus qu'une dérision de la honte de Venise, dans cette place où un empereur parut en suppliant, pendant que la cité, fille des mers, admirée et enviée par les monarques, était une reine riche d'une dot sans pareille.

XII.

Où s'est humilié Frédéric de Souabe, là règne aujourd'hui François d'Autriche⁶! Un empereur foule d'un pied superbe le pavé de marbre sur lequel un empereur fléchit le genou; les royaumes deviennent des simples provinces; les fers enchaînent des villes qui donnaient jadis des lois. Les nations descendent des hauteurs escarpées de la puissance; après qu'elles ont brillé quelque temps au soleil de la gloire, elles sont précipitées tout-à-coup comme l'avalanche qui se détache de la ceinture des monts.

Hélas! où est l'aveugle Dandolo? ne peut-il revivre pour une heure, ce chef octogénaire, et vainqueur de Byzance?

XIII.

On admire encore ces coursiers d'airain devant le portique de Saint-Marc, et leurs colliers dorés réfléchissent les rayons du soleil; mais la menace de Doria^s ne s'est-elle pas accomplie? les coursiers ne sont-ils pas *bridés*?... Venise vaincue a vu finir ses treize siècles de liberté, et disparaît, comme une plante marine, sous les vagues d'où elle était sortie. Ah! mieux vaudrait pour elle d'être abymée sous l'Océan, et de fuir, dans ses profondeurs, ces ennemis étrangers dont sa soumission obtient un infame repos.

XIV.

Dans sa jeunesse elle se couvrit de gloire et fut une nouvelle Tyr. Son mot le plus populaire avait été inventé par la victoire : le *Planteur du lion*⁹; c'est ainsi qu'on nommait l'enseigne de sa puissance, qu'elle portait à travers le feu et le sang sur la terre et les mers de son empire, faisant chaque jour de nouveaux esclaves, sans cesser d'être libre, et formant le véritable rempart de l'Europe contre les Ottomans. J'en atteste Candie, la rivale de Troie, et vous, flots immortels qui vîtes le combat de Lépante! car voilà des noms à l'abri des outrages du temps et de la tyrannie.

XV.

Brisées comme des statues de verre, les nombreuses images des anciens-doges sont réduites en poudre; mais le vaste et somptueux palais qui leur servit de demeure, nous retrace encore leur ancienne splen-

deur. Leur sceptre, et leur épée rongée par la rouille, ont passé dans des mains étrangères. O charmante Venise! tes palais déserts, tes rues solitaires, et ces visages du Nord qui te rappellent trop souvent quels sont les hommes qui t'ont imposé des fers, tout contribue à répandre un sombre nuage sur tes murs chéris.

XVI.

Lorsque les Athéniens furent vaincus à Syracuse, et que mille soldats enchaînés subirent le sort de la guerre, ils durent leur délivrance à la Muse de l'Attique¹; ses chants harmonieux furent leur seule rançon loin de leur terre natale. Au son de leurs hymnes tragiques, voyez le char du vainqueur surpris s'arrêter aussitôt! les rênes et le glaive inutile échappent à ses mains; il fait détacher les fers des captifs, et leur dit de remercier le poète dont les vers leur valent la liberté.

XVII.

C'est ainsi, Venise, quand tes droits ne seraient pas mille fois plus justes, quand même tes triomphes seraient oubliés, c'est ainsi que les chants divins de ton barde favori, et ton amour pour Tasse, auraient dû rompre les fers dont les tyrans t'ont chargée. Tes malheurs sont la honte des nations européennes, mais la tienne sur-tout, Albion! la reine de l'Océan devrait-elle abandonner les enfants de l'Océan? que la chute de Venise te fasse penser à la tienne, malgré le rempart des flots qui t'entourent.

BYRON. — *Tome II.*

XVIII.

J'aimai Venise dès mon enfance. Elle était pour mon cœur une ville enchantée, s'élevant du milieu de la mer, comme le palais des eaux, séjour de la joie et rendez-vous des richesses. Otway, Ratoliff, Schiller, Shakspeare¹², avaient gravé son image dans mon esprit: et, quoiqu'en la voyant je n'aie plus trouvé qu'une ville de deuil, je n'ai pas cessé de l'aimer; peut-être m'est-elle plus chère encore par ses infortunes que si elle était toujours une merveille et la superbe reine des flots.

XIX.

Je puis repeupler Venise avec le passé.... et il lui reste encore assez du présent pour satisfaire l'œil, la pensée et la méditation mélancolique; peut-être même plus que je ne cherchais et n'espérais trouver dans ses murs: ô Venise! quelques-uns des plus heureux moments du tissu de ma vie te doivent leurs couleurs: s'il n'était pas des sentiments qui ne peuvent être engourdis par le temps, ni ébranlés par la douleur, tous les miens seraient déjà froids et muets.

XX.

Dans les Alpes, les sapins¹³ les plus élevés et les plus touffus croissent de préférence sur les rochers les moins abrités et les plus voisins des nuages. Leurs racines se nourrissent sous la pierre stérile, et aucune couche de terre ne sert à les soutenir contre les ouragans furieux qui assaillent les monts; leurs troncs,

toujours parés de leur feuillage, défient avec orgueil la tempête mugissante, et s'élèvent peu à peu à une hauteur digne de la cime escarpée dont le granit sauvage a servi de berceau à ces géants de la forêt : telle est une ame courageuse.

XXI.

La vie et la douleur jettent surtout de profondes racines dans les cœurs solitaires et désolés : le chameau supporte sans se plaindre les plus pesants fardeaux, et le loup sait mourir en silence.... De tels exemples nous seraient-ils donnés en vain ? Si des animaux d'une race ignoble, et sauvages, souffrent avec résignation, ne pourrions-nous pas, nous, formés d'éléments plus nobles, braver les malheurs de la vie ?... Ce n'est qu'un jour.

XXII.

Toute douleur détruit ou est détruite par celui qu'elle atteint. Quelques hommes, ranimés par une espérance nouvelle, retournent dans les mêmes sentiers, et reviennent avec ardeur à leurs premiers projets, semblables à l'insecte qui renouvelle sa toile déchirée par une main ennemie ; d'autres, courbant humblement la tête, sont victimes d'une vieillesse prématurée, se flétrissent avant le temps, et périssent avec le roseau qui leur servit d'appui ; d'autres, enfin, appellent à leur secours la religion, le travail, la guerre, la vertu ou le crime, suivant que leurs anies sont faites pour s'abaisser ou pour s'élever.

XXIII.

Mais c'est en vain qu'on a dompté ses douleurs ; leurs atteintes nous laissent une trace semblable au dard d'un scorpion, à peine aperçue, mais imprégnée d'une amertume toujours nouvelle : les objets les plus futiles peuvent même faire retomber sur le cœur le poids cruel dont il eût voulu s'alléger à jamais : un son inattendu, un accent mélodieux, une soirée d'été ou de printemps, une fleur, le vent, la mer.... rouvriront nos blessures, et viendront ébranler la chaîne électrique qui nous entoure de ses invisibles anneaux.

XXIV.

Quelle en est la cause secrète ? Nous l'ignorons ; et il nous est impossible de suivre jusqu'au nuage qui le recélait, ce tonnerre qui vient frapper notre ame ; nous ne sentons que ses nouveaux coups, et ne pouvons effacer la noire et douloureuse trace qu'il laisse après lui. Coups perfides qui, au milieu des objets qui nous sont les plus familiers, et lorsque nous nous y attendons le moins, évoquent pour nous des spectres qu'aucun exorcisme ne peut chasser : c'est un ami infidèle ou indifférent, une amante qui n'est plus, dont l'ombre nous apparaît tout-à-coup ; nous revoyons ceux que nous pleurons, ceux que nous aimons, ceux que nous avons perdus ; hélas ! le nombre en est à-la-fois trop grand et trop petit.

XXV.

Mais mon ame s'égare ; je la rappelle pour méditer parmi les décombres, ruine vivante, moi-même, au

milieu des ruines ; je cherche les restes des empires détruits et les vestiges d'une grandeur passée, sur une terre qui fut si puissante aux jours de sa gloire ; qui n'a pas cessé d'être si ravissante, et qui le sera toujours ; terre de prédilection où la nature se plut à modeler de ses célestes mains le type des héros, des hommes libres, de la beauté, du courage, des maîtres de la terre et des mers, république de rois, et citoyens, et Rome.

XXVI.

Depuis ce temps, belle Italie, tu fus toujours et tu es encore le jardin de l'univers ; les arts et la nature t'embellissent à l'envi : tu n'es plus qu'un désert en comparaison de ce que tu fus ; mais qui peut encore te le disputer en attraits ? les ronces même que tu produis sont belles, et ton sol aride est plus riche que les terres les plus fertiles des autres climats ; ta ruine est un trophée de la gloire, et les débris qui te couvrent sont ornés d'un charme que rien ne peut t'enlever.

XXVII.

La lune paraît : cependant il n'est pas nuit ; les derniers rayons du soleil couchant lui disputent le ciel. Une mer de lumière se répand sur les cimes bleuâtres des monts de Friuli ; le firmament est pur et sans nuage, mais il semble composé de mille couleurs brillantes ; on croirait qu'il va former un vaste arc-en-ciel à l'occident, où le jour qui finit se réunit à l'éternité. Du côté opposé, le pâle croissant de

Diane flotte dans une atmosphère d'azur, comme une île aérienne séjour des bienheureux !

XXVIII.

Une seule étoile l'accompagne et règne avec la lune sur une moitié de la voûte des cieux ¹⁴ ; mais les flots de lumière que versent les rayons de Phébus, demeurent sur les hauteurs des Alpes Rhétiennes, comme si le jour et la nuit refusaient de céder l'un à l'autre, jusqu'à ce que la nature vienne réclamer l'exécution de ses lois..... Leurs couleurs réunies donnent aux flots de la Brenta, la teinte de pourpre d'une rose naissante dont la corolle se reproduirait dans un ruisseau, comme le ciel qui se réfléchit dans cette onde paisible et lui fait partager son éclat.

XXIX.

Les derniers feux du soleil et les clartés plus pâles de l'astre des nuits déploient toutes les variétés de leurs reflets magiques ; mais déjà la scène a changé ; une ombre plus obscure a jeté son manteau sur les montagnes. Le jour qui cède meurt comme le dauphin à qui chaque transe de son agonie donne une couleur nouvelle, et toujours plus éclatante, jusqu'à son dernier soupir..... C'en est fait ; partout dominent les ombres de la nuit !

XXX.

Quel est ce tombeau que j'aperçois dans Arqua, et qui s'élève sur quatre colonnes ? Dans ce sarcophage reposent les cendres de l'amant de Laure. C'est ici que se rendent ceux qui aiment les chants harmo-

nieux de Pétrarque, les pèlerins de son gémie. C'est lui qui voulut donner une langue à son pays, et l'arracher au joug de ses barbares oppresseurs. Ce fut en arrosant de ses larmes cet arbre qui porte sur son écorce le nom de sa maîtresse, qu'il composa les vers qui lui assurent l'immortalité ¹⁵.

XXXI.

Ses cendres sont à Arqua, village situé au milieu des montagnes, et dans lequel il passa les derniers jours de sa vie ¹⁶ : c'est avec un honorable orgueil que les habitants d'Arqua offrent aux regards des étrangers sa demeure et son monument; simples l'un et l'autre, mais d'une noble simplicité, ils font naître un sentiment qui est plus en harmonie avec ses chants que celui qu'exciterait une pyramide érigée sur sa tombe.

XXXII.

Le paisible hameau qu'il avait choisi pour sa retraite, est un de ces lieux qu'on croirait créés pour les hommes qui ont senti leur mortalité, et qui, déçus dans leurs espérances, ont cherché un refuge dans l'ombrage touffu d'une verte colline; de là ils n'aperçoivent que dans le lointain les villes bruyantes qui ne peuvent plus tenter leurs cœurs désabusés. Un beau jour vaut pour eux une fête.

XXXIII.

Ils admirent les montagnes, les bocages, les fleurs, et l'éclat du jour réfléchi dans une onde au mélodieux murmure; ils aiment à oublier, sur ces rives,

la fuite rapide des heures, et coulent des jours purs comme son limpide cristal; s'abandonnant à une aimable langueur, qui ressemble à la paresse, mais qui a aussi sa philosophie. Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui devrait nous apprendre à mourir. Là nous ne trouvons point de flatteurs, et la vanité ne vient point nous y prêter son perfide secours.

XXXIV.

Quand il est seul, l'homme ne peut converser qu'avec Dieu, ou bien, peut-être, avec des démons¹⁷, qui viennent déclarer une guerre fatale à nos meilleures pensées, et faire leur proie de ces cœurs mélancoliques qui, bizarres dès leur enfance, ont toujours aimé le séjour de la terreur et des ténèbres. Se croyant prédestinés à d'éternelles douleurs, ils se figurent le soleil souillé de sang; la terre n'est pour eux qu'un tombeau, le tombeau qu'un enfer: leur imagination exagère encore les tourments et l'horreur du Tartare lui-même.

XXXV.

O Ferrare! le gazon croît dans tes vastes rues, dont la symétrie indique bien qu'elles ne furent pas destinées à la solitude; on dirait qu'une malédiction est empreinte sur le séjour de tes souverains: pendant un siècle, tes murs florissants virent régner ces princes de l'antique maison d'Est, tour-à-tour tyrans ou protecteurs (suivant les caprices des petites puissances,) de ceux qui se couronnaient du laurier que le front du Dante seul avait porté avant eux.

XXXVI.

Le Tasse est à - la - fois leur gloire et leur honte ! salut à ce barde divin ! mais remarquez la loge obscure qu'Alphonse donna pour demeure à son poète ; voyez combien la renommée a coûté au chantre d'Armide. Le misérable despote ne put parvenir à éteindre le feu des muses dans cette ame outragée, qu'il voulut en vain confondre avec des maniaques dans un véritable enfer. Les rayons de sa gloire ont dissipé tous les nuages qui l'entourèrent.

XXXVII.

Son nom fera couler à jamais les larmes, et sera proclamé immortel, tandis que le tien, Alphonse, serait dévoué à l'oubli, et resterait dans la vile poussière, qui est tout ce qui survit de ta race orgueilleuse, si tu ne formais dans la chaîne des malheurs du Tasse, un anneau qui nous force de penser à ta misérable cruauté, et de prononcer ton nom avec mépris. Qu'es-tu aujourd'hui, dépouillé de la pompe qui t'environnait sur le trône ? né dans tout autre rang, tu eusses à peine été digne de servir d'esclave à celui dont tu fus le persécuteur.

XXXVIII.

Oui ! tu étais né pour te traîner dans les obscurs détails de l'existence, semblable à ces vils animaux qui vivent et meurent ignorés, si ce n'est que tu reçus le jour dans une tanière plus somptueuse ; tandis que lui, le front paré de l'auréole de la gloire, resplendissait déjà et nous éblouit encore malgré tous ses ennemis,

les envieux de la Crusca, et ce Boileau¹⁸ qui voyait avec un dépit jaloux tous les chants qui faisaient honte à la lyre barbare de sa patrie, cette lyre dont tous les aigres sons affligent l'oreille, ou endorment par leur monotonie.

XXXIX.

Paix à l'ombre outragée de Torquato ! son sort a été de servir de but aux traits empoisonnés de la haine pendant sa vie et après sa mort ; mais aucun de ces traits n'a pu l'atteindre. O toi, qui n'as pu être encore surpassé par aucun barde de la moderne Europe ! chaque année renouvelle par milliers les habitants de la terre ; combien de temps encore les flots des générations se succéderont-ils, sans pouvoir nous offrir un génie tel que le tien ? en vain on t'opposerait tous les rayons condensés de la gloire de nos poètes, ils ne pourraient former un soleil digne de t'être comparé.

XLI.

Mais, tout grand que tu es, tu as trouvé des rivaux dans tes devanciers, les chantres de l'enfer et de la chevalerie. Le premier, honneur de la Toscane, chanta la *divine comédie* ; l'autre, égal en mérite au Florentin, le Walter Scott du midi, est ce barde dont le pinceau magique sut créer un monde nouveau, et, comme l'Arioste du Nord, célébrer l'amour, les belles, les troubadours, et les prouesses des chevaliers.

XLII.

Le foudre arracha le laurier factice qui couronnait le buste de l'Arioste¹⁹ ; et le feu du ciel ne fut pas

injuste; car la vraie couronne que tressent les mains de la gloire ²⁰, appartient à un arbre qu'aucun tonnerre ne peut atteindre: le laurier artificiel était plutôt un déshonneur pour le front du favori des Muses; mais, si la superstition affligeait quelqu'un de ses admirateurs, qu'il sache que la foudre ²¹ sanctifie tout ce qu'elle touche, et que cette tête est maintenant doublement sacrée.

XLII.

Italie! O Italie ²²! tu as reçu le don fatal de la beauté, qui est devenu pour toi une source de malheurs; la douleur et la honte ont sillonné ton front jadis si radieux, et tes annales sont gravées en caractères de flammes. Pourquoi les dieux ne t'ont-ils pas douée de moins d'attraits ou de plus de force pour défendre tes droits et repousser au loin les brigands qui viennent en foule répandre ton sang et se baigner dans les larmes que t'arrachent tes infortunes?

XLIII.

Tu pourrais alors te faire redouter davantage; ou, moins belle et moins riche, tu serais moins enviée; tu connaîtrais le bonheur et tu n'aurais pas à pleurer sur tes charmes funestes. Tu ne verrais plus se succéder ces torrents de soldats que les Alpes ne cessent de précipiter dans tes vallées, et ces hordes féroces de dévastateurs qui viennent se désaltérer dans les ondes sanglantes du Pô. L'épée étrangère ne serait plus ta triste défense; vaincue ou triomphante, tu ne serais plus condamnée à être l'esclave de tes protecteurs ou de tes ennemis.

XLIV.

Dans les voyages de ma jeunesse, j'ai parcouru la route mélancolique ²³ que trace ce Romain l'ami d'un des fils immortels de Rome, l'ami de Cicéron ; à l'aide d'un zéphyr propice, mon navire fendait légèrement les flots ; j'apercevais Mégare devant moi ; derrière était Ægine, à ma droite le Pirée, et Corinthe à ma gauche ; j'étais penché sur la proue, et, comme Sulpicius, je contemplais l'aspect affligeant de tant de ruines.

XLV.

Car le temps n'a pas reconstruit ces villes démolies, il n'a fait qu'élever sur leurs débris informes des huttes de Barbares qui en rendent l'aspect plus triste et donnent un prix de plus aux derniers rayons qui nous restent des jours de leur splendeur éclipsée et aux pierres éparses qui attestent leur antique puissance.

Le Romain voyait déjà, de son temps, ces tombeaux, ces vastes tombeaux de villes, qui inspirent une si cruelle surprise ; et sa description, qui nous est parvenue, porte avec elle la leçon morale qu'il trouva dans un semblable pèlerinage.

XLVI.

J'ai devant moi cette lettre éloquente ! Aux villes dont il déplorait la décadence, et que j'ai vues complètement devastées, j'ajoute, hélas ! la ruine de sa propre patrie ! oui, Rome, Rome impériale a courbé aussi sa tête sous les orages : je la vois prosternée dans

la noire poussière de ses décombres; nous foulons aux pieds le cadavre de ce géant ²⁴ des cités, et les restes d'un empire dont les cendres ne sont pas encore refroidies!

XLVII.

Cependant, Italie, vainement l'histoire de tes fautes serait répétée sans cesse par toutes les nations: reine des arts, comme tu l'as été de la guerre, ton bras redoutable fut autrefois notre sauvegarde, tu es encore notre guide; mère de notre religion, les peuples s'agenouillent à tes pieds, pour obtenir les clefs du ciel! L'Europe repentante de son parricide brisera un jour tes fers. Je crois voir déjà reculer avec épouvante les flots de Barbares qui ont inondé tes campagnes; je les entends implorer ta pitié!

XLVIII.

Mais l'Arno nous appelle aux murailles de marbre, où l'Athènes de l'Etrurie demande et obtient un tendre intérêt, pour ses palais dignes des fées. Des collines disposées en amphithéâtre forment sa ceinture; l'épi de Cérès, le pampre de Bacchus et l'arbre de Minerve lui prodiguent leurs trésors; l'Abondance, portant sa corne, source de richesses, lui sourit avec amour. Sur les rives où l'Arno arrose avec joie cette terre féconde, naquit le luxe moderne du commerce; les sciences ensevelies sortirent de leurs tombeaux, et y eurent luire une nouvelle aurore.

XLIX.

C'est ici que la déesse de Paphos aime sous le

marbre et remplit l'air qui l'entoure, de l'éclat de sa beauté ²⁵. Nous dévorons ses formes divines, dont l'aspect nous communique une partie de son immortalité; le voile des cieus est à demi soulevé pour nous : immobiles devant elle , nous contemplons dans les contours de ce corps, et dans les traits de ce visage, ce que peut le génie de l'homme , plus parfait ici que la nature; nous envions aux adorateurs de Vénus, cette flamme intérieure qui rendait leur ame capable de créer et d'animer une semblable divinité.

L.

Nous la regardons avec surprise, et détournons la tête, éblouis et enivrés par tant de beauté, jusqu'à ce que le cœur s'égare, trop plein de son admiration; enchaînés comme des captifs au char triomphal de l'Art, il nous en coûte de nous éloigner. Loin de moi les mots et les termes précis; fastidieux jargon du trafiquant de marbre, et que la pédanterie fait admirer à la sottise. J'ai des yeux : mon cœur, qui bat, confirme le jugement du berger dardanien.

L J.

Est-ce sous cette forme, ô Vénus, que tu te montras à Pâris, et à Anchise mille fois plus heureux, ou bien dans tout l'éclat de ta divinité, comme lorsque tu vois tomber à tes pieds le dieu de la guerre? Mars contemple ton front comme un astre, assis sur tes genoux, et ne pouvant détourner sa vue qui s'enivre de tes célestes attraits ²⁶, pendant que de ta bouche vermeille s'échappent, comme d'une urne, des baisers de

feu qui parcourent ses paupières , son front , et ses lèvres frémissantes.

LII.

Troublés et muets dans l'amour qui les embrase , les dieux ne peuvent trouver dans leur divinité des transports plus parfaits , ni exprimer ce qu'ils éprouvent ; ils ne sont plus que de simples mortels. Il est dans la vie de l'homme , des moments dignes des plus doux plaisirs de l'Olympe ; mais le poids de la terre retombe bientôt sur nous..... n'importe ; nous pouvons rappeler ces visions , et créer de ce qui fut , ou de ce qui pourrait être , des formes dignes de ta statue , ô Cypris , et semblables à des dieux.

LIII.

Je laisse à la plume savante des connaisseurs , à l'artiste et à son froid copiste , le soin de nous décrire avec leur goût accoutumé les contours gracieux , les courbures voluptueuses de ce marbre animé ; de nous décrire enfin ce qui ne peut être décrit. Que jamais leur souffle impur ne vienne troubler le cristal limpide sur lequel se réfléchit à jamais pour moi ce chef-d'œuvre de la sculpture ; miroir fidèle du rêve le plus ravissant qui soit descendu du ciel dans mon âme.

LIV.

L'enceinte sacrée de Santa-Croce ²⁷ contient des cendres qui la sanctifient doublement , et qui seraient elles seules un gage d'immortalité , quand il ne resterait que le souvenir du passé et une partie des dé-

poilles de ces génies sublimes qui sont allés se réunir au chaos; ici reposent les ossements d'Angelo, d'Alfieri, et de Galilée, célèbre par ses malheurs et par la connaissance des sphères célestes²⁸; c'est ici que le corps de Machiavel retourna à la terre dont il avait été formé²⁹.

LV.

Voilà quatre génies qui, comme les éléments, suffiraient pour créer un autre univers. O Italie! le temps, qui a déchiré en mille lambeaux ton manteau impérial, a refusé à toute autre contrée la gloire de voir sortir des grands hommes de ses ruines; ta décadence est encore imprégnée d'une force divine qui te couronne de son rayon reproducteur. Canova est un descendant digne de tes grands hommes d'autrefois.

LVI.

Mais où reposent les trois plus illustres enfants de l'Etrurie, Dante, Pétrarque, et l'auteur des *Cent nouvelles d'amour*, cet esprit créateur qui les suit de près, le barde de la prose? où sont déposés leurs ossements pour être distingués du vulgaire après leur mort comme durant leur vie? Leur cendre est-elle ignorée? Les marbres de leur patrie n'ont-ils rien à nous apprendre? ses carrières n'avaient-elles pas de quoi leur consacrer un buste? n'ont-ils pas confié leurs restes à la terre qui leur donna le jour?

LVII.

Ingrate Florence! Dante repose loin de tes murs³⁰, et, comme Scipion, il est enseveli sur un rivage qui

te reproche ton injustice ³¹. Dans les horreurs de la guerre civile, tes citoyens factieux proscrivent le poète dont leurs petits neveux agités par un vain remords adorent le nom sacré. Le laurier qui fut posé sur le front de Pétrarque ³² avait crû sur un sol étranger et lointain. Sa vie, sa gloire, son tombeau, ne t'appartenaient pas, quoiqu'on te les ait ravis.

LVIII.

Bocace ³³ du moins a laissé sa poussière à sa patrie ; il est placé sans doute au milieu des grands hommes qu'elle a produits, et l'hymne religieux des morts se répète souvent avec amour sur la tombe de celui qui forma la langue harmonieuse des Toscans ; cette langue, véritable musique, dont chaque son est une mélodie, cette poésie des discours des hommes ? Non. La tombe de Bocace a essuyé les outrages de l'hyène du fanatisme, elle ne trouva pas même place parmi les morts obscurs, où elle aurait pu réclamer un soupir du passant qui aurait lu son épitaphe.

LIX.

Santa-Croce est privé de ces cendres illustres ; mais elles n'en sont que mieux remarquées, de même qu'aux funérailles de César l'absence de l'image de Brutus n'en rappela que mieux à Rome le plus grand de ses enfants. Plus heureuse Ravenne, dernier rempart de l'empire chancelant ! c'est sur son antique rivage que dort l'immortel exilé ! Arqua refuse aussi de céder les restes du barde qu'elle est fière de pos-

séder; Florence réclame en vain en pleurant les dépouilles terrestres de ceux qu'elle bannit.

LX.

Que sont pour nous la pyramide de pierres précieuses³⁴, le porphyre, le jaspé, l'agate et les marbres de toutes couleurs qui couvrent les ossements de ses princes marchands? Ces marbres somptueux qui protègent la tête des rois, ne sont jamais foulés avec autant de respect et de recueillement que le vert gazon dont la fraîcheur est entretenue par une rosée brillante du reflet des étoiles, modeste monument de ces morts dont les noms seuls sont des mausolées pour la Muse.

LXI.

Voilà sur les bords de l'Arno le superbe palais où le cœur et les yeux peuvent admirer toutes les merveilles rassemblées à l'envi par la sculpture et par sa sœur qui dispose des couleurs de l'arc-en-ciel. Mais je ne les recherche guère; mon cœur a toujours préféré les beautés naturelles que nous présentent les campagnes, aux beautés de l'art dans les galeries. Un chef-d'œuvre reçoit l'hommage de mon âme; mais elle ne lui accorde pas tout l'enthousiasme dont elle est susceptible, car ses goûts l'entraînent ailleurs.

LXII.

J'erre plus volontiers sur les bords du lac de Trasimène et dans ses défilés si funestes à la témérité des Romains: c'est ici que ma mémoire me retrace les ruses guerrières du général carthaginois et son adresse

à engager ses ennemis entre les montagnes et le rivage. Je crois voir la mort éclaircir leurs rangs et le désespoir s'emparer des plus braves ; les flots de leur sang grossissent les torrents qui inondent au loin la plaine où sont renversées des légions entières, semblables à une forêt déracinée par les vents des montagnes.

LXIII.

Telle fut l'ardeur des soldats dans ce jour mémorable, telle est la rage frénétique de la guerre, qui absorbe toutes les pensées dans celle du carnage, que pendant la bataille un tremblement de terre ne fut point remarqué par les combattants. Aucun d'eux ne s'aperçut que la nature était ébranlée sous ses pieds, et que la plaine s'entr'ouvrait pour engloutir ceux qui, étendus sur leurs boucliers, attendaient les honneurs d'un monument funèbre : telle est la fureur qui aveugle les peuples armés les uns contre les autres ³⁵!

LXIV.

La terre était alors pour ces braves un navire rapide qui les transportait à l'éternité ; ils voyaient bien l'Océan autour d'eux, mais ils n'avaient pas le temps d'observer les mouvements de leur vaisseau : les lois de la nature étaient suspendues en eux ; ils ignorent cette terreur qui règne partout lorsque les montagnes tremblent ; moments d'épouvante où les oiseaux abandonnant leurs nids vont chercher un refuge jusque dans les nuages ; où les troupeaux mugissants chancellent dans les vallées agitées comme les vagues

de la mer, et l'effroi de l'homme n'est exprimé que par un sombre silence.

LXV.

Trasimène offre aujourd'hui un tableau bien différent. Son lac semble une nappe d'argent, et sa plaine n'est plus sillonnée que par le soc de la charrue. Ses arbres antiques sont aussi nombreux que les morts qui couvraient cette terre sous laquelle s'entrelacent leurs racines; un ruisseau, un faible ruisseau dont l'onde limpide coule sur un lit étroit, a pris son nom de la pluie de sang qui arrosa la terre le jour de ce carnage. Le *Sanguinetto* nous indique le lieu où le sang inonda la plaine et rougit l'onde attristée.

LXVI.

Mais toi, Clitumne ³⁶, jamais une onde plus belle que ton cristal vivant n'invita la Naïade à se mirer et à baigner ses membres gracieux; tu entretiens le vert gazon de tes rives où vient paître le taureau blanc comme le lait, dieu le plus digne d'une source paisible. Ah! sans doute le carnage n'a jamais profané une onde si pure et si transparente, qui sert de bain et de miroir aux jeunes beautés.

LXVII.

Non loin de tes bords fortunés, ô Clitumne, un temple construit, dans des proportions légères et délicates, sur la pente douce de la colline, consacre ta mémoire; c'est là que ton cours semble encore ralentir. On y voit souvent boudir le poisson aux écailles luisantes; parfois un nénuphar, détaché de sa tige,

vogue doucement jusqu'au lieu où , avant de descendre sur un lit moins élevé , les flots habillards font entendre leur murmure confus.

LXVIII.

Ne vous éloignez pas sans rendre hommage au génie du lieu : si un plus doux zéphyr vient soudain caresser votre front , c'est lui qui vous l'envoie. Si votre cœur s'émeut pendant que vous contemplez la verdure qui borde le rivage ; si la fraîcheur de ce tableau champêtre lui communique son charme , et le dépouille de l'aride poussière des fatigues de la vie , pour le purifier un moment par cette ablution de la nature , c'est le génie bienfaisant que vous devez remercier de cette suspension de vos ennuis.

LXIX.

Mais quelles sont ces eaux qui mugissent au loin ? De ces hauteurs escarpées , le Vélino s'élance dans le précipice qu'ont creusé ses vagues ! imposante cataracte ! rapide comme la lumière , cette masse éclatante et écumeuse ébranle les rochers de l'abyme ! véritable enfer , où l'onde rugit avec fracas et bouillonne dans d'éternelles tortures , tandis que la sueur de ses agonies jaillit du fond de ce tartare et s'attache en flocons aux noirs rochers qui bordent le gouffre comme d'horribles et impitoyables témoins.

LXX.

Elle monte en écume jusqu'aux cieux , d'où elle retombe en pluie continuelle ; elle forme un nuage intarissable , qui répand sur le gazon d'alentour une

rosée bienfaisante comme celle du printemps, et lui donne l'aspect d'une prairie d'émeraudes. Que ce gouffre est profond ! Comme ce géant des eaux bondit de hauteur en hauteur ! dans le délire qui le transporte, il écrase les rochers qui, se fendant et s'écroulant sous ses terribles pas, lui abandonnent un vaste et effrayant passage.

LXXI.

Au lieu de ne voir en cette énorme colonne que les premiers flots du père des fleuves, qui serpente au milieu de ses fertiles vallons, on la prendrait pour la source d'un jeune océan sorti des flancs entr'ouverts des montagnes, qui enfantent avec douleur un monde nouveau; tournez la tête, et voyez-la s'avancer comme une éternité qui va tout engloutir dans sa course. Cataracte incomparable, charmant nos yeux par son terrible aspect, et sublime dans son horreur ³⁷ !

LXXII.

Aux premières clartés du matin, Iris dessine son arc radieux au-dessus de cet abyme infernal ³⁸, et semblable à l'Espérance, qui plane sur le lit d'un mourant, elle conserve ses riantes couleurs. Pendant que tout ce qui l'entoure est dégradé par les eaux furieuses, rien ne peut ternir son éclat. On croirait voir dans cette scène effrayante l'amour au front serain, souriant aux transports de la démence.

LXXIII.

Me voici pour la seconde fois sur les forêts des

Apennins, des Alpes encore enfants. Ils auraient droit aux hommages de ma muse, si je n'avais admiré déjà ces monts, où le pin étend ses rameaux sur des sommets plus escarpés, et où rugit le tonnerre des avalanches³⁹; mais j'ai vu le Jungfrau porter jusqu'aux étoiles son front couronné d'une neige que n'a souillée aucun pied mortel; j'ai vu les vastes glaciers du mont Blanc; j'ai entendu le son terrible de la foudre retentir sur les monts de Chimari, connus sous le nom antique de monts Acrocérauniens.

LXXIV.

J'ai suivi sur le Parnasse le vol rapide des aigles qui semblaient les génies de ce lieu sacré, et les messagers de la gloire, tant leur essor était sublime! j'ai contemplé l'Ida avec les yeux d'un Troyen; l'Athos, l'Olympe, l'Ætna, l'Atlas, que je compare aux Apennins, leur font perdre de leur dignité; ils ne sont plus aujourd'hui couronnés de neige, excepté la seule cime du Soracté, qui a besoin de la lyre d'Horace pour mériter notre souvenir (*).

LXXV.

Il s'élève au milieu de la plaine comme une vague écumeuse qui va se briser, et qui reste un moment suspendue avant d'expirer sur la plage. Que les savants éprouvent des transports classiques, à l'aspect de ces montagnes; qu'ils fassent répéter des citations savantes aux échos du Latium! Il en a trop coûté jadis à mon enfance, d'apprendre mot pour mot les

(*)

*Vides ut altâ stet nive candidum**Soracte.*

HORACE, ode IX, livre I.

vers du poète, pour que je puisse répéter avec plaisir rien de ce qui me rappelle les tristes leçons dont on affligeait chaque jour ma malheureuse mémoire ⁴⁰!

LXXVI.

Avec les années, mon ame a su méditer ce qu'elle apprit alors avec ennui; mais l'impatience de mes jeunes idées a tellement enraciné dans mon esprit mes premiers dégoûts, qu'ayant perdu pour moi tout le charme de la nouveauté, avant que j'eusse pu la sentir et l'étudier par choix, la Muse romaine est encore l'objet de ma haine involontaire.

LXXVII.

Adieu donc, Horace, qui me fus si odieux, non pour tes fautes, mais pour les miennes! Qu'on est malheureux de comprendre et de ne pas sentir les chants harmonieux de ta lyre, et de graver tes vers dans sa mémoire sans pouvoir les aimer! nul moraliste ne nous révèle notre vie avec plus de finesse et de profondeur; nul poète n'a mieux enseigné les règles de son art; nul satirique ne trouble notre conscience avec plus de malice; nul n'a su mieux réveiller nos remords sans blesser notre cœur. Adieu cependant, Horace, je te quitte sur la cime de Soracte.

LXXVIII.

O Rome! patrie de mon choix, cité chère à mon ame! mère abandonnée des empires détruits! que les hommes dont le cœur est orphelin viennent te contempler, et qu'ils renferment dans leur cœur leurs légères infortunes! que sont nos malheurs et nos souff-

frances? venez voir ces cypres, venez entendre ces lù-
boux, venez fouler sous vos pas ces trônes brisés et
les débris des temples, vous dont les agonies sont des
douleurs d'un jour : un monde est à nos pieds, aussi
fragile que nous-mêmes.

LXXIX.

Rome, la Niobé des nations, est devant vous, pri-
vée de ses enfants et de ses couronnes, sans voix pour
dire ses infortunes! ses mains flétries portent une
urne vide dont la poussière sacrée est dispersée de-
puis long-temps! le monument de Scipion ne con-
tient plus ses cendres ⁴²! oui, les sépulcres ne sont
plus la demeure des héros! Peux-tu couler, antique
fleuve du Tibre, dans ces déserts de marbre! soulève
tes flots jaunâtres pour en couvrir, comme d'un man-
teau, les affronts de Rome!

LXXX.

Les Goths, les chrétiens, le temps, la guerre, l'onde
et le feu, ont humilié l'orgueil de la cité aux sept col-
lines. Elle a vu s'éclipser tous les astres de la gloire,
et les coursiers des rois barbares franchir le mont fa-
meux où le char du triomphateur marchait au Capi-
tole. Où étaient-ils, ces temples et ces édifices qui se
sont écroulés de toutes parts? Chaos de ruines, qui
pourra reconnaître ces lieux dévastés, faire luire un
pâle rayon sur les fragments obscurs, et dire : « Là
est, là était! » par-tout règne une double nuit.

LXXXI.

La double nuit des âges et de l'ignorance, fille de

la nuit, enveloppe encore tout ce qui nous entoure. Nous n'entrevoyons notre route que pour nous égarer. L'Océan a sa carte, les astres leur mappemonde; la science les déroule dans son vaste sein; mais Rome est comme le désert où notre mémoire elle-même nous trompe.... Soudain nous frappons des mains et nous nous écrions: «*Euréka*, une clarté brille à nos yeux!» mais ce n'est qu'un mirage trompeur de ruines!

LXXXII.

Hélas! où est la superbe cité? où sont ses trois cents triomphes⁴², et ce jour où Brutus rendit le poignard de la liberté plus glorieux que l'épée des conquérants? que sont devenus l'éloquence de Tullius, l'harmonie de Virgile, les tableaux de Tite-Live?... ah! du moins, ces œuvres du génie survivront à jamais, et Rome leur devra une nouvelle existence.

Plaignons notre univers! il ne brillera plus de l'éclat que lui donnait Rome libre.

LXXXIII.

Victorieux Sylla! la fortune prêta sa roue à ton char! tu voulus soumettre les ennemis de ta patrie avant de t'exposer à ses justes ressentiments; et, pour offrir ta tête aux vengeances accumulées contre toi, tu attendis que tes aigles eussent plané sur l'Asie abattue. O toi, dont le regard anéantissait les sénats, tu fus encore Romain malgré tous tes vices, puisque tu osas déposer en souriant un diadème plus beau que celui des rois⁴³, le laurier dictatorial!

LXXXIV.

Pouvais-tu deviner sur quel front irait s'avilir cette couronne, qui t'élevait au-dessus de la condition d'un mortel? aurais-tu pensé que tout autre qu'un Romain pût faire fléchir sous un joug humiliant cette Rome proclamée éternelle, et qui n'arma jamais ses guerriers que pour la victoire; cette Rome qui couvrait la terre de son ombre gigantesque, et déployait ses ailes ambitieuses jusqu'aux bornes de l'horizon; cette Rome saluée du nom de Reine du monde?

LXXXV.

Sylla fut le premier des victorieux; mais notre Sylla, Cromwell, fut le plus sage des usurpateurs. Cromwell aussi chassa honteusement les sénats, après avoir converti le trône en échafaud.... Immortel rebelle! qu'il en coûte de crimes pour être libre un moment, et fameux dans les siècles à venir! mais quelle leçon morale nous a laissée sa destinée! Le même jour qui avait été témoin de ses plus belles victoires, fut aussi le témoin de sa mort; plus heureux encore lorsqu'il expira, que lorsqu'il avait conquis deux couronnes.

LXXXVI.

Ce fut le troisième jour de ce même mois qu'il avait rendu glorieux par deux victoires, que la nature le fit descendre de son trône usurpé, pour être déposé dans la terre dont il avait été formé⁶⁴. La fortune ne voulait-elle pas nous montrer combien la

gloire et la puissance, combien tout ce que nous croyons digne de nos désirs, et qui entraîne et consume nos âmes dans de pénibles sentiers, est, à ses yeux, moins fait pour le bonheur que la tombe? ah! si l'homme pouvait se persuader cette vérité, son destin serait bien plus heureux.

LXXXVII.

Salut, illustre Romain, dont la statue subsiste encore dans les formes austères d'une majestueuse nudité; au milieu des cris de fureur de ses assassins, tu vis tomber César près de ton piédestal ensanglanté ⁴⁵. Tu le vis s'entourant des plis de sa toge, pour mourir avec dignité; victime offerte sur tes autels par la reine des dieux et des hommes, la redoutable Némésis: Pompée et César, glorieux rivaux! vous n'êtes plus; faut-il vous honorer comme les vainqueurs des rois, ou n'avez-vous été que de simples acteurs sur la scène du monde?

LXXXVIII.

Et toi, nourrice de Rome, louve frappée de la foudre ⁴⁶! toi dont les mamelles de bronze semblent encore contenir le lait des conquérants, dans le palais où nous t'admirons comme un antique monument de l'art! mère du grand fondateur qui puisa dans tes flancs son courage farouche! malgré les carreaux de Jupiter, malgré ce tonnerre dont tu portes encore la noire cicatrice, tu n'abandonnes pas tes immortels jumeaux, tu n'oublies pas les doux soins d'une mère.

LXXXIX.

Mais ils ne sont plus, tous tes nourrissons : elle est éteinte la race de ces hommes de fer ; et le monde a construit des villes avec les débris de leurs tombeaux. Imitateurs de ce qui causait leur effroi, les hommes ont versé leur sang, ils ont combattu et remporté des victoires, marchant de loin sur les traces des Romains ; mais aucun guerrier n'a pu donner encore à sa patrie la toute-puissance de leur empire. Un seul peut-être y est parvenu ! est-il descendu dans la tombe ? non, il vit, vaincu par lui-même, l'esclave de ses esclaves !

XC.

Séduit par sa grandeur trompeuse, il n'a été qu'une espèce de faux César, bien inférieur à l'ancien : l'âme du César de Rome avait été formée sur un modèle moins terrestre ⁴⁷ ; il avait des passions plus vives ; mais il était doué d'un jugement froid et d'un instinct immortel qui rachetaient les faiblesses d'un cœur à la fois tendre et vaillant. Parfois c'était un Alcide filant aux pieds de Cléopâtre ; mais soudain il redevenait lui-même et pouvait dire : Je suis *venu*, j'ai *vu*, j'ai *vaincu*.

XCI.

Mais l'homme qui eût voulu que ses aigles, souvent victorieuses, il est vrai, précédassent ses soldats, comme les faucons dressés par les chasseurs, cet homme, étrange et farouche, avait un cœur qui semblait ne s'écouter jamais. Il n'eut qu'une faiblesse, mais la dernière de toutes, la vanité ; son ambition capri-

cieuse ne put s'en affranchir... que voulait-il?... pourrait-il répondre et déclarer lui-même ce qu'il voulait?...
lut?...
l'...

XCII.

Être tout ou rien, voilà ce qu'il prétendait... et il ne put attendre que la main inévitable de la mort le fit descendre du trône : quelques années encore, et il eût été l'égal des Césars, dont je foule la tombe sous mes pas. La mort.... voilà pour qui le conquérant érige des arcs de triomphe !... c'est pour elle que coulent et qu'ont toujours coulé, comme un autre déluge, les larmes et le sang de la terre, sans une arche de salut pour servir d'asyle à l'homme malheureux ! grand Dieu, daigne nous montrer encore ton arc-en-ciel !

XCIII.

Quels fruits recueillons-nous dans les champs stériles de l'existence⁴⁸ ? des sens étroits, une raison fragile, et quelques jours de vie ; la vérité est une pierre précieuse cachée dans les abîmes profonds ; tout est pesé dans la fausse balance de la coutume ; l'opinion est une reine toute-puissante dont le voile obscur enveloppe la terre ; le bien et le mal sont des accidents ; les hommes tremblent que leurs jugements ne paraissent au grand jour ; ils ont peur que leurs pensées ne leur soient imputées comme des crimes, et que trop de clarté ne brille sur la terre.

XCIV.

Trainant ainsi leur pesante misère de père en fils

et d'âge en âge, fiers de leur nature avilie, ils laissent en mourant l'héritage de leur démence à une nouvelle génération. Ces esclaves-nés s'entre-déchirent dans les batailles, pour perpétuer leurs chaînes; plutôt que d'être libres, ils préfèrent combattre comme de vils gladiateurs, sur la même arène où ils voient tomber leurs compagnons comme des feuilles du même arbre.

XCV.

Je ne parle point des croyances des hommes..... qu'elles demeurent entre la créature et son créateur..... je parle des choses convenues, avérées et connues, choses de tous les jours et de toutes les heures; je parle du joug qui pèse doublement sur nous, et des intentions avouées de la tyrannie; je parle de l'édit des maîtres de la terre, devenus les imitateurs de celui qui jadis humilia les superbes et réveilla les rois endormis sur leurs trônes. De quelle gloire ne serait-il pas couvert lui-même si son bras puissant se fût borné à cette entreprise!

XCVI.

Les tyrans ne peuvent-ils donc être domptés que par des tyrans? la liberté ne trouvera-t-elle aucun défenseur, aucun fils digne d'elle comme ceux que vit s'élever l'Amérique, lorsqu'elle se montra tout à coup vierge et guerrière comme Pallas? de pareilles ames ont-elles besoin de se mûrir dans les déserts, dans les profondeurs des antiques forêts, au milieu du mugissement des cataractes, sur cette terre enfin où la nature sourit à l'enfance de Washington? notre monde

ne renferme-t-il plus de telles semences dans son sein ?
l'Europe n'aurait-elle pas un semblable rivage ?

XCVII.

La France s'est enivrée de sang, pour nous dégoûter par ses crimes ! ses saturnales seront funestes à la cause de la liberté, dans tous les siècles et sous tous les climats. Les jours d'horreur dont nous fûmes témoins, la vile ambition qui a élevé un mur d'airain entre l'homme et ses espérances, le dernier spectacle enfin qui vient d'être donné au monde, sont les prétextes de l'éternel esclavage qui flétrit l'arbre de la vie et rend cette seconde chute de l'homme plus désolante encore que la première.

XCVIII.

Cependant, divine liberté, ta bannière déchirée est toujours flottante et ne cesse d'avancer, comme la foudre qui lutte contre l'aiglon ; ta voix sonore, quoique affaiblie et mourante, retentira plus fortement après l'orage. Ton arbre sacré a perdu ses fleurs, et ses rameaux mutilés par la hache n'offrent plus qu'une écorce rude et flétrie ; mais la sève lui reste encore, et les racines s'entrelacent profondément jusque sous les terres du Nord : un printemps plus heureux te promet des fruits moins amers.

XCIX.

Il est une tour des siècles passés, forte comme une citadelle, et dont les remparts suffiraient pour arrêter une armée victorieuse. Elle s'élève solitaire, parée encore de la moitié de ses créneaux, et d'un manteau

de lierre dont les rameaux rampent depuis deux mille ans sur ses murailles usées. Cette verdure semble la guirlande de l'éternité, posée sur les débris du temps : qu'était donc cette forteresse ? quel trésor était si soigneusement gardé dans ses souterrains ?..... c'est le monument d'une femme ⁴⁹.

C.

Mais qui était-elle, cette habitante des tombeaux, ensevelie dans un palais ? était-elle chaste et belle, digne de la couche d'un roi..... ou plus encore..... de celle d'un romain ? de quel guerrier et de quel héros fut-elle la mère ? quelle fille chérie hérita de ses charmes ? quelle est l'histoire de sa vie, de ses amours et de sa mort ? si l'on lui a érigé ce superbe monument où des cendres vulgaires n'oseraient s'introduire, si elle a reçu tant d'honneurs, c'est sans doute pour consacrer le souvenir d'une destinée supérieure à celle des mortels.

C I.

Fut-elle de ces femmes qui n'aiment que leur époux, ou de celles qui brûlent d'une flamme adultère ? les annales de Rome nous apprennent que même les temps les plus reculés ont connu des unes et des autres. Eut-elle la sagesse de Cornélie ? fière de sa vertu, résista-t-elle constamment aux séductions ; ou, semblable à l'aimable reine d'Égypte, préféra-t-elle les frivolités et les plaisirs ? son cœur s'abandonna-t-il à un doux penchant, ou l'amour en fut-il repoussé comme un ennemi ? le cœur connaît ces deux extrêmes.

CII.

Peut-être qu'elle mourut à la fleur de son âge ; l'infortune fit fléchir sa tête sous un poids de douleurs plus lourd que l'immense monument qui pesa sur ses cendres : un nuage voila ses jeunes appas ; ses yeux noirs furent obscurcis par de sombres couleurs, présage du destin que réserve le ciel à ses favoris..... une mort prématurée. Cependant ⁵⁰ son approche répandait autour d'elle un charme tel que celui du soleil couchant ; elle fit briller un moment d'une clarté inaccoutumée le soir de sa vie et ses joues consumées, dont la teinte ressemblait au vermillon qui colore les feuilles d'automne.

CIII.

Peut-être qu'elle mourut dans une extrême vieillesse, survivant à ses charmes, à sa famille et à ses enfants. Les tresses d'argent de ses longs cheveux rappelaient encore quelque chose de ses jours de fraîcheur et de grace, alors que leurs boucles élégantes relevaient la blancheur de son teint, alors qu'elle était l'envie et l'admiration de Rome..... Mais où s'égarent nos conjectures ? nous ne savons qu'une chose ; l'épouse du plus riche Romain, Métella n'est plus. Voilà le monument de l'amour ou de l'orgueil de son époux.

CIV.

Je ne sais pourquoi, mais, pendant que je reste debout et muet devant ce tombeau, je me figure soudain que j'ai connu jadis celle qui l'habite ; le souvenir du temps qui n'est plus se réveille pour moi au son d'une har-

monie qui m'est familière; mais le ton en est changé et solennel comme celui de la voix expirante d'un tonnerre qui fuit au loin sur l'aile d'un vent d'orage. Ne pourrai-je donc demeurer auprès de cette pierre tapissée de lierre, jusqu'à ce que j'aie donné un corps à ces pensées nouvelles, inspirées par ces ruines éparses qui sont comme les débris flottants d'un naufrage?

C V.

Ne pourrais-je, avec les planches brisées qui couvrent au loin la plage, me construire une nacelle d'espérance? J'irais lutter encore une fois avec l'Océan et le choc bruyant des vagues qui se précipitent, en mugissant, sur le rivage solitaire où j'ai vu périr tout ce qui m'était cher. Mais, hélas! si ce que les vagues n'ont pas encore anéanti pouvait suffire pour ma barque informe, de quel côté irais-je voguer? il n'est plus d'asyle, d'espoir, d'existence qui ait de l'attrait pour moi; mon cœur n'aime que ce qui est ici.

C VI.

Eh bien! que les vents soufflent avec violence! leur voix sera désormais ma mélodie, et les hiboux y mêleront leurs cris lugubres, lorsque la nuit viendra chasser le jour. Je les entends déjà, maintenant que la clarté s'éteint sur la demeure de ces oiseaux amis des ténèbres. Ils se répondent les uns aux autres sur le mont Palatin, en battant des ailes et ouvrant leurs larges yeux qui brillent d'une sinistre lumière.

Auprès de ce vaste tombeau d'un empire, que

17.

sont nos faibles chagrins?... je cesse de parler des miens.

CVII.

Quel est ce lieu où les cyprés, le lierre, les ronces et la fleur jaune des murailles, s'entrelacent et forment une masse confuse? des monceaux de terre s'élèvent où jadis peut-être étaient de riches appartements; ces arches démolies, ces colonnes brisées, ces voûtes comblées, et ces caveaux devenus des souterrains humides et obscurs, où les hiboux trouvent une éternelle nuit; ce cahos de ruines enfin, qui pourra nous dire ce qu'il remplace? Est-ce un temple, des thermes, ou un palais? la science n'y découvre, comme nous, que des murailles. Contemplez le mont Impérial! c'est ainsi que finit la grandeur des hommes ⁵¹.

CVIII.

Voilà les leçons morales de l'histoire de tous les peuples ⁵²; le présent n'est que la répétition du passé. La liberté règne d'abord, la gloire règne après elle; et, lorsque la gloire n'est plus, les richesses, les vices, la corruption, la barbarie enfin, lui succèdent.

L'histoire avec ses nombreux volumes n'a qu'une seule page.... elle se lit mieux ici où l'orgueil des tyrans avait réuni tous les trésors et toutes les voluptés.... mais les mots sont inutiles, approchez!

CIX.

Venez admirer, et vous enthousiasmer, venez sourire de mépris et verser des pleurs: tous les sentiments peuvent se succéder dans ces lieux. O

vous , mortels toujours en suspens entre un sourire et une larme ; des siècles et des empires vous apparaissent pêle-mêle ! cette montagne , dont le sommet est aplani , était comme une pyramide de trônes amoncelés , et si brillante des ornements de la gloire , que le soleil semblait lui emprunter un double éclat. Où sont ses palais ? où sont les hommes qui osèrent les construire ?

C X.

Tullius fut moins éloquent que toi , colonne sans nom dont la base est ensevelie ! Que me font les lauriers qui paraient le front de César ? je veux me couronner avec le lierre qui tapisse les ruines de son palais. Quel est cet arc de triomphe ? quelle est cette colonne que j'aperçois devant moi ? est-ce celle de Titus ou celle de Trajan ? Non.... c'est celle du temps. Conquêtes , trophées , colonnes , le temps change vos noms en souriant , et la statue de l'héritier des apôtres a envahi la place de l'urne impériale ⁵³.

C X I.

Les cendres qu'elle contenait étaient comme ensevelies dans les airs au milieu du ciel azuré de Rome , et dans le voisinage des astres. L'ame qui les animait jadis était bien digne d'habiter ces régions sublimes. Auguste monarque , tu fus le dernier de ceux qui régnèrent sur le monde , le monde romain ! après toi , aucun bras ne fut assez fort pour soutenir le sceptre et conserver tes conquêtes !... tu fus plus qu'un Alexandre ; tes vertus sur le trône n'ont jamais

été souillées par le sang et par la débauche... nous adorons encore le nom de Trajan⁵⁴.

CXII.

Où est la colline des triomphes ; ce temple de la gloire, où Rome embrassait ses héros ? où est la roche Tarpeïenne, dernier terme de la perfidie, autre promontoire d'où les traîtres précipités étaient guéris de toute ambition ? Est-ce bien ici que les vainqueurs déposaient leurs dépouilles ? c'est ici.... et dans cette plaine, qui s'étend au-dessous ; dix siècles de factions dorment en silence. Voilà le forum où retentissaient tant d'immortelles harangues.... l'air y respire encore la brûlante éloquence de Cicéron.

CXIII.

Voilà le théâtre de la liberté, des factions, de la gloire et du carnage. Ici s'exhalèrent les passions d'un peuple orgueilleux, depuis la naissance de l'empire jusqu'au moment où Rome n'eut plus de mondes à conquérir. Depuis long-temps la liberté avait voilé son front en voyant l'anarchie usurper ses attributs ; lorsque enfin tout soldat qui osait se mettre au-dessus des lois, put fouler aux pieds les muets d'un sénat tremblant ou acheter les voix vénales des citoyens plus vils qui les prostituaient.

CXIV.

Laissons la longue suite des tyrans de Rome, pour célébrer le nom de son dernier tribun ; tu rachetas

Leucade politique.

des siècles entiers de honte et de ténèbres ! ô toi, l'ami de Pétrarque, l'espoir de l'Italie, Rienzi, le dernier des Romains ⁵⁵ ! aussi long-temps que le tronc flétri de l'arbre de la liberté produira quelques feuilles, qu'elles servent à tresser une guirlande pour ta tombe, orateur du forum, chef du peuple, nouveau Numa,... dont le règne fut, hélas ! trop court.

CXV.

Egérie ⁵⁶ ! douce création d'un cœur qui te préféra à l'amour des mortelles ; jeune aurore aérienne, nymphe imaginaire d'un amant au désespoir, ou peut-être aussi beauté de la terre qui reçus les tendres hommages d'un roi ; quelle que soit ton origine, enfin, tu fus une belle pensée revêtue des formes les plus séduisantes.

CXVI.

La mousse de ta source sacrée est encore arrosée par ton onde pure, digne de couler dans l'Élysée. Le cristal limpide que protège ta grotte a été respecté par les ans, il réfléchit sur ta surface polie le doux génie du lieu ; dont la verte retraite n'est point profanée par les ouvrages de l'art. Tes eaux transparentes ne sont plus condamnées à dormir dans une prison de marbre ; elles jaillissent, avec un mélodieux murmure, de la base de ta statue, et serpentent çà et là dans les prairies voisines.

CXVII.

La fougère et le lierre rampent alentour dans un désordre fantastique ; les collines verdoyantes sont

émaillées de fleurs précoces; un bruit léger trahit le lézard à l'œil subtil, qui fuit à travers le gazon, et les oiseaux du printemps vous saluent de leurs chants harmonieux. Mille plantes variées semblent vous conjurer d'épargner leurs fleurs nouvelles, que le zéphyr balance comme un tableau magique. Embellie par le souffle amoureux de l'air, la violette brille des couleurs azurées des cieux.

CXVIII.

C'est sous cet ombrage enchanté que tu trouvas un asyle, ô Égérie; c'est ici que ton cœur battait en reconnaissant de loin le bruit des pas de ton amant; la nuit prêtait à vos rendez-vous mystérieux le dais étoilé de la voûte céleste: assise auprès de ton bien-aimé, que ton sort était digne d'envie! Ah! cette grotte n'a pu être formée que pour protéger les feux d'une déesse; c'est bien ici le temple de l'amour pur... le premier des oracles!

CXIX.

En répondant à sa tendresse, n'unissais-tu pas en effet un cœur céleste à celui d'un mortel? l'amour qui meurt en soupirant comme il naquit, te devait-il d'immortels transports? l'art a-t-il pu les rendre immortels, communiquer la pureté des cieux aux voluptés terrestres, dépouiller le trait du venin sans l'épousser, éloigner la satiété qui détruit tout, et déraciner les ronces fatales qui attristent nos âmes?

CXX.

Hélas! la source de nos premiers penchans va se

perdre, ou n'arrose que l'herbe stérile d'une triste abondance, l'ivraie de la précipitation; des fleurs à la tige malade malgré leur éclat, et dont le parfum sauvage ne produit que douleurs; enfin des arbres qui ne distillent qu'un noir poison: telles sont les plantes que fait naître sous ses pas la passion qui fuit sur les sables arides du monde, et qui soupire en vain après les fruits célestes qui nous sont refusés.

CXXI.

O Amour! tu n'es point un habitant de ce monde: séraphin invisible, nous croyons en toi, et les martyrs qui proclament ton culte sont les amants dont le cœur est brisé: mais jamais mortel ne t'a vu jusqu'ici, jamais on ne te verra tel que tu dois être; l'imagination t'a créé comme elle a peuplé le ciel; avec le caprice de ses propres désirs. Cette forme, cette image, qu'elle a données à une pensée, poursuit sans cesse l'âme consumée d'une soif dévorante, épuisée par la fatigue et les tortures qui la déchirent.

CXXII.

L'âme, dégoûtée de la beauté naturelle, se crée, dans son délire, des êtres imaginaires. Où sont les traits qu'a saisis le génie du sculpteur? dans ses seules rêveries. La nature pourrait-elle nous montrer quelque objet aussi beau? Où sont les charmes et les vertus que nous osons concevoir dans la jeunesse, et poursuivre dans l'âge mûr? paradis idéal où nous tendons en vain et qui fait notre désespoir, tu égares le pinceau et la plume qui voudraient te reproduire dans tout ton éclat.

CXXIII.

L'amour n'est qu'un délire.... c'est la démence de la jeunesse, mais sa guérison est encore plus amère. Chaque jour ravit un attrait à nos idoles; nous découvrons enfin qu'elles n'ont ni le mérite ni la beauté dont nous avions paré leurs formes idéales. Le charme fatal subsiste encore, hélas ! il nous domine, et nous recueillons les tempêtes que nous avons semées : le cœur, obstiné comme l'alchimiste à la recherche d'un trésor qui n'existe pas, se croit plus riche alors qu'il est plus près de la misère.

CXXIV.

Nous nous flétrissons depuis notre jeunesse, haletant et portant avec nous une plaie cruelle. Le remède reste inconnu pour nous ; nous ne pouvons désaltérer nos lèvres brûlantes. Quelquefois, sur le soir de la vie, quelque fantôme semblable à ceux que nous poursuivions jadis vient un moment nous séduire. Hélas ! il est trop tard.... nous sommes doublement malheureux. L'amour, la gloire, l'ambition, l'avarice, tout est inutile, tout nous perd ; sous différents noms, ce sont les mêmes météores qui nous égarent, et la mort est la noire vapeur dans laquelle s'évanouit leur flamme.

CXXV.

Quelques-uns.... que dis-je ! personne ne trouve ce qu'il aime ou ce qu'il eût pu aimer ; en vain le hasard, un aveugle rapprochement et l'impérieuse-nécessité d'aimer, écartent toutes nos antipathies....

elles reviennent bientôt envenimées par des outrages impardonnables.

La convenance, divinité toute matérielle, qui désenchante tout, crée les maux qui fondent sur nous, ou leur prête le secours de sa baguette, semblable à une béquille, et dont le contact réduit toutes nos espérances en poussière.

CXXVI.

Notre vie est une fausse nature..... elle n'est pas dans l'harmonie universelle..... Pourquoi ce terrible décret porté contre nous ? pourquoi cette tache ineffaçable du péché ? nous sommes sous un arbre destructeur, sous un upas aux vastes rameaux. Sa racine est toute la terre ; ses branches et ses feuilles sont les cieux qui distillent sur l'homme, comme une rosée, leurs intarissables fléaux ; la maladie, la mort, l'esclavage, tous les maux que nous voyons, et, plus funestes encore, ceux que nous ne voyons pas, assiegent l'ame par des tortures renouvelées sans cesse.

CXXVII.

Osons fixer notre destinée avec courage. C'est abandonner lâchement la raison, que de renoncer aux droits de la pensée ; elle est notre dernier et notre seul refuge, elle sera du moins toujours le mien : depuis notre berceau, cette faculté divine fut enchaînée et torturée, étroitement renfermée et retenue dans les ténèbres, de peur que la vérité ne jetât sur nos yeux surpris une lumière imprévue et trop éclatante. Mais

c'est en vain, le rayon immortel nous pénètre, le temps et la science guérissent notre cécité.

CXXVIII.

Quels sont ces arceaux élevés sur d'autres arceaux ? on dirait que Rome, réunissant les divers trophées de ses guerriers, a voulu former un seul monument de tous ses arcs de triomphe.... c'est le Colysée. Les rayons argutés de la lune y brillent comme ses lumières naturelles ; il semble qu'une clarté divine peut seule éclairer cette mine inépuisable de méditations ; les ombres azurées d'une nuit d'Italie, qui planent sur cet édifice vaste et sublime, semblent un voile jeté sur ses grandeurs.

CXXIX.

Ici la voûte des cieux semble douée de la parole : elle proclame l'éternité. Les choses de ce monde, sur lesquelles le temps a laissé l'empreinte de ses pas, sont animées d'une espèce de sentiment ; mais les édifices à demi démolis par ses coups, et sur lesquels s'est brisée sa faux destructive, sont sur-tout revêtus d'un charme magique, et bien supérieur à la pompe de ces somptueux palais qui attendent encore le vernis des âges.

CXXX.

O temps ! toi qui embellis tout ce qui n'est plus ; toi qui ornes les ruines ; seule consolation des cœurs affligés ! toi qui corriges les erreurs de nos jugemens, qui mets à l'épreuve l'amour et la vérité ; seul philosophe, car tous les autres ne sont que des sophistes ;

ô temps, vengeur de l'injustice, que les retards n'absolvent jamais ! je lève vers toi mes mains, mes yeux et mon cœur : je te supplie de m'accorder une grace.

CXXXI.

Au milieu de ces décombres où tu t'es fait un autel et un temple, que sa vaste solitude rend encore plus sacré, parmi des offrandes plus dignes de toi, j'ose mêler les miennes, les fruits amers de quelques années peu nombreuses, il est vrai, mais fécondes en malheurs..... Si tu m'as jamais vu gonflé de trop d'orgueil, refuse de m'entendre ; mais si je fus modeste aux jours de la prospérité, si j'ai réservé toute ma fierté contre la haine qui m'a poursuivi sans m'accabler, fais que je n'aie pas porté en vain ce trait cruel dans mon cœur..... Mes ennemis ne connaîtront-ils pas aussi les larmes ?

CXXXII.

Et toi dont la main n'abandonne jamais la balance des injustices des hommes, grande Némésis⁵⁸, toi qui appelas les furies du fond de l'abyme et leur commandas de poursuivre Oreste avec leurs serpents, pour lui reprocher une vengeance qui eût été juste si toute autre main l'eût accomplie ! c'est dans ces lieux, où les anciens te rendirent long-temps hommage ; c'est dans ces lieux, qui te furent consacrés, que je t'invoque aujourd'hui. N'entends-tu pas la voix de mon cœur ? réveille-toi..... il faut que tu m'écoutes....

CXXXIII.

Ce n'est pas que je n'aie peut-être mérité, par mes

torts ou ceux de mes pères, la blessure dont mon cœur est atteint ; et , si elle m'eût été portée avec une arme juste , je n'eusse point cherché à étancher mon sang ; mais je ne veux point que la terre l'absorbe.... C'est à toi que je le consacre..... c'est toi qui te chargeras de la vengeance..... il est encore temps de la trouver ; et , si je ne l'ai point cherchée moi-même , par respect pour... n'importe... je dors , mais tu veilleras pour moi.

CXXXIV.

Si ma voix se fait entendre , ce n'est point que je tremble au souvenir de ce que j'ai souffert : qu'il parle , celui qui a vu mon front pâlir , ou mon cœur se décourager dans ses trances mortelles : mais je veux que cette page soit un monument pour ma mémoire ; mes paroles ne s'évanouiront pas dans les airs , même lorsque je serai en poussière ; le jour viendra où s'accompliront les prédictions menaçantes de ces vers , et tout le poids de ma malédiction tombera sur la tête de mes persécuteurs.

CXXXV.

Je leur pardonne , voilà ma malédiction. J'en atteste le ciel et la terre , n'ai-je pas eu à lutter contre ma destinée ? n'ai-je pas souffert des outrages qui ne méritent que le pardon ? n'ai-je pas eu mon ame et mon cœur déchirés , mes espérances détruites , mon nom calomnié ? n'ai-je pas été trahi dans tout ce que j'avais de plus cher ? Ah ! si je ne suis point victime du désespoir , c'est que je ne fus pas tout-à-fait formé des

éléments impurs qui ont donné l'être à ceux qui se sont armés contre moi.

CXXXVI.

Depuis les persécutions les plus déclarées, jusqu'aux petites perfidies, n'ai-je pas vu tout ce que pouvait la haine des hommes? Ici la calomnie, écumant de rage, m'accusait à haute voix; là, de lâches envieux prononçaient mon nom à voix basse et distillaient leur venin plus subtil; gens à deux visages dont l'œil significatif interprète le silence, et qui par un geste, ou par un hypocrite soupir, communiquent au cercle des oisifs leur médisance muette!

CXXXVII.

Mais j'ai vécu et je n'ai point vécu en vain : mon esprit peut perdre sa force, mon cœur le feu qui l'anime; je puis périr en luttant contre mes malheurs : mais il est en moi quelque chose qui défie la douleur et le temps, et qui me survivra quand je ne serai plus; semblable au souvenir qu'ont laissé les derniers sons d'une lyre, un sentiment dont ils ne se doutent pas, et qui n'a rien de terrestre, pèsera sur leurs cœurs radoucis. Ces cœurs, qui sont de pierre aujourd'hui, sentiront alors le remords tardif de l'amour.

CXXXVIII.

J'ai cessé de me plaindre.... Maintenant salut, pouvoir redoutable, dont nous ignorons le nom, mais qui te révéles à nous par un charme irrésistible, lorsque, parcourant ces lieux à l'heure sombre de minuit, tu nous inspires un profond recueillement qui ne res-

semble en rien à la peur ! Salut ! ta demeure est toujours aux lieux où les murailles des monuments détruits apparaissent avec leur manteau de lierre : leur aspect solennel te doit un sentiment si profond et si vrai , que nous faisons nous-mêmes partie du passé , et devenons les invisibles témoins de ce spectacle imposant,

CXXXIX.

Ces lieux ont jadis retenti de la rumeur confuse des peuples rassemblés, qui exprimaient leur pitié par un murmure sourd, ou applaudissaient par de bruyantes acclamations lorsque l'homme était égorgé par l'homme son semblable. Et pour quel motif ? Telle était la loi sanglante du cirque et le plaisir impérial. Mais qu'importe, quand nous succombons pour servir de pâture aux vers, qu'importe de tomber sur un champ de bataille ou sur l'arène d'un cirque ? l'un et l'autre ne sont que des théâtres où vont pourrir les principaux acteurs.

CXL.

Je vois devant moi le gladiateur ⁵⁹ étendu sur le sable ; sa tête est appuyée sur sa main ; son mâle regard exprime qu'il consent à mourir, mais qu'il dompte sa douleur : sa tête penchée s'affaisse par degrés ; les dernières gouttes de son sang s'échappent lentement de son sein entr'ouvert , et tombent une à une comme les premières gouttes d'une pluie d'orage. Déjà l'arène tourne autour de lui... il expire avant qu'aient cessé les barbares acclamations qui saluent le vainqueur.

CXLI.

Il les a entendues, mais il s'en est peu ému... Ses yeux étaient avec son cœur bien loin du cirque, La victoire et la vie qu'il perdait n'étaient rien pour lui; mais il croyait voir sa lutte sauvage sur les bords du Danube, et ses petits enfants jouant autour de leur mère.... pendant que lui, égorgé pour les plaisirs de Rome ⁶⁰... Pensée affreuse qui se mêle à son agonie!... Mourra-t-il sans vengeance?... Levez-vous, peuples du Nord! venez assouvir votre juste fureur!

CXLI.

Mais ici où le meurtre respirait la vapeur du sang; ici où les nations obstruaient toutes les avenues et mugissaient ou rugissaient comme les flots d'un torrent des montagnes quand ils rencontrent des détours et des obstacles; ici où la vie et la mort ⁶¹ n'étaient qu'un jeu pour le peuple romain, et dépendaient du caprice de la populace, ma voix seule retentit en ce moment, les pâles rayons de la lune éclairent l'arène déserte, les gradins écroulés, les murs à demi ruinés, et les galeries souterraines où mes pas réveillent la voix des échos.

CXLI.

Monument en ruine!... mais quelle ruine! de sa masse ont été construits des murs, des palais, des villes presque entières; et cependant vous promenez long-temps vos pas sur cet énorme cadavre, sans que rien indique encore à vos yeux surpris où pouvait être tout ce qu'on lui a ravi. N'aurait-on fait que débar-

rasser son enceinte? Mais, lorsque vous avez entièrement examiné ce monument colossal, la brèche se développe enfin tout entière devant vous. La lumière du jour la trahit; les rayons du soleil sont trop brillants pour tous les objets sur lesquels le temps et l'homme ont exercé leurs ravages.

CXLIV.

Mais lorsque la lune commence à monter dans l'horizon, et s'arrête sur le dernier des arceaux; lorsque les étoiles étincellent à travers les fentes des pierres, et que la brise légère de la nuit balancée dans les airs la forêt qui couronne ces murs grisâtres, semblable au laurier sur le front chauve⁶² du premier César; lorsqu'une douce lumière est répandue autour de nous sans nous éblouir, alors les ombres des morts se lèvent dans cette enceinte magique : des héros ont marché sur ces pierres, c'est leur poussière que nous foulons sous nos pas.

CXLV.

« Tant que subsistera le Colysée, Rome subsistera⁶³ ;
« lorsque le Colysée tombera, Rome tombera avec lui,
« et le monde finira avec Rome. » Ainsi s'exprimaient les pèlerins de ma patrie en parlant de cette vaste muraille du temps des Saxons, que nous sommes accoutumés d'appeler ancien ; chacune de ces trois choses périssables est encore sur ses fondements : Rome, et la ruine du Colysée que rien ne pourra rétablir ; le monde enfin, qui est toujours une vaste cave de voleurs, ou pire encore peut-être.

CXLVI.

Simple, majestueux , sévère et sublime dans ton architecture, consacré à tous les saints, et temple de tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'au Christ; éparigné et embelli par le temps⁶⁴, tu vois tout chanceler ou tomber autour de toi sans en être ébranlé, arcs de triomphes et empires; pendant que l'homme court toujours à la tombe par un sentier de broussailles, édifice glorieux, subsisteras-tu à jamais? la faux du temps et le sceptre de fer des tyrans se brisent contre tes pierres. Sanctuaire et asyle des arts et de la piété, Panthéon, orgueil de Rome!

CXLVII.

Monument d'un temps plus glorieux et des arts les plus nobles , dégradé, mais parfait encore, on respire dans ton enceinte un recueillement religieux qui parle à tous les cœurs; tu es un modèle pour l'artiste : le mortel qui vient chercher à Rome le souvenir des âges, peut penser que la gloire ne laisse passer ses rayons que par l'ouverture de ton dôme sacré; les hommes que la Piété y conduit, trouvent ici des autels pour déposer leurs prières : si c'est pour admirer le génie qu'ils y viennent, ils peuvent arrêter leurs yeux sur les images des grands hommes dont les bustes ornent cet édifice⁶⁵.

CXLVIII.

Mais voici un cachot⁶⁶ : qu'aperçois-je dans l'obscurité de ses détours? rien. Je regarde encore; deux ombres se dessinent lentement à ma vue. Ce sont

deux fantômes de mon imagination..... mais non, je les vois en effet devant moi. C'est un vieillard et une jeune nourrice, dont le sang se change en nectar depuis qu'elle allaite un fils chéri. Que fait-elle ici avec son sein découvert? rien ne voile ses deux globes d'albâtre.

CXLIX.

Un lait pur arrondit ces deux sources de la vie ; c'est sur le cœur d'une mère que l'homme trouve son plus doux et son premier aliment ; c'est du cœur d'une mère que vient cette liqueur bienfaisante : heureuse la jeune épouse, lorsqu'elle observe le regard innocent et le léger murmure des lèvres de son fils, qui expriment un moment de repos et l'absence de toute douleur ! elle comprend la joie qui agite son nourrisson ; l'homme ne la pourrait deviner, elle admire dans le berceau son bien-aimé semblable au bouton de rose qui s'épanouit peu à peu... Que sera un jour cet enfant?... je l'ignore... Ève enfanta Caïn.

CL.

Mais ici c'est à la vieillesse qu'une jeune femme offre cet aliment précieux ; c'est à un père qu'elle rend le sang qu'elle en reçut avec la vie. Non, il ne périra pas, tant que le feu de la santé et l'amour filial entretiendront dans ce sein charmant la source qu'y a placée la nature, source plus féconde que le fleuve de l'Égypte. Approche tes lèvres du sein de ta fille, infortuné vieillard ; puisse-t-il prolonger ton existence, tu ne trouveras pas dans le ciel un semblable nectar !

CL I.

La fable de la voie lactée n'a pas la pureté de cette histoire, qui brille d'un rayon plus doux ; et la nature triomphe bien plus dans ce renversement de ses décrets, que dans l'espace élevé où elle a placé des mondes étincelants de lumière : oh ! respectable nourrice, il ne se perdra aucune goutte du lait qui va ranimer le cœur de ton père, et lui rendre la vie que tu en as reçue ! ce lait retourne à sa première source, comme nos âmes échappées des liens du corps vont se joindre à l'univers.

CL II.

Tournons nos pas vers le môle d'Adrien⁶⁷, imitation des antiques pyramides d'Égypte, copie colossale de ces informes monuments. Le caprice d'un empereur alla chercher cet énorme modèle sur les bords lointains du Nil ; il condamna l'artiste à bâtir comme pour des géants, et à élever cet édifice pour recueillir un jour sa vaine poussière. Le philosophe sourit de pitié à l'aspect de ces travaux d'un mortel, en songeant quelle pensée les fit entreprendre.

CL III.

Mais voici ce temple vaste et admirable⁶⁸, auprès duquel la merveille de Diane ne serait qu'une cellule ; c'est le temple sacré du Christ élevé sur la tombe de son martyr. J'ai vu le chef-d'œuvre d'Éphèse, ses colonnes éparses dans le désert, l'hyène et le chacal reposant sous leur ombre ; j'ai vu le dôme de Sainte-Sophie s'élever comme un globe brillant aux rayons du soleil ; j'ai parcouru son sanctuaire pendant que

les musulmans usurpateurs y adressaient leurs vœux à Allah.

CLIV.

Mais , parmi tous les temples antiques et tous les nouveaux autels , on ne peut rien te comparer , édifice imposant , le plus saint , le plus vrai , le seul digne de l'Éternel.

Depuis la désolation de Sion , lorsque le Très-Haut abandonna la cité de son choix , de tous les monuments élevés en son honneur par la main des hommes quel est celui qui pourrait être plus sublime ? majesté , puissance , gloire , force et beauté , tout est réuni dans ce temple du Dieu de l'univers.

CLV.

Entrez : sa grandeur ne vous accable pas , et pourquoi ? ce n'est pas qu'il soit rétréci ; mais votre âme , agrandie par le génie du lieu , est devenue colossale , et ne peut plus trouver une demeure digne d'elle si ce n'est dans ce temple où sont consacrées les espérances de son immortalité. Un jour , si vous en êtes jugé digne , vous contemplerez votre Dieu face à face , comme vous voyez en ce moment son *Saint des Saints* ; vous le contemplerez sans être anéanti par son regard.

CLVI.

Vous avancez..... mais l'élégance de cette enceinte vous trompe..... le temple s'agrandit comme une haute montagne dont la cime paraît s'éloigner des pas de ceux qui la gravissent. En se développant , toutes les parties de son immensité se montrent en harmonie ;

à vos yeux étonnés s'offrent de riches marbres, des tableaux plus riches encore, des autels où brûlent des lampes d'or, et enfin le dôme sublime qui le dispute en élévation aux plus beaux édifices, quoique leurs fondements soient posés sur la terre, et que les nuages puissent réclamer les siens.

CLVII.

Vous ne pouvez tout voir, il vous faut diviser ce grand tout pour contempler tour-à-tour chacune de ses parties : et, de même que l'Océan forme mille rivages qui méritent vos regards, appelez toute l'attention de votre ame sur chaque objet isolé ; concentrez-y vos pensées jusqu'à ce que vous ayez gravé dans votre mémoire ses élégantes proportions, et déroulé graduellement le glorieux tableau qui n'a pu s'offrir dans son ensemble à vos yeux trop faibles pour l'embrasser d'abord.

CLVIII.

Telle est l'imperfection de nos sens extérieurs : ils ne peuvent rien saisir que par degrés, et tout sentiment profond n'a plus de mots pour s'exprimer. C'est ainsi que cet édifice est au-dessus de notre admiration : sa grandeur extraordinaire défie d'abord la petitesse de notre nature, jusqu'à ce que, nous agrandissant avec lui, nous élevons notre ame à la hauteur de ce qu'elle contemple.

CLIX.

Arrêtez-vous alors, et admirez. Il y a quelque chose de plus ici que la satisfaction de la surprise,

le sentiment religieux qui nous fait adorer la divinité, ou que les simples éloges que nous arrachent l'art et les grands maîtres qui ont exécuté un monument tel que l'antiquité n'a pu même en concevoir le plan ; ici la source du sublime vous découvrira ses profondeurs, l'homme s'enrichira de ses sables d'or et apprendra ce que peuvent les grandes conceptions.

CLX.

Mais allons voir, au Vatican, la douleur ennoblée par les tortures de Laocoon, l'amour d'un père, et l'agonie d'un mortel supportée avec la patience d'un Dieu..... inutiles efforts ! c'est en vain que les bras du vieillard se raidissent contre les replis tortueux dans lesquels le dragon le presse : cette longue chaîne vivante l'emprisonne dans ses anneaux empoisonnés ; son dard énorme multiplie ses angoisses et met enfin un terme à ses soupirs étouffés.

CLXI.

Plus loin est le dieu dont l'arc lance des traits inevitables, le dieu de la vie, de la poésie et de la lumière, le soleil sous la forme humaine. Son front est tout radieux de la victoire qu'il a remportée ; la flèche vient de partir brillante de la vengeance d'un immortel ; son œil et le mouvement de ses lèvres expriment un noble dédain ; la puissance et la majesté respirent sur son visage, et son seul regard annonce un dieu.

CLXII.

Mais les élégantes proportions de ses membres sont un rêve de l'amour, elles semblent avoir été révélées

à quelque nymphe solitaire dont le cœur soupirait pour un amant immortel et s'égarait souvent dans ses visions. On y reconnaît tous les charmes que la beauté idéale prêtait à son ame ravie, alors que chacune de ses pensées était une inspiration du ciel, un rayon d'immortalité qui, séduisant la nymphe par son éclat, réalisait bientôt un dieu digne de l'Olympe.

CLXIII.

S'il est vrai que Prométhée ravit aux cieux le feu qui nous anime, nous ne leur devons plus rien, grâce à l'artiste qui a su revêtir ce marbre poétique d'une éternelle perfection. Si c'est là l'ouvrage d'une main mortelle, ce n'est point une conception humaine; le temps lui-même l'a regardée comme sacrée; aucune boucle de sa chevelure n'a été réduite en poussière. Elle n'a pris aucune teinte du vernis des siècles, elle respire encore le feu qui a présidé à sa formation.

CLXIV.

Mais où est-il le pèlerin de mes vers, l'être qui accompagnait jadis ma muse? il tarde bien à reparaitre sur la scène!.... il n'est plus..... ses courses sont terminées, ses visions se sont évanouies; il est lui-même comme s'il n'eût jamais été. S'il fut tout autre qu'un voyageur imaginaire, s'il pouvait être compté parmi les créatures qui vivent et souffrent..... qu'on l'oublie. Son ombre se confond dans le chaos du néant.

CLXV.

Là se réunissent les ombres, les substances, la vie et tout ce qu'elle attache à notre condition mortelle;

là, est étendu un voile universel à travers lequel tout devient fantôme. Un nuage s'élève entre nous et tout ce qui fut jadis illustre ; jusqu'à ce qu'enfin la gloire le perce de ses rayons, et répande une lumière mélancolique qui règne dans le sombre empire des ténèbres.

CLXVI.

Cette lumière est plus triste que la plus triste nuit ; car elle distrait nos regards, et nous force de contempler les profondeurs de l'abyme pour y chercher ce que nous deviendrons un jour, lorsque nous serons abaissés bien au-dessous de notre malheureuse existence ; et nous rêvons encore à la gloire ! nous voudrions qu'elle rendît éclatant le vain nom que nous n'entendrons plus ! O pensée consolante ! nous ne pouvons redevenir nous-mêmes : n'est-ce pas assez d'avoir supporté une fois les fardeaux qui ont pesé sur nos cœurs ?..... nos cœurs qu'inondait une sueur de sang.

CLXVII.

Mais, silence ! une voix s'élève de l'abyme ; c'est un murmure lointain et effrayant, tel qu'en fait entendre tout un peuple frappé d'une blessure incurable. Au milieu de l'orage et des ténèbres, la terre s'entrouvre et gémit ; le gouffre est peuplé de fantômes ; il en est un qui paraît une reine, quoique son front ne soit plus couronné ; pâle, mais helle encore, elle embrasse son enfant avec une douleur maternelle, et l'approche vainement de son sein.

CLXVIII.

Dernier rejeton d'une race de monarques, où es-tu ? espoir de plusieurs nations, as-tu cessé de vivre ? la tombe ne pouvait-elle pas t'oublier et appeler une tête moins noble et moins chère ? Mère d'un moment ! hélas ! au milieu de cette nuit de tristesse, pendant que tu gémissais sur ton fils, la mort vint terminer toutes tes douceurs ! avec toi se sont évanouies notre félicité présente, et celle qu'espéraient pour l'avenir les îles impériales.

CLXIX.

La compagne du laboureur devient mère sans qu'il lui en coûte la vie, mais toi..... hélas ! tu étais si heureuse et si chérie de ton peuple ! ceux qui ne pleurent jamais la destinée des rois, verseront des larmes sur la tienne. La liberté, le cœur désolé, perd ses plus douces espérances ; la liberté faisait des vœux pour toi, et voyait son arc-en-ciel arrêté sur ta tête..... et toi, prince infortuné et solitaire, c'était donc vainement que l'hymen t'avait uni à ta royale compagne, époux d'une année, et père d'un enfant qui n'a point vécu !

CLXX.

Ta robe nuptiale n'était qu'une robe de deuil ; les fruits de l'hymen ont été pour toi les cendres de la tombe : elle est dans le cercueil la fille des îles britanniques, l'amour de ses nombreux sujets. Avec quelle confiance nous remettions entre ses mains le soin de l'avenir ! cet avenir n'était pas fait pour nous ; mais nous aimions à penser que nos enfants vivraient

sous ses lois, et béniraient la mère et ce fils ardemment désiré. Hélas! cette promesse de bonheur était pour nous comme l'étoile chérie des bergers..... et ce n'était qu'un météore.

CLXXI.

Malheur à nous! et non à elle qui goûte le plus doux des repos. Hélas! qu'eût-elle trouvé sur le trône? la fumée de la faveur populaire, les conseils perfides d'une cour de flatteurs, et ces oracles mensongers qui, depuis la naissance des monarchies, ont séduit les oreilles des princes, jusqu'à ce que les nations exaspérées se soient armées dans un transport furieux. Étrange destinée, qui renverse les plus grands rois, et jette dans la balance un contre-poids redoutable à leur sceptre tôt ou tard brisé ⁶⁹!

CLXXII.

Mais non, nos cœurs se refusent à le croire; elle était à-la-fois si jeune et si belle! bienfaisante sans effort, grande sans avoir un ennemi; à peine épouse et mère, et déjà elle n'est plus! que de liens a brisés ce cruel moment! Princesse bien-aimée! depuis le cœur de ton père jusqu'à celui du dernier de ses sujets, se continue la chaîne électrique de notre désespoir. La fatale nouvelle de ton trépas s'est répandue comme la terreur d'un tremblement de terre: le deuil règne dans ces royaumes où tous s'enviaient le bonheur de t'aimer davantage.

CLXXIII.

Salut, aimable Nemi ⁷⁰, protégée par une enceinte

de vertes collines, tu te ris de l'aquilôn furieux. En vain il a pu déraciner le chêne robuste, forcer l'Océan à franchir ses limites, et lancer jusqu'aux nues l'écume des flots, il faut qu'il respecte malgré lui le miroir de ton lac de cristal : calme comme la haine qui dissimule, sa surface nous offre un aspect froid et tranquille que rien ne peut troubler; ses eaux tournent autour d'elles-mêmes, semblables à un serpent endormi.

CLXXIV.

Les ondes de l'Albano, à peine séparées du lac de Nêmi, arrosent la vallée voisine; plus loin le Tibre promène ses flots, et le vaste Océan baigne cette plage du Latium où commença la guerre épique du Troyen *, dont l'étoile triomphante présida aux destinées d'un empire; vous pouvez apercevoir aussi la retraite où Tullius allait oublier le bruyant séjour de Rome; et du côté où un rideau de montagnes intercepte la vue, était jadis cette *villa* du pays des Sabins, qui charmait les loisirs d'Horace ?¹.

CLXXV.

Mais j'oublie que le pèlerinage d'Harold est fini, et que nous devons nous séparer. Je lui dis adieu, il est arrivé comme moi au terme de sa course : mais qu'il nous soit permis de regarder la mer encore une fois; ses flots brillent à nos yeux ravis, et, de la cime de la montagne d'Albe, nous revoyons l'ami de notre jeunesse, cet Océan que nous avons suivi jadis de

* *Arma virumque*, etc., etc.

puis les roches de Calpé jusqu'aux lieux où le sombre Euxin entoure les Symplégades de ses vagues azurées.

CLXXVI.

De longues années, longues hélas ! et pourtant peu nombreuses, de longues années se sont écoulées depuis pour Harold et pour moi. Ah ! nous sommes encore au même point ; quelques chagrins, quelques larmes de plus, voilà tout ce que nous devons au temps. Ce n'est pas en vain cependant que nous avons parcouru la carrière de la vie, nous avons reçu notre récompense..... et c'est dans ces lieux que nous l'avons trouvée. Oui c'est une véritable récompense de pouvoir se sentir renaître aux doux rayons du soleil, et d'éprouver, à l'aspect de la terre et des flots, ces joies pures qui nous font oublier qu'il est des hommes pour les corrompre.

CLXXVII.

Oh ! que ne puis-je habiter le désert avec un doux génie pour charmer ma solitude ; heureux de perdre le souvenir de la race des hommes, et de n'aimer que lui sans haïr personne ! O vous, éléments dont la noble inspiration réveille mon enthousiasme, ne pouvez-vous exaucer mes desirs ? suis-je dans l'erreur en croyant que de semblables génies habitent plus d'un lieu dans la nature ? hélas ! il est bien rare, s'ils existent, qu'ils daignent se communiquer à nous.

CLXXVIII.

Il est un charme au milieu des bois écartés, et un ravissement sur le rivage solitaire ; il est, sur les

bords de la mer, une société qu'aucun importun ne trouble, et le mugissement des vagues a aussi sa mélodie. Je n'aime pas moins l'homme, mais je chéris davantage la nature en communiquant avec elle; j'oublie alors tout ce que je puis être, et tout ce que j'ai déjà été, pour me mêler avec l'univers et éprouver ce que je ne puis, ni exprimer, ni taire entièrement.

CLXXIX.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux Océan! mille flottes parcourent vainement tes routes immenses : l'homme, qui couvre la terre de ruines, voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords. Tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre : il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme; son ombre se dessine à peine sur ta surface, lorsqu'il s'enfonce comme une goutte d'eau dans tes profonds abîmes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré.

CLXXX.

Ses pas ne sont point imprimés sur tes domaines qui ne sont point une dépouille pour lui..... tu te soulèves et le repousses loin de toi; le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre n'excite que tes dédains; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages, et tu le rejettes, en te jouant, aux lieux où il a placé toutes ses espérances. Son cadavre gît sur la plage près du port qu'il voulait aborder.

CLXXXI.

Que sont ces armements redoutables qui vont fou-

droyer les villes de tes rivages; épouvanter les nations, et faire trembler les monarques dans leurs capitales? que sont ces citadelles mouvantes, semblables à d'énormes baleines, et dont les mortels qui les construisent sont si fiers qu'ils osent se parer du vain titre de seigneurs de l'Océan, et d'arbitres de la guerre? que sont-elles pour toi? Un simple jouet; nous les voyons comme ta blanche écume se fondre dans tes ondes amères, qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les débris de Trafalgar.

CLXXXII.

Tes rivages sont des empires; ils changent sans cesse, et tu restes toujours le même. Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome et Carthage? Tes flots battaient leurs frontières aux jours de la liberté, et plus tard sous le règne des tyrans. Leurs peuples esclaves ou barbares obéissent à des lois étrangères. La destinée fatale a converti des royaumes en déserts.... mais rien ne change en toi que le caprice de tes vagues : le temps ne gravé aucune ride sur ton front d'azur; tel que te vit l'aurore de la création, tel tu es encore aujourd'hui.

CLXXXIII.

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes; calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphyr ou par l'aiglon, glacé vers le pôle, bouillonnant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites; tu es l'image de

l'éternité, le trône de l'invisible; ta vase féconde elle-même produit les monstres de l'abyme. Chaque région t'obéit, tu t'avances terrible, impénétrable et solitaire.

CLXXXIV.

Je t'ai toujours aimé, Océan! et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dès mon enfance je jouai avec tes brisants : rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi : si la mer irritée les rendait plus terribles, mes craintes me charmaient encore ; car j'étais comme un de tes enfants, je me confiais gaïement à tes vagues et je jouais avec ton humide crinière comme je le fais en ce moment.

CLXXXV.

Ma tâche est finie, mes chants ont cessé ; ma voix fait retentir l'écho pour la dernière fois. Il est temps d'interrompre un rêve trop prolongé, il faut éteindre la lampe qui m'éclairait pendant les ombres de la nuit..... ce qui est écrit est écrit..... que n'ai-je mieux fait ! mais je ne suis plus ce que j'ai été ; mes visions voltigent plus transparentes autour de moi, et le feu qui inspirait mon ame s'éteint et s'évanouît.

CLXXXVI.

Adieu ! ce mot doit être et fut toujours un son qui nous afflige..... adieu cependant, ô vous qui avez suivi mon pèlerin jusque dans ce dernier voyage!

BYRON. — *Tome II.*

si votre mémoire conserve une seule de ses pensées, si vous tenez à un de ses souvenirs, ce ne sera pas en vain qu'il aura porté les sandales et le capuchon orné de coquillages. Adieu ! que la douleur ne soit connue que de lui ! Puissiez-vous ne trouver que du charme dans ses vers !

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

NOTES

DE CHILDE-HAROLD.

CHANT QUATRIÈME.

LA communication du palais ducal avec les prisons de Venise a lieu par un pont ou galerie couverte, qui est au-dessus de l'eau, et qu'un mur de pierre partage en un passage et en une cellule. Les prisons d'état, appelées *Pozzi* ou puits, étaient pratiquées dans l'épaisseur des murailles du palais. Lorsqu'on conduisait le prisonnier à la mort, on lui faisait traverser la galerie jusqu'au côté opposé, on le faisait passer de là dans l'autre compartiment ou cellule du pont, et il y était étranglé. La porte basse par laquelle on introduisait le criminel dans cette cellule, est aujourd'hui murée; mais le passage est encore ouvert et connu sous le nom de *Pont des Soupirs*. Les puits sont sous le plancher de l'appartement qui est au bas du pont : il y en avait douze; mais, à la première arrivée des Français, les Vénitiens fermèrent ou démolirent à la hâte le plus profond de ces cachots. Cependant on peut encore y descendre par une trappe et se traîner par des trous à demi encombrés de ruines, jusqu'au fond des deux étages situés au-dessous du premier. Si vous avez besoin de vous consoler de l'extinction de la puissance patricienne, vous pouvez peut-être trouver là un terme à vos regrets. A peine si un rayon de lumière éclaire l'étroite galerie qui conduit aux cellules, et les cachots eux-mêmes sont dans une obscurité complète. Un

petit trou du mur laissait seul parvenir l'air humide des passages et servait à introduire la nourriture des prisonniers; une planche élevée d'un pied au-dessus du sol était tout leur lit; et les conducteurs vous disent qu'on ne leur permettait aucune lumière. Les cellules ont à peu près cinq pieds de long, deux et demi de large, et sept de haut. Elles sont directement les unes sous les autres; et dans les plus basses il est assez difficile de respirer. On ne trouva qu'un seul prisonnier, lorsque les républicains descendirent dans ces hideux cachots, et l'on dit qu'il y avait seize ans qu'il y avait été plongé. Mais ceux qui avaient habité les autres caveaux avaient laissé des traces de leur repentir ou de leur désespoir, qui sont encore visibles et méritent d'être remarquées pour la franchise de ceux qui les ont laissées. Quelques-uns des détenus paraissent avoir été coupables envers le clergé, d'autres avoir fait partie de ce corps; c'est ce qu'indiquent non-seulement leurs signatures, mais encore les églises et les clochers griffonnés par eux sur les murs. Le lecteur ne peut être fâché de voir un échantillon de pensées inspirées par une aussi terrible solitude. Voici trois de ces inscriptions copiées au crayon.

1.

Non ti fidar ad alcuno, pensa e taci
 Se fugir vuoi de spioni insidie e lacci.
 Il pentirti, pentirti, nulla giova;
 Ma ben di valor tuo la vera prova.

1607 a dl 2 genaro. Fui re-
 tento p' la bestietma p' aver dato
 da manzar a un morto.

JACOPO GRITTI scrisse.

2.

Un parlar poco et
 Negare pronto et
 Un pensar al fine può dare la vita
 A noi altri meschini.

1605. Ego JOH. BAPTISTA ad
 ecclesiam Cortelhrus.

3.

De chi mi fido guardami Dio,
De chi non mi fido guardar' io.

A. TA H A HA
V. la S C K R

Le copiste a suivi et n'a pas corrigé les solécismes, dont quelques-uns ne sont pas réels peut-être, puisque les lettres étaient évidemment tracées dans les ténèbres. Qu'on observe seulement qu'il faudrait lire *bestemmia* et *mangiar* dans la première inscription. Elle a été écrite probablement par un prisonnier coupable de quelque impiété commise dans des funérailles. *Cortellarius* est le nom d'une paroisse près de la mer; et les dernières initiales veulent dire : « *Viva la santa chiesa katolica romana.* »

² Un ancien auteur, décrivant Venise, a fait usage de la même figure, qui ne serait pas poétique si elle n'était vraie :

Quò fit ut qui supernè urbem contempletur, turritam telluris imaginem medio octano figuratam se putet inspicere.

³ Les chants bien connus des gondoliers, tirés de la Jérusalem du Tasse, ont fini avec l'indépendance de Venise. On trouvait jadis communément, et l'on peut trouver encore des éditions du poème avec l'original sur une colonne, et les variantes vénitiennes de l'autre. L'extrait suivant servira à montrer la différence de l'épopée Toscane et des « *canta alla barcarolla.* »

ORIGINAL.

Canto l' armi pietose, e 'l capitano
Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.
Molto egli oprò col senno e con la mano;
Molto soffrì nel glorioso acquisto;
E in van l' inferno a lui s' oppose, e in vano
S' armò d' Asia e di Libia il popol misto;
Che il ciel gli diè favore, e sotto ai santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

VÉNITIEN.

L'arme pietose da cantar gho voglia
 E di Goffredo la immortal branza
 Che al fin l'ha libera co strassia, e dogia
 Del nostro buon Gesu la sepoltura.
 De mezo mondo unito, e de quel bogia,
 Missier Pluton no l'ha bu mai panra.
 Dio l'ha agiuta, e i compagni sparpagnai
 Tutti 'l gh' i ha messi insieme i di del dai.

Quelques-uns des anciens gondoliers chantent encore quelquefois une strophe du poète qui leur était jadis si familier.

Le 7 janvier passé, l'auteur de Childe-Harold, et un autre Anglais, rédacteur de cette notice, furent au Lido avec deux chanteurs, dont l'un était un charpentier, et l'autre un gondolier. Le premier se plaça à la proue et le second à la poupe du bateau. Quelque temps après avoir quitté le quai de la Piazzetta, ils se mirent à chanter, et continuèrent jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'île. Ils nous donnèrent, entre autres morceaux, la mort de Clorinde, et la description du palais d'Armide; mais ils chantèrent les vers toscans. Cependant le charpentier, le plus habile des deux, et qui était obligé souvent de souffler son compagnon, nous dit qu'il pouvait traduire l'original. « Je sais, ajouta-t-il, près de trois cents stances, mais je n'ai pas le courage (il se servit du mot *morbin*) d'en apprendre d'autres ni de chanter celles que je sais : il faut qu'un homme ait du temps de reste pour apprendre ou pour répéter; et voyez mes habits et moi, je meurs de faim. » Ces paroles nous touchèrent plus que son chant, que l'habitude peut seule rendre agréable. Le récitatif était aigre, criard, monotone, et le gondolier venait au secours de sa voix en tenant sa main sur un des côtés de sa bouche. Le charpentier mettait quelque action dans son débit; mais il se contraignait évidemment sans pouvoir dissimuler tout-à-fait l'intérêt que son sujet lui inspirait. Ces deux hommes nous apprirent que le chant n'appartenait pas exclusivement aux gondoliers; il y

à plusieurs hommes de la basse classe du peuple, qui savent quelques stances ; mais il est bien rare qu'on les entende chanter volontairement.

Il paraît que ce n'est pas l'usage des gondoliers de ramer et de chanter en même temps. Si l'on n'entend plus guère les vers de la Jérusalem, il est encore du moins très-fréquent d'entendre la musique sur les canaux de Venise ; et, les jours de fête, un étranger qui est trop éloigné ou trop peu versé dans la langue pour distinguer les mots ; peut s'imaginer que la plupart des gondoles résonnent encore des chants du Tasse. L'auteur de quelques remarques, qui furent insérées dans les *curiosités littéraires*, me permettra de le citer deux fois ; car, à l'exception de quelques phrases un peu trop ambitieuses et extravagantes, il nous a donné une description aussi exacte qu'agréable.

« A Venise, les gondoliers savent par cœur de longs passages du Tasse et de l'Arioste, et les chantent souvent avec une mélodie toute particulière ; mais ce talent semble aujourd'hui se perdre. Ce ne fut du moins qu'avec quelque peine que je pus trouver deux personnes qui me récitassent, de cette manière, un passage du Tasse.

« Les gondoliers se réunissent toujours deux, pour chanter alternativement les strophes. Nous connaissons les airs par Rousseau, qui les a fait imprimer avec ses chansons : ils n'ont pas une mélodie proprement dite. C'est une sorte de milieu entre le *canto fermo* et le *canto figurato*, qui se rapproche du premier par une déclamation de récitatif, et du dernier par des passages et des roulades dont l'effet est de prolonger et d'embellir le son d'une syllabe.

« Il était minuit, lorsque j'entrai dans la gondole. Un chanteur se plaça sur le devant et l'autre derrière, et nous nous dirigeâmes vers *San Giorgio*. Le premier commença le chant ; quand il eut fini sa strophe, le second continua la strophe suivante, et ainsi de suite en alternant. D'un bout à l'autre, les mêmes notes revenaient sans cesse ; mais, suivant le sujet,

mes deux chanteurs mettaient plus ou moins d'emphase et changeaient même le ton de toute une strophe.

« Sur le tout, cependant, les sons étaient rudes et criards. On eût dit que les deux gondoliers faisaient consister, comme les peuples sauvages, tout le charme de leur chant dans la force de leur voix. Ils semblaient se disputer à qui aurait les poumons les plus robustes, et, loin de jouir de cette musique, je me trouvais dans une situation très-désagréable au fond de la gondole.

« Mon compagnon, à qui je m'expliquai là-dessus, fut jaloux de l'honneur de ses concitoyens, et m'assura que ce chant était très-harmonieux entendu d'une certaine distance. Nous descendîmes en conséquence sur le rivage, laissant un des chanteurs dans la gondole, tandis que l'autre fut se placer à quelques centaines de pas. Ils commencèrent alors à chanter en se répondant; et je me mis à aller et à revenir de l'un à l'autre; m'éloignant toujours de celui qui commençait sa partie. Je m'arrêtais souvent aussi pour les écouter tous les deux.

« Cet expédient me réconcilia avec la musique des gondoliers. La déclamation forte, et même perçante, frappait l'oreille de loin, et appelait toute mon attention; les transitions rapides, qu'il était nécessaire de chanter dans un ton plus bas, ressemblaient à ces sons plaintifs qui succèdent à l'expression d'une émotion soudaine ou de la douleur. Le second chanteur, qui écoutait attentivement, recommençait aussitôt en reprenant les vers où l'autre les laissait, et lui répondait avec des notes plus douces ou plus sonores, selon que l'exigeait le sens de la strophe. Les canaux silencieux, les palais élevés, la splendeur de la lune, les ombres prolongées de quelques gondoles qui allaient çà et là comme des esprits, tout donnait au tableau que j'avais sous les yeux un aspect bizarre, et toutes les circonstances réunies faisaient ressortir le caractère de l'harmonie singulière que j'entendais. Elle convient parfaitement à un unarinier solitaire qui, étendu dans sa barque sur un des canaux de Venise, attend qu'il lui vienne des

passagers. La monotonie, l'ennui de cette situation est en quelque sorte allégé par les chants et les histoires poétiques qu'il a dans sa mémoire. Il élève souvent la voix aussi fort qu'il le peut. Elle retentit à une grande distance sur le paisible miroir de l'onde; comme tout est tranquille autour de lui, il est comme dans une solitude au milieu d'une ville grande et populeuse. Point de roulement de voitures, point de bruit de piétons; une gondole silencieuse glisse de temps en temps auprès de lui, et les mouvements des rames sont à peine entendus.

« Tout à coup une voix retentit dans le lointain, une voix inconnue peut-être. La musique et la poésie mettent de suite en rapport ces deux hommes étrangers l'un à l'autre. Le marinier devient comme l'écho qui répond à cette voix, et il s'exerce à lui faire parvenir aussi les sons de la sienne. Par une convention tacite, ils alternent vers par vers : le chant durerait toute la nuit, qu'ils s'entretiendraient ainsi sans fatigue; ceux qui passent écoutent, et prennent leur part de ce plaisir.

« L'expression de la voix plaît surtout à un grand éloignement. Elle a alors un charme inexprimable : elle est plaintive, mais n'a rien de sombre; et il est des moments où il est difficile de retenir ses larmes. Mon compagnon, qui n'avait pas du reste une organisation très-délicate, me dit spontanément : *È singolare come quel canto intenerisce, e molto più quando lo cantano meglio.*

« On m'a dit que les femmes de Libo (*), longue rangée d'îles qui séparent l'Adriatique des Lagunes, et surtout les femmes des cantons plus éloignés de Malamocca et de Palestrina, chantent, de la même manière, les poèmes du Tasse. Lorsque leurs maris pêchent sur la mer, elles sont dans l'usage d'aller s'asseoir le soir sur le rivage, et de crier leurs chants jusqu'à ce que chacune d'elles puisse distinguer la réponse de son mari. » (*Curiosities of literature*, vol. II, p. 156.)

(*) L'auteur veut dire Lido, qui n'est pas une longue rangée d'îles mais une île seule (*littus*, le rivage).

Les Vénitiens de toutes les classes se distinguent même au milieu du peuple musicien de l'Italie, par l'amour de la musique et de la poésie. La ville seule peut fournir des auditoires assez nombreux pour deux et même pour trois salles d'opéra chaque soir; et il est peu d'événements dans la vie privée, qui n'inspirent un sonnet imprimé et courant les cercles. Un médecin ou un avocat prend-il ses grades, un abbé prêche-t-il son premier sermon, un chirurgien fait-il une opération, arlequin annonce-t-il son départ ou une représentation à son bénéfice, vous mariez-vous, votre femme accouche-t-elle, gagnez-vous un procès, les muses sont invoquées pour dicter au poète le même nombre de syllabes; et les vers, transcrits sur un papier satiné, ou sur des placards de toutes couleurs, tapissent tous les murs de Venise. La dernière révérence d'une prima donna fait pleuvoir un déluge de ces tributs poétiques du haut de ces régions élevées qui, dans nos théâtres, n'envoient ordinairement sur la scène que des Cupidons ou une neige postiche. Il y a, dans la vie même d'un Vénitien, une poésie qui est variée par toutes ces surprises et ces changements qui font le charme de la fiction; mais, bien différents de l'austère et monotone existence des peuples du Nord, à Venise les amusements sont proclamés des devoirs, les devoirs deviennent des amusements; et chaque objet, étant considéré comme faisant partie de l'affaire de la vie, est annoncé avec la même indifférence et la même gaieté. La gazette vénitienne se termine constamment par le triple avertissement que voici:

CHARADE.

Exposition du très-saint Sacrement dans l'église de Saint...

THÉÂTRES.

Théâtre de Saint-Moïse, opéra.

— *de Saint-Benedict, comédie de caractère.*

— *de Saint-Luc, relâche.*

Si on réfléchit à ce qu'est l'hostie des catholiques, on pensera peut-être qu'elle mériterait d'être mieux placée qu'entre une charade et un opéra.

⁴ Sparte a plus d'un citoyen meilleur que lui : réponse de la mère de Brasidas à des étrangers qui louaient son fils.

⁵ Le Lion, dans son voyage aux Invalides, n'a perdu que l'*Évangile* que soutenait une de ses pattes. Les chevaux aussi sont venus reprendre la place mal choisie d'où ils avaient été enlevés, et sont comme autrefois à demi cachés sous le portique de l'église de Saint-Marc. Leur histoire, après bien des discussions, est enfin établie sur des renseignements satisfaisants. Les décisions et les doutes d'Erizzo, de Zannetti, et dernièrement du comte Léopold Cicognora, tendaient à leur donner une origine romaine, et à les faire remonter jusqu'au temps de Néron; mais M. de Schlegel survint pour apprendre aux Vénitiens la valeur de leurs trésors, et un Grec prouva définitivement les droits de ses concitoyens sur cette noble production de l'art: M. Mustoxidi n'est pas resté sans réponse, mais jusqu'ici il n'en a point reçu qui fût digne d'attention; il paraîtrait que les chevaux sont irrévocablement de l'île de Chio, d'où ils furent transférés à Constantinople, par Théodose. La science lapidaire est une occupation chère aux Italiens, et plus d'un littérateur de leur nation y a acquis de la réputation. Un des meilleurs *specimen* de la typographie de Bodoni est un gros volume d'inscriptions toutes écrites par son ami *Paciaudi*. Plusieurs avaient été destinées pour le retour des chevaux. Il faut croire que ce n'est pas la meilleure qu'on choisit, quand on grava celle qui suit, en lettres d'or, au-dessus du porche de la cathédrale.

*Quatuor. equorum. signa. a. Venitiis. Byzantio. capta. ad. temp.
D. mar. a. r. s. MDCCIV. posita. quæ. hostilis. cupiditas. a.
MDCCCIII. abstulerat. Franc. I. imp. pacis. orbi. data. tro-
phæum. a. MDCCCXF. victor. reduxit.*

Je ne dirai rien du latin. Mais il doit être permis d'observer

que l'injustice des Vénitiens, lorsqu'ils enlevèrent ces chevaux à Constantinople, était au moins égale à celle des Français; il eût été plus prudent d'éviter toute allusion à l'une et l'autre spoliation. Un prince apostolique se serait peut-être opposé à ce que l'on posât sur la principale entrée d'une église métropolitaine, une inscription qui n'a aucun rapport à la religion. *La pacification du monde* peut seule excuser un tel solécisme.

6. Après un grand nombre de vains efforts de la part des Italiens pour secouer entièrement le joug de Frédéric-Barberousse, après que ce prince eut échoué dans son projet de se rendre maître absolu dans les domaines de la Cisalpine, une lutte sanglante de vingt-quatre ans fut enfin terminée dans la ville de Venise. Les articles du traité furent préalablement convenus entre le pape Alexandre et Barberousse. Le premier, ayant reçu un saufconduit, était déjà arrivé de Ferrare à Venise, accompagné des ambassadeurs du roi de Sicile et des consuls de la ligue lombarde. Il restait encore plusieurs points à discuter, et pendant plusieurs jours on regarda la paix comme impraticable; dans cette conjoncture, le bruit se répandit tout à coup que l'empereur était arrivé à Chioza, ville située à quinze milles de la capitale. Les Vénitiens se soulèvent en tumulte, et insistent pour conduire aussitôt le monarque dans leurs murs. Les Lombards prennent l'alarme et se retirent vers Trévise. Le pape lui-même appréhendait quelque malheur, si Frédéric avançait soudain de son côté; mais il fut rassuré par la prudence et l'adresse du doge Sébastian Ziani. Plusieurs ambassades allèrent et revinrent de Chioza à la capitale, jusqu'à ce qu'enfin l'empereur, se relâchant un peu de ses prétentions, « se dépouilla de sa férocité de lion, et revêtit la douceur de l'agneau (*). »

Le samedi 23 juillet 1177, six galères vénitiennes condui-

(*) *Quibus auditis imperator, operante eo qui corda principum sicut vult et quando vult humiliter inclinat, leoninâ ferocitate depositâ, ovinam mansuetudinem induit.* ROMUALDI SALERTIANI CHRONIC., t. VII.

sirent Frédéric en grande pompe, de Chioza à Lido, qui n'est qu'à un mille de Venise. Le lendemain de grand matin, le pape, accompagné des ambassadeurs siciliens et des envoyés de Lombardie qu'il avait rappelés, se rendit avec un grand concours de peuple à l'église de Saint-Marc, et donna une absolution solennelle à l'empereur et à ses adhérents, pour le laver de l'excommunication prononcée contre lui. Le chancelier de l'empire, de la part de son maître, renonça aux antipapes et aux schismatiques qui les soutenaient. Alors le doge, avec un grand cortège d'officiers laïques et séculiers, monta à bord des galères, et, allant trouver Frédéric, le conduisit en grande pompe de Lido à la capitale. L'empereur débarqua au quai de la Piazzetta. Le doge, le patriarche, les évêques, tout le clergé et le peuple de Venise avec ses croix et ses bannières, le précédèrent en procession solennelle jusqu'à l'église de Saint-Marc. Alexandre était assis devant le vestibule de la basilique, entouré de ses prélats et de ses cardinaux, des patriarches d'Aquilée, des archevêques et des évêques de Lombardie, tous revêtus de leurs robes pontificales. Frédéric s'avança, « conduit (*) par le Saint-Esprit, révéra le Très-
 « Haut dans Alexandre. Oubliant sa dignité, et se dépoil-
 « lant de son manteau impérial, il se prosterna aux pieds
 « du pape. Alexandre, les larmes à l'œil, le releva avec bonté,
 « l'embrassa, lui donna sa bénédiction, et aussitôt les Alle-
 « mands de sa suite se mirent à entonner le psaume : *Nous te*
 « *louons, ô Seigneur*. L'empereur prit le pape par la main,
 « le mena à l'église, et, ayant reçu sa bénédiction, retourna
 « au palais ducal. » La cérémonie de son humiliation fut répé-
 tée le lendemain. Le pape lui-même, à la prière de Frédéric, dit la messe dans l'église Saint-Marc. L'empereur ôta une seconde fois son manteau impérial, et, prenant une baguette à la main, officia comme *porte-verge* à la tête des laïques du chœur, et précédant le pontife à l'autel. Après l'Evangile, Alexandre prêcha au peuple. L'empereur se plaça

(*) *Ibid.*, page 331.

près de la chaire, dans l'attitude d'un homme qui écoute; et le saint père, touché de cette attention, commanda au patriarche d'Aquilée de traduire en allemand son sermon latin, sachant bien que Frédéric n'entendait pas un mot de cette dernière langue; on chanta ensuite le *Credo*. Frédéric fit son oblation et baisa la *mule* du pape. La messe terminée, ce monarque le conduisit par la main à son cheval blanc. Il lui tint l'étrier et voulait tirer le cheval par la bride jusque du côté de la mer; mais le pape se contenta de sa bonne volonté, et le congédia avec sa bénédiction. Tel est le précis de ce que nous a transmis l'archevêque de Salerne, qui était présent, et dont le récit est confirmé par tous les auteurs du temps. Cette histoire ne m'eût pas paru si digne d'attention, si la liberté n'avait pas dans cette circonstance triomphé autant que la superstition. C'est à cette humiliation de Frédéric, que les états de Lombardie durent la confirmation de leurs privilèges, et Alexandre eut raison de remercier le Dieu du ciel qui avait donné à un vieillard infirme et sans armes le pouvoir de dompter un souverain si terrible.

2 On se rappellera l'exclamation des montagnards Écossais :
 « Ah! seulement une heure de Dundee! »

Henry Dandolo, lorsqu'il fut élu doge en 1192, avait quatre-vingts ans. Il en comptait donc quatre-vingt-dix-sept lorsqu'il commandait les Vénitiens au siège de Constantinople. Ce fut à cet âge qu'il réunit au territoire des doges de Venise plus de la moitié de l'empire de la Romanie, comme on appelait alors l'empire romain. Les trois huitièmes de cet empire furent conservés dans les diplômes, jusqu'à l'époque où Giovanni Dolfino parvint à la dignité ducale. Dolfino se servit de l'expression ci-dessus dans l'année 1357.

Dandolo entreprit en personne le siège de Constantinople : deux vaisseaux, le *Paradis* et le *Pèlerin*, furent liés ensemble; et un pont-levis ou une échelle fut placée contre les remparts du haut des vergues. Le doge fut un des premiers à fondre

dans la ville. Ce fut alors, disent les Vénitiens, que fut accomplie la prophétie de la sibylle Érythrénne : « Une réunion des puissants aura lieu dans les parages de l'Adriatique sous un chef aveugle; ils entonneront le bouc... ils profaneront Byzance... ils fouilleront ses maisons... ils disperseront ses dépouilles. Un nouveau bouc bèlera jusqu'à ce qu'ils aient mesuré et parcouru cinquante-quatre pieds neuf pouces et demi (*). »

Dandolo mourut le premier juin 1205, ayant gouverné trente ans six mois et cinq jours. Il fut enseveli dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople. Il doit paraître singulier que l'apothicaire rebelle qui reçut l'épée du doge, et abolit l'ancien gouvernement, en 1796 et 1797, portât le nom de Dandolo.

Après la perte de la bataille de Pola et la prise de Chioza, le 16 août 1379, par les armées navales réunies des Génois et de Francesco de Carara seigneur de Padoue, les Vénitiens furent réduits à la dernière extrémité. Une ambassade fut envoyée aux vainqueurs avec une feuille de papier blanc, pour les supplier de dicter les conditions qu'ils voudraient, pourvu qu'ils conservassent à Venise sa seule indépendance. Le prince de Padoue était d'avis d'accepter ces propositions : mais les Génois, qui, après la victoire de Pola, s'étaient écriés, A Venise ! à Venise ! et vive Saint-George ! voulurent l'extinction d'une ville rivale ; et Pierre Doria, leur commandant en chef, répondit en ces termes aux suppliants : « Au nom de Dieu, seigneurs de Venise, vous n'aurez point de paix du seigneur de Padoue ni de notre république de Gènes, que vous n'ayez d'abord mis une bride à vos chevaux sans frein, qui sont sur le portique de votre évangéliste saint Marc. Quelque indomptables qu'ils soient, nous les forcerons bientôt de se tenir en repos. C'est le bon plaisir de nous et de notre commune. Quant à nos frères génois, que vous avez menés avec vous pour nous les donner, je les re-

(*) *Chronicon*, pars XXXIV.

« fuse. Ramenez-les; car je veux, d'ici à peu de jours, aller les tirer de vos prisons, eux et tous les autres. »

Les Gênois s'avancèrent jusqu'à Malamocco, à cinq milles de la capitale; mais cet extrême danger et l'orgueil de leurs ennemis rendirent le courage aux Vénitiens, qui firent des efforts prodigieux et des sacrifices individuels que les historiens de Venise ont consignés avec soin dans leurs annales. Vellor Pisani fut mis à la tête de trente-quatre galères. Les Gênois abandonnèrent Malamocco et se retirèrent à Chioza dans le courant du mois d'octobre; mais ils menacèrent une seconde fois Venise, qui fut réduite à l'extrémité. Sur ces entrefaites, arriva Carlo Zenq, qui avait croisé sur les côtes de Gênes avec quarante galères; les Vénitiens furent assez forts pour assiéger les Gênois. Doria fut tué, le 22 janvier 1380, par un boulet de quatre-vingt-quinze livres lancé par une bombe appelée la *Trévisane*. Chioza fut investie; cinq mille auxiliaires, parmi lesquels étaient quelques *condottieri* anglais, commandés par un capitaine Ceccho, vinrent joindre les Vénitiens. Les Gênois, à leur tour, demandèrent des conditions; mais ils furent forcés de se rendre à discrétion, et, le 24 juin 1380, le doge Contarini fit son entrée triomphante à Chioza. Quatre mille prisonniers, quatre-vingt-dix galères, plusieurs petits bâtiments avec toutes les munitions et les armes, tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui, sans la réponse de l'inéxorable Doria, se seraient contentés, dix mois auparavant, de la ville de Venise. On trouve les détails de cette guerre dans un ouvrage intitulé *la Guerre de Chioza*, écrit par Adrien Chinazzo, historien contemporain et témoin oculaire.

⁹ *Plante le lion*, c'est-à-dire le lion de Saint-Marc, étendard de la république, d'où vient le mot *Piantaleon*, etc.

¹⁰ La population de Venise, à la fin du dix-septième siècle, se montait à près de deux cent mille âmes. Au dernier recensement fait, il y a deux ans, elle n'était plus que de cent trois

mille, et elle diminue tous les jours. Le commerce et les emplois de l'officialité, qui étaient la source de la grandeur vénitienne, n'existent plus. La plupart des maisons patriciennes sont abandonnées et disparaîtraient peu à peu, si le gouvernement, alarmé par la démolition de soixante-douze palais pendant les deux dernières années, n'avait pas expressément défendu cette triste ressource de la pauvreté. Tout ce qui reste de la noblesse vénitienne est aujourd'hui dispersé et confondu avec les riches Juifs sur les bords de la Brenta. Là aussi les palais se sont écroulés ou s'écroulent dans la ruine générale. Le nom seul du *gentil uomo veneto* est tout ce qui nous est connu de lui. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, mais il est encore poli et gracieux. Il est certainement bien excusable de se lamenter assez souvent. Quels qu'aient été les vices de la république, et quoique les étrangers puissent bien penser que le terme naturel de son existence était arrivé selon le cours ordinaire des choses de ce monde, on ne peut s'attendre qu'à un seul sentiment de la part des Vénitiens; jamais les sujets de la république ne furent aussi unanimes pour se rallier autour de l'étendard de saint Marc, que la dernière fois qu'il fut déployé. La lâcheté et la trahison de quelques patriciens qui opinèrent pour une fatale neutralité, ne peuvent être imputées qu'à ces traîtres eux-mêmes exclusivement. On ne peut penser que la génération actuelle regrette la perte des formes aristocratiques, et un gouvernement despotique. C'est leur indépendance seule qui est l'objet des regrets des Vénitiens. Ils gémissent à ce souvenir; cette idée suspend pour un moment leur joyeuse humeur. On peut dire de Venise, suivant l'expression de l'Écriture, qu'elle meurt tous les jours. Sa décadence est si générale et si évidente, qu'elle est pénible même pour un étranger, qui ne peut se faire à la vue de toute une nation expirant sous ses yeux. Le principe qui avait créé l'état de Venise, ne soutenant plus son existence vraiment artificielle, il n'est pas étonnant que cet état se soit brisé en mille pièces tout d'un coup, et tombe plus rapide-

ment qu'il ne s'était élevé. L'horreur de l'esclavage qui apportait les Vénitiens sur la mer, les a forcés, depuis leurs disgrâces, à se fixer sur une terre où ils pourrout du moins être oubliés peut-être au milieu de la foule des peuples dépendants, et ne plus offrir le spectacle humiliant de toute une nation chargée de chaînes récentes. Leur vivacité, leur affabilité, et cette heureuse indifférence que donne le seul tempérament et à laquelle aspire vainement la philosophie, n'ont point été ravies aux Vénitiens au milieu de leurs malheurs. Mais plusieurs particularités du costume et des mœurs se sont perdues par degrés; et les nobles, par un orgueil commun à tous les Italiens qui ont dominé, n'ont pu être amenés à masquer leur nullité sous le faste. Cette splendeur, qui était une preuve et une partie de leur pouvoir, serait avilie, selon eux, s'ils la déployaient sous les chaînes de leur esclavage. Ils se sont retirés de la sphère qu'ils avaient occupée aux yeux de leurs concitoyens; y demeurer leur eût paru un signe d'acquiescement et une insulte pour ceux qui souffrent d'une infortune commune. Quant à ceux qui sont restés dans la capitale dégradée, ils sont plutôt comme des ombres qui viennent visiter les lieux témoins de leur ancienne puissance, que comme des hommes vivants. La réflexion sur *ceux qui leur ont imposés des fers*, ne peut être un sujet de commentaire pour quelqu'un qui est *nationalement* l'ami et l'allié des vainqueurs. Il doit m'être permis d'avancer du moins, sans aller plus loin, que, quel que soit l'ennemi qui nous subjugue, il ne peut qu'être odieux à ceux qui soupirent pour leur indépendance; et on peut prédire avec certitude que cette inutile aversion des Vénitiens pour les Allemands ne perdra rien de sa force jusqu'au jour où Venise disparaîtra dans la vase de ses canaux encombrés.

• Voyez cette histoire dans la vie de Nicias par Plutarque.

• Venise sauvée, les Mystères d'Udolphé, le Sorcier ou l'Arménien, le Marchand de Venise, Othello.

¹³ Il y a dans le texte *tanneu*, pluriel de *tanne*, espèce de sapins particuliers aux Alpes. Ils ne croissent que sur des parties excessivement rocailleuses, où l'on trouve à peine un terrain suffisant pour nourrir leurs racines. C'est là qu'ils viennent beaucoup plus hauts qu'aucun arbre des montagnes.⁷¹

¹⁴ Cette description pourra sembler imaginaire ou exagérée à ceux qui n'ont jamais vu le ciel d'Italie, ou celui d'Orient. Je ne donne pourtant ici que la peinture exacte d'une soirée du mois d'août, telle que j'en ai été témoin dans une de mes fréquentes excursions sur les bords de la Brenta (18 août).

¹⁵ Graces à la critique subtile d'un Écossais, nous connaissons Laure aussi peu que jamais. Les découvertes de l'abbé de Sade, ses triompbes, ses plaisanteries, ne peuvent plus nous instruire ni nous amuser. Nous ne devons pas cependant regarder tout-à-fait ses mémoires comme un roman dans le genre de Bélisaire ou des Incas; quoi qu'en dise le docteur Beattie, nom illustre, mais de peu d'autorité. Le *travail* de M. Sade n'a pas été vain, si son amour, comme toutes ses passions en général, l'a rendu ridicule. L'hypothèse qui accabla les Italiens au milieu de leurs discussions, et entraîna des critiques moins intéressés, cette hypothèse n'existe plus; nous avons une autre preuve qui nous présage la possibilité de voir succéder l'ancien préjugé au paradoxe le plus singulier, le plus agréable par conséquent, et le plus authentique en apparence.

Il semble d'abord que Laure naquit, vécut, mourut et fut ensevelie à la campagne et non à Avignon. Les sources de la Sorgue, les bosquets de Cabrières, peuvent reprendre leurs prétentions; et *La Bastie*, si consulté, peut encore être écouté avec complaisance; l'hypothèse de l'abbé n'avait d'autres soutiens que le sonnet sur le parchemin et la médaille trouvés dans le tombeau d'Hugo de Sade, et la note manuscrite qu'on peut voir dans le Virgile de Pétrarque, à la bibliothèque de

Milan. Si ces preuves étaient incontestables, le sonnet eût été écrit, la médaille composée, fondue et déposée, dans l'espace de douze heures; et le tout auprès du cadavre d'une personne morte de la peste, et porté à la hâte à son tombeau le jour de sa mort. Ces documents sont trop décisifs. Ils ne prouvent point le fait, mais l'imposture. Ou le sonnet, ou la note du Virgile, sont une falsification. L'abbé les cite comme incontestables l'un et l'autre; la conséquence en est rigoureuse, ils sont évidemment faux tous les deux.

En second lieu, Laure ne fut jamais mariée, et fut plutôt une fière pucelle que cette *tendre et prudente* épouse qui honora Avignon en rendant cette ville le théâtre d'une honnête passion à la française et en jouant pendant vingt-un ans son petit manège de faveurs et de rigueurs alternatives vis-à-vis le premier poète de son siècle. Il est vrai qu'il eût été peu galant de mettre onze enfants sur le compte d'une femme telle que Laure, et cela pour une abréviation mal interprétée, et par la décision d'un libraire(*); pourtant il est satisfaisant de penser que l'amour de Pétrarque n'était pas platonique. La félicité qu'il désirait connaître une seule fois, et pour un moment, n'était sûrement pas une jouissance de l'âme(**); on

(*) Dans un dialogue avec saint Augustin, Pétrarque a décrit Laure comme ayant un corps épuisé par de fréquents *ptuhs*. Les vieux éditeurs lisaient et imprimaient *perturbationibus*; mais M. Caperonier, libraire du roi de France en 1762, vit le manuscrit dans la bibliothèque de Paris, et attesta qu'on lisait et qu'on devait lire *PARTURUS EXHAUSTUM*. De Sade joignit au nom de M. Caperonier ceux de MM. Boudot et Bejot, et, au sujet de cette discussion sur les *ptuhs*, se montra un pied-plat littéraire. Voyez *Riflessioni*, etc., etc., page 267. Saint Thomas d'Aquin est pris aussi pour juge sur la question de savoir si Laure était une chaste fille ou une femme continente.

(**) *Pigmalion, quanto lodar ti dei
Dell' imagine tua, se mille volte
N' avesti quel ch' i' sol una vorrei.*

Sonetto 58.

peut trouver même des allusions à un projet de mariage avec celle qu'il appelait une nymphe aérienne. L'amour de Pétrarque n'était ni platonique, ni poétique; et si dans un de ses ouvrages, il l'appelle *amore veementissimo, ma unico ed onesto*, il confesse à un ami qu'il était coupable et pervers, et que son cœur en était tout occupé et tyrannisé (*).

Dans cette circonstance, il fut peut-être alarmé de ses désirs criminels, car l'abbé de Sade lui-même, qui n'aurait pas été si scrupuleux s'il avait pu prouver qu'il descendait de Pétrarque comme de Laure, est forcé de défendre en toutes règles sa vertueuse aïeule. Pour ce qui regarde le poète, nous n'avons d'autre garant de son innocence que ses constantes amours. Il nous assure, dans son épître à la postérité, qu'arrivé à quarante ans il avait non-seulement toute irrégularité (**) en horreur, mais qu'il ne se rappelait pas en avoir jamais été coupable. Cependant la naissance de sa fille naturelle ne peut être rapportée plus loin que sa trente-neuvième année; et la mémoire du poète ou sa *moralité* ont dû être en défaut une fois dans sa vie au sujet de cette *échappée* (***). Le plus faible argument qu'on ait pu faire en faveur de la pureté de son amour, a été tiré de sa durée. Il a survécu en effet à l'objet de sa passion. La réflexion de M. de La Bastie, *qu'il n'y a que la vertu seule qui soit capable de faire des impressions que la mort n'efface pas*, est une de ces sentences que tout le monde applaudit, et que chacun trouve fautive en consultant franchement son propre cœur ou l'histoire des sentiments de l'homme. De tels apophthegmes sont de peu de force pour la cause de la morale et pour celle de Pétrarque, excepté auprès de la jeunesse et des esprits faibles. Celui qui a fait quelques pas au-delà de

(*) *Quella rea e perversa passione che solo tutto mi occupava e mi regnava nel cuore.*

(**) *Azzion disonesta*, dit Pétrarque.

(***) *A questa confessione così sincera diede forse occasione una nuova caduta ch' ei fece.* TIRABOSCHI, *Storia*, etc., etc., t. V, p. 492.

l'âge de l'ignorance et de l'ingénuité, ne peut être *édifié* que de la vérité seule. Rien n'est plus futile, plus ennuyeux et moins instructif que les écrits destinés à ce qu'on appelle la défense de l'honneur d'un individu ou d'une nation. Néanmoins, un écrit de ce genre aura toujours plus de succès que cette critique sage qui est attribuée au désir malicieux de réduire un grand homme à l'échelle commune de l'humanité. Après tout il est vraisemblable que notre historien a eu des raisons pour persister dans son hypothèse favorite. C'est une échappatoire qui sauve l'auteur, mais qui n'est guère suffisante pour sauver l'honneur de la mystérieuse maîtresse de Pétrarque.

¹⁶ Pétrarque se retira à Arqua, l'an 1370, aussitôt après son retour de Rome, où il n'avait pu parvenir à être présenté à Urbain V; il paraît que, sauf le voyage qu'il fit à Venise avec *Francesco Novalla da Carrara*, il passa les quatre dernières années de sa vie dans ce séjour enchanteur ou à Padoue. Durant les quatre mois qui précédèrent sa mort, il fut dans un état continu de langueur; et, le 19 juillet au matin, l'an 1374, on le trouva mort sur une chaise de sa bibliothèque, et la tête appuyée sur un livre. On conserve encore cette chaise au milieu des précieuses reliques d'Arqua; et, d'après la vénération non interrompue dont tout ce qui est relatif à ce grand homme a été l'objet depuis le moment de sa mort jusqu'à nos jours, il est permis de croire que ces monuments sont un peu plus authentiques que ceux auxquels on veut rattacher le souvenir de Shakspeare à Stratford-sur-l'Avon.

Arqua est située à douze milles de Padoue, et à environ trois milles en droite ligne de la grande route de Rovigo, au milieu des collines Euganéennes. Après vingt minutes de marche, au travers d'une prairie unie et couverte d'arbres, on trouve un petit lac azuré, limpide et très-profond; et l'on arrive au pied d'une chaîne de petites collines couvertes de vignobles et de vergers, au milieu desquels on distingue des grenadiers, des sapins, et toutes sortes d'arbres fruitiers. En quittant le

bords du lac, la route serpente entre les collines; et l'on aperçoit bientôt l'église d'Arqua, à un endroit où la chaîne s'interrompt brusquement : le village occupe cet espace et semble borné des deux côtés par les collines. Les maisons sont éparpillées sur les rochers : celle du poète est située sur une petite élévation où l'on arrive par deux montées, et d'où l'on jouit non-seulement de la vue des jardins qui couvrent les vallons, mais encore de celle des plaines plus reculées, au-dessus desquelles on distingue de petits bois de mûriers et de saules réunis en une masse obscure par les festons de la vigne, quelques cyprès isolés, et les clochers de plusieurs villages, jusqu'aux embouchures du Pô et aux côtes de l'Adriatique. Le terrain d'Arqua est d'une formation volcanique. Le climat est très-chaud, et les vendanges y commencent toujours une semaine plus tôt que dans les plaines de Padoue. Le corps de Pétrarque est, enfermé, on ne peut pas dire enseveli, dans un sarcophage de marbre rouge, porté sur quatre pilastres qui reposent sur une base élevée au-dessus du sol, et bien distinct de tous les autres tombeaux. Ce sarcophage est très-apparent; mais il sera bientôt entièrement ombragé par quatre lauriers qu'on a plantés dernièrement. La Fontaine de Pétrarque, car ici tout porte son nom, prend sa source sous une voûte artificielle, un peu au-dessous de l'église; elle répand abondamment, même au temps de la plus grande sécheresse, cette eau qui formait jadis la richesse des collines Euganéennes. Cette fontaine serait bien plus agréable, si, dans quelques saisons de l'année, elle n'était peuplée de frelons et de guêpes. Le tombeau de Pétrarque n'a pas d'autres rapports avec celui d'Archiloque. Les révolutions des siècles ont épargné ces vallées écartées; et, si le repos des cendres de Pétrarque a été troublé, ce fut plutôt par la vénération que par la haine. On a essayé une fois de dérober le trésor que contient le sarcophage, et un Florentin parvint à en tirer un bras par une fente qui se voit encore aujourd'hui. On n'a pas oublié ce larcin; mais il a servi à identifier le poète avec le pays où il avait pris

naissance, et dans lequel il ne voulut pas demeurer. Un petit paysan d'Arqua, à qui l'on demandait ce qu'était Pétrarque, répondit que les gens du village connaissaient toutes les particularités qui le concernaient, mais que pour lui, tout ce qu'il savait, c'est que c'était un Florentin.

M. Forsyth n'a pas eu tout-à-fait raison de dire que Pétrarque n'était jamais revenu en Toscane depuis son enfance. Il paraît qu'il traversa Florence, en allant de Parme à Rome, et à son retour de Rome, l'an 1350. Il y resta même assez long-temps pour lier connaissance avec les habitants les plus distingués de cette ville. Un Florentin honteux de l'aversion que le poète avait manifestée pour sa patrie, s'empessa de rectifier cette erreur triviale de notre voyageur, dont il connaissait et respectait la capacité extraordinaire, l'érudition vaste, et le goût parfait, joints à cette simplicité de manières qu'on a si souvent reconnu être le trait le plus sûr (quoiqu'il n'ait pas été toujours regardé comme indispensable) pour caractériser un génie supérieur.

On a recherché avec empressement les traces de tous les pas de l'amant de Laure; on montre à Venise la maison dans laquelle il logea. Pour trancher l'ancienne controverse qui s'était élevée entre eux et leurs voisins d'Ancisa, où Pétrarque fut porté à l'âge de sept mois et resta jusqu'à sept ans, les habitants d'Arezzo ont indiqué, par une longue inscription, le lieu où leur célèbre compatriote a pris naissance. La cathédrale de Parme lui a élevé, dans la chapelle de Sainte-Agathe, un monument avec l'inscription que je vais transcrire. Il était archidiaque de ce chapitre, et aurait été enseveli dans l'église s'il ne fût pas mort loin de son pays.

D. O. M.

FRANCISCO PETRARCHÆ,

FARMENSI ARCHIDIACONO,

PARENTIBUS PRÆCLARIS, GENERE PERANTIQUE,

ETHICIS CHRISTIANÆ SCRIPTORI EXIMIO,

ROMANÆ LINGUÆ RESTITUTORI,

ETRUSCÆ PRINCIPÌ,

AFRICÆ QUÆ GARMEN HAC IN URBE PERACTUM REGISUS ACCEIT.

S. P. Q. R. LAUREA DONATO;

TANTI VIRI

JUVENILIBUS JUVENES SENILIBUS SENEX

STUDIOSISSIMUS

COMES NICOLAUS CANONICUS CICOGNARA,

MARMORÆ PROXIMA ANA EXCITATA,

IMQUE CONDITO

DIVÆ JANUARIIŒ ORNATO CORPORE,

H. M. P.

SUFFECTUM

SED INFRA MERITUM FRANCISCI SEPULCHRO,

SUMMA HAC IN SEDE EFFERRI MANDANTE,

SI PARMÆ OCCURSERET

EXTERÆ MORTE NEU NOBIS IREPTÆ.

A Pavie, on lui a dédié une autre inscription avec son buste, parce qu'il passa dans cette ville l'automne de 1368 avec son gendre Brossano. La situation politique qui a empêché longtemps les Italiens de critiquer les vivants, leur a fait tourner tous leurs soins vers l'illustration des morts.

Il est tout aussi vraisemblable que nous combattons avec les démons qu'avec nos meilleures pensées. Satan choisit un désert pour le lieu où il voulait tenter notre Sauveur, et notre chaste John Locke préférerait la présence d'un enfant à une solitude complète.

démie ariostéenne. La grande place au milieu de laquelle passa la procession fut, pour la première fois, appelée la place d'Arioste.

L'auteur d'Orlando est proclamé par les Ferrarais jaloux, l'Homère, non pas de l'Italie, mais de Ferrare. La mère d'Arioste était de Reggio, et la maison où naquit le poète a été soigneusement signalée par cette inscription : *Qui nacque Ludovico Ariosto il giorno 8 di settembre dell' anno 1474.* Mais les Ferrarais font peu de cas de l'accident qui fit naître Arioste hors de leur pays, et le réclament comme leur appartenant exclusivement. Ils possèdent ses os ; ils montrent encore son fauteuil, son écritoire et ses manuscrits.

..... *Hic illius arma,*
Hic currus fuit.....

La maison où il a vécu, la chambre où il est mort, sont désignées par son propre monument qu'on y a remplacé, et par une inscription récente. Les Ferrarais sont encore plus jaloux de leurs droits ; depuis que l'animosité de Denina (dont leurs apologistes insinuent mystérieusement que la cause ne leur est pas inconnue) s'est hasardée à dégrader leur sol jusqu'à l'incapacité béotienne, pour toutes les productions d'esprit. On a mis au jour un *in-quarto* pour repousser la calomnie ; et ce supplément à l'*Histoire des célèbres Ferrarais* de Barotti, a été considéré comme une réplique triomphante au *Quadro storico statistico dell' alta Italia*.

²⁰ L'aigle, le veau marin, le laurier et la vigne blanche, étaient comptés parmi les préservatifs les plus accrédités contre la foudre. Jupiter choisit l'aigle, Auguste César le veau marin, et Tibère ne manquait jamais de porter une couronne de laurier quand le ciel menaçait d'un orage accompagné de tonnerre. On ne peut pas rire de toutes ces superstitions dans un pays où l'on croit encore aux propriétés magiques de la bague de coudrier ; et le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre

qu'un commentateur de Suétone a pris la peine de réfuter gravement les vertus attribuées à la couronne de Tibère, en racontant que, quelques années avant le temps où il écrivait, un laurier avait été frappé par la foudre, à Rome.

²¹ Le lac Curtien, et le figuier Rumine, qui était dans le forum, ayant été frappés par le feu du ciel, furent regardés comme sacrés; et la mémoire de cet accident fut perpétuée par un *puteal* ou autel, qui ressemblait à l'ouverture d'un puits, avec une petite chapelle recouvrant la cavité censée faite par le tonnerre.

On regardait comme incorruptibles tous les objets qui avaient été endommagés par la foudre, et les corps des personnes qu'elle avait tuées. Quand la fulguration ne causait pas la mort de l'individu, elle conférait une dignité perpétuelle à l'homme que le ciel avait honoré d'une telle preuve de distinction; on enveloppait ceux qui étaient tués d'un vêtement blanc, et on les ensevelissait à la place où ils avaient succombé. Cette superstition n'existait pas seulement parmi les adorateurs de Jupiter; les Lombards croyaient aux augures fournis par le tonnerre: un devin prédit à Agiluf, duc de Turin, un événement qui se réalisa et lui donna une reine et une couronne. Cependant il y avait quelque chose d'équivoque dans ce signe; car les anciens Romains ne le regardaient pas toujours comme propice. Comme il est vraisemblable que les craintes causées par la superstition durent plus long-temps que les consolations qu'elle donne, nous ne devons pas être surpris que les Romains, du temps de Léon X, aient conçu assez de terreur à propos de quelques orages qu'on avait mal interprétés, pour implorer les exhortations d'un érudit, qui rassembla tout ce qu'il savait, touchant le tonnerre et les éclairs, pour prouver que c'était un augure favorable, en commençant par le coup qui frappa les murs de Veletri, et terminant par celui qui serpenta sur la porte de

Florence, et prophétisa l'avènement de l'un de citoyens de cette ville au pontificat.

²² Les deux stances XLII et XLIII sont, à l'exception d'un vers ou deux, une traduction du fameux sonnet de Filicaja :

Italia, Italia, o tu cui feo la sorte,

²³ La fameuse lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, sur la mort de sa fille, contient une description, vraie encore aujourd'hui, d'une route que j'ai souvent suivie dans la Grèce, par terre et par mer, dans différents voyages.

« Eu revenant de l'Asie, faisant voile d'Égypte à Mégare, je commençai à contempler l'aspect de la contrée qui m'environnait. Égine était derrière moi, Mégare devant; j'avais le Pyrée à ma droite, Corinthe à ma gauche. Toutes ces villes, jadis célèbres et florissantes, gisent aujourd'hui renversées et comme ensevelies dans leurs ruines. A cette vue, je ne pus m'empêcher de penser en moi-même : Malheureux que nous sommes, comment nous désolons-nous quand nous venons à perdre un de nos amis; nous, dont la vie est si courte, tandis que les ruines de tant de cités frappent ma vue toutes à la fois ? » (*Vie de Cicéron, par Middleton.*)

²⁴ C'est Poggio qui, du haut du Mont Capitolin, jetant un regard sur les ruines de l'ancienne Rome, laissa échapper cette exclamation : *Ut nunc omni decore nudata, prostrata jace, instar gigantei cadaveris corrupti atque undique exesi.*

²⁵ La vue de la Vénus de Médicis nous rappelle de suite un passage du poème des Saisons; et la comparaison de l'objet avec la description prouve, non-seulement la vérité du portrait, mais encore le tour particulier de la pensée, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'imagination sexuelle du poète descriptif. On peut dire la même chose d'une autre pensée qui se trouve dans le même épisode de Musidora; car les notions qu'avait Thomson des privilèges de l'amour heureux, étaient

très-peu avancées, ou il manquait de délicatesse, puisque la nymphe reconnaissante dit à son discret Damion que dans un moment plus heureux il pourra être son compagnon de bain.

The time may come you need not fly.

« Le temps pourra venir que tu ne fuiras plus. »

Le lecteur se rappelle l'anecdote rapportée dans la vie du docteur Johnson.

Ne quittons pas la galerie de Florence sans dire un mot du *rémouleur*. Il paraît singulier que le caractère de cette statue, sur laquelle on a déjà tant disputé, ne soit pas encore décidé, au moins dans l'esprit de ceux qui ont vu le sarcophage qui est dans le vestibule de la basilique de Saint Paul, sur les dehors des murailles, et où tout le groupe de la fable de Marsyas est passablement conservé. L'esclave scythe qui aiguise le couteau est présenté exactement dans la même attitude que la statue du *rémouleur*. L'esclave n'est pas nu; mais il est plus aisé de se débarrasser de cette difficulté, que de prendre pour un instrument à raser celui qui est dans les mains de la statue florentine que Lanzi suppose représenter tout bonnement le barbier de Jules-César. Winkelman, analysant un bas-relief qui produit le sujet du supplice de Marsyas, adopte l'opinion d'Agostini; et son autorité peut être regardée comme concluante, quand même la ressemblance ne frapperait pas l'observateur le moins attentif.

Parmi les bronzes de la même collection, on voit la table qui porte une inscription que Gibbon(*) a copiée et commentée. Notre historien fut arrêté par quelques difficultés, mais il ne renonça pas à son entreprise. Il dut apprendre avec peine que son savoir avait été mis en défaut par une inscription qui aujourd'hui est reconnue apocryphe.

26 *Atque oculos pascat interque suos.*

OVIDE. *Art d'aimer.*

(*) *Nomina gentesque Italia antiquæ.* Page 204, éd. in-8°.

27 Ce nom rappellera non-seulement la mémoire de tous ceux dont les tombeaux ont rendu la *Santa-Croce* le centre d'un pèlerinage, et la Mecque de l'Italie. Mais la femme éloquente qui célébra ces cendres illustres, et dont la voix est aujourd'hui muette comme les grands hommes qu'elle chanta, Corinne n'est plus; avec elle doivent expirer la crainte, la flatterie et l'envie, qui ont répandu des nuages trop brillants ou trop sombres autour du génie, et se sont opposées à l'examen d'une critique impartiale. Les portraits que nous avons de cette femme célèbre sont ou flattés ou défigurés, selon que l'amitié ou l'envie ont tenu le pinceau. On ne peut guère attendre le portrait fidèle d'un contemporain; la voix de ceux qui lui survivent ne saurait donner une juste estimation de son rare talent. La galanterie, l'amour du merveilleux, et l'espoir d'une association de gloire, qui émoussèrent l'arme de la censure, doivent cesser aujourd'hui. Les morts n'ont point de sexe; ils ne peuvent plus nous étonner par des miracles nouveaux, ils ne donnent aucun privilège. Corinne a cessé d'être une femme, elle n'est plus qu'un auteur. On peut déjà s'attendre à ce que plusieurs critiques voudront se payer de leurs complaisances passées, en usant envers elle d'une sévérité à laquelle l'extravagance de leurs premiers éloges donnera peut-être les couleurs de la vérité. La postérité la plus reculée aura à prononcer sur le mérite de ses diverses productions, car on peut bien croire qu'elles y arriveront toutes; et plus sera lointaine la perspective au travers de laquelle on verra ses ouvrages, plus l'examen en sera minutieux, et plus la justice de la décision sera certaine. Corinne va commencer maintenant cette existence par laquelle les grands écrivains de tous les âges et de toutes les nations sont réunis, pour ainsi dire, dans un monde qui leur est propre, et répandent de cette sphère supérieure, leur éternelle influence pour guider et consoler l'humanité. Mais l'individu disparaîtra de plus en plus à mesure que l'auteur sera vu plus distinctement: quelque-une des personnes que les charmes d'un esprit sans af-

fection et d'une aimable hospitalité attireraient dans les cereles de Coppet, devrait sauver de l'oubli les vertus privées de Corinne. Quoiqu'on dise que les vertus aiment l'ombre, il est trop vrai que souvent elles sont plutôt refroidies qu'excitées par les soins de la vie domestique. Quelqu'un devrait peindre les graces naturelles qu'elle déployait dans l'accomplissement de ces devoirs de la parenté, qu'il faut plutôt étudier dans les secrets de l'intérieur d'une famille que dans les relations publiques des parents. Il faut, il est vrai, toute la délicatesse d'un attachement véritable pour y intéresser un spectateur indifférent. Quelqu'un devrait, non pas célébrer, mais décrire l'aimable maîtresse d'une maison toujours ouverte, l'ame d'une société toujours variée et toujours satisfaite, et dont le créateur, dépouillé de l'ambition et de l'artifice des rivalités publiques, semblait ne briller que pour charmer sans cesse ceux qui l'entouraient. Mère tendre et tendrement aimée; amie capable d'une générosité sans bornes, mais toujours éclairée; patronne charitable de tous les malheureux, elle vivra toujours dans le cœur de ceux qu'elle a chéris, nourris ou protégés. Sa perte sera mieux sentie dans les lieux où elle était le mieux connue. Qu'il soit permis à un étranger de mêler un regret désintéressé à l'affliction de ses nombreux amis, et du plus grand nombre encore de ceux qu'elle combla de bienfaits. Au milieu des scènes sublimes que m'offrait le Léman, mon plus grand bonheur fut de pouvoir admirer les belles qualités de l'incomparable Corinne.

²⁸ Alfieri est le grand nom de ce siècle. Sans attendre des centaines d'années, les Italiens le regardent déjà comme un poète légalement *reconnu*. Ils chérissent sa mémoire, parce qu'il est le barde de la liberté, et que ses tragédies ne peuvent recevoir aucune protection de la part de leurs souverains. On n'en joue qu'un très-petit nombre; encore est-il rare qu'on en permette la représentation. Cicéron a remarqué que les véritables opinions et les sentiments des romains ne se mani-

festaient nulle part plus clairement qu'au théâtre. Dans l'automne de 1816 un improvisateur célèbre donna un échantillon de ses talents à l'opéra de Milan. L'auditoire était nombreux; et les prospectus qui indiquaient les sujets que le poète devait traiter, furent reçus avec indifférence ou avec le rire du mépris; mais tout à coup celui qui les annonçait proclama l'*Apothéose de Victor Alfieri*; le théâtre retentit d'acclamations et d'applaudissements long-temps prolongés. Le sort ne désigna pas ce sujet; et le signor Sgricci eut à débiter ses lieux communs et extemporanés sur le bombardement d'Alger. A la simple vue de la cérémonie, il est bien facile de voir qu'on ne confie pas au hasard le choix des matières d'improvisation. La police a d'abord le soin d'inspecter le prospectus avant qu'on le distribue; et ensuite, si la prudence lui suggère quelque arrière-pensée, elle corrige le choix du sort. L'*apothéose d'Alfieri* avait été accueillie avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'on pensait bien que ce sujet ne serait pas traité.

²⁹ On affecte quelquefois, dans les inscriptions gravées sur les tombeaux, une simplicité qui nous fait douter si le monument que nous contemplons renferme la cendre d'un mort, si c'est un cénotaphe ou un simple monument élevé à sa mémoire. C'est ainsi que sur la tombe de Machiavel on a omis de nous informer du lieu et du temps de sa naissance, de sa mort, de son âge et de ses parents.

Tanto nomini nullum par elogium

NICOLAUS MACHIAVELLI.

Je ne vois pas pour quelle raison on a mis la sentence avant le nom auquel elle se rapporte.

On peut bien s'imaginer que les préjugés qui avaient rendu proverbial le nom de Machiavel, comme épithète d'iniquité, n'existent plus à Florence. Sa vie fut persécutée, et sa mémoire a été outragée à cause de son attachement à une liberté aujourd'hui incompatible avec le nouveau système de despo-

isme qui a succédé à la chute des gouvernements libres d'Italie. Machiavel fut mis à la torture parce qu'il était un *libertin*, c'est-à-dire parce qu'il désirait la restauration de la république de Florence ; et tels sont les efforts des hommes intéressés à pervertir non-seulement la nature des actions , mais encore à changer la signification des mots, que ce qui voulait dire jadis *patriote* a fini par signifier *débauché*. Nous avons nous-mêmes oublié l'ancienne acception du mot *libéralité* ; aujourd'hui il est synonyme de *trahison* dans un pays, et de folie dans tous. Il faut qu'on se soit étrangement trompé pour regarder comme un suppôt de la tyrannie l'auteur du *Prince* ! Comment se persuader qu'un ouvrage écrit pour le despotisme ait été condamné par l'inquisition ? Le fait est que Machiavel, comme tous ceux contre qui l'on n'a aucune preuve de crime , fut soupçonné et accusé d'athéisme. Les plus violents ennemis de son livre furent deux jésuites, dont l'un persuada à l'inquisition de le prohiber, *benche fosse tardo* ; et l'autre dit que le secrétaire de la république de Florence n'était qu'un fou : la suite a prouvé que le père *Possevin* n'avait jamais lu le *Prince* , et que le père *Lucchesini* ne l'avait pas compris. Certes, ce n'était point contre la servitude des doctrines de Machiavel qu'étaient dirigées les poursuites , mais plutôt contre l'esprit d'une leçon dans laquelle il montre que les intérêts d'un monarque sont tout-à-fait opposés au bonheur de son peuple. Les jésuites sont rétablis en Italie ; et le dernier chapitre du *Prince* nécessitera sans doute une réfutation nouvelle de la part de ceux à qui l'on veut de nouveau confier l'éducation de la génération naissante, afin qu'ils préparent son esprit à recevoir les impressions du despotisme. Le titre du chapitre est ainsi conçu : « *Esortazione a liberare la Italia dai Barbari* ; » et il est terminé par un encouragement *libertino* à la rédemption future de l'Italie : « *Non si deve adunque lasciare passare questa occasione, acciocchè la Italia vegga dopo tanto tempo apparire un suo redentore. Ne posso esprimere con qual amore ei fusse ricevuto in tutte quelle provincie, che hanno patito per queste*

illuvioni esterne ; con qual sete di vendette , con che ostinata fede , con che lagrime quelle porte se li serrebbero. Quali popoli li negherebbero la obbedienza ! quale Italiano li negherebbe l'ossequio ? AD OGNUNO PUZZA QUESTO BARBARO DOMINIO (*).

³⁰ Le Dante naquit à Florence, l'an 1261. Il se trouva à deux batailles, fut quatorze fois ambassadeur et une fois prieur de la république. Quand le parti de Charles d'Anjou l'emporta sur celui des *Bianchi*, il était absent parce qu'il était alors en ambassade à la cour du pape Boniface VII ; il fut condamné à deux ans de bannissement et à une amende de huit mille livres. Comme il ne put la payer, on séquestra tous ses biens. La république ne se contenta pas de cette satisfaction ; car, en 1272, on a trouvé dans les archives de Florence une liste de quinze personnes condamnées à être brûlées vivantes, et le nom du Dante est le onzième sur cette liste. La sentence est datée de l'an 1302 ; « *Talis perveniens igne comburatur sic quod moriatur.* » Le prétexte de ce jugement fut des échanges iniques, des vols et des gains illicites, *baratteriarum iniquarum, extortionum et illicitorum lucronum*. Il n'est pas étonnant que, poursuivi par une telle accusation, le Dante ait toujours protesté de son innocenc et de l'injustice de ses concitoyens. Il en appela à Florence et à l'empereur Henri : mais la mort de ce souverain, en 1313, fut le signal de la sentence qui le bannit à perpétuité. Avant cette époque fatale, il avait langui près des frontières de la Toscane, en espérant toujours son rappel. Mais alors il se dirigea vers le nord de l'Italie ; il séjourna long-temps à Vérone, et finit par se fixer à Ravenne, où il demeura presque toujours jusqu'à la fin de sa vie. On dit que la principale cause de sa mort, qui eut lieu en 1321, fut l'impossibilité d'obtenir une audience publique, que les Vénitiens lui firent refuser par *Guido novello da Polenta*, son

(*) *Il Principe di Nicolo Machiavelli, etc., con la prefazione e le note istoriche e politiche di M. Amelot de la Houssaye, l'esame e confutazione dell' opera* Cosmopoli, 1769.

protecteur. Il fut enseveli à Ravenne, *in sacra minorum aede*, et Guido lui éleva un monument qui fut restauré, en 1348, par les soins de Beracardo Bembo, préteur de cette république, qui avait refusé de l'entendre. Ce monument fut de nouveau restauré en 1692, par le cardinal *Corsi*, et enfin remplacé par un autre plus riche construit aux frais du cardinal *Luigi Valenti Gonsaga*.

Le véritable tort, ou plutôt le malheur du Dante, fut son attachement à un parti vaincu, et, comme les biographes les moins indulgents le lui reprochent, une trop grande liberté dans ses discours, et trop de hauteur dans ses manières. Mais le siècle suivant rendit des honneurs presque divins à celui que ses contemporains avaient puni par l'exil. Les Florentins ayant fait des tentatives fréquentes, mais toujours vaines, pour avoir ses cendres, couronnèrent son image dans une église. Un tableau représentant Danté est encore placé parmi les idoles de leur cathédrale : ils lui élevèrent des statues, frappèrent des médailles en son honneur. Comme il ne peut pas y avoir de doute sur le lieu de sa naissance, les villes d'Italie se disputent pour l'honneur de lui avoir vu composer son grand poème, et les Florentins croient que leur gloire est intéressée à soutenir que le septième chant en était fait avant que Dante fût banni de leur ville. Cinquante-un ans après sa mort ils nommèrent un professeur pour commenter ses vers, et *Boccaccio* fut chargé de ce patriotique emploi. L'exemple de Florence fut suivi par Bologne et par Pise ; et si les commentateurs ne rendirent que de faibles services à la littérature, au moins ils augmentèrent la vénération qui trouvait une allégorie sacrée ou morale dans toutes les images de sa muse mystique. On découvrit qu'en naissant, et pendant son enfance, Dante s'était déjà montré un homme extraordinaire. Son premier biographe, l'auteur du *Décameron*, raconte que sa mère avait été avertie de l'importance de sa grossesse ; et d'autres affirment que dès l'âge de dix ans il manifesta son penchant pré-

coce pour cette sagesse ou théologie qu'il appelait *Beatrice*, et qu'on avait cru à tort, n'être qu'une amante substantielle.

Lorsqu'il fut reconnu que la divine comédie était une production mortelle, et qu'à cette distance de deux siècles la critique et la rivalité eurent poli le goût des Italiens, le Dante fut sérieusement déclaré supérieur à Homère; et, quoique cette préférence semblât à quelques casuistes un blasphème digne des flammes, la dispute se soutint vigoureusement pendant près de cinquante ans. Dans les derniers temps, on a agité la question de savoir quels étaient les seigneurs de Vérone qui pouvaient se vanter que leurs aïeux eussent protégé le Dante; et le jaloux scepticisme d'un écrivain est allé même jusqu'à dire qu'il n'était pas certain que Ravenne possédât ses cendres. Le critique *Tiraboschi* a prétendu que le poète avait prévu et annoncé l'une des découvertes de Galilée. L'on a souvent changé d'opinion sur le mérite du Dante, comme sur celui des auteurs de toutes les nations. Dans le dernier siècle, on semblait le mépriser comme modèle et comme livre d'étude. *Bettinelli* gronda un jour son élève *Monti*, parce qu'il lisait les extravagances surannées de la *commedia*. La génération naissante, ayant abjuré l'idolâtrie gallique de *Cesarotti*, est revenue à l'ancien culte. Aujourd'hui, les Toscans les plus modérés regardent comme indiscret le *Danteggiare* des Italiens du nord. Il est d'autres détails curieux sur la vie et les écrits de ce grand poète qui n'ont pas été encore recueillis par les italiens eux-mêmes; mais le célèbre Ugo Foscolo se propose d'y suppléer, et l'on ne doit pas regretter que cet ouvrage national ait été réservé à un auteur si dévoué à la cause de la vérité.

³¹ Scipion l'Africain eut un tombeau (si toutefois il n'y fut pas enseveli) à *Liternum*, où il s'était condamné à un exil volontaire. Ce tombeau était au bord de la mer; et l'histoire de l'inscription *ingrata patria*, d'où est venu le nom d'une tour qui a été bâtie à cette place, est une fiction heureuse si elle

n'est pas véritable. Si l'*Africain* ne fut pas enterré à *Liternum*, certainement il y a passé plusieurs années de sa vie (*).

*In così angusta e solitaria villa
Era 'l grand' uom che d' Africa s' appella,
Perchè prima col ferro al vivo aprilla (**).*

L'ingratitude est généralement regardée comme le vice capital des républiques; l'on oublie sans doute que, pour un exemple d'inconstance populaire, nous en avons eue cent autres de la disgrâce des favoris de la cour. Les monarques ne se repentent que bien rarement ou jamais. Laisant de côté plusieurs preuves connues que je pourrais citer à l'appui de ces faits, je vais raconter une courte histoire qui montrera bien la différence qui existe même entre une aristocratie et la multitude.

Vettor Pisani ayant été battu en 1354, à Portolongo, et quelques années après à Pola dans une affaire décisive contre les Génois, fut rappelé par le gouvernement vénitien et jeté dans les fers. Les *Avogadori* proposèrent de le faire décapiter, mais le tribunal suprême se contenta de la sentence d'emprisonnement. Pendant que Pisani subissait cet arrêt injuste, Chioza, dans le voisinage de la capitale, fut livré à Pietro Doria, par l'assistance du *signor de Padua*. En apprenant ce désastre, on sonna la grande cloche de Saint-Marc pour appeler aux armes; le peuple et les soldats des galères furent sommés d'aller s'opposer à l'ennemi qui s'avancait. Tous protestèrent qu'ils ne feraient pas un seul pas, si Pisani n'était délivré et ne se mettait à leur tête. Aussitôt on assemble le grand conseil, le prisonnier est appelé, et le doge André Contarini lui fait part de la demande du peuple et des besoins de l'état, dont tout l'espoir reposait sur ses efforts; il le supplie d'oublier l'injustice dont il a été la victime en le servant. « Je me suis soumis,

(*) *Vitam Literni egit sine desiderio urbis.* Voy. *Tit. Livii Hist.* lib. xxxviii. Cet historien dit que quelques personnes croyaient que Scipion avait été enterré à Liternum, d'autres à Rome.

(**) *Trionfo della castità.*

répond le magnanime républicain, je me suis soumis, sans me plaindre, à vos délibérations : j'ai supporté patiemment la perte de ma liberté, parce qu'elle m'était ravie par vos ordres. Ce n'est pas le moment de savoir si j'avais mérité mon sort. Le bien de la république semblait l'exiger, et ce que la république ordonne est toujours sagement ordonné. Vous me verrez sacrifier ma vie pour le salut de ma patrie. » Pisani prit le commandement des troupes; et ses efforts, réunis à ceux de Carlo Zeno, rendirent bientôt aux Vénitiens la supériorité que leurs rivaux maritimes avaient prise un moment.

Les républiques italiennes ne furent pas moins injustes envers leurs citoyens que les républiques grecques. Les unes et les autres paraissent n'avoir aspiré qu'à la liberté nationale et non pas à celle des individus; et malgré la fameuse *égalité devant la loi*, qu'un ancien écrivain grec (*) regardait comme la marque distinctive entre les citoyens et les Barbares, les droits mutuels des citoyens n'ont, ce me semble, jamais été le principal objet des anciennes démocraties. L'auteur des républiques italiennes a écrit un essai qui n'est peut-être pas encore connu, et dans lequel il a ingénieusement développé la différence qui existe entre la liberté des premiers états et la signification attachée à ce mot dans l'excellente constitution de l'Angleterre. Les Italiens, depuis qu'ils ont cessé d'être libres, regrettent toujours en soupirant ces temps de troubles où chaque citoyen pouvait aspirer à partager le pouvoir suprême; ils n'ont jamais appris à apprécier le repos d'une monarchie. Quand François Marie II, duc de Rovertà, proposa à *Spero Speroni* la question suivante : Quel gouvernement est préférable? la république, ou la principauté? un gouvernement parfait et qui ne peut durer, ou bien un autre moins parfait et moins sujet aux révolutions? « Notre bonheur, lui répondit Spero, doit se mesurer par sa qualité et non par sa durée. J'aime mieux vivre un seul jour

(*) Le Grec se vantait d'être *isonomos*. Voyez le dernier chapitre du dernier livre de Denys d'Halicarnasse.

comme un homme que cent ans comme une brute, une souche ou une pierre. » Jusqu'aux derniers jours de la servitude italienne on a partagé l'opinion de Spero, et sa réponse a été appelée magnifique (*).

Les Florentins ne profitèrent pas de la courte visite que leur fit Pétrarque en 1350, pour révoquer le décret par lequel on avait confisqué les biens de son père, qui avait été banni peu de temps après l'exil du Dante. Ils ne furent pas éblouis de la gloire de leur compatriote ; mais, lorsque l'année suivante ils eurent besoin de son secours pour former leur université, ils se repentirent de leur injustice, et Boccaccio fut envoyé à Padoue pour engager Pétrarque à venir se fixer dans le sein de sa patrie, où il pourrait finir son *immortelle AFRICA*, rentrer dans tous ses biens et jouir de l'estime de ses compatriotes. On lui laissait le choix de la science ou du livre qu'il voudrait professer ou commenter. On l'appelait la gloire de son pays : on lui disait qu'il était déjà bien cher aux Florentins, et qu'il le serait encore davantage ; enfin que, s'il trouvait, dans la lettre par laquelle on lui adressait toutes ces propositions, quelque expression qui ne lui convînt pas, il revînt parmi ses concitoyens, ne fût-ce que pour corriger leur style. Pétrarque parut d'abord écouter favorablement les flatteries et les ouvertures de son ami ; mais il ne retourna point à Florence, et préféra faire un pèlerinage à la tombe de Laure et aux ombrages de Vacluse.

³³ Boccaccio fut enterré dans l'église de Saint-Michel et Saint-Jacques, à *Certaldo*, petite ville du *Valdelsa*, où quelques-uns croient qu'il avait pris naissance. Il y avait passé les dernières années de sa vie dans une étude laborieuse qui abrégéa son existence. On devait croire que dans ce lieu ses cendres pouvaient espérer, sinon de la gloire, au moins le

(*) *E intorno alla magnifica risposta, etc. Serassi, Vita del Tasso*, lib. III, page 149, tome II, édition 2^e, Bergamo.

repos; mais les *bigots* de Certaldo démolirent sa tombe et en jetèrent les ruines hors de l'église, où elle avait été construite. L'occasion, et peut-être l'excuse de cette violation, fut la réparation du pavé de l'église. Le fait est que le monument élevé à Boccace fut enlevé et jeté de côté dans le fond de l'édifice. Ici l'ignorance partagea la faute de la bigoterie. Il serait pénible de remarquer un pareil oubli de la vénération que les italiens professent pour tous les grands noms de leur pays, si je n'avais en même temps à citer un trait qui fait honneur et qui est plus conforme au caractère général de la nation. Le principal personnage du pays, dernier rejeton de la branche de Médicis, protégea la mémoire outragée du défunt avec ce zèle que ses ancêtres les plus illustres avaient mis à encourager tous les talents de leurs siècles. La marquise Lenzoni vengea la tombe de Boccace du mépris et de l'obscurité dans laquelle on l'avait laissée quelque temps, et lui assigna une place plus honorable dans son propre palais. Elle a fait plus : la maison où le poète était né avait été aussi peu respectée que sa tombe; le propriétaire, indifférent à la gloire de son ancien maître, la laissait tomber en ruines. (Cette maison se compose de deux ou trois petites chambres et d'une tour peu élevée, sur laquelle Cosme II fit placer une inscription.) La marquise est en mesure de l'acheter, et elle se propose de la faire restaurer avec tout le soin et toute la distinction que méritent le berceau et le toit du génie.

Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la défense de Boccace: mais un homme qui sacrifia son faible patrimoine au désir d'acquérir de l'instruction; qui devint le savant le plus capable de faire connaître dans tout son pays les livres et les poésies des anciens Grecs: un homme qui non-seulement créa un nouveau style, mais encore fonda et fixa une langue nouvelle; un homme qui jouit de l'estime des cours les plus polies de l'Europe, et fut jugé digne des charges les plus élevées de la première république de l'Italie, et, ce qui est bien plus honorable encore, de l'amitié de Pétrarque; un homme qui

vécût en philosophe et en citoyen, et qui mourut victime de son amour pour la science, méritait plus de considération qu'il n'en obtint des prêtres de Certaldo, et de la part d'un voyageur anglais qui l'a appelé dernièrement écrivain odieux, méprisable et licencieux, dont on aurait dû laisser pourrir le cadavre impur sans jamais penser à lui *. Par malheur pour ceux qui déplorent la perte d'un homme aimable, le voyageur anglais est hors des atteintes de la critique; mais la mort, qui n'a pu protéger Bocace contre les attaques de M. Eustace, ne pourra garantir M. Eustace du jugement impartial de ceux qui lui survivront. La mort pourra canoniser ses vertus, mais elle ne consacrera pas ses erreurs; on dira modestement qu'il a outre-passé les bornes comme auteur et comme homme, en évoquant l'ombre de Bocace avec celle de l'Arétin, au milieu des tombeaux de Santa-Croce, pour la chasser ensuite indignement. Pour tout ce que le voyageur dit au sujet de

*Il flagello de' principi
Il divin Pietro Arétino,*

peu nous importe la triste renommée d'un faquin qui ne la

(*) *Classical tour (Voyage classique)*, cap. IX, vol. II, p. 135. « Je ne veux rien dire de Boccaccio, le moderne Pétrarque : l'abus du génie est plus odieux et plus méprisable que son absence totale, et il importe fort peu de savoir en quel lieu sont déposés les restes impurs d'un auteur licencieux. Par le même motif, le voyageur passe sans s'arrêter auprès de la tombe du méchant Arétino. »

Le louche de cette phrase ne peut garantir l'auteur contre le reproche d'avoir commis une autre bêtise, à propos de la place occupée par le tombeau de l'Arétin. Ce tombeau était à Venise dans l'église de Saint-Luc, et donna lieu à la fameuse controverse dont il est question dans Bayle. L'anathème de M. Eustace nous ferait croire que cette tombe est à Florence, ou du moins qu'on peut la retrouver quelque part. Il est impossible de savoir aujourd'hui si l'inscription sur laquelle on a tant disputé fut jamais placée sur la tombe d'Arétino; car tous les monuments qui pouvaient perpétuer sa mémoire ont disparu de l'église de Saint-Luc, depuis que cette église est convertie en magasin de lampes.

doit qu'à ce burlesque caractère que lui donne le poète cité dont l'ombre a préservé de la putréfaction tant d'autres vers-misieux et tant d'autres insectes : mais assimiler Boccace à l'Arétin, et excommunier ses cendres, cette action doit par elle-même nous faire douter des titres que le voyageur classique peut avoir pour parler de la littérature italienne, et même de toute autre littérature ; car, si l'ignorance est un motif d'incompétence pour prononcer en pareille cause, les préjugés attachés à une profession doivent égarer un auteur sur tous les sujets. Que la méchanceté ou l'injustice prenne le nom de cas de conscience ; et cette misérable excuse sera la seule que pourront alléguer les prêtres de Certaldo, et l'auteur du *Classical Tour*. Sans doute c'est un cas de conscience, qu'il s'est toujours cru obligé de censurer les contes de Boccace ; mais, s'il s'était rappelé que c'est à cette source que Dryden a puisé ses vers les plus harmonieux, la reconnaissance aurait dû lui faire borner sa critique aux qualités répréhensibles des *Cent nouvelles*. Quoi qu'il en soit, le repentir que Boccace montra d'avoir composé ces ouvrages, aurait bien dû faire respecter ses cendres : ceux qui violèrent sa tombe auraient dû se rappeler que, dans sa vieillesse, il avait écrit à l'un de ses amis une lettre pour le dissuader de la lecture du *Décameron*. La modestie l'engageait à cette démarche ; et d'ailleurs il y était encore poussé, « parce que, disait-il, je ne puis avoir partout des apologistes qui m'excusent de ce que j'ai écrit pendant ma jeunesse et par l'ordre de mes supérieurs (*). » Ce n'est ni la licence de l'écrivain, ni la corruption des lecteurs, qui ont donné au *Décameron*, seul entre tous les ouvrages de Boccace, une éternelle popularité. Mais la formation d'une langue nouvelle et harmonieuse ne pouvait éviter d'immortaliser le livre dans lequel on la trouvait fixée pour la pre-

(*) *Non enim ubique est qui in excusationem meam consurgens dicat : Juvenis scripsit, et majoris coactus imperio.* La lettre était adressée à Maghinard de Cavalcanti, maréchal du royaume de Sicile. *TRABACCHI.*

mière fois. Pour la même raison, les sonnets de Pétrarque ont dû survivre au poème dont il était le plus content, cette *Africa* qui était le poème favori des rois. Le naturel et le sentiment qui se trouvent partout dans les nouvelles et dans les vers des deux auteurs, voilà sans doute la cause principale de la vogue que leurs ouvrages ont dans les pays étrangers. Mais, comme homme, il serait aussi absurde de juger Boccace d'après son livre, que de considérer Pétrarque autrement que comme l'amant de Laure. Et, quand même le père de la prose toscane ne serait connu que comme auteur du *Décaméron*, un écrivain prudent se serait bien gardé de prononcer contre lui une sentence qui fût en contradiction avec l'infailible jugement des nations et des siècles. Il est inouï qu'on ait jamais regardé comme irrévocablement bon un ouvrage qui ne se recommanderait que par la licence des pensées.

Le véritable motif du haro que l'on cria de bonne heure sur Boccace, ce fut que le poète choisissait toujours, dans les cours ou dans les cloîtres, les personnages scandaleux qu'il voulait peindre; les princes ne firent que rire des aventures si injustement attribuées à la reine *Théodolinda*, mais les prêtres furent indignés de voir peindre les couvents et les ermitages comme des lieux de débauche. Sans doute qu'ils étaient frappés de la vérité des tableaux. On assure que deux nouvelles sont fondées sur des faits déguisés en contes par l'auteur, pour tourner en ridicule l'usage de canoniser des fripons et des voleurs. *Ser Ciapellato* et *Marcelinus* sont cités avec éloges, même par le décent *Muratori*. Le grand Arnaud (comme l'appelle Bayle) assure que l'on proposa de faire, des *Nouvelles*, une édition dans laquelle on aurait retranché les mots de *moine* et de *nonne*, et attribué à d'autres personnages les actions licencieuses qui en sont le sujet. L'histoire littéraire de l'Italie ne fait pas mention d'une semblable édition; mais il paraît qu'avant peu tous les savants de l'Europe n'eurent qu'une seule et même opinion sur le *Décameron*..... Le moment où l'auteur a été regardé comme tout-à-fait absous remonte à

plus de cent ans. « On se ferait siffler si l'on prétendait convaincre Boccace de n'avoir pas été honnête homme, puisqu'il a fait le *Décameron*. » Voilà comment s'exprime l'un des meilleurs hommes, et peut-être l'un des meilleurs critiques qui aient jamais vécu, un véritable martyr de l'impartialité (*). Mais comme cette assertion peut sembler venir d'un de ses ennemis que l'on doit toujours redouter, même quand ils nous sont présent de la vérité, l'on trouvera un argument bien plus fort contre la proscription des cendres, de l'ame et de la muse de Boccace, dans une lettre de l'un de ses contemporains, homme vertueux et patriote ardent. Nous y verrons qu'il jugea digne d'être traduit par lui-même, en latin, l'un des contes de cet auteur si licencieux. « J'ai remarqué ailleurs, écrit Pétrarque « à Boccace, j'ai remarqué que le livre lui-même a été attaqué « par quelques chiens; vous l'avez vigoureusement défendu « par la voix et le bâton. Je n'en ai pas été surpris, car je « connais la force de votre génie, et je savais que vous con- « naissiez déjà la race insolente et impure de ces hommes qui « blâment dans les autres tout ce qu'ils ne veulent pas ou ne « peuvent faire eux-mêmes, tout ce qu'ils n'aiment ou ne « connaissent pas. Ce n'est qu'alors qu'ils ont du savoir et de « l'éloquence; ils sont muets dans toute autre occasion (**). »

Heureusement tous les prêtres ne ressemblent pas à ceux de Certaldo; il s'en est trouvé un qui, ne pouvant avoir les cendres de Boccace, à élevé à sa mémoire un cénotaphe. Au commencement du seizième siècle, Bévius, chanoine de Padoue, fit placer à *Arqua*, en face du tombeau du poète, une table por-

(*) *Éclaircissement*, etc., page 638, éd. de Bâle, 1744, dans le supplément au dictionnaire de Bayle.

(**) « *Animadverti alicubi librum ipsum canum dentibus laesitum, tuo tamen baculo egregiè, tuâque voce defensum. Nec miratus sum: nam et vires ingenii tui novi, et scio expertus esses hominum genus insolens et ignavum, qui quicquid ipsi vel nolunt, vel nesciunt, vel non possunt, in aliis reprehendunt: ad hoc unum docti et arguti, sed elingues ad reliqua.* » *Epist. Joan. Boccaccio*, op. t. II, p. 546, edit. Basil.

tant une inscription dans laquelle il l'élevait aux mêmes honneurs que Dante et Pétrarque.

³⁴ Notre vénération pour les Médicis commence à Cosme, et finit à son petit-fils. Cette famille n'a été pure que dans ses premiers membres; et ce n'est que pour chercher les monuments élevés à la mémoire des vertueux républicains qu'elle a produits, que nous visitons aujourd'hui l'église de Lorenzo à Florence. Une chapelle, surchargée d'ornements, et qui pourtant n'est pas encore achevée, est consacrée aux mausolées des ducs de Toscane: quoique remplie de tombeaux et de couronnes, elle ne fait naître en nous que le sentiment du mépris pour la prodigue vanité d'une race de despotes, pendant qu'une dalle du pavé sur laquelle on a inscrit le nom du père de ces pays nous réconcilie avec le nom des Médicis(*). Il était bien naturel que Corinne(**) supposât que la statue du duc d'Urbino, dans la chapelle de *Depositi*, était élevée en l'honneur du grand homme qui portait ce nom; mais Laurent le Magnifique n'occupe qu'une bière à demi cachée dans une niche de la sacristie. La décadence de la Toscane date de l'époque où les Médicis devinrent souverains. Notre Sidney a tracé une peinture énergique, mais fidèle, du calme sépulcral qui a succédé, en Italie, à l'établissement des familles aujourd'hui régnantes. « Malgré toutes les séditions de Florence et de quelques autres villes de Toscane, malgré les horribles factions des *Guelfes* et des *Gibelins*, des *Neri* et des *Bianchi*, des *nobles* et des *communes*, ces cités furent toujours peuplées, fortes et très-riches. Mais, en moins de cent cinquante ans, le paisible règne de *Médicis* réduisit à un dixième la population de cette province. On a remarqué, entre autres preuves de ce genre, que, lorsque Philippe II d'Espagne donna Sienne au duc de Toscane; son ambassadeur, qui était

(*) *Cosmus Medicis, decreto publico, pater patriæ.*

(**) Corinne, lib. XVIII, éap. III, vol. III, p. 248.

alors à Rome, lui écrivit qu'il lui avait donné plus de six cent cinquante mille sujets nouveaux; et aujourd'hui on ne peut évaluer à plus de ving mille âmes la population de Sienné et de son territoire. Pise, Pistoia, Cortone et autres villes, alors riches et populeuses, sont déshabitées dans la même proportion; aucune ne l'est plus que Florence. Quoique cette cité eût long-temps été troublée par des séditions et des guerres presque toujours infructueuses, elle avait pourtant une telle force, que, lorsque Charles VIII de France, reçu comme ami dans ses murs avec son armée, qui plus tard conquit le royaume de Naples, essaya de se rendre maître de Florence, le peuple, qui prit les armes, lui inspira tant de terreur qu'il s'estima heureux de se retirer en acceptant les conditions qu'il prétendait imposer. Machiavel dit qu'à cette époque, Florence et la vallée d'Arno, petit territoire qui appartient à cette cité, pouvaient, par le son d'une cloche, rassembler en quelques heures cent trente-un mille hommes bien armés; au lieu qu'aujourd'hui Florence et toutes les autres villes de la Toscane sont réduites à un tel degré de faiblesse, de misère et d'avilissement, qu'elles ne pourraient résister à l'oppression de leur propre souverain, ni le défendre ou se défendre elles-mêmes contre les attaques d'un ennemi étranger. La population a été dispersée ou détruite, et les meilleures familles ont été obligées de chercher un asyle à Venise, à Gènes, à Rome, à Naples, ou à Lucques. Ce désastre n'a point été causé par la guerre ou la peste: la Toscane jouit d'une paix profonde, et le seul mal qui l'afflige est le gouvernement auquel elle est soumise(*).» Parmi tous les souverains qui se sont succédé, depuis l'usurpateur Cosme jusqu'à l'imbécille Gaston, nous chercherions vainement quelqu'une de ces qualités par lesquelles un patriote se rend digne de commander à ses concitoyens. Les grands-ducs, et particulièrement Cosme III, ont opéré un tel échange dans le caractère

(*) *On government*, chap. II. Sidney, Locke et Hoadley sont les trois écrivains que M. Hume qualifie de l'épithète de méprisables.

ioscan, que pour excuser quelques imperfections du système philanthropique de Léopold, les naïfs Florentins sont obligés de confesser que ce souverain était le seul homme libéral qu'il y eût dans ses états. Encore même cet excellent prince ne regardait-il une assemblée nationale que comme destinée à faire connaître les besoins et les desirs des peuples, et rien de plus.

35 « L'animosité des deux armées fut si grande, elles étaient si occupées par le combat, qu'aucun guerrier ne fit attention au tremblement de terre qui renversa presque de fond en comble plusieurs villes d'Italie, changea le cours de fleuves très-rapides, fit refluer la mer dans les rivières, et renversa des montagnes très-élevées (*). » Voilà comment s'exprime Tite-Live: je ne sais si nos tacticiens modernes croiront que l'esprit des soldats puisse être absorbé de cette manière.

Il est impossible de méconnaître les lieux où se donna la bataille de Trasimène: en allant du village qui est au-dessous de Crotone, à *Casa di Piano*, après la seconde poste de la route de Rome, le voyageur a autour de lui, mais plus particulièrement à sa droite, pendant les deux ou trois premiers milles qu'il parcourt, la plaine qu'Annibal dévasta pour obliger le consul Flaminius à quitter *Arezzo*. A gauche et devant lui se trouve une chaîne de montagnes qui s'abaissent du côté du lac Trasimène, et que Tite-Live appelle *montes Cörtonenenses*. On les nomme aujourd'hui *Gualandra*. Le voyageur s'approche de ces montagnes, à *Ossaja*, village que l'on prétend avoir été ainsi désigné, parce que l'on y trouva des ossements. Mais le fait est qu'on n'a point trouvé d'os dans cet endroit; et la bataille se donna de l'autre côté de la montagne.

(*) *Tantisque fuit ardor animorum, adeò intentus pugne animus, ut eum terræ motum qui multarum urbium Italie magnas partes prostravit avertitque cursu rapido amnes, mare fluminibus invexit, montes lapsu ingenti proruit, nemo pugnantium senserit.* Tit. Liv. lib. XXII, cap. XII.

Après *Ossaja*, la route commence à s'élever un peu; cependant elle ne touche guère le pied des montagnes qu'à soixante-sept milles de Florence. La montée est peu rapide, mais elle est continue, et dure environ vingt minutes. On aperçoit bientôt le lac dans le bas; sur la droite, Borghetto, tour ronde qui se détache au-dessus de l'eau; les ondulations des collines en partie couvertes de bois au milieu desquels serpente la route, s'abaissent par degrés jusqu'au niveau des marais qui avoisinent cette tour. C'est un peu plus bas que la route, et à la droite du voyageur, que sont ces collines boisées où Annibal avait placé sa cavalerie (*); au milieu, ou, pour mieux dire, au-dessus d'un défilé qui se trouvait entre le lac et le lieu occupé aujourd'hui par la route, et probablement très-près de Borghetto, justement au-dessous des plus bas *tumuli* (**). A gauche et au-dessus des chaînes, on voit sur une élévation les ruines d'un édifice circulaire, que les paysans appellent encore la tour d'Annibal le Carthaginois. Quand on est parvenu au point le plus élevé des chemins, on voit une partie de la fatale plaine que l'on découvre tout entière en descendant la *Gualandra*. Elle est bornée devant, derrière, et à gauche, par les montagnes de cette chaîne qui forme tout autour un arc de cercle très-large, et s'abaisse rapidement à ses deux extrémités vers le lac qui représente la corde de cet arc. Des plaines de *Cortona*, on ne peut se douter de cette position; elle ne paraît même si complètement circonscrite qu'au spectateur placé au milieu. Aussi c'est un lieu naturellement disposé pour une embûche, *locus insidiis natus*. Borghetto est située dans un passage étroit et marécageux qui s'étend entre la colline et le lac; mais, de l'autre côté, on ne peut trouver d'autre issue qu'en traversant la petite ville de *Passignano*, bâtie sur la pente de la *Gualandra*, dont le pied est baigné

(*) *Equites ad ipsas fauces saltus tumulis aptè tegentibus locat*. Tit. Liv., lib. XXII, cap. IV.

(**) *Ubi maximè montes Cortonenses Tracimemus subit*. Ibid.

par le lac (*). Il y a une petite éminence couverte de bois touffus, qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à l'extrémité la plus élevée de la plaine, très-près et du côté de Passignano; c'est là-dessus qu'est bâti un village nommé *Tore*. C'est sans doute (**) à cette éminence que Polybe fait allusion, en disant qu'Annibal fit camper et développa les Espagnols et les Africains armés pesamment, dans une position qui dominait la plaine. C'est de là qu'il fit avancer des Baléariens et les troupes légères; ils suivirent à droite les hanteurs de la *Gualandra*; et, sans être aperçus, ils allèrent s'embusquer au milieu des collines interrompues, à l'endroit où passe aujourd'hui la route, pour se tenir prêts à charger le côté gauche et le front des ennemis, pendant que la cavalerie leur couperait la retraite. Au coucher du soleil, Flaminius arriva aux bords du lac, près de Borghetto: et, sans envoyer des éclaireurs en avant, il s'engagea dans le passage le lendemain matin avant que le jour eût paru, eu sorte qu'il ne put voir la cavalerie et les troupes légères dont il était entouré; il n'aperçut que les Carthaginois pesamment armés, qui étaient devant lui, sur la colline de *Tore*. Le consul déploya son armée dans la plaine, et, pendant ce temps, la cavalerie embusquée s'empara derrière lui des passages de Borghetto. Par cette manœuvre, les Romains furent complètement cernés. Ils avaient à leur droite le lac; en face, le gros de l'armée d'Annibal qui était posté sur l'éminence de *Tore*; à leur gauche, les montagnes de la *Gualandra* étaient couverte de ses troupes légères, et la retraite leur était coupée par sa cavalerie qui s'emparait du passage de Borghetto à mesure qu'ils l'abandonnaient. Outre cela, un brouillard, qui s'élevait de la surface du lac, enveloppa l'armée du consul sans nuire aux ennemis, qui occupaient des positions élevées, et sur lesquelles le soleil brillait de tout son éclat. Toutes les troupes embusquées pou-

(*) *Inde colles assurgunt*. Loc. cit.

(**) Hist. lib. III, cap. LXXXIII.

vaient apercevoir la colline de *Tore*, afin de se concerter pour l'ordre de l'attaque. Annibal donna le signal du combat, et abandonna lui-même sa position: au même instant, toutes les troupes qui étaient placées sur les hauteurs, en face de Flaminius, et sur la gauche, se précipitèrent dans la plaine comme d'un commun accord. Les Romains, qui se rangeaient en bataille au milieu, entendent soudain les cris de l'ennemi qui est déjà dans leurs rangs, et qui les attaque de tous les côtés. Avant d'avoir songé à les repousser, avant d'avoir eu le temps de tirer leurs épées ou de reconnaître l'ennemi qui leur charge, les Romains sont enveloppés et perdus.

Deux petits ruisseaux qui prennent leur source à la *Guatandra*, traversent la plaine et vont se perdre dans le lac. On rencontre le premier après avoir parcouru environ un mille dans la plaine; il sépare le territoire de la Toscane des états de l'Eglise. Le second, qui est éloigné du premier d'un quart de mille, est appelé le ruisseau de sang; et les paysans montrent entre les collines et le *Sanguinetto* un lieu découvert qui fut, disent-ils, le principal théâtre du carnage. L'autre partie de la plaine est couverte de champs à blé dans lesquels sont plantés des oliviers très-serrés; elle n'est guère unie que vers les bords du lac. Ce fut probablement dans cette partie de la vallée que se livra la bataille; car les six mille Romains qui au commencement de l'action s'échappèrent au travers des rangs ennemis, gagnèrent le sommet d'une éminence qui devait être dans cet endroit; autrement ils auraient eu à traverser toute la plaine, et à se frayer un passage au milieu du gros de l'armée d'Annibal.

Les Romains se battirent en désespérés pendant trois heures, mais la mort de Flaminius fut le signal d'une déroute complète. Alors la cavalerie carthaginoise chargea les fuyards; et le lac, le marais qui entoure Borghetto, mais surtout la plaine du *Sanguinetto* et les défilés de la *Guatandra*, furent couverts de morts. A gauche, au-dessus du

Sanguinetto, dans un terrain qui est près d'anciens murs tombés en ruines, on a trouvé à plusieurs reprises des ossements humains, et ces découvertes ont confirmé les assertions des paysans et la dénomination du ruisseau.

Chaque canton de l'Italie a ses héros particuliers. Dans le nord, le génie familier du lieu est pour l'ordinaire quelque peintre, et l'étranger Jules Romain partage avec Virgile les hommages des habitants de Mantoue (*). Dans le midi, on fête des noms romains. Sur les bords du Trasimène, la tradition est restée fidèle à la gloire d'un ennemi : Annibal le Carthaginois est le seul nom antique que l'on vante sur les bords du lac Pérugien. Flaminius est inconnu, mais les postillons savent très-bien montrer la place où fut tué *il console romano*. De tous les hommes qui combattirent ou périrent à la bataille du Trasimène, l'historien lui-même n'en a nommé qu'un seul après Maharbal et les généraux des deux armées. L'on retrouve encore le nom d'Annibal sur la route qui conduit à Rome. A Spolète, l'antiquaire du pays, qui est le palefrenier de la poste aux chevaux, conte à tous les voyageurs que sa ville repoussa l'ennemi victorieux, et montre une porte qui s'appelle encore *porta di Annibale*. Il est presque superflu de remarquer ici qu'un Français voyageur et écrivain bien connu, sous le nom du président Dupaty, a pris pour le Trasimène le lac *Bolsena*, qu'il lui a été commode de rencontrer sur sa route en se rendant de Sienne à Rome.

³⁶ Aucun voyageur n'a manqué de consacrer un long chapitre de son livre au temple de Clitumnus, situé entre Foligno et Spolète. Dans le fait, l'Italie n'offre rien qui soit plus digne d'une description soignée. Pour l'historique de

(*) Vers le milieu du douzième siècle, les monnaies de Mantoue portaient d'un côté l'image de Virgile. *Zecca d'Italia*, pl. XVII, 1, 6. *Voyage dans le Milanais*, etc., par A. Z. Millin, tome II, page 294. Paris, 1817.

la dévastation de ce temple, je renvoie le lecteur aux *historical illustrations* du quatrième chant de Childe-Harold.

³⁷ J'ai vu deux fois la *cascata del marmore* de Terni, et à deux époques différentes. La première fois, je l'ai vue du haut du précipice, et, la seconde, du bas de la vallée. Je préfère la vue que l'on a de cette dernière, et je la recommande au voyageur qui n'aurait pas le temps de voir la cascade d'en haut et d'en bas; mais, de quelque position qu'on la considère, cette cascade vaut à-la-fois toutes les cascades et tous les torrents de la Suisse. Le Staubach, le Reichenbach, le Pisse-Vache, la chute d'Arpenaz, etc., etc., sont des ruisseaux en comparaison de la *cascata del marmore*. Je ne puis parler de la chute d'eau de Schaffouse, je ne l'ai pas encore vue.

³⁸ Le lecteur trouvera dans une note de *Manfred* quelques mots touchant le temps, le lieu et l'apparition de cette espèce d'arc-en-ciel. La chute ressemble tellement à *the hell of waters* (l'enfer des eaux), qu'Addisson crut que cette cascade était le gouffre par où Aleuton se plongeait dans l'inférieur séjour. Il est assez singulier que deux des plus belles cascades de l'Europe soient artificielles, celle de Velino et celle de Tivoli. J'engage fortement le voyageur à visiter celle de *Felino* au moins jusqu'à la hauteur du petit lac, appelé *Pic di Lup*. Plin appelle le territoire de Riétin le *Tempe* d'Italie; et, parmi plusieurs beautés très-variées, le naturaliste latin mentionne les arcs-en-ciel que l'on voit chaque jour sur le lac *Felinus*. Un savant illustre a consacré un traité à la description de ce canton seul.

³⁹ Dans presque toutes les parties de la Suisse, on désigne l'avalanche par le nom de *lauvine*.

⁴⁰ Ces stances rappelleront sans doute au lecteur les remarques de l'enseigne *Notherton*, *damn homo*. (Au diable

votre *humor*; voyez le roman de Tom Jones.) Mais ce n'est pas tout-à-fait le même motif qui nous fait haïr, loi Homère, et moi Horace. J'ai voulu dire que nous sommes toujours lassés de notre tâche avant d'en avoir pu sentir les beautés; que nous apprenons par routine, avant de pouvoir apprendre par cœur; que la fleur d'un ouvrage est déjà perdue pour nous; que nous méconnaissons et dédaignons le plaisir et les avantages qu'il pourrait nous procurer, parce que la didactique nous fait anticiper sur les temps futurs dans un âge où nous ne pouvons ni sentir ni comprendre les conceptions ingénieuses ou fortes d'un auteur. Pour les goûter et les discuter, il faut être aussi familiarisé avec la vie qu'avec le grec et le latin. Pour les mêmes raisons, nous ne pouvons jamais sentir tout le sublime de quelques passages de Shakspeare (*le to be or not to be*, par exemple). Dès l'âge de huit ans, on nous les a fait entrer dans la tête pour exercer notre mémoire et non pas notre esprit. Aussi quand nous arrivons à l'époque de notre vie, où nous pourrions apprécier ces morceaux, la curiosité est affaiblie et le goût est passé. Dans quelques écoles du continent, on ne laisse entre les mains des enfants que des auteurs d'un ordre inférieur, et ils ne peuvent lire les meilleurs classiques qu'après avoir atteint l'âge de maturité. Malgré tout ce que je dis ici, qu'on ne m'accuse pas de faire éclater de la haine ou du dépit contre l'école où j'ai été élevé. Quoique un peu étourdi, je n'étais pas un élève arriéré; je crois même que personne ne peut être plus attaché au collège de Harrow que je l'ai toujours été moi-même, et ce n'est pas sans raison : une partie du temps que j'y ai passé a été le temps le plus heureux de ma vie : mon précepteur, le révérend docteur Joseph Drury, n'a jamais cessé d'être le meilleur et le plus digne de mes amis : quand j'ai commis des fautes, je me suis trop bien souvenu de ses conseils, quoiqu'il fut trop tard; et c'est toujours lorsque je m'y suis conformé, que j'ai agi avec prudence et sagesse. S'il lui arrivait jamais

de lire lignes, dans lesquelles j'exprime imparfaitement les sentiments que son souvenir me rappelle, qu'il soit toujours assuré du respect et de la reconnaissance d'un homme qui serait plus fier d'avoir été son élève s'il pouvait faire rejaillir sur son maître une gloire conquise par l'observation plus stricte de ses préceptes.

⁴⁰ Pour cette stance et pour les deux suivantes, le lecteur peut consulter les *historical illustrations* du quatrième chant de Childe-Harold.

⁴² Orosius dit qu'il y eut trois cent vingt triomphes. Pavinius a suivi l'opinion d'Orosius, et M. Gibbon et tous les écrivains modernes ont suivi celle de Pavinius.

⁴³ Certes, si la vie de Sylla n'eût offert les deux traits auxquels je fais allusion dans cette stance, les qualités les plus belles ne pourraient effacer à nos yeux l'horreur qu'il nous inspirerait. Le sacrifice qu'il fit en abdiquant volontairement le pouvoir, doit peut-être le réhabiliter dans notre esprit comme il paraît l'avoir réhabilité dans celui des Romains; car sans doute ils le respectaient, puisqu'ils le laissèrent vivre. Il est impossible d'être divisé d'opinion à ce sujet; tous les Romains crurent sans doute comme Encrate, que ce qui avait d'abord semblé de l'ambition était l'amour de la gloire, et que ce qu'on avait pris pour de l'orgueil était une véritable grandeur d'ame (*).

⁴⁴ Le 3 septembre, Cromwell gagna la victoire de Dunbar; un an après, il obtint son *crowning mercy* de Worcester.

(*) Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire; je croyais bien que votre ame était haute, mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande.

(*Dialogue de Sylla et d'Encrate.*)

Quelques années plus tard, et le même jour qu'il avait toujours regardé, comme le plus heureux pour lui, il mourut.

⁴⁵ Le projet de partager la statue de Pompée a déjà été mentionné par l'auteur de la décadence et de la fin de l'empire romain. M. Gibbon l'avait trouvé dans les écrits de Flaminius Vacea (*). L'on peut ajouter à cette mention, que le pape Jules III donna cinq cents écus (trois mille francs) à ceux qui s'en disaient les propriétaires, et en fit présent au cardinal *Capo di Ferro*, qui avait empêché qu'on n'exécutât sur elle le jugement de Salomon. Dans des temps plus civilisés, elle a souffert une véritable opération : les Français qui jouèrent le *Brutus* de Voltaire dans le Colysée de Rome, voulurent que leur *César* tombât près de la statue de Pompée, sur laquelle on croit que coula le sang du dictateur romain. Le héros de neuf pieds de hauteur fut donc transporté dans l'arène de l'amphithéâtre; et, pour faciliter ce transport, on lui amputa momentanément le bras droit. Les tragédiens républicains ont prétexté que ce bras était rapporté et non antique; mais leurs accusateurs ne sont point persuadés qu'ils eussent respecté davantage la statue, quand même l'authenticité de toutes les parties eût été bien prouvée. Le désir de retrouver toutes les circonstances du fait de la mort de César avait fait prendre pour une goutte du sang du dictateur une tache qui se trouve près du genou droit. Mais une critique plus sage a rejeté non-seulement l'authenticité du sang, mais encore celle du portrait, en disant que le globe du puyoir, que la statue tient à la main, caractérisait plutôt le premier des empereurs de Rome, que le dernier de ses maîtres républicains. Winkelmann(**) cherche à prouver que c'est peut-être la statue héroïque d'un citoyen romain; mais la *Grimani Agrippa* est bien héroïque, et elle est du même temps : d'ailleurs, les statues romaines toutes nues étaient

(*) *Memorie*, num. VIII, page 9. Montfaucon, *Diarium italicum*.

(**) Histoire de l'art, etc.

fort rares à la vérité, mais non complètement défendues. La figure convient beaucoup mieux à celui que (*) Cicéron appelle *hominem integrum et castum et gravem*, qu'elle ne ressemble à aucun des bustes d'Auguste: elle est trop sévère pour celui qui, selon Suétone, fut beau à tous les âges de sa vie. On a prétendu y retrouver les traits d'Alexandre-le-Grand, mais la tête ressemble à celle des médailles de Pompée (**). Le globe, qui a fait tant discuter, était une flatterie que méritait bien celui qui avait assez reculé les bornes de l'empire romain pour que l'Asie-Mineure en devînt le point central, tandis qu'auparavant elle en formait la limite. Il me semble que Winkelmaun (***) a eu tort de penser que le lieu dans lequel fut trouvée d'abord la statue, ne peut point servir à prouver que c'est la même qui fut arrosée du sang de César. *Flaminius Vacca* dit qu'on la trouva *sotto una cantina*; et l'on sait que cette *cantina* était dans le *Vicolo de' Lentari*, près de la *Cancellaria*; position correspondant exactement à celle de *Janus* devant la basilique du théâtre de Pompée, dans lequel Auguste fit transporter la statue après que la *Curia* eût été brûlée ou démolie (****). Une partie de l'*Ombra Pompeia* (*****), le portique, existaient encore au commencement du quinzième siècle, et l'*Atrium* s'appelait encore *Satrum*. Ainsi nous le dit Blondus (*****). Quoi qu'il en soit, la statue présente tant de majesté et une sévérité si imposante; elle se rattache à des souvenirs si mémorables, qu'en la voyant l'imagination ne laisse pas à l'esprit le loisir d'exercer ses jugements, et que la fiction, si c'en est une, produit sur le spectateur un effet non moins puissant que la vérité.

(*) Cicero, *Epist. ad Atticum*.

(**) Publiées par Causans dans le *Museum romanum*.

(***) Histoire de l'art.

(****) Sueton. in *vit. Augusti et Jul. Caesar*.

(*****) *Tu modò Pompeia lenta spatiare sub umbra.*

OVID. *Art. amandi*.

(*****) *Roma instaurata.*

« Dans l'ancienne Rome, comme dans la moderne Sienné, il y avait sans doute beaucoup d'images de la mère-nourrice de son fondateur; mais l'histoire fait plus particulièrement mention de deux louves. Dionysius (*) dit qu'il en a vu une en bronze et d'un travail antique, dans le temple de Romulus; sur le mont Palatin. On croit généralement que c'est celle-là dont parlent les historiens latins. Selon eux, elle fut fabriquée avec le produit d'une amende à laquelle on condamna les usuriers; elle était placée sous le figuier Rumine(**); l'autre est celle que Cicéron(***) a célébrée en prose et en vers. L'historien Dion(****) dit, comme l'orateur, qu'elle fut frappée de la foudre. Maintenant les antiquaires agitent la question de savoir si la louve qui est aujourd'hui dans le palais des monuments, est celle de Tite-Live, et de Dionysius, ou celle de Cicéron; ou bien enfin, si ce n'est ni l'une ni l'autre. Les auteurs du moyen âge ne sont guère moins divisés d'opinions que les modernes: Lucius Faunus(*****) dit que les trois auteurs ont voulu parler de la même, ce qui est impossible; et que c'est de celle-là que Virgile a aussi parlé, ce qui se peut bien. Fulvius Ursinus(*****') l'appelle la louve de Dionysius, et Martianus(*****') dit que c'est celle dont Cicéron fait mention Rycquius(*****') adopte en tremblant l'opinion de Martianus. Nardini(*****') croit que ce pourrait bien être une des louves que l'on conservait en très-grand nombre dans l'ancienne Rome; mais, s'il faut se décider à la rapporter à quelqu'une de celles mentionnées par les auteurs anciens, il incline à la

(*) *Antiq. rom.*, lib. I.

(**) *Tit. Liv. Hist.*, lib. X.

(***) *In Catil.* III, 8; *de Consulatu*, lib. II.

(****) *Dion. Hist.*, lib. XXXVII.

(*****') *Luc. Fauni de Antiq. urb. rom.*, lib. II.

(*****') *Ap. Nardini, Roma vetus*, lib. V.

(*****') *Martiani Urb. rom. Topograph.*, lib. II.

(*****') *Just. Rycquii de capit. Roman. Comon*, esp. XXIV.

(*****') *Nardini, Roma vetus*, lib. V.

croire celle dont parle Cicéron. Montfaucon adopte cette opinion, et dit qu'il ne peut pas y avoir de doute à ce sujet. Parmi les auteurs des derniers temps, le tranchant Winkelmann dit que cette louve fut trouvée dans l'église de Saint-Théodore, très-près de laquelle, ou même à sa place, était bâti le temple de Romulus. En conséquence, il croit que cette louve est celle de Denis (*). Il s'appuie sur l'autorité de Lucius Faunus, qui dit seulement que la louve était placée, mais non pas qu'elle fut découverte, près du figuier Rumine, dans le voisinage de *Comitium*, et cette indication-là ne convient guère à l'église de Saint-Théodore. Ryequius fut le premier à commettre l'erreur, et Winkelmann (**) l'a répétée après lui. Flaminius Vacca nous fait une histoire toute différente; il a, dit-il, entendu conter que la louve, avec les deux jumeaux, avait été trouvée près de l'arc de Septime-Sévère. Le commentateur de Winkelmann est de l'avis de ce savant; et il se fâche contre Nardini, de ce qu'il n'a pas remarqué que Cicéron, en parlant de la louve frappée par la foudre dans le Capitole, se sert du temps passé. Mais, avec la permission de monsieur l'abbé, Nardini ne dit pas positivement que la louve est celle-là même dont Cicéron a parlé. Et, quand même il l'aurait affirmé, cette assertion n'aurait pas été si dépourvue de fondement. L'abbé est obligé d'avouer qu'il y a, aux jambes de derrière de la louve, des traces qui semblent bien annoncer la fulguration; et, pour se débarrasser de cette preuve qui le gêne, il dit que la Louve vue par Denys peut bien aussi avoir été frappée de la foudre, ou dégradée par quelque autre cause.

Pour bien examiner le sujet, faisons attention aux mots qu'emploie Cicéron. Dans deux passages, l'orateur semble

(*) *Diarium italicum*, tome I, p. 174.

(**) *Histoire de l'art*. Winkelmann a commis une erreur bien étrange en disant que la louve dont parle Cicéron n'était pas dans le Capitole, et que Dion a eu tort de l'affirmer.

spécialement désigner comme atteint par le tonnerre, Rémus, et plus particulièrement Romulus, qui, selon ce qu'il se rappelait avoir entendu dire, avaient été dans le Capitole. Dans ses vers, il dit que les jumeaux et la nourrice furent renversés en même temps, et que les traces de la foudre restèrent imprimées sur la partie postérieure de la louve. Mais Cicéron ne dit pas qu'elle fut consumée par le météore, et Dyon se borne à dire qu'elle fut renversée; sans faire allusion, quoi qu'en dise l'abbé, à la violence du coup, ni à la solidité avec laquelle elle était fixée sur sa base. Ainsi donc, toute la force de l'argument de l'abbé ne porte maintenant que sur le temps passé; et, pour faire perdre sa force à cet argument, il suffit de remarquer que la phrase de Cicéron ne dit pas autre chose, sinon que la statue ne resta pas après l'accident dans sa position accoutumée. Winkelmann a fait l'observation que les jumeaux qui sont aujourd'hui placés sous la louve, ne sont pas antiques; il est également certain que la louve porte des traces de dorure, et par conséquent on peut bien croire qu'elle appartient véritablement à l'ancien groupe. D'ailleurs, on sait que les images sacrées du Capitole n'étaient point détruites quand elles avaient été dégradées par le temps ou par quelque accident; on se bornait à les reléguer dans un dépôt souterrain appelé *favissæ*. Il est bien possible que la louve eût été mise dans ce dépôt, et qu'on l'eût ensuite retirée pour la mettre dans quelque place distinguée quand le Capitole fut rebâti par Vespasien. Sans citer aucune autorité, Rycquius dit qu'on la transporta du *Comitium* au Latran, et de là au Capitole. Si elle fut trouvée près de l'arc de Septime-Sévère, c'était peut-être une de ces statues que le tonnerre abattit dans le Forum lorsque Alaric s'empara de Rome. Certes, on ne peut contester que cette louve ne soit réellement un morceau antique; la finesse du travail est une preuve décisive, et cette circonstance aura induit Winkelmann à croire que c'était la même louve dont a parlé Denys. Cependant la louve du Capitole pouvait bien être d'une date aussi reculée que celle du temple

de Romulus. Lactance dit que, de son temps, les Romains adoraient une louve; et il est certain que les *lupercales* se célébraient encore, quoique toutes les autres fêtes de la superstition païenne fussent depuis long-temps tombées en désuétude. Cela nous explique comment on aura pu conserver une ancienne image, après qu'on avait fait disparaître toutes celles du paganisme.

Qu'on me permette de remarquer, en passant, que la louve est le symbole de Rome, mais que l'adoration de ce symbole est une accusation gratuite portée contre les Romains par le zèle de Lactance. Les premiers écrivains chrétiens ne doivent pas toujours être crus quand ils attaquent les païens. Eusèbe les a accusés publiquement d'adorer Simon le Magicien, et de lui avoir élevé une statue dans l'île du Tibre. Les Romains n'avaient sûrement jamais entendu parler de ce personnage, qui a joué néanmoins un rôle très-important, mais scandaleux, dans l'histoire de l'église. Il a même laissé plusieurs marques de son combat aérien avec saint Pierre. Par malheur, une inscription, trouvée dans cette île du Tibre, nous apprend que ce Simon Magus, mentionné par Eusèbe, n'était autre qu'une divinité particulière de ce pays, et qui s'appelait *Semo Sangus* ou *Fidius* (*).

Après qu'on eut abandonné le culte du fondateur de Rome, on trouva convenable d'entretenir les habitudes des bonnes matrones de cette ville, en les envoyant à l'église de Saint-Théodore avec leurs enfans malades, comme elles avaient coutume de les porter avant au temple de Romulus (**); cet usage dure encore aujourd'hui, et semble prouver que l'église de Saint-Théodore occupe la place où fut jadis le temple de

(*) Eusebius, *eccles. Hist.* lib. II. Avant lui, Justin le martyr avait raconté cette histoire. Mais Baronius lui-même fut obligé d'en avouer la fausseté. Voyez Nardini, *Roma vetus*, lib. VII.

(**) Rione, XII, *Ripa accurata di Roma moderna dell' abb. Ridolfi*. Venuti, 1766.

Romulus. En sorte que, si réellement la louve eût été trouvée dans ce lieu, comme le croit Winkelmann, on ne pourrait douter que cette statue ne fût la même que celle dont Dionysius fait mention. Mais Faunus, en disant qu'elle était sous le figuier Rumine près du *Comitium*, ne voulut parler que de son ancienne position mentionnée par Pline. Si même il avait bien fait attention à la place où on la découvrit, il ne nous eût jamais indiqué l'église de Saint-Théodore, mais un lieu bien différent où l'on croit qu'étaient jadis le figuier Rumine et le *Comitium* : ce lieu est aujourd'hui indiqué par trois colonnes près de l'église de Sainte-Marie-Libératrice, au coin du mont Palatin, du côté du *Forum*.

Nous ne pouvons avoir que des conjectures touchant le lieu où cette louve fut trouvée. Après tout, les traces de la dorure et de la foudre prouvent son identité avec celle qu'a décrite Cicéron, bien mieux que tous les arguments possibles ne pourraient prouver le contraire. J'en ai parlé dans Childe-Harold, comme de l'un des morceaux les plus intéressants qui nous restent de l'antiquité. Cet éloge est très-juste ; et certainement, si ce n'est pas la même statue, c'est au moins une copie de celle qui inspira ces beaux vers à Virgile :

..... *Geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros et lambere matrem
Impavidos : illam tereti cervice reflexam
Mucere alternos, et corpora fingere lingua.*

ÆNEID. lib. VIII.

47 On peut être un grand homme en demeurant inférieur à César, que Bacon regarde comme le caractère le plus parfait de toute l'antiquité. La nature semble incapable de produire les combinaisons qui composaient ce génie, dont la souplesse étonna même ses contemporains. César est le premier de tous les capitaines ; il a été le seul politique qui ait triomphé ; personne ne le surpassa en éloquence dans ce siècle le plus fécond en grands capitaines, en hommes d'état, en orateurs et

en philosophes. Composant dans sa voiture de voyage un modèle parfait d'annales militaires; soutenant un jour une controverse avec Caton; le lendemain écrivant un traité sur les jeux d'esprit; et formant un recueil de bons mots; combattant et faisant l'amour presque au même moment (*), prêt à abandonner son empire et sa maîtresse pour aller visiter les sources du Nil; tel, dans le siècle et le siècle suivant; César a toujours paru aux yeux des hommes les plus disposés à maudire ou à déplorer son génie fatal.

Cependant ne nous laissons pas éblouir par sa gloire incomparable, par ses qualités aimables, ou par sa grandeur d'âme; au point d'oublier l'impartiale sentence de l'un de ses compatriotes: *JURE CASUS EXISTIMETUR*(**). *Il fut justement immolé.*

(*) Lucain, au dixième livre de la Pharsale, nous montre César teint encore du sang de Pharsale et dans les bras de Cléopâtre :

*Sanguine Thraëtion claudis perfusus adulter
Admilit l'entrem curis et miseris armis.*

Après avoir soupé avec sa maîtresse, il passe toute la nuit à converser avec les sages de l'Égypte, et dit à Achoreus :

*« Spes sit mihi certa videndi
Nilivæ flutes, bellum civile reliquam »
Sic velut in tutâ securi pasc trahebant
Noctis iter medium*

Un moment après il combat de nouveau, et défend chaque position :

*Sed adest defensor ubique
Cæsar, et hæc aditus gladiis, hæc ignibus erant.
..... Cæcâ nocte carais
Insidit Cæsar semper felicitæ usus
Præcipiti cursu bellorum et tempora capto.*

(**) Ainsi s'exprime Suétone, après avoir appréciée dignement le caractère de César. Il se sert ici d'une formule qui était en usage du temps de Tite-Live, *Julium jure casum pronuntiavit etiamsi regni crimine insons fuerit*, et que l'on conserva dans les jugements prononcés dans le cas d'homicide justifiable, comme, par exemple, quand on avait tué un voleur. Voyez Suet., *Vit. C. J. Cæsaris*, avec les commentaires de Pitiscus.

⁴⁸..... *Omnes penè veteres, qui nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus; imbecillos animos, brevia curricula vitæ; in profundo veritatem demersam; opinionibus et institutis omnia teneri; nihil veritati relinqui: deinceps omnia tenebris circumfusa esse dixerunt* (*). Depuis dix-huit cents ans que Cicéron a écrit cela, l'humanité n'a perdu aucune de ses imperfections; et l'on peut, sans injustice et sans affectation, transporter dans un poème écrit d'hier les lamentations des anciens philosophes.

⁴⁹ Ici j'ai fait allusion à la tombe de Cécilia Métella, appelée *Capo di bove*, qui se trouve dans la voie Appienne. (Voyez les *Éclaircissements historiques* du 4^e chant de *Childe-Harold*.)

⁵⁰ Ὅς οἱ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνήσκει νέος·
Τὸ γὰρ θανεῖν οὐκ αἰσχρὸν, ἀλλ' αἰσχρὸς θανεῖν.

Rich. Franc. Phil. Brunch. Poetæ Gnōmici, p. 231, éd. 1784.

⁵¹ Le Palatin est une masse de ruines, sur-tout du côté du cirque. Le sol est formé de débris de briques. Rien de ce qui a été dit, rien de ce qu'on peut dire, ne saurait satisfaire que la crédulité d'un antiquaire romain. (Voyez les *Historical illustrations*, pag. 206.)

⁵² L'idée qu'avaient les Romains, Cicéron lui-même, de la Bretagne, a inspiré ces lignes éloquentes à l'auteur de la vie de Cicéron : « En voyant combien ils nous raillaient sur la « barbarie et la misère de notre île, on ne peut s'empêcher de « réfléchir sur les destinées et sur les révolutions des empires. « Rome, autrefois la maîtresse du monde, le centre des beaux-arts, de la puissance et de la gloire, Rome languit aujourd'hui dans l'indolence et dans la misère. Elle est esclave des « plus cruels et des plus méprisables tyrans, la superstition

(*) Acad., 1-13.

« et l'imposture religieuse, tandis que cette contrée lointaine, « jadis l'objet des railleries et du mépris des Romains policés, « est devenue l'heureux séjour de la liberté; de l'abondance « et des lettres; florissante pour tous les arts et tous les raffi- « nements de la vie; suivant peut-être la même marche que « l'ancienne Rome; acquérant de grandes richesses pour prix « de sa vertueuse industrie; passant de la richesse au luxe, « du luxe à l'impatience de la discipline et de la corruption, « jusqu'à ce que, dégénérée et privée de toutes ses vertus, « s'approchant du moment de sa destruction, elle devienne la « proie de quelques oppresseurs audacieux, et que, perdant « toutes ses qualités estimables avec sa liberté, elle retombe « par degrés dans son premier état de barbarie (*). »

⁵³ La colonne Trajane est surmontée d'une statue de saint Pierre, et saint Paul est placé au-dessus de la colonne Aurélienne. (Voyez les *Éclairc. hist.*)

⁵⁴ Le nom de Trajan était devenu proverbial, pour désigner le meilleur des princes romains (**).

Il serait plus facile de trouver un prince d'un caractère tout-à-fait opposé, que d'en rencontrer un qui fût doué de toutes les belles qualités de cet empereur. « Au moment où il « monta sur le trône, dit l'historien Dion, il avait un corps « robuste, une âme forte, et l'âge n'avait affaibli aucune de « ses facultés. Il n'était ni envieux, ni médisant : il honorait « tous les hommes de bien et les faisait parvenir aux emplois; « leur élévation ne réveilla jamais en lui la haine ou la crainte.

(*) *History of the life of M. Tullius Cicero*, sect. VI. Un fait récent a été un exemple remarquable du renversement de ce contraste. On avait emprisonné une personne à Paris. On fit des efforts pour lui faire rendre la liberté. Le ministre français persista à le retenir en prison, sous prétexte qu'au lieu d'être un Anglais le captif n'était qu'un Romain. Voyez *Faits intéressants qui se rapportent à Joachim Murat*.

(**) Eutrope, *Brev. hist. roman.*, lib. VIII.

« Il n'écoula jamais les délateurs ; il ne se livra point à la co-
 « lère ; il sut s'abstenir d'opprimer et de punir injustement ; il
 « aimait mieux être aimé comme homme, qu'honoré comme
 « souverain ; il fut affable avec le peuple, respectueux envers
 « le sénat, et chéri de l'un et de l'autre : il n'inspira de crainte
 « qu'aux ennemis de son pays. »

³⁵ Les personnes qui ont lu Gibbon doivent être familiarisées avec le nom et les exploits de Rienzi. On trouvera dans les *Éclaircissements* quelques détails et quelques manuscrits inédits, relatifs à ce héros malheureux.

³⁶ La respectable autorité de *Flaminius Vacca* nous porte à ajouter foi à ce qu'il dit au sujet de la grotte d'Égérie. Il nous assure avoir vu sur le pavé une inscription constatant que la fontaine était celle qu'Égérie avait consacrée aux nymphes. L'inscription n'y est plus aujourd'hui ; mais Montfaucon cite deux vers d'Ovide inscrits sur une pierre de la *villa Justiniani*, et il croit que cette pierre a été tirée de la même grotte (*).

Cette grotte et la vallée qui l'avoisinaient autrefois très-fréquentées pendant l'été, et particulièrement le premier dimanche de mai, par les Romains, qui regardaient comme très-salutaire l'eau de la fontaine qui coule au fond de la voûte, et qui, après avoir alimenté le petit lac, serpente dans le gazon touffu, et va se rendre au ruisseau du bas de la vallée. Ce ruisseau est celui qu'Ovide appelle *Almo*, mais ses qualités et son nom sont perdus dans la désignation moderne d'*Aquataccio*. La vallée elle-même s'appelle *valle di Cafarelli*, parce

(*) *In villâ Justinianâ exstat ingens lapis quadratus solidus, in quo sculpta hæc duo Ovidii carmina sunt :*

*Egeria ex qua probet aquas dea græta Canani;
 Ille Numæ arxus consiliumque fuit.*

Qui lapis videtur ex eodem Egeriæ fonte aut ejus vicinâ istuc comportatus. Diarium italicum.

que les ducs de ce nom abandonnèrent leur fontaine aux *Patlavici*, avec soixante *rubbia* du terrain environnant.

On ne peut guère douter que cette longue vallée ne soit la même qu'a mentionnée Juvénal, sous le nom de vallée d'Egéria, et où *Umbritius* venait méditer, quoique la plupart de ses commentateurs aient cru que le satirique et son ami se rendaient dans le bosquet d'Aricie, à l'endroit où la nymphe rencontra Hippolyte et où elle était particulièrement adorée.

La porte de *Capena* est distante de quinze milles de la colline d'Albe : cet espace serait un peu trop grand. Devons-nous nous en rapporter à l'étrange conjecture de Vossius à ce sujet ? Il suppose que de l'endroit où la porte se voit aujourd'hui, et où il assure qu'elle était placée du temps des rois, elle aurait été reculée jusqu'au bosquet d'Aricie, et qu'ensuite on l'aurait remise à son ancienne place à mesure que la ville (*) diminuait d'étendue. Le tuf ou le *pumex*, que le poète préfère au marbre, est la substance dont se compose la couche de terrain dans lequel la grotte est creusée.

Les topographes (**) modernes disent qu'il y a dans la grotte une statue de la nymphe, et neuf niches pour les muses. Dernièrement un voyageur (***) a découvert que la grotte avait été rendue à cette simplicité que le poète regrettait de voir remplacée par des ornements mal appropriés. Par malheur, la statue sans tête qu'il y a dans la grotte semble moins avoir représenté une nymphe, que quelque divinité d'un autre sexe, au moins autant qu'on a pu en juger par ce que le temps a épargné; neuf muses auraient eu bien de la peine à se loger dans six niches, et Juvénal (****) ne fait certainement allusion à aucune grotte en particulier. D'après la lecture des vers du satirique, on ne peut conclure autre

(*) *De Magnit. vet. Rom. ap. Grav. Ant. roman.*, t. IV.

(**) Écluinard, *Descrizione di Roma e dell' agro romano*, etc.

(***) *Classical tour*, chap. VI.

(****) Juvénal, satire III.

chose ; sinon que l'on désignait, près de la porte *Capena*, un endroit où l'on croyait que Numa avait eu ses entrevues nocturnes avec Égérie : là aussi il y avait un bosquet, une fontaine sacrée et des temples jadis consacrés aux muses. Enfin de cet endroit l'on descendait dans la vallée d'Égérie, où se trouvaient plusieurs grottes artificielles. Il est clair que les statues des muses ne faisaient point partie des ornements que le satirique trouvait déplacés dans ces grottes. Il indique expressément d'autres temples (*delubra*) voués à ces divinités, au-dessus de la vallée, et il ajoute qu'elles en avaient été chassées pour faire place à des Juifs. Effectivement, le petit temple, qui s'appelle aujourd'hui temple de Bacchus, était anciennement regardé comme ayant appartenu aux muses, et *Nardini* les place dans un bosquet de peupliers qu'il y avait alors au-dessus de la vallée.

Il est probable, d'après l'inscription, et d'après la position de la grotte, que c'est une de ces *spelunæ dissimiles veris* dont on retrouve encore la trace un peu plus haut dans la vallée, sous une touffe de buissons d'aunes. Si l'on vient aujourd'hui nous désigner spécialement une telle grotte, comme étant celle d'Égérie, c'est une erreur que quelque moderne antiquaire aura commise en appliquant à une grotte en particulier l'épithète que Juvénal a donnée à plusieurs en général. Une erreur semblable pourrait bien nous induire à chercher, sur les bords de la Tamise, les lieux fréquentés par Numa.

Notre Juvénal anglais ne s'est pas laissé égarer par Pope. En traduisant, il a soigneusement consacré le pluriel :

*Thence slowly winding down the vale, we view
The Egerian grotts ; oh how unlike the true !*

De là, en suivant la douce pente du vallon, nous visiterons les grottes d'Égérie. Hélas ! qu'elles ressemblent peu à la véritable !

La vallée est remplie de sources ; les muses pouvaient quitter leurs bosquets pour se promener sur leurs bords, et Égérie

présidait à ces fontaines. Elle leur demandait de l'eau, et était la nymphe des grottes dans lesquelles elle les faisait couler.

Tous les monuments du voisinage de la vallée d'Egérie portent des noms qu'on a donnés et échangés arbitrairement. Venuti(*) avoue qu'il a vainement cherché les traces du temple de Jupiter, de Saturne, de Junon, de Vénus et de Diane, que Nardini prétend avoir découverts ou qu'il espère trouver. Le *mutatorium* du cirque de Caracalla, le temple de l'honneur et de la vertu, le temple de Bacchus, et, par-dessus tout, celui du dieu Rêdiculus, font le désespoir des antiquaires.

Le cirque de Caracalla est figuré sur une médaille de cet empereur, citée par Fulvius Ursius, et dont le revers porte un cirque que quelques-uns supposent néanmoins être le *circus maximus*(**). Cette médaille donne une idée très-exacte de ce lieu d'exercice. Le sol n'a été que peu élevé si nous devons en juger d'après une petite construction en forme de cellule, située à l'extrémité du *Spina*, et qui était probablement la chapelle du dieu *Consus*. Cette cellule est à moitié cachée par le terrain comme elle devait l'être dans le cirque lui-même; car Dionysius ne pouvait se résoudre à croire que le dieu *Consus* fût le Neptune romain, parce que ses autels étaient placés dans des souterrains.

57. « A tout hasard, dit l'auteur des *Questions académiques*,
« j'espère, quel que soit le sort de mes spéculations, que la
« philosophie regagnera l'estime qu'elle mérite. L'esprit libre
« et philosophique de notre nation a été un sujet d'admiration
« pour le monde entier. Telle a été la noble distinction des
« Anglais, et la brillante source de toute leur gloire. Oublie-
« rons-nous donc les nobles et mâles sentiments de nos an-
« cêtres, pour jaser de nos bons vieux préjugés dans le lan-

(*) Échinard et Cic.

(**) *Antiq. rom.*, lib. II.

« gage de nos nourrices ? Ce n'est pas le moyen de défendre la
 « cause de la vérité. Ce n'est pas par une telle conduite que
 « nos pères l'ont soutenue dans les plus belles époques de
 « notre histoire. Les préjugés peuvent garder un moment les
 « ouvrages avancés d'une place forte pendant que la raison
 « sommeille dans la citadelle ; mais, si la raison est frappée
 « de léthargie, les préjugés se hâteront de déployer leur étendard
 « dard à la place du sien. La philosophie, la sagesse et la
 « liberté se soutiennent mutuellement : l'homme qui ne veut
 « pas raisonner est un bigot ; celui qui ne peut pas est un idiot ;
 « et celui qui n'ose pas, un esclave. » (*Préface, page 14*
vol. 1, 1805.)

⁵⁸ Suétone rapporte qu'obéissant à un avis qui lui avait été donné par un songe (*), Auguste prenait une fois l'an les habits d'un mendiant, et se plaçait devant la porte de son palais en tendant la main comme pour demander l'aumône. Une statue représentait l'empereur dans cette posture de suppliant : elle était dernièrement dans la *villa Borghèse*, maintenant elle doit être à Paris. Le motif qui portait les anciens à ce genre d'humiliation était l'espoir d'apaiser Némésis, cette divinité qui poursuit toujours les heureux de la terre, et dont quelques emblèmes attachés aux chars de triomphe devaient rappeler aussi la puissance aux conquérants. Ces emblèmes étaient le fouet et le crotale, que l'on a retrouvés sur la Némésis du Vatican. La pose de la statue dont je parle a fait croire longtemps qu'elle représentait Bélisaire ; et jusqu'à ce que la critique éclairée de Winkelmann (**) soit venue rectifier cette

(*) Suétone, in *Vita Augusti*, cap. XCI. Cassaubon, dans la note sur ce passage, renvoie à Plutarque, Vies de Camille et d'Emilius Paulus, et à ses Apophthegmes, pour le caractère de ces déités. On regardait comme le dernier degré d'humiliation de tendre la main comme un mendiant ; et, lorsque le cadavre du préfet Rufinus fut porté en triomphe par le peuple, on ajouta à l'outrage en mettant ses mains dans cette posture.

(**) *Histoire de l'art*. Visconti appelle encore la statue une Cybèle. L'abbé l'a la nomme Chrysispe.

erreur, on a accumulé les suppositions pour soutenir la première qu'on avait avancée gratuitement.

C'était aussi dans la crainte de voir finir tout à coup sa prospérité, qu'Amasis, roi d'Égypte, disait à son ami Polycrate de Samos, que les dieux chérissaient les hommes dont la vie était mêlée de bonheur et d'adversité. On croyait que Némésis était toujours aux aguets pour surprendre les hommes prudents, c'est-à-dire ceux dont la prévoyance ne les laissait exposés qu'aux simples accidents. Son premier autel fut élevé sur le bord d'Æsopus, en Phrygie, par Adraste, le même prince, sans doute, qui tua par mégarde le fils de Crésus. Aussi la déesse fut-elle surnommée *Adrastea* (*).

La Némésis des Romains était *sacrée* et *auguste*. On lui avait dédié sur le mont Palatin un temple où on l'adorait sous le nom de *Rhamnusia*. Les anciens avaient tant de penchant à se confier dans les révolutions des événements, et à croire à la divinité de la fortune, que, sur ce même mont Palatin, ils avaient consacré un autre temple à la fortune du jour (**). Cette superstition est celle qui a conservé le plus de puissance sur le cœur humain; comme elle concentre sur un seul objet la crédulité si naturelle à l'homme, on la voit toujours agir avec beaucoup de force sur des esprits qui ne sont pas embarrassés par d'autres articles de foi. Quelques antiquaires ont cru que *Rhamnusia* était la même déesse que la fortune ou la destinée (***). Mais c'était comme déesse de la vengeance qu'on l'adorait sous le nom de Némésis.

(*) Dictionnaire de Bayle, article *Adrastea*.

(**) *Fortunæ hujusce diei*. Cicéron en parle, de *Legib.* lib. II.

(***)

DES NEMESI,
SIVE FORTUNE,
PISTORIUS
RUGIARUS
V. C. LEGAT.
LEG. XIIII. G.
GORD.

69 Que l'admirable statue d'après laquelle on a exécuté celle-ci, représentât un gladiateur *laquearius*, ainsi qu'on l'a soutenu en dépit de Winkelmann (*); ou bien un héraut d'armes, comme l'affirme expressément (**) ce grand archéologue; ou bien encore un porte-bonclier spartiate ou barbare, selon l'opinion de son éditeur italien (***); il sera toujours permis de croire qu'elle est une copie du chef-d'œuvre de *Ctésilaüs*, qui représentait un homme blessé et près à mourir, et dans lequel on voyait pourtant le peu de vie qui lui restait encore (****). Montfaucon (*****) et Maffei (*****) croient que c'est la même statue; la statue antique était en bronze. Le gladiateur était autrefois dans la *villa Ludovici*; Clément XII en fit l'acquisition. Le bras droit a été entièrement refait par Michel-Ange (*****).

Voyez *Questiones romanae, etc. apud Græv. Antiq. roman.,* 2. V.

Voyez aussi Muratori, *nov. Thes. inscrip. veter.*, t. I. Il donne trois inscriptions latines et une grecque sur Némésis, et quelques autres sur la Destinée.

(*) Voyez l'abbé Bracci, *Dissertazione sopra un clipeo votivo, etc. pref.* Bracci se fonde sur la corde qui est au cou de la statue, mais non pas sur le cou: il paraît que les gladiateurs ne se sont jamais servis de cet instrument. (Note A. *Storia delle arti*, tome II.)

(**) Polyphonte, héraut de Laïus, tué par Œdipe; Céphée, héraut d'Eurithéus, tué par les Athéniens au moment où il s'efforçait d'éloigner les Héraclides de l'autel de la Miséricorde, et en l'honneur duquel on institua les jeux annuels qui se célébrèrent jusqu'à Adrien; Anthémocritus, héraut d'Athènes, tué par les Mégariens, qui ne réparèrent jamais leur impiété. Voyez *l'histoire de l'art*, etc., tome II.

(***) *Storia delle arti*, etc.

(****) *Vulneratum deficientem fecit in quo possit intelligi quantum restat animæ.* Plin., *Nat. hist.*, lib. XXXIV.

(*****) *Antiquit.*, tome III.

(*****) *Racc. stat.*

(*****) *Mus. capitol.*; tome III.

60 Il y avait deux espèces de gladiateurs : ceux que l'on obligeait de prendre ce métier, et ceux qui l'exerçaient volontairement. Ils étaient choisis dans plusieurs classes de la société : les esclaves vendus pour cela, les criminels ; les Barbares qu'on avait faits prisonniers à la guerre, et que l'on réservait pour les jeux publics, après les avoir fait servir à orner les triomphes des généraux ; ceux qui étaient arrêtés et condamnés pour cause de rébellion. On voyait aussi parmi les gladiateurs quelques citoyens libres, soit qu'ils fussent poussés à se dégrader ainsi, par l'appât de l'argent (*auctocrati*), ou par une ambition dépravée. On finit même par faire paraître sur l'arène, des chevaliers et des sénateurs. Le premier (*) tyran fut naturellement le premier auteur de cet affront à la dignité du citoyen romain. On fit aussi combattre, dans le cirque, des nains et des femmes : cette atrocité fut défendue par Sévère. Parmi tous ces différents gladiateurs, les plus dignes de pitié étaient sans doute les prisonniers barbares, et c'est précisément à ceux-là qu'un auteur chrétien donne l'épithète (**) d'innocents, pour les distinguer des gladiateurs de profession. Aurélius et Claudien condamnèrent à ce métier un grand nombre de victimes ; le premier, après son triomphe ; et le second, sous prétexte de révolte (***). Aucune guerre, dit Juste Lipse, ne fut jamais plus destructive pour le genre humain, que les jeux des cirques. En dépit des lois de Constantin et de Constance, ces divertissements barbares durèrent encore plus de soixante-dix ans après l'établissement du christianisme ; le courage d'un chrétien les fit cesser pour toujours. L'an 404, aux calendes de janvier, les gladiateurs allaient combattre dans l'amphitéâtre Flavien, où, selon l'usage, le peuple s'était porté en foule : Almachius ou Télémachus, moine d'Orient

(*) Jules-César, qui s'éleva par la chute de l'aristocratie, fit paraître dans l'arène Furius Leptinus et A. Calonus.

(**) Tertulian., *Sermon.*, lib. II.

(***) Vopiscus.

qui était venu à Rome dans cette pieuse intention, s'élance au milieu de l'arène, et fait tous ses efforts pour séparer les combattants; le préteur Alypius(*), personnage singulièrement passionné pour les jeux des cirques, donne les ordres les plus pressants pour que les gladiateurs le mettent à mort; et Télémachus gagne tout à la fois la palme de martyr et le titre de saint, qui ne fut jamais conquis par un plus noble exploit. Dès ce jour, Honorius abolit les combats de gladiateurs, qui ne se sont plus renouvelés depuis. Ce fait est raconté par Théodoret(**) et par Cassiodore(***), et semble digne d'être cru, quoiqu'il figure dans le martyrologe romain(****). Outre qu'on faisait couler le sang aux funérailles, dans les amphithéâtres, les cirques, le forum et autres lieux publics, on faisait aussi paraître les gladiateurs dans les salles des festins; ils se déchiraient entre eux à coups de poignard, à la grande satisfaction et au milieu des applaudissements des convives. Néanmoins, Juste Lipse se permet de supposer que la perte du courage et une dégénération évidente de l'humanité furent la suite presque immédiate de l'abolition de ces spectacles sanglants(*****).

6. Quand un gladiateur avait blessé son adversaire, il s'écriait: *Il l'a* (*hoc habet* ou *habet*): le blessé jetait son arme et

(*) Augustinus, lib. VI, *Confess.*

(**) *Hist. eccles.*, cap. XXVI.

(***) Cassiod. *Tripartita*, lib. X *Saturn.*, *ibid.*

(****) Baronius *ad ann. et in notis ad martyrol. rom.* Voy. Marangoni, *delle memorie sacre e profane dell' anfiteatro Flavio.*

(*****) *Quod? Non tu, Lipsi, momentum aliquod habuisse et hies ad virtutem? Magnum. Tempora nostra, nosque ipsos videamus. Oppidum ecce unum alterumve captum, direptum: est tumultus circa nos, non in nobis: et tamen concidimus et turbamur. Ubi robur, ubi tot per annos meditata sapientie studia? Ubi ille animus qui possit dicere: Si fractus illabatur orbis? etc.* C'est le prototype du panégyrique des combats de taureaux, par M. Windham.

s'avançait au bord de l'arène pour supplier les spectateurs. S'il avait bien combattu, le peuple le sauvait; dans le cas contraire, ou même si les spectateurs n'étaient pas disposés en sa faveur, ils baissaient le pouce, et le gladiateur était immolé. Quelquefois le peuple était si féroce, qu'il témoignait de l'impatience lorsque le combat durait un peu plus que de coutume sans qu'aucun des deux champions fût blessé ou tué. La présence de l'empereur faisait ordinairement accorder la vie au vaincu; et l'on rapporte comme un exemple de la cruauté de Caracalla, que, dans un spectacle, à Nicomédie, il renvoyait ceux qui venaient lui demander la vie, pour interroger le peuple, en d'autres termes qu'il les fit tuer. On fait en Espagne des cérémonies à peu près semblables, dans les combats de taureaux. Un magistrat préside à la fête; et après que les cavaliers et les picadores ont combattu l'animal, le matador se présente et demande la permission de le tuer. Si le taureau a bien fait son devoir en tuant deux ou trois chevaux ou un homme (il est bien rare que cela n'arrive pas ainsi), le peuple pousse des acclamations, les dames agitent en l'air leurs mouchoirs, et le taureau est sauvé. Les plus bruyantes marques d'approbation se font entendre à chaque blessure que les chevaux reçoivent, ou quand ils sont tués. Tous les spectateurs sont transportés de plaisir, mais surtout les femmes, dont la plupart appartiennent aux familles les plus distinguées de l'Espagne. Tout dépend de l'habitude. Pendant l'été de 1809; je me trouvai dans la loge du gouverneur, au grand amphithéâtre de Santa-Maria, vis-à-vis de Cadix, avec trois ou quatre autres Anglais, qui certes avaient vu plus d'une fois des batailles rangées. La mort d'un ou deux chevaux fut plus que suffisante pour satisfaire leur curiosité. Quelqu'un qui était avec nous les voyait frissonner et pâlir, et ne put s'empêcher de témoigner sa surprise au sujet de la manière étrange dont ils accueillaient un spectacle que tant de jeunes dames trouvaient ravissant: elles riaient et battaient des mains parce qu'un autre cheval venait de succomber après avoir

arrosé l'arène de sang. Un seul taureau tua trois chevaux de ses propres cornes. Il fut sauvé par acclamations, et les transports de la joie universelle augmentèrent encore quand on apprit qu'il appartenait à un prêtre.

Un Anglais, qui prend plaisir à voir deux hommes se boxer jusqu'à se mettre en pièces, ne peut supporter la vue d'un cheval qui galope dans l'arène, pendant que les boyaux lui sortent du ventre; il se détourne pénétré de dégoût et d'horreur pour le spectateur et pour le spectacle.

⁶² Suétone nous apprend que le sénat accorda une faveur toute particulière à César, en l'autorisant par un décret à porter toujours une couronne de laurier. César ne voulait pas montrer qu'il était le conquérant du monde, mais il voulait ne pas laisser voir qu'il était chauve. Un étranger qui l'aurait vu à Rome aurait eu bien de la peine à deviner ce motif, et nous ne l'aurions pas connu nous-mêmes si l'historien n'eût pris soin de nous l'expliquer.

⁶³ L'auteur de la *Décadence* et de la chute de l'empire romain a dit la même chose: on trouvera une description du Colysée, dans les *Éclaircissements Historiques*.

⁶⁴ Quoiqu'on ait enlevé tous ses bronzes, excepté l'anneau qui était nécessaire pour maintenir l'ouverture supérieure; quoiqu'elle ait plusieurs fois été endommagée par des incendies et par les inondations de la rivière, enfin quoiqu'elle soit toujours exposée à la pluie, la rotonde est encore le mieux conservé de tous les monuments qui remontent à la même date. La conversion du temple païen en église s'est faite sans beaucoup de changements; et les niches de la rotonde étaient si bien appropriées pour recevoir des autels chrétiens, que Michel-Ange, qui se connaissait en beautés antiques, en adopta la forme pour celles qu'il fit construire dans une église catholique.

⁶⁵ Le Panthéon est aujourd'hui occupé par les bustes des grands hommes, ou plutôt des Romains distingués du temps moderne; la lumière, qui, passant par l'ouverture circulaire placée au sommet de la voûte, tombait jadis sur la rénnion de toutes les divinités, éclaire maintenant une nombreuse collection de mortels, dont un ou deux ont été presque déifiés par la vénération de leurs compatriotes.

⁶⁶ Dans cette stance et dans les trois suivantes, on fait allusion à cette fille romaine dont l'aventure est rappelée au voyageur par le lieu qu'on assure en avoir été le théâtre. C'est aujourd'hui l'église de Saint-Nicolas *in carcere*. Mais il est bien difficile de croire à la vérité de cette histoire. (Voyez *Éclaircissements Historiques*, par M. Hobhouse.)

⁶⁷ Le château de Saint-Ange. (Voyez *Éclaircissements Historiques*, par M. Hobhouse.)

⁶⁸ Cette stance et les six qui viennent après se rapportent à l'église de Saint-Pierre. Pour la dimension de cette église comparée aux autres grandes basiliques d'Europe, on peut consulter le *Pavé de Saint-Pierre* et le Voyage classique en Italie (*Classical tour through Italy*), vol. 2.

⁶⁹ Marie périt sur l'échafaud; Elisabeth mourut de douleur, Charles V mourut ermite, Louis XIV banqueroutier d'argent et de gloire, Cromwell mourut d'inquiétude; et (*the greatest is behind*) Napoléon vit prisonnier. On pourrait ajouter à cette liste de souverains une longue liste d'autres noms également illustres et malheureux.

⁷⁰ Le village de Nemi était auprès de la retraite aricenne d'Égérie; et il a conservé jusqu'à nos jours la désignation du *bosquet*, à cause des arbres qui ombrageaient le temple de Diane. Nemi n'est distant de l'excellente auberge d'Albano que d'une petite promenade à cheval.

2^a Toute la pente de la colline d'Albè offre des sites d'une incomparable beauté: du couvent qui est situé sur le point le plus élevé, et qui a été bâti à la place du temple de Jupiter Latiæus, la vue embrasse tous les objets mentionnés dans la stance à laquelle se rapporte cette note: la Méditerranée, tous les lieux où se passe la dernière moitié de l'Énéide, et toute la côte qui s'étend depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au promontoire *Circæum* et au cap de Terracine.

On peut croire que la *villa* de Cicéron était située à la place de la *grotta ferrata*, ou bien à celle du Tusculum du prince de Canino.

Il y a quelques années, l'opinion générale était pour la *grotta ferrata*, comme on peut le voir dans la Vie de Cicéron par Middleton. Aujourd'hui il n'y a que les dominicains qui le croient encore. Neuf moines grecs habitent la *grotta*; et la *villa* voisine est la maison de plaisance d'été d'un cardinal. L'autre *villa*, appelée *Rufinella*, est placée vers le haut de la colline, au-dessus de Fraseati: c'est là qu'on a trouvé plusieurs beaux restes de Tusculum, sans compter sept bustes et soixante-douze statues plus ou moins précieuses et plus ou moins bien conservées.

De la même éminence on aperçoit les collines de la Sabinie, dans lesquelles est enfermée la longue vallée du Rustica. Quelques circonstances tendent à prouver que cette vallée est l'*Ustica* d'Horace: le pavé mosaïque, découvert par des paysans qui défonçaient un vignoble, pourrait bien avoir appartenu à sa *villa*. *Rustica* est prononcé bref en Italie, au lieu que nous nous arrêtons sur *Ustica cubantis*. Il est naturel de croire que c'est nous qui nous trompons plutôt que les habitants de cette vallée. L'addition d'une consonne au commencement du mot ne signifie rien, mais il serait possible que *Rustica* fût un nom moderne que les paysans auraient entendu prononcer à quelque antiquaire.

La *villa*, ou, pour mieux dire, la Mosaïque, est dans une vigne sur une colline couverte de châtaigniers; un torrent

coule au fond de la vallée; il n'est pas vrai, quoi qu'en disent les *manuels* des voyageurs, que ce torrent s'appelle *Licenza*; mais, au haut de la vallée, il y a sur un rocher un village de ce nom, et ce nom peut bien dériver de *Digentia*. Le village de Licenza contient sept cents habitants; un peu plus loin, sur une élévation, on trouve Civitella, qui en a trois cents. Sur les bords de l'Anio, avant de tourner pour s'engager dans la vallée *Rustica*, à une heure de chemin de la *villa*, on voit à gauche la ville Vico-Varo, autre point de rapport avec le *Varia* des poètes.

Au fond de la vallée, du côté de l'Anio, la petite ville de Bardela couronne une colline découverte. Le ruisseau de Licenza coule au pied, et se perd presque tout-à-fait dans des sables avant d'arriver à l'Anio. Rien n'explique mieux ces deux vers du poète, qu'on les prenne dans un sens métaphorique ou dans le sens propre.

*Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
Quem Mandela bibit rugosus frigore pagus.*

Le ruisseau est limpide dans le haut de la vallée; mais, avant d'arriver devant la colline de Bordela, son eau est verte et jaunâtre comme du soufre.

Rocca Giovane, village ruiné et situé sur les collines à une demi-heure de distance de la vigne où l'on a trouvé la *Mosaïque*, semble être la place où s'élevait jadis le temple de *Vacuna*: une inscription, qu'on a trouvée dans ce lieu, nous apprend que ce temple de la victoire sabine fut rebâti par Vespasien (*). Avec ces données, nous avons des probabilités suffisantes pour désigner le lieu où était la *villa* d'Horace,

(*)

IMP. CESAR. VESPASIANUS.
PONTIFEX. MAXIMUS. TRIB.
POTEST. CENSOR. EDEM.
VICTORIAE. VETUSTATE. ILLAPSAM.
SUA. IMPENSA. RESTITUIT.

car la position que nous lui assignons correspond parfaitement à tout ce qu'en a dit le poète.

La colline qui devrait être *Lucretilis*, se nomme Campanile : en suivant le ruisseau jusqu'à la prétendue *Bandusia*, on arrive au pied de la haute montagne *Genuaro*. Il est assez singulier que la seule partie de terre labourable qu'il y ait dans toute la vallée, se trouve sur la colline où cette *Bandusia* prend sa source.

... *Te frigus amabile,
Festis romero tauris,
Præbes et pecori vago.*

HOR.

Les paysans montrent près du pavé mosaïque une autre fontaine qu'ils appellent *Oradina*. Après avoir coulé entre les collines, elle alimente le réservoir d'une écluse à moulin, et puis va se jeter dans la *Digentia*.

Mais nous ne pouvons espérer « de suivre les traces des muses jusqu'à leur source, » en parcourant les détours de la vallée romantique pour découvrir la fontaine *Bandusia*. Il est assez singulier que quelques personnes aient pensé que *Bandusia* était une des sources de la *Digentia*. Horace ne dit pas un mot qui puisse le faire croire, et l'on a d'ailleurs découvert que cette fontaine immortelle était la propriété des moines. Ces saints personnages occupent tout ce qu'il y a de meilleur en Italie. On l'avait conduite pour le service de l'église de Saint-Gervais et de Saint-Protais, auprès de *Venusia*, et c'est là qu'il était raisonnable de la chercher. Moins heureux qu'un voyageur qui a visité récemment ce pays, nous n'avons pas trouvé le pin toujours suspendu au-dessus de la *villa* d'Horace. Il n'y a pas un seul pin dans toute la vallée ; mais en revanche il y a deux cyprès que le voyageur (*) aura pris pour le pin dont le poète parle dans son ode. Aujourd'hui, comme au temps de Virgile, le pin est un arbre de

(*) *Classical Tour*, chap. VII.

jardin, et il n'était pas du tout vraisemblable qu'on pût le trouver croissant naturellement dans la vallée escarpée de Rustica. Sans doute qu'Horace avait un de ces pins dans son verger : il devait être placé, non pas sur les rochers qui s'élèvent à quelque distance, mais assez près de la ferme pour la couvrir de son ombre. Le voyageur peut très-bien avoir cru retrouver ce pin dans les cyprès que j'ai déjà mentionnés. Quant aux orangers et aux citronniers dont il nous parle avec tant de complaisance dans la description des jardins royaux de Naples, ils doivent avoir changé de position, car nous n'avons vu à leur place que des acacias et autres arbrisseaux communs. Qu'il me soit permis d'expliquer la cause du désappointement éprouvé par toutes les personnes qui ont choisi le *Classical Tour* pour les guider en visitant l'Italie ; mes observations seront courtes, et je ne crains pas de les voir démentir. L'auteur du *Classical Tour* est bien, de tous les écrivains qui ont joui d'une réputation momentanée, celui qui s'est donné le moins de soins pour satisfaire son lecteur. Il est bien rare qu'on puisse se fier à ce qu'il avance, même lorsqu'il parle de ce que tout le monde peut voir. Depuis la simple exagération jusqu'au mensonge complet, ses erreurs sont tellement fréquentes, qu'elles nous feraient croire, ou qu'il n'a jamais visité les lieux qu'il décrit, ou qu'il s'est lié aux assertions des autres écrivains. Le *Classical Tour* a tous les caractères d'une simple compilation d'anciennes notes liées ensemble par quelques observations personnelles, et grossies de ces embellissements que l'on trouve sans peine en adoptant tous les lieux communs d'éloges qui s'appliquent à tout en général, et qui, par conséquent, ne signifient rien.

Le style d'un livre a beau être lourd, embarrassé et peu convenable au sujet, il peut encore plaire à certaines personnes. Celles-là trouveront quelques agréables distractions en parcourant les périodes du *Classical Tour*. Il faut dire pourtant que le poli et le poids sont propres à faire croire à la valeur d'une chose. L'un des supplices de l'enfer consiste à

pousser une énorme pierre sphérique sur une hauteur à pente rapide.

L'auteur avait le libre choix des mots; mais il n'avait pas la même latitude pour ses sentiments. Le caractère de M. Eustace doit avoir été empreint de cet amour de la liberté et de la vertu qui respire dans son livre : on y trouve à chaque page cette politesse d'esprit qui rend également recommandables un auteur et ses productions ; mais ces sentiments généraux sont répandus avec tant de profusion, qu'ils embarrassent souvent le lecteur. Je serais tenté de les comparer aux branches trop touffues qui nous empêchent de cueillir les fruits d'un arbre. L'onction de l'auteur comme ministre, et ses leçons comme moraliste, ont fait du *Classical Tour* quelque chose de plus qu'un manuel de voyage ; mais, par cela même, le but du livre est manqué. Cette remarque s'applique plus particulièrement à la manie qu'a M. Eustace de vouloir toujours instruire son lecteur en mettant continuellement en scène le même ilote gaulois, pour tonner devant la génération présente, et l'effrayer en déroulant à ses yeux le tableau de tous les excès de la révolution. L'animosité contre les athées et les régicides de toutes les nations en général, et surtout contre ceux de la France, peut être honorable et utile : mais cet antidote devrait être placé dans un tout autre livre qu'un manuel ; ou bien on aurait dû le mettre à part, afin que les détails topographiques et les réflexions qui s'y rattachaient ne fussent pas interrompus à chaque page pour faire place à d'amères déclamations. Quelque justes que soient les antipathies d'un homme, personne ne voudra jamais les choisir pour ses compagnons de voyage. Un topographe, à moins qu'il n'aspire à la gloire des prophètes, n'est point responsable des changements qui peuvent survenir dans le pays qu'il décrit : mais, au moment où les portraits et les divagations politiques cesseront d'aider le lecteur ; à plus forte raison quand elles gêneront ses recherches, il regardera comme du papier perdu toutes les pages que l'auteur y aura consacrées.

Nous ne voulons blâmer ou louer ici aucun gouvernement, ni aucun souverain en particulier; mais c'est un fait incontestable, que le gouvernement impérial par son adresse, ou les nouveaux souverains en trompant l'espoir que tout le monde avait mis en eux, ont opéré en Italie des changements si réels et si considérables, que les *philippiques anti-galliennes* de M. Eustace sont de véritables anachronismes, et nous donnent même beaucoup de raisons de douter de sa bonne foi et de sa compétence en pareille matière. On peut citer comme un exemple remarquable la ville de Bologne: son attachement au pape, et par conséquent la désolation qu'elle a dû éprouver en tombant au pouvoir des Français, lui ont valu, de la part du voyageur, des lamentations et des cris de vengeance qu'il a rendus plus bruyants en empruntant la trompette de Burke. Depuis quelques années, et aujourd'hui même, Bologne se distingue, entre tous les états de l'Italie, par son attachement aux principes de la révolution. C'est presque la seule ville où l'on ait fait quelques démonstrations en faveur de l'infortuné Murat. Toutefois, ce changement pourrait s'être opéré depuis que M. Eustace a visité ces pays. Mais M. Eustace a glacé d'horreur le voyageur, en lui découvrant l'horrible projet qu'eurent les Français, d'enlever le cuivre de la coupole de Saint-Pierre (*). Que le voyageur se rassure; ni les Français, ni aucun autre voleur, n'auraient été capables d'exécuter un pareil sacrilège. Il n'y a point de cuivre sur la coupole: elle est couverte en plomb.

Si la cabale ou les critiques de la rivalité n'eussent donné une grande vogue au *Classical Tour*, je n'aurais pas eu besoin d'avertir le lecteur que, quoique ce livre se trouve placé

(*) « Mais quel sera l'étonnement, ou plutôt l'horreur de mon lecteur, quand il saura que... le comité français, a tourné son attention vers Saint-Pierre, et a employé une compagnie de Juifs pour faire estimer et recueillir l'or, l'argent et le bronze qui ornent l'intérieur de l'édifice, ainsi que les cuivres qui recouvrent les voûtes et le dôme de l'église. » *Classical Tour*, chap. iv. Tout le monde sait à Rome que le fait est entièrement faux.

dans sa bibliothèque, il lui sera complètement inutile de l'emporter dans sa voiture; et, si ces critiques eussent suspendu leurs jugemens, on n'eût pas songé à penser autrement qu'eux. Quoi qu'il en soit, il est bien permis aux hommes qui seront un jour la postérité de M. Eustace, d'en appeler des éloges contemporains; ils pourront l'apprécier avec d'autant plus d'impartialité, que les motifs de haine ou de prévention seront plus écartés. Cet *appel* avait été fait en quelque sorte avant que je publiasse ces notes; l'un des plus respectables imprimeurs de Florence s'était décidé, à la demande de plusieurs voyageurs qui allaient visiter l'Italie méridionale, à publier une édition à bon compte du *Classical Tour*; mais les sages avis d'autres Anglais qui revenaient de faire le même voyage, le firent renoncer à son entreprise, quoiqu'il eût disposé ses presses et son papier, et qu'il eût déjà mis en pages une ou deux des premières feuilles.

L'auteur de ces notes désire se séparer du pape et des cardinaux, en bonne intelligence (comme M. Gibbon); mais il n'a pas cru devoir s'imposer, sur le compte de leurs humbles partisans, le silence qu'il a discrètement gardé sur sa Sainteté et sur les Eminences.



MÉLODIES
HÉBRAÏQUES.

Les poemes suivants furent composés à la demande de mon
ami l'honorable docteur Kirnaird, pour faire partie d'un recueil
de mélodies hébraïques. Ils ont été publiés avec la musique,
arrangée par MM. Braham et Natham.

MÉLODIES

HÉBRAÏQUES.

I.

ELLE S'AVANCE BRILLANTE DE BEAUTÉ.

1.

ELLÉ s'avance brillante de beauté comme la nuit des climats sans nuages et des cieux étoilés ; tout ce que l'ombre et la lumière ont de plus ravissant est réuni dans son visage et ses yeux : un heureux mélange y produit cette douce clarté que le ciel refuse à la splendeur du jour.

II.

Une ombre de plus, un rayon de moins, auraient presque altéré la grace ineffable qui accompagne chaque tresse de ses noirs cheveux et répand un charme séduisant sur son visage. La sérénité de ses traits exprime combien ses pensées sont pures.

III.

Le sourire et la rougeur qui animent ces joues et ce front si doux, si calme et si éloquent, ne rappellent que des jours passés dans la vertu, une âme en paix avec toute la terre, et un cœur dont l'amour est innocent.

II.

LA HARPE DU ROI POÈTE.

I.

ELLES sont brisées les cordes de la harpe du roi poète, du prince des hommes, et du bien-aimé du ciel; elle n'est plus, cette harpe consacrée par les pleurs que versaient tous ceux qui en écoutaient les accords inspirés par la mélodie; que les pleurs redoublent, ses cordes sont brisées.

Elle pénétrait par sa douceur les hommes aux cœurs de fer, et leur prêtait des vertus; il n'était pas d'oreille assez insensible ni d'ame assez froide pour résister à l'enthousiasme de ses sons. La harpe de David devint plus puissante que son trône.

II.

Elle disait les triomphes de notre roi, elle célébrait la gloire de notre Dieu; elle réjouissait nos vallons, faisait fléchir nos cèdres et nos montagnes; ses accords aspiraient au ciel, et ils y sont demeurés.

Depuis, on ne les entend plus sur la terre; mais la piété et l'amour ravissent encore l'ame par des sons qui semblent partir des célestes parvis, et la bercent de ces rêves que la resplendissante clarté du jour ne peut interrompre:

III.

SI DANS CE MONDE ÉLEVÉ.

I.

Si dans ce monde élevé qui est au-delà du nôtre, l'amour survit avec nous : si le cœur de l'objet aimé nous y conserve sa tendresse ; si ses yeux sont les mêmes, excepté qu'ils ne sont plus humides de larmes, quel bonheur d'être admis dans ces sphères inconnues ! qu'il serait doux de mourir à cette heure même, de prendre l'essor loin de la terre, et d'aller anéantir toutes nos craintes dans la vaste lumière de l'éternité !

II.

Cela doit être : ce n'est pas pour nous-mêmes que nous tremblons sur la rive, lorsque, impatients de franchir l'abyme, nous nous tenons encore attachés à la chaîne fragile de l'existence. Ah ! croyons que dans cet avenir nous retrouverons les cœurs qui furent unis aux nôtres, pour nous désaltérer avec eux dans les ondes immortelles et leur appartenir à jamais sans craindre la séparation du trépas.

IV.

LA GAZELLE SAUVAGE.

I.

LA gazelle sauvage peut encore bondir avec joie sur les collines de Juda, elle peut étancher sa soif dans toutes les sources qui jaillissent de cette terre sainte; ses pas aériens s'arrêtent, et son œil brillant n'aperçoit autour d'elle rien qui l'effarouche.

II.

Juda a vu jadis sur ces collines des pas non moins agiles, et des yeux plus séduisants : il a vu dans ces lieux, aujourd'hui déserts, des habitants plus dignes de les embellir. Les cèdres balancent encore leur feuillage sur le mont Liban, mais les nobles filles de Juda n'y sont plus.

III.

Plus heureux le palmier qui ombrage ces plaines, que la race dispersée d'Israël ! le palmier demeure au lieu où il a pris racine, et y devient la grace du désert : il ne peut quitter le lieu de sa naissance, il ne vivrait pas sur un sol étranger.

IV.

Mais nous sommes contraints d'errer en nous flé-

trissant, et de mourir sur des terres lointaines; nos cendres ne reposeront point avec les cendres de nos pères : il ne reste plus une pierre de notre temple, et la dérision est assise sur le trône de Salem.

V.

OH ! PLEUREZ SUR CEUX.....

I.

Où ! pleurez sur ceux qui pleurèrent sur les bords du fleuve de Babylone, sur ceux dont les temples sont déserts et la patrie un songe ; pleurez sur la harpe brisée de Juda ; gémissiez..... Là où habitait leur Dieu, habitent aujourd'hui ceux qui n'ont point de Dieu.

II.

Où donc Israël lavera-t-il ses pieds ensanglantés ? où les chants si doux de Sion le consoleront-ils ? quand la mélodie de Juda réjouira-t-elle les cœurs que faisaient bondir ses accents célestes ?

III.

Tribus errantes, cœurs désolés, où vous réfugierez-vous pour trouver le repos ? Le ramier a son nid, le renard sa tanière, les peuples leur patrie.... Israël n'a plus que le tombeau.

VI.

SUR LES RIVES DU JOURDAIN.

I.

SUR les rives du Jourdain errent les chameaux de l'Arabe ; sur la colline de Sion prient les ministres des faux dieux ; les adorateurs de Baal fléchissent le genou sur le rocher de Sinaï..... et dans ce lieu..... dans ce lieu même , ô grand Dieu ! ta foudre dort en silence.

II.

Dans ce lieu..... où ton doigt brûla la table de pierre..... où ton ombre brilla sur ton peuple..... où ta gloire s'enveloppa de son vêtement de feu.... tu ne te montreras donc plus pour frapper de mort celui qui te verrait !

III.

Oh ! que ton regard brille dans l'éclair de ta foudre , arrache la lance à la main brisée de l'oppresseur : combien de temps encore ta terre choisie sera-t-elle foulée par les pas des tyrans ? combien de temps encore ton temple restera-t-il sans culte , ô mon Dieu !

VII.

LA FILLE DE JEPHTÉ.

I.

O mon père..... puisque notre patrie et notre Dieu exigent que ta fille expire, puisque ton triomphe est le prix de son vœu..... frappe le sein qui se découvre lui-même à toi.

II.

La voix de mon deuil s'est tue, les montagnes ne doivent plus me revoir; si la main que j'aime tranche le fil de mes jours, le coup qu'elle donnera sera sans douleur.

III.

N'en doute pas, ô mon père! n'en doute pas, le sang de ta fille est aussi pur que la bénédiction que j'implore avant que ton glaive le fasse couler..... aussi pur que la dernière pensée qui adoucit l'heure de mon trépas.

IV.

Malgré les plaintes des vierges de Salem, que mon père se montre héros et juge inflexible! J'ai conquis la victoire pour toi..... mon père et mon pays sont libres.

V.

Quand ce sang que je te dois aura été versé, quand
la voix que tu aimes ne se fera plus entendre, que
ma mémoire soit encore ton orgueil, et n'oublie pas
que j'ai souri en mourant.

VIII.

O TOI QUI NOUS ES RAVIE DANS LA FLEUR
DE LA BEAUTÉ.

I.

O toi qui nous es ravie dans la fleur de la beauté, un lourd monument ne pèsera pas sur toi; mais sur le gazon de ta tombe les roses étaleront leurs feuilles, prémices du printemps, et le cyprès y joindra la douce mélancolie de son ombrage.

II.

Souvent, auprès de cette source azurée, la douleur penchera sa tête languissante, nourrira ses pensées profondes dans de longues rêveries; puis elle s'éloignera à regret et d'un pas silencieux..... comme si ses pas pouvaient troubler le sommeil de celle qui n'est plus.

III.

Nous savons que nos pleurs sont vains, que la mort ne daigne pas écouter la plainte.....; mais nous n'en gémissons pas moins, nous n'en versons pas moins de larmes; et toi-même..... qui me recommandes l'oubli..... ton visage est pâle et tes yeux humides.

I X.

MON AME EST TRISTE.

I.

MON ame est triste..... Hâte - toi de prendre la harpe que je puis encôre aimer; que ta main gracieuse en tire des accords touchants pour mon oreille, S'il est dans mon cœur une espérance consolatrice, le charme de ces accords la réveillera; s'il est une larme arrêtée dans mes yeux, elle coulera et cessera de brûler mon front.

II.

Mais choisis un air mélancolique, ne commence point par des sons joyeux : je te le répète, ménestrel, il faut que je pleure, ou mon cœur trop plein va se briser; il a nourri trop long - temps sa douleur... trop long-temps il a souffert en silence et sans goûter le sommeil; le moment est venu pour lui de se briser par un excès de souffrance.... ou de céder au charme puissant de l'harmonie.

X.

JE TE VIS PLEURER.

I.

JE te vis pleurer..... Une larme brillante s'arrêta sur l'azur de ta prunelle, et je crus voir une goutte de rosée suspendue sur la violette. Je te vis sourire : le saphir perdit près de toi tout son éclat; il ne put égaler les rayons animés qui étincelaient dans ton regard.

II.

Comme les nuages reçoivent du soleil une douce teinte de lumière que l'approche des ombres du soir n'efface qu'avec peine, ton sourire communique sa pure félicité à l'ame la plus triste, ton regard laisse après lui une clarté qui se répand sur le cœur.

XI.

TES JOURS SONT FINIS.

Tes jours sont finis, ta gloire commence; les chants de ta patrie célèbrent les triomphes du fils de son choix, les exploits sanglants de son épée, ses conquêtes, ses victoires, et la liberté qu'il a rendue à son peuple.

II.

Tu as succombé; mais, tant que nous serons libres, tu ne connaîtras pas la mort. Le sang généreux que tu as versé dédaigne d'impregner la terre; il circulera dans nos veines, et ton ame sera dans notre sein.

III.

Quand nous chargerons l'ennemi ton nom sera le cri de la victoire; ta perte, le sujet des hymnes que feront entendre les voix mélodieuses de nos vierges! Les larmes seraient une injure à ta gloire; tu ne seras pas pleuré.

XII.

SAÛL AVANT SON DERNIER COMBAT.

I.

GUERRIERS et chefs, si une flèche ou l'épée me percent le sein quand je guiderai l'armée du Seigneur, que mon corps sanglant n'arrête pas votre marche, quoique ce soit le corps d'un roi; plongez vos glaives dans le cœur des enfants de Gath.

II.

Toi qui portes mon arc et mon bouclier, si les soldats de Saül détournent la tête et fuient à l'approche de l'ennemi, frappe; étends-moi sans vie à tes pieds. Je veux me dévouer à la mort qu'ils n'oseront pas braver.

III.

Adieu tous mes guerriers, excepté toi, héritier de mon trône, fils de mon cœur; — nous ne nous séparerons jamais! Un brillant diadème, une vaste puissance, ou un trépas royal, voilà le sort qui nous attend aujourd'hui.

I.

SAÛL.

« O toi, dont le charme peut évoquer les morts, fais apparaître le prophète à mes yeux. »

LA MAGICIENNE D'ENDOR.

.... « Samuel, lève ta tête ensevelie ! ... Roi, regarde ; voilà le fantôme du prophète. »

La terre s'ouvre ; Samuel paraît au milieu d'un nuage. La lumière change de couleur en s'écartant du linceul qui l'enveloppe. La mort brille d'un éclat vitreux dans ses yeux immobiles. Ses veines sont desséchées, sa main est flétrie ; les os de ses pieds décharnés épouvantent par leur effrayante blancheur. Ses lèvres sans mouvement et son gosier sans souffle laissent échapper ces paroles sourdes, semblables au murmure d'un vent souterrain. Saül regarde, et se prosterne, comme tombe un chêne frappé soudain de la foudre.

II.

« Pourquoi mon sommeil est-il troublé ? Quel est celui qui appelle les morts ? Est-ce toi, roi d'Israël ? Vois ces membres glacés ; c'est ainsi que seront les tiens quand tu dormiras demain avec moi : avant que le jour qui approche soit à son déclin, tu seras dans la tombe, et ton fils comme toi. Adieu donc, mais seulement pour un jour au bout duquel nous mêlerons notre poussière. Je te vois tomber sans vie au milieu de tes enfants percés par les flèches des Philistins ; ta propre main guide vers ton cœur le glaive qui pend à ton côté ; le père et le fils, la maison de Saül, seront demain sans couronne, sans vie, et la tête séparée du corps. »

XIII.

TOUT EST VANITÉ, DIT L'ECCLÉSIASTE.

I.

LA gloire, la sagesse, l'amour, la puissance, me prodiguaient leurs dons ; j'avais la santé et la jeunesse ; les vins les plus rares rougissaient mes coupes ; des beautés aimables m'accordaient leurs caresses.

Mon cœur se dilatait auprès d'elles et palpitait des plus douces émotions : tout ce que la terre peut donner, tout ce que les mortels regardent comme précieux, contribuait à ma splendeur royale.

II.

Je cherche à compter combien de ces jours de félicité je consentirais à passer encore au milieu des séductions et des grandeurs de la vie.

Il n'est pas un jour, il n'est pas une heure de plaisir sans amertume : il n'était point d'ornement de ma puissance, qui ne fût un trait cuisant pour mon cœur.

III.

Le serpent des campagnes perd tout son venin
quand il est dompté par l'art ou un charme magique ;
mais quel charme peut désarmer celui qui entoure le
cœur de ses anneaux ?

Il n'écoute ni les paroles de la science , ni les sé-
ductions de l'harmonie : mais il blesse toujours , da-
vantage le cœur condamné à sentir son dard.

XIV.

QUAND LE FROID DE LA MORT TERMINE LES
SOUFFRANCES DE CETTE CHAIR D'ARGILE.

I.

QUAND le froid de la mort termine les souffrances de cette chair d'argile, où vole l'âme immortelle ? Elle ne peut périr, elle ne peut rester ; mais elle abandonne son enveloppe matérielle. Délivrée des liens du corps, parcourt-elle les sentiers célestes des astres, ou se répand-elle dans les régions de l'espace, douée de la vertu de tout voir ?

II.

Éternelle, infinie, impérissable, invisible, et contemplant tout ce que renferment la terre et les cieux, embrassera-t-elle le présent et le passé ? La moindre trace que la mémoire conserve obscurément des jours qui ne sont plus est aperçue par le vaste coup-d'œil de l'âme : tout ce qui fut lui apparaît tout-à-coup.

III.

Ses regards perceront les ténèbres du chaos, tel qu'il était avant que la création eût peuplé la terre : elle suivra les vestiges de la dernière sphère du ciel

jusqu'au lieu où commença son existence. Là où l'avenir se prépare à produire ou à anéantir, l'ame aura la révélation de ce qui doit être ; elle verra le soleil s'éteindre et le système du monde détruit, immuable elle-même dans son éternité.

IV.

Au-dessus de l'amour, de l'espérance, de la haine ou de la crainte, elle vivra pure et sans passion : un siècle aura pour elle la durée d'une année, les années la durée d'un moment ; et sa pensée prendra un essor hardi, sans être douée d'ailes : substance éternelle et indéfinie, elle oubliera ce qu'était la mort,

XV.

LA VISION DE BALTHAZAR

I.

LE roi est sur son trône; les satrapes remplissent la salle du festin, qu'éclairent mille lampes étincelantes. Mille coupes d'or consacrées jadis dans Israël, les vases de Jéhovah, contiennent le vin du Gentil qui n'a pas de Dieu.

II.

Soudain, dans cette même salle, les doigts d'une main paraissent sur la muraille et y écrivent comme sur le sable. Les doigts d'une main solitaire parcourent les lettres et les montrent comme une baguette.

III.

Le monarque l'aperçoit, frissonne, et ordonne à la fête de cesser; son visage pâlit, sa voix est tremblante. Que les hommes de la science arrivent, dit-il; que les sages de la terre expliquent les mots terribles qui interrompent nos réjouissances royales.

IV.

Les devins de la Chaldée sont habiles; mais ici leur science échoue; ces lettres inconnues restent

inexpliquées et toujours effrayantes. Les vieillards de Babylone sont sages et savants : mais cette fois ils ont oublié leur sagesse ; ils regardent, et restent confondus.

V.

Un captif, un jeune étranger, entendit les ordres du roi ; il comprit le sens de ces mots mystérieux : les lampes étaient brillantes, la prophétie frappe tous les yeux : l'étranger s'approche, et l'explique ; le lendemain prouva qu'elle était véritable.

VI.

« La tombe de Balthazar est creusée ; son règne est passé : pesé dans la balance, il a été trouvé léger comme la vile poussière. Le linceul va devenir sa robe royale, la pierre funèbre son dais..... Le Mède est à sa porte, le Perse est sur son trône. »

XVI.

SOLEIL DE CEUX QUI NE GOUTENT
PLUS LE SOMMEIL.

I.

SOLEIL de ceux qui ne goûtent plus le sommeil, astre mélancolique, dont la molle et tremblante lueur nous montre les ténèbres que tu ne peux dissiper, combien tu ressembles au souvenir du bonheur qui n'est plus ! Ainsi brille le passé, lumière d'un autre temps, dont les impuissants rayons ne peuvent communiquer de chaleur : ce n'est qu'une lumière nocturne ; la douleur veille pour la contempler : elle la distingue, mais de loin ; elle reconnaît sa clarté, mais que l'impression en est faible !

XVII.

SI MON CŒUR ÉTAIT AUSSI TROMPEUR
QUE TU LE PENSES.

I.

SI mon cœur était aussi trompeur que tu le penses, je n'aurais pas eu besoin de m'éloigner des terres lointaines de Galilée; je n'avais qu'à abjurer ma croyance pour effacer la malédiction qui, dis-tu, est le crime de ma race.

II.

Si le méchant ne trompe jamais, alors Dieu est avec toi. Si l'esclave seul commet le péché, tu es libre et sans tache! Si l'exilé sur la terre est aussi proscrit dans le ciel, continue à vivre dans ta foi, je mourrai dans la mienne.

III.

J'ai perdu pour cette foi bien plus que tu peux me donner: Dieu le sait, ce Dieu qui permet ton triomphe; dans sa main sont mon cœur et mon espérance, et dans ta main la vie et la contrée que j'abandonne pour lui.

XVIII.

REGRETS D'HÉRODE APRÈS LA MORT
DE MARIAMNE.

I.

O Mariamne ! il saigne à son tour , le cœur pour lequel tu as perdu la vie ; la vengeance se perd dans la douleur , et le farouche remords succède à la rage. O Mariamne ! où es-tu ? Mes regrets ne peuvent-ils être entendus de toi ? Ah ! si tu pouvais les entendre..... tu me pardonnerais , quand le ciel lui-même serait sourd à ma prière.

II.

N'est-elle donc plus ?..... A-t-on osé obéir au délire de ma jalouse fureur ? Ma rage n'a ordonné que mon propre désespoir ; le glaive qui t'a frappée est suspendu sur ma tête..... Mais tu es glacée par le trépas , ô ma bien-aimée ! Ce cœur cruel implore vainement celle qui prend seule son essor vers le ciel et laisse ici mon âme indigne de l'y suivre.

III.

Elle n'est plus, celle qui partageait mon diadème ;
BYRON. — *Tome II.*

tout mon bonheur est descendu avec elle dans la tombe : j'ai dépouillé la tige de Juda de cette fleur qui ne s'épanouissait que pour moi. Le crime m'appartient, l'enfer m'attend, le désespoir fait déjà sa proie de mon cœur; et je les ai bien méritées, ces tortures qui me consomment à jamais.

XIX.

SUR LE JOUR DE DESTRUCTION DE
JÉRUSALEM PAR TITUS.

I.

Du sommet de la dernière colline d'où l'on découvre encore ton temple jadis sacré, je te vis, ô Sion, quand tu fus la proie de Rome ! c'était ton dernier soleil qui allait s'éclipser dans l'ombre ; et les flammes de tes ruines épouvantèrent le dernier regard que je fixais sur toi.

II.

Mes yeux cherchèrent ton temple et le toit de mes pères : j'oubliai pour un instant mon prochain esclavage ; je ne vis que la flamme dévorante attachée à ton temple, et les bras enchaînés qui rendaient la vengeance inutile.

III.

Maintes fois la colline où j'étais avais réfléchi. l'éclat des derniers rayons du jour, pendant qu'arrêté sur la hauteur j'aimais à suivre la trace de l'ombre qui descendait sur la sainte cité.

IV.

Au jour fatal de ta ruine, je me vis encore sur la même montagne; mais je ne remarquai plus la clarté mourante du soleil. Ah ! pourquoi n'était-ce pas l'éclair qui brillait à sa place ? pourquoi la foudre n'éclatait-elle pas sur la tête du vainqueur ?

V.

Mais le Dieu du païen ne profanera jamais le temple où Jéhovah n'a pas dédaigné de régner : ton peuple est dispersé et abreuvé de mépris ; mais notre culte, ô père d'Abraham, ne s'adressera qu'à toi.

XX.

ASSIS SUR LES RIVES DU FLEUVE DE
BABYLONE, NOUS PLEURIONS.

I.

ASSIS sur les rives du fleuve de Babylone, nous pleurons en pensant au jour où nos ennemis, téints de notre sang, firent leur proie des hauts lieux de Salem, et où les filles désolées de Sion se dispersèrent au loin en versant des torrents de larmes.

II.

Pendant que nous contemplions le fleuve dont les flots roulaient en liberté, « Chantez vos cantiques, » nous dirent-ils. Mais jamais, non jamais l'étranger n'obtiendra ce triomphe! Que ma main soit flétrie avant de faire résonner la harpe de Sion pour ses ennemis.

III.

Cette harpe est suspendue au saule de la rive, ô Salem! La liberté doit seule présider à ses accords: le jour qui vit la fin de ta gloire ne m'a laissé de toi que ce gage sacré; jamais ses sons mélodieux ne se marieront à la voix de l'oppresseur.

XXI.

LA DESTRUCTION DE SENNACHÉRIB.

I.

L'ASSYRIEN fondit sur nous, comme le loup dans la bergerie; ses cohortes étaient brillantes de pourpre et d'or; le fer de leurs lances étincelait comme les étoiles dans la mer, quand les vagues bleues se déroulent sur le rivage de Galilée.

II.

Aussi nombreuse que les feuilles de la forêt quand l'été a rendu la verdure à ses rameaux, cette armée parut, avec ses bannières, au coucher du soleil..... semblable aux feuilles flétries de la forêt quand le vent d'automne a soufflé, cette armée joncha la terre au retour de l'aurore.

III.

L'ange de la mort déploya ses ailes sur le vent, et laissa tomber son souffle sur l'ennemi : les yeux des soldats endormis devinrent immobiles et glacés; leurs cœurs battirent une dernière fois et cessèrent de battre à jamais.

IV.

Le coursier demeure étendu avec ses naseaux ouverts; mais le souffle de son orgueil ne les anime plus; l'écume de son dernier soupir blanchit le gazon, aussi froide que celle que les flots déposent sur un écueil.

V.

A côté de lui est le cavalier, pâle et roidi par la mort; la rosée mouille son front, la rouille ternit sa cuirasse.... les tentes sont silencieuses; les bannières flottent au gré des vents; les lances sont sur la terre, et les clairons muets.

VI.

Les veuves d'Ashur font entendre de longs gémissements; les idoles sont brisées dans le temple de Baal; la puissance des Gentils, sans être frappée par le glaive, s'est fondue comme la neige au regard du Seigneur.

XXII.

EXTRAIT DE JOB.

I.

UN sommeil profond était descendu sur tous les yeux, excepté sur les miens.... Un esprit passa devant moi; je vis la face de l'immortalité dévoilée.... elle m'apparut, sans forme.... mais divine.... La chair frémit le long de mes os, et mes cheveux humides se hérissèrent quand j'entendis ces paroles:

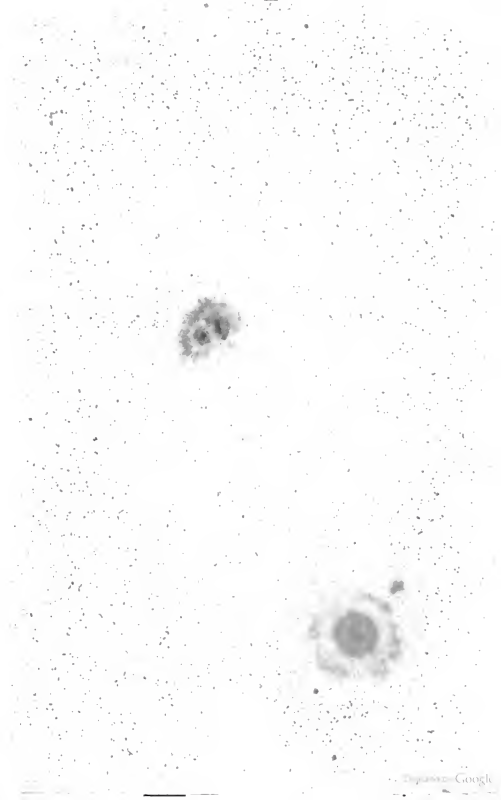
II.

« L'homme était-il plus juste que Dieu? L'homme est-il plus pur que celui qui doute si les séraphins eux-mêmes sont en sûreté? Créatures d'argile, vains habitants de la poussière! le ver vous survit.... Êtes-vous plus justes que moi, créatures d'un jour? vous vous flétrissez avant la nuit, aveugles à la lumière de la sagesse.

FIN DES MÉLODIES HÉBRAÏQUES.



POÉSIES DIVERSES.



VERS
ÉCRITS
SUR UN ALBUM.

I.

DE même que, sur la froide pierre d'un tombeau,
un nom arrête parfois le passant, puisse le mien fixer
un moment ton œil pensif lorsque tu verras cette
page isolée!

II.

Peut-être dans quelques années liras-tu ce nom
oublié : pense à moi comme à ceux qui ne sont plus ;
et persuade-toi que c'est ici que mon cœur est en-
seveli.

A MARIA****.

A MARIA ****.

I.

Tu es heureuse, Maria; et je sens que je devrais l'être aussi, car mon cœur s'intéresse encore à toi comme auparavant.

II.

Rien n'égale le bonheur de ton époux..... et son bonheur me coûtera quelques regrets. Mais oublions-les..... Oh ! comme mon cœur le haïrait, s'il ne t'aimait pas !

III.

Lorsque je vis ton enfant chéri, je crus que mon cœur jaloux allait se briser; mais, lorsqu'il me regarda avec le sourire de l'innocence, je l'embrassai pour l'amour de sa mère.

IV.

Je l'embrassai et j'étouffai mes soupirs en reconnaissant dans ses traits ceux de son père : il avait aussi les yeux de Maria; c'était assez pour l'amour et pour moi.

V.

Adieu, Maria, il faut te quitter. Tant que tu seras heureuse, je ne murmurerai pas ; mais je ne puis rester si près de toi, mon cœur reprendrait bientôt ses premières chaînes.

VI.

Je croyais que le temps, je croyais que l'orgueil avaient enfin éteint les feux de ma jeunesse. J'ignorais, jusqu'au jour où je m'assis près de toi, que rien n'était changé dans mon cœur, rien, excepté l'espérance.

VII.

Je fus calme : et cependant je me rappelle le temps où mon cœur aurait été déchiré par tes regards ; mais trembler aujourd'hui serait un crime : je te vis et je ne témoignai aucune émotion.

VIII.

Je te vis fixer mon visage ; mais tu ne pus y lire aucun trouble : le seul sentiment que tu aurais pu y découvrir, c'eût été le calme sombre du désespoir.

IX.

Adieu ! adieu ! le rêve de ma jeunesse doit être banni à jamais de mes souvenirs. Hélas ! où est l'onde fabuleuse du Léthé ? Cœur insensé, sois calme, ou brise-toi.

STANCES.

STANCES.

Composées le 11 octobre 1809 pendant une nuit d'orage. Nos guides avaient perdu la route de Zesta près de la chaîne des montagnes Albaniennes, appelée jadis le Pinde.

I.

LA nuit est obscure et glacée près de ces lieux où s'élève le Pinde; des nuages menaçants versent sur la terre la vengeance des cieux.

II.

Nos guides se sont égarés; toute espérance est perdue, les éclairs ne nous découvrent que les rochers qui coupent notre route, et ils vont se réfléchir sur les flots écumeux d'un torrent.

III.

Est-ce une chaumière que je crois apercevoir devant moi? lorsque l'éclair va nous prêter sa clarté, qu'il sera doux de saluer son toit hospitalier!... hélas! ce n'est que le tombeau d'un musulman.

IV.

Au milieu du fracas de l'onde furieuse, j'entends retentir une voix.... c'est un compatriote épuisé de lassitude, qui invoque le nom de l'Angleterre.

V.

J'entends l'explosion du salpêtre ; est-ce un ami ?
est-ce un ennemi ?.... encore.... c'est pour avertir
l'habitant des montagnes, afin qu'il vienne nous guider
jusque sous sa demeure.

VI.

Ah ! qui osera par une nuit si terrible se hasarder
dans ce désert ? qui pourra distinguer ce signal de détresse
au milieu des roulements de la foudre ?

VII.

D'ailleurs, si quelqu'un entend nos cris, ne devrait-il
pas se défier des dangers de la route ; et ne croirait-il
pas plutôt qu'une troupe de voleurs veut le surprendre ?

VIII.

Les nuages éclatent, l'éclair sillonne la nue. O moment
de terreur ! l'orage redouble sa furie ! une pensée peut
encore cependant ranimer mon cœur attristé.

IX.

Pendant que j'erre dans ces sentiers périlleux à
travers les ronces et les rochers ; tandis que les éléments
épuisent ici leur rage, tendre Florence ! où es-tu ?

(*) Voyez le 1^{er} chant de Childe-Harold.

X.

Ah ! sans doute, tu n'es plus sur les mers que tu as si long-temps parcourues. Puisse l'orage qui gronde ne tomber que sur ma tête !

XI.

Le sirocco rapide soufflait avec violence, lorsque mes lèvres pressèrent les tiennes pour la dernière fois. Depuis ce temps il a dû pousser bien loin ton vaisseau sur les ondes écumeuses.

XII.

J'aime à te croire en sûreté, tu as déjà foulé sous tes pas le rivage d'Espagne. Les cieux seraient bien cruels si une beauté telle que toi était refonue, sur l'humide élément.

XIII.

Puisque je pense à toi au milieu des ténèbres et des terreurs qui m'entourent, comme aux jours de fête où tout respirait la gaité, et où la musique enchantait tous nos sens,

XIV.

Daigne aller quelquefois sur les blanches murailles de Cadix, si Cadix est encore libre ; daigne porter des regards inquiets du côté de la mer azurée.

XV.

Pense aux îles de Calypso, que de tendres souvenirs te doivent rendre chères. Accorde mille sourires à tous ceux qui t'adorent, et à moi un seul soupir.

XVI.

Lorsque les mortels qui viennent admirer tes charmes remarqueront la pâleur de ton front, et une larme à demi formée sous ta paupière humide, signe passager d'une mélancolie pleine de grace,

XVII.

Tu souriras de nouveau, et tu éviteras, en rougissant, les railleries de quelque fat; tu n'avoueras pas que tu penses une fois à celui qui pense toujours à toi.

XVIII.

Les sourires et les soupirs sont inutiles quand deux cœurs souffrent les maux de l'absence; cependant mon ame vole au-delà des monts et des flots, et gémit en cherchant la tienne.

FIN DES STANCES.

STANCES

Composées en traversant le golfe d'Ambracia,
le 14 novembre 1809.

I.

Le disque argenté de Diane, au milieu d'un ciel
sans nuage, éclaire la côte d'Actium; c'est sur ces
mers que jadis le monde fut gagné et perdu pour la
reine d'Égypte.

II.

Je contemple ces plaines d'azur qui servirent de
tombeau à tant de Romains. C'est ici que, pour la
première fois, l'ambition farouche oublia une cou-
ronne incertaine, pour s'attacher aux pas d'une
femme.

III.

Aimable Florence, toi qui m'inspires un amour
aussi tendre qu'on en ait jamais exprimé en prose et
en vers (depuis qu'Orphée alla chercher, en chantant,
son Eurydice), toi que j'aimerai tant que tu seras
belle et moi jeune;

IV.

Aimable Florence ! c'est un temps bien à regretter
que celui où des royaumes étaient joués contre deux
beaux yeux : si les poètes avaient autant d'empires
que de vers à leur disposition , tes charmes feraient
naître de nouveaux Antoinès.

V.

La destinée a tout changé : mais , je le jure par tes
yeux et par les boucles gracieuses de ta chevelure ;
si je ne puis perdre un monde pour toi , je ne vou-
drais pas te perdre pour un monde.

FIN DES STANCES.



TRADUCTION
DU
FAMEUX CHANT DE GUERRE,
SEITE HAIJEE TON EAHNON.

TRADUCTION

DU

FAMEUX CHANT DE GUERRE,

ΔΕΥΤΕ ΠΑΙΔΕΣ ΤΩΝ ΕΛΛΗΝΩΝ,

Composé par Riga, qui périt en essayant de révolutionner
la Grèce.

I.

LÈVEZ-VOUS, enfants des Grecs, le jour de gloire
est arrivé: montrez-vous dignes de vos illustres an-
cêtres!

CHŒUR.

Enfants de la Grèce, courons aux armes, et que le
sang abhorré de notre ennemi, coule en torrents à
nos pieds.

II.

Secouons le joug de nos tyrans, que l'insurrection
éclate dans notre pays, et nous verrons briser toutes
ses chaînes. Ombres magnanimes des généraux et
des sages, venez assister à nos combats! Grecs des
âges passés, revenez à la vie; réveillez-vous au son
de nos trompettes, pour vous joindre à nos batail-
lions: venez attaquer la ville aux sept collines (*) et

(*) Constantinople, Ἱερουσόλημ.

combattre avec nous jusqu'à ce que nous ayons conquis la liberté.

CHŒUR.

Enfants de la Grèce, courons aux armes, et que le sang abhorré de notre ennemi coule en torrents à nos pieds.

III.

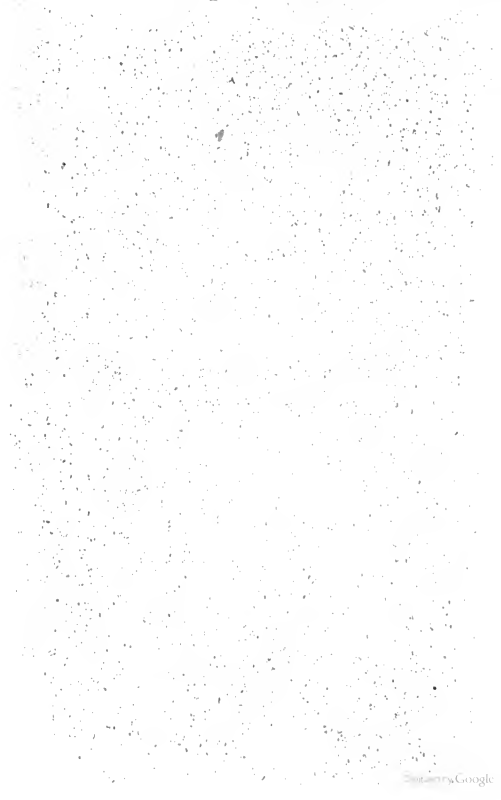
O Sparte ! Sparte ! pourquoi restes-tu plongée dans un sommeil léthargique ! Réveille-toi, et que tes enfants se joignent aux Athéniens leurs anciens alliés ! Invoquons ce chef célèbre dans les hymnes antiques, qui te sauva de ta perte : invoquons le terrible, le courageux Léonidas, qui fit dans les Thermopyles une tentative si hardie, et qui, pour conserver la liberté à son pays, arrêta les Perses, leur livra bataille avec ses trois cents braves, la soutint longtemps, et, pareil à un lion furieux, expira dans les flots du sang qu'il avait répandu.

CHŒUR.

Enfants de la Grèce, courons aux armes, et que le sang abhorré de notre ennemi coule en torrents à nos pieds (*).

(*) Le début de ce chant guerrier, et le chœur qui se répète après chaque strophe, offrent une ressemblance frappante avec plusieurs passages d'un hymne célèbre qui fut composé au commencement de la révolution française.

ÉLÉGIES
A THYRZA.



ÉLÉGIES

A THYRZA.

PREMIÈRE ÉLÉGIE.

Ah! pourquoi es-tu déposée dans la terre, sans qu'une pierre funéraire indique le lieu de ta sépulture, et dise ce qui n'est que trop vrai, « Que tout le monde t'a oubliée excepté moi? » Séparé de Thyrsa par les mers, je n'ai pas cessé de l'aimer, et mes souvenirs et mes espérances me réunissaient à elle.... Hélas! nous ne devons plus nous revoir! Si j'avais pu du moins assister à tes derniers instants, un mot, un tendre regard, qui m'eût dit, « Je te quitte, toujours ton amie, » aurait appris à mon ame à voir avec moins de regret l'essor que prenait la tienne vers le ciel. Ah! puisque la mort te réservait une agonie courte et sans douleur, n'as-tu pas désiré un seul instant celui que tu ne verras plus, et qui te porte à jamais dans son cœur? Qui aurait, comme lui, veillé son amie mourante? Qui aurait observé comme lui tes yeux dans ce moment terrible qui précède la mort, où la tristesse silencieuse craint de soupirer avant que tout soit fini? Mais, lorsque tu aurais été délivrée de tous les maux de ce monde, les larmes de ma tendresse eussent coulé en abondance..... comme en ce moment! et comment ne couleraient-

elles pas quand je me rappelle ces jours charmants passés à tes côtes? Nous ne pleurons tous deux que d'amour, avant que je dusse te quitter pour un temps. Je n'ai point oublié ces regards furtifs qui n'étaient aperçus que de nous; ce sourire que personne ne comprenait; ces douces pensées que nous nous communiquions tout bas, l'étreinte de nos mains frémissantes; ce baiser si pur et si délicieux, que l'amour n'osait rien désirer de plus; oui, tes regards exprimaient tant d'innocence, que mon ardeur eût rougi de te demander davantage. Je crois entendre encore ces accents qui me rendaient toute ma gaîté, lorsque j'étais enclin à la mélancolie; et ces chants célestes qui n'avaient de douceur pour moi que dans ta bouche. J'ai encore ton gage d'amour.... mais où est le tien?.... Hélas! où es-tu toi-même? J'ai souvent supporté le poids de l'infortune, mais je n'en fus jamais accablé jusqu'à ce jour. Tu m'as quitté dans la fleur de l'âge pour me laisser épuiser seul la coupe des douleurs. Si le repos est tout ce qu'on trouve dans la tombe, je cesse de regretter que tu y sois descendue; mais si tes vertus reçoivent une couronne digne d'elles dans des mondes plus heureux que celui-ci, envoie-moi une partie de ta félicité pour consoler mes chagrins ici-bas. Apprends-moi, (devais-je recevoir sitôt cette leçon de toi?) apprend-moi à supporter ta perte et à pardonner.....

Ton amour était si doux pour moi sur la terre, que je ne désirerais rien de plus dans le ciel.

DEUXIEME ÉLÉGIE.

I.

LOIN d'ici ces accords qui m'affligent, et cette mélodie jadis si douce pour moi; ou je fuis de ces lieux, n'osant plus écouter ces sons qui me rappellent des jours plus fortunés! Cessez de faire vibrer les cordes de cette lyre, je ne puis plus rêver à ce que je suis, ni à ce que je fus!

II.

La voix qui me rendait ces chants si doux s'est tue, et tout leur charme s'est évanoui. Les plus harmonieux de ces accords ne sont pour moi qu'un hymne lugubre sur l'habitant des tombeaux. Oui, Thyrsa, ils me parlent de toi, poussière sacrée, puisque tu n'es plus que poussière! leur pure mélodie afflige plus mon cœur qu'une musique discordante.

III.

Le silence règne autour de moi, mais l'écho parle encore à mon oreille. J'entends une voix que je ne voudrais pas entendre, une voix qui devrait bien être muette. Hélas! elle vient souvent agiter mon âme incertaine; elle m'appelle pendant mon sommeil; mais c'est en vain que je m'éveille pour écouter ses tendres accents... Mon rêve a fui loin de moi.

BYRON. — *Tome II.*

28.

IV.

O ma Thyrsa ! dans le sommeil comme dans mes veilles tu n'es plus pour moi qu'un songe chéri, une étoile qui parut un moment sur les flots pour dérober aussitôt ses rayons à la terre. Mais le mortel qui est forcé de parcourir les pénibles sentiers de la vie, lorsque le ciel s'obscurcit dans son courroux, regrettera long-temps l'astre consolateur dont l'aimable clarté guidait ses pas errants.

TROISIÈME ÉLÉGIE.

I.

ENCORE un moment, et je suis délivré des angoisses
qui déchirent mon cœur. Encore un dernier soupir
à l'amour et à Thyrsa, et je reviens à la vie dissipée
du monde. Je puis bien maintenant me mêler parmi
les mortels que je n'aimai jamais. Si tout plaisir est
évanoui pour moi ici-bas, quel chagrin peut désor-
mais m'atteindre?

II.

Apportez-moi donc la coupe joyeuse, préparez le
banquet; l'homme n'est pas né pour vivre seul; je
serai cette créature légère et indifférente qui sourit
avec tous et ne pleure avec personne. Il n'en était
point ainsi dans des jours plus heureux; qui m'eût
dit alors.....? Mais tu as disparu et tu m'as laissé seul
dans le monde: tu as cessé d'être, tous les mortels ne
sont plus rien pour moi!

III.

Vainement ma lyre voudrait répéter de doux ac-
cords. Le sourire que la douleur veut feindre n'est
qu'une ironie pour le cœur secrètement désolé, et
ressemble à une couronne de roses déposée sur la

tombe. En vain de joyeux compagnons dissipent un moment le sentiment de nos maux, le plaisir exalte notre ame en délire..... mais le cœur..... le cœur demeure solitaire.

IV.

J'aimais dans une belle nuit à contempler en silence l'azur des cieux..... Je croyais que la lumière céleste brillait doucement à tes yeux pensifs; souvent, au milieu des flots de la mer Égée, je me disais en admirant le disque de Diane : Thyrsa regarde comme moi la lune.... Hélas! ses pâles rayons éclairaient son tombeau.

V.

Etendu sur le lit de la fièvre, privé de sommeil et sentant couler un feu brûlant dans mes veines, je disais d'une voix affaiblie : « Ce qui me console, c'est que Thyrsa ignore ma souffrance. » Semblable au don de la liberté accordée à l'esclave qui va mourir, la nature me rendit la vie lorsque Thyrsa n'était plus!

VI.

Gage de fidélité reçu de Thyrsa dans des jours plus heureux, alors que je commençais à connaître la vie et l'amour, que tu es changé à mes yeux! comme le chagrin t'a revêtu de sombres couleurs! Le cœur qui me fut donné avec toi a cessé de battre..... Ah! pourquoi le mien palpite-t-il encore! Glacé comme celui de l'habitant des tombeaux, pourquoi sent-il encore la cruelle atteinte de la douleur?

VII.

Gage plein d'amertume ! gage qui m'afflige, j'aime encore à te porter sur mon sein. Conserve-y à jamais son amour, ou déchire le cœur contre lequel je te presse. Le temps adoucit les transports de l'amour, mais il ne le détruit pas. L'amour est plus sacré encore lorsqu'il a perdu l'espérance. Que sont les amours qu'inspirent mille beautés vivantes, auprès de celui qui ne peut abandonner une amie qui n'est plus !

FIN DES ÉLÉGIES A THYRZA.





EUTHANASIA.

I.

LORSQUE le temps m'apportera tôt ou tard ce sommeil sans rêves qui ferme les yeux de ceux qui ne sont plus, dieu de l'oubli, puisses-tu étendre doucement tes ailes sur mon lit de mort!

II.

Qu'aucun ami, qu'aucun héritier n'y vienne pleurer ou désirer le coup qui me menacera; qu'aucune beauté, les cheveux épars, n'y vienne sentir ou feindre une douleur de bienséance!

III.

Je veux descendre en silence dans la terre, sans y être accompagné par des larmes officieuses; je ne veux troubler la gaieté de personne, ni inspirer des craintes à l'amitié.

IV.

L'amour cependant, si l'amour, dans une heure semblable, pouvait réprimer noblement d'inutiles soupirs; l'amour pourrait triompher, une dernière fois, dans celle qui survit et dans celui qui meurt.

V.

Qu'il serait doux, ô ma Psyché, de voir jusqu'à mon dernier instant la sérénité régner sur ton visage ! Oubliant toutes ses transes passées, la douleur elle-même sourirait en te voyant.

VI.

Vain désir ! la beauté gémit et s'afflige à la vue d'un amant que le trépas va lui ravir ; les larmes que la femme répand à volonté nous trompent dans notre vie, et nous éuervent au moment de la mort.

VII.

Que ma dernière heure soit donc solitaire ; que je n'entende ni regrets ni sanglots ! S'il est des hommes qui n'aient pas craint les approches de la mort, sans doute que pour eux la douleur fut bien courte ou même inconnue.

VIII.

Est-il si pénible de mourir et d'aller où tous ont été avant moi, où tous doivent aller ? il ne faut que retomber dans le néant où j'étais avant de naître à la vie et au malheur.

IX.

Comptons les plaisirs qui ont charmé quelques-uns de nos jours ; comptons nos jours exempts de soucis ; et avouons, quoi que nous ayons été, qu'il vaut mieux n'être plus.

FIN D'EUTHANASIA.

MÉLANGES.



MÉLANGES.

I.

INSCRIPTION SUR LE MONUMENT D'UN CHIEN DE TERRE-NEUVE.

Newstead-Abbey , octobre 1808.

QUAND un orgueilleux fils des hommes retourne à la terre, inconnu à la gloire, mais issu d'une noble race, l'art du sculpteur épuise la pompe de la douleur, et l'urne nous apprend quel est celui dont elle contient la cendre. Quand tout est fini pour lui, on voit sur la tombe ce que le défunt aurait dû être, et non ce qu'il a été : mais le pauvre chien, notre meilleur ami dans la vie, le premier à venir saluer notre retour, le premier à nous défendre, loyal et fidèle à son maître, travaillant, combattant et vivant pour lui seul, succombe sans honneur; on oublie son mérite, et l'ame qu'il avait sur la terre lui est refusée dans le ciel. L'homme, vain insecte, espère être pardonné, et réclame le droit exclusif d'habiter le céleste séjour. Homme! toi qui jouis d'une heure de vie, dégradé par la servitude ou corrompu par le pouvoir, celui qui te connaît bien doit te quitter avec dégoût..... Poussière animée ! ton amour

n'est que luxure, ton amitié perfidie, ton sourire hypocrisie, tes paroles mensonges. Vil par ta nature, ennobli par ton nom seul, il n'est pas de race d'animaux qui ne puisse te faire rougir!... O vous qui par hasard voyez cette urne simple, passez..... elle n'honore personne que vous voudriez pleurer: ces pierres ont été élevées sur les dépouilles d'un ami; je n'en ai connu qu'un, c'est ici qu'il repose.

II.

MONODIE SUR LA MORT DE R. B. SHÉRIDAN,

PROFONCÉE AU THÉÂTRE DE DRURY-LANE.

QUAND le dernier rayon du jour se fond dans le crépuscule humide de l'été, qui n'a pas senti la douceur de cette heure solennelle pénétrer son cœur, comme la rosée ranime la fleur flétrie?

Qui n'a pas éprouvé ce pur sentiment qui absorbe et étonne nos idées, quand la nature s'arrête pour respirer sur le pont où le temps forme un arceau sublime de lumière et de ténèbres? qui n'a pas éprouvé ce calme si doux et si profond, cette pensée muette, cette harmonie, ce regret, cette sympathie de gloire avec les astres qui disparaissent? qui n'a pas versé ces larmes délicieuses que ne souillent aucune peine terrestre, aucun sentiment d'égoïsme; larmes versées sans honte, larmes secrètes sans amertume?

Telle est l'émotion que nous cause le déclin du jour sur les collines.... un sentiment semblable affecte notre cœur et nos yeux quand nous voyons mourir tout ce que le génie a de périssable. Un esprit sublime s'est éclipsé..... Une puissance a passé du jour aux ténèbres..... Il n'en reste aucune capable de

l'égaliser ... Aucun nom n'est comme le sien le foyer de tous les rayons de la gloire. L'éclair des saillies.... la brillante intelligence, la lumière de la poésie..... l'éclat de l'éloquence, ont disparu avec leur soleil.... Mais ils nous ont laissé les durables créations de l'âme immortelle, les fruits d'une aurore féconde, et d'un riche midi, partie impérissable de celui qui est mort trop tôt. Mais qu'elle est peu de chose, cette partie d'un tout merveilleux ! nous n'avons que les fragments lumineux de cette âme qui embrassait tout dans son cercle, et qui répandait ses rayons sur tout, soit qu'elle voulût égayer ou toucher..... plaire, ou inspirer la terreur..... dirigeant à son gré les passions dans les conseils de l'état, comme à la table des festins. Il n'est plus ! Les voix les plus nobles s'enviaient le droit de le louer ; ceux qu'on loue tous les jours étaient fiers de proclamer ses louanges.

Quand les clameurs de l'Indostan (*) foulé aux pieds s'élevèrent au ciel pour en appeler des injustices de l'homme, la voix de Shéridan tonna..... sa main fut armée de la verge vengeresse : il parut, le ministre de Dieu qui voulait faire trembler les nations par sa bouche..... et il sut arracher le suffrage d'un sénat vaincu et humilié.

Ici, ici encore, les créations gracieuses de son esprit nous charment par un dialogue incomparable..... et par ces vives saillies qui ne tarissent jamais ; ici nous revoyons ces tableaux animés qui retracent

(*) Affaire d'Hastings.

à notre cœur la vérité qui leur fut surprise. Vous retrouvez dans ce lieu leur premier berceau, ces êtres conçus par son imagination, et dont sa pensée rapide complétait l'existence: c'est ici qu'ils brillent de la flamme divine de ce nouveau Prométhée.

Mais s'il est des hommes à qui la fatalité qui fait faillir le sage cause un lâche plaisir; des hommes qui triomphent quand des ames célestes offensent l'harmonie de leurs propres concerts, qu'ils s'arrêtent.... Ils ignorent que ce qui leur semble être un vice pourrait bien n'être qu'un malheur. Il est triste, le sort de ceux sur qui est fixé l'œil public toujours prêt à blâmer ou à louer; le repos est refusé à leur nom, et la sottise se plaît dans le martyre de la gloire. L'ennemi secret dont la vigilance fait à-la-fois l'office de sentinelle..... d'accusateur..... de juge et d'espion..... la haine..... la sottise..... l'envie..... et la vanité, qui ne vit que du mal d'autrui: cette armée acharnée à tout déprécier suit les traces de la gloire jusqu'au tombeau, épie toutes les erreurs que son ardeur naturelle fait commettre au génie, défigure la vérité, accumule les mensonges, et élève le monument de la calomnie.

Mais si à ces fléaux vient se joindre la pauvreté liguée avec de profondes souffrances, si l'enfant du génie oublie de prendre l'essor, et s'abaisse à lutter avec la misère et le déshonneur..... et à flatter la méchanceté, s'il ne trouve dans l'espérance que les caresses empoisonnées de la perfidie, si tels sont les maux qui l'assaillent, peut-on s'étonner que l'homme succombe? Son cœur, doué de toute la force du

sentiment, est électrisé par le feu du ciel; intérieurement déchiré, entouré de nuages, il est transporté par les ouragans au milieu d'une atmosphère qui nourrit ses pensées, et les fait éclater comme la foudre.

Mais loin de nous ces choses si elles ont existé. Contentons-nous de la tâche plus douce de rendre à la gloire le tribut qui lui est dû, de regretter ses rayons éclipsés, et de reconnaître par un légitime hommage les distractions que nous lui devons sans cesse.

Vous, orateurs, qui brillez encore dans les conseils, pleurez sur le digne rival des trois prodiges de l'éloquence anglaise (*), pleurez sur celui dont les paroles étaient des étincelles d'immortalité.

Vous, poètes, à qui la muse de l'art dramatique est chère; il fut votre maître..... soyez ici ses rivaux, vous, hommes d'un entretien aimable et spirituel; rendez honneur à ses cendres. Tant que nous admirons les dons réunis d'un génie immense et parfait dans sa variété; tant que l'éloquence..... l'esprit, la poésie et la gaieté, cette enchanteresse des soucis terrestres, charmeront notre ame; tant que nous nous complairons à reconnaître la noble prééminence du mérite, nous chercherons un homme égal à Shéridan, mais en vain; et, nous consolant avec ce qui nous reste de lui, nous soupirerons en pensant que la nature a brisé le moule dans lequel il fut jeté.

(*) Fox, Pitt et Burke.

III.

ADRESSE

PRONONCÉE A L'OUVERTURE DU THÉÂTRE DE DRURY-LANE,
LE MERCREDI 10 OCTOBRE 1812 (*).

DANS une nuit terrible notre cité vit en gémissant le palais du drame réduit en cendres: une heure suffit pour rendre l'édifice la proie des flammes, et pour interrompre le règne d'Apollon et de Shakspeare.

Vous qui fûtes témoins de ce spectacle, dont l'éclat était une dérision pour les ruines qu'il embellissait, vous avez vu les décombres s'écrouler au travers des nuages de feu semblables à la colonne d'Israël, et chassant la nuit de la voûte azurée; vous avez vu les tourbillons des flammes agiter leurs ombres rougeâtres sur la Tamise effrayée, pendant que des milliers de citoyens s'assemblaient autour des ruines fumantes, reculaient avec terreur, tremblant pour leur propre toit à l'aspect de ces éclairs aussi terribles que ceux de la foudre, jusqu'à ce qu'enfin les cendres noircies et les murs isolés remplacèrent le temple des muses, et indiquèrent le lieu où il s'élevait.

(*) Voyez la lettre sur Pope. L'auteur de *Childe-Harold* fut aussi parodié. Peut-être son adresse ne vaut guère mieux que les autres.

Un nouvel édifice est construit; retentira-t-il, comme l'autre, de vos applaudissements? sera-t-il digne de Shakspeare et de vous?

Oui..... il le sera..... la magie de ce nom défie la faux du temps et la torche de l'incendie..... C'est lui qui consacre ce théâtre, et qui fera revivre le drame au lieu où il était. La création soudaine du nouvel édifice atteste la puissance du charme..... souriez à notre confiance et aidez-nous à la justifier.

De même que ce théâtre s'élève pour rivaliser avec celui qu'il va remplacer, puissions-nous tirer du passé nos augures! Un temps propice peut y faire fleurir des noms aussi beaux que ceux qui furent la gloire de l'édifice incendié.

C'est à Drury que l'art de Siddons troubla les cœurs tendres par d'irrésistibles émotions, et toucha les plus insensibles; c'est à Drury que brillèrent les derniers lauriers de Garrick; c'est ici que Roscius fit couler vos dernières larmes, vous adressa ses derniers remerciements avec un soupir, et versa les larmes de ses adieux: mais le mérite vivant ne doit pas renoncer à des couronnes qui jusqu'ici n'ornent que la tombe des morts. Drury ose y prétendre..... ne lui refusez pas vos suffrages pour réveiller sa muse endormie; tressez des guirlandes pour votre Ménandre, ne consacrez pas seulement vos hommages à ceux qui ne sont plus.

Nous chérissons le souvenir de ces jours brillants où Garrick nous charmait encore par son jeu, et Brinsley par son talent: héritiers de leurs travaux,

nous sommes, comme tous les héritiers d'une noble origine, fiers de nos aïeux. Mais pendant que la mémoire emprunte le miroir de Banquo pour nous y montrer les ombres couronnées et ceux dont le nom est immortel.... avant de condamner leur postérité dégénérée, pensez combien il est difficile d'égaliser de tels rivaux.

Amis de la scène, à qui les acteurs et les auteurs demandent l'indulgence et les éloges, vous dont la voix suprême distingue ce que le goût approuve ou rejette, si la frivolité fait notre gloire et nous fait rougir de la patience de l'auditoire, si jamais le théâtre corrompu s'abaisse jusqu'à flatter le mauvais goût qu'il n'ose combattre, puisse notre zèle réfuter tous les reproches passés, et la censure blâmer avec sagesse ou se taire avec justice!

Puisque vous faites les lois du drame, daignez ne pas nous railler par des louanges mal placées. Un orgueil bien dirigé doublera les talents de l'acteur; et puisse la raison nous instruire par votre voix!

Après ce prologue respectueux, suivant l'ancienne coutume, hommage que le drame vous rend par son héraut, recevez aussi nos compliments de bienvenue. Ils partent de nos cœurs, qui voudraient plaire aux vôtres. Le rideau s'élève..... puissions-nous ne vous offrir que des scènes dignes de l'âge d'or de Drury! L'Angleterre est notre juge; la nature nous inspirera: puissions-nous plaire long-temps.... et vous voir long-temps présider à nos fêtes!

IV.

A SAMUEL ROGERS, ESQ.,

AUTEUR DES PLAISIRS DE LA MÉMOIRE.

O MON ami ! absent ou présent, quels charmes magiques t'appartiennent ! Ils peuvent l'attester, ceux qui, comme moi, jouissent tour à tour de ton entretien et de tes vers. Mais quand l'heure redoutée sonnera, cette heure que l'amitié croit toujours trop prochaine ; quand la MÉMOIRE, tristement penchée sur ta tombe, pleurera en pensant qu'il y avait en toi quelque chose de périssable, avec quelle reconnaissance elle te rendra l'hommage offert par toi sur ses autels ! qu'il lui sera doux, dans la suite des âges, d'unir éternellement *son nom* au *tien* !

19 avril 1812.

V.

SUR LA MORT DE SIR PETER PARKER,

BARONET.

I.

IL est des larmes pour tous ceux qui meurent ; le plus humble tombeau en est arrosé. Mais des nations entières célèbrent les funérailles des braves ; la Victoire elle-même pleure leur perte.

II.

La Douleur leur envoie le plus pur de ses soupirs sur le sein de l'Océan. Peu importe que leurs restes soient sans sépulture ; l'univers devient leur mausolée.

III.

Chaque page de l'histoire est un monument pour eux ; chaque bouche prononce leur épitaphe ; l'heure présente, le siècle à venir, gémissent sur eux et leur appartiennent.

IV.

A leur nom, la gaité qui préside aux fêtes baisse la voix. Le souvenir rend hommage au mérite du héros ; la coupe circule autour de la table en leur honneur.

V.

Objets des louanges d'un peuple qui ne les a pas connus ; regrettés par leurs ennemis forcés de les admirer..... qui ne voudrait point partager leur glorieux destin ? qui n'accepterait la mort qu'ils ont choisie ?

VI.

Brave Parker ! c'est ainsi que ta vie , ta mort et ta gloire seront des sujets consacrés ; le jeune guerrier , amoureux des exploits , trouvera son modèle dans ta mémoire.

VII.

Mais parmi ceux qui gémissent de ta perte , il est des cœurs que la gloire ne saurait consoler , et qui ne peuvent entendre parler , sans frémir , d'une victoire où périt un ami si cher et si intrépide.

VIII.

Qui pourrait adoucir leurs regrets ? Quand cessent-ils d'entendre prononcer ton nom ? Le temps ne peut nous apporter l'oubli quand la renommée entretient la source de nos douleurs.

IX.

Hélas ! c'est sur eux-mêmes et non sur toi qu'ils ne cessent de pleurer : qui inspire plus de regrets que ceux qui n'ont jamais affligé leurs amis avant l'heure de leur trépas ?

VI.

IMPROMPTU EN RÉPONSE A UN AMI.

QUAND, du fond de mon cœur où la douleur habite, elle vient répandre son ombre sur mes traits, obscurcir mon front de ses noires images, ou remplir mes yeux de larmes, ne fais pas attention à mon air sombre; mes cruels souvenirs connaissent trop bien leur asyle, ils retournent bientôt dans mon cœur, et y languissent en silence.



VII.

PROMÉTHÉE.

I.

TITAN! les souffrances de la race humaine vues par tes yeux immortels dans leur triste réalité ne furent pas pour toi comme pour les dieux, un objet de dédain. Quelle récompense obtint ta généreuse pitié? un supplice affreux, supporté en silence; un roc, le vautour et les fers; tout ce que la fierté peut endurer de peine, les transes qu'elle dissimule; le sentiment accablant de la douleur, qui ne parle que dans la solitude, craignant encore que le ciel ne l'écoute, et ne soupirant que lorsque sa voix est sans écho.

II.

Titan, tu as connu la lutte de la souffrance et de la volonté, qui déchirent le cœur sans donner la mort: le ciel inexorable et la tyrannie sourde du destin, qui, dans leur haine, créent, pour leur plaisir, des êtres qu'ils pourraient anéantir; le ciel et le destin te refusèrent la grace de mourir. Le don fatal de l'éternité te fut imposé..... et tu l'as supporté courageusement. Tout ce que le maître de la foudre put arracher de toi, ce fut la menace qui fit retomber sur lui les douleurs de la torture: tu prévoyais sa destinée,

mais tu ne voulus pas la lui révéler pour le fléchir : son arrêt fut dans ton silence ; son ame conçut un vain repentir , et une terreur si mal déguisée , que le tonnerre trembla dans ses mains.

III.

Ton crime , digne d'un dieu , fut d'avoir été compatissant , de diminuer , par tes préceptes , la masse des misères humaines , et de faire trouver à l'homme sa force dans son ame. Mais vaincu comme tu l'as été par une puissance plus élevée , tu nous as légué une grande leçon , que le ciel et la terre n'ont pu détruire..... ta patience énergique , ta fermeté et la résistance de ton esprit impénétrable. Tu es un symbole de la destinée et de la force des mortels ; comme toi , l'homme est en partie divin ; un fleuve troublé , sorti d'une source pure. L'homme aussi a quelque prévoyance de son avenir funeste , de son malheur , de sa résistance et de son triste isolement. Mais son ame peut y opposer son propre courage , égal à tous les maux : elle a sa ferme volonté pour soutien , et prévoit même dans les tortures sa récompense et son triomphe , si elle ose les braver et faire de la mort une victoire.

VIII.

STANCES ADRESSÉES A***

I.

QUOIQUE le jour de mes malheurs fût arrivé et que l'étoile de mon destin eût pâli, ton cœur tendre refusa de découvrir en moi les fautes que tant d'autres surent trouver; quoique ton ame connût quelle était ma douleur, elle ne craignit pas de la partager. L'amour que mon esprit s'était peint.... je ne l'ai trouvé qu'en *toi*.

II.

Quand la nature semble sourire autour de moi (seule encore elle daigne répondre à mon sourire), je ne crois pas qu'elle me trompe.... son sourire me rappelle le tien. Quand les vents déclarent la guerre à l'Océan, comme les cœurs auxquels je me fiais me l'ont déclarée, si les vagues excitent mon émotion, c'est qu'elles m'éloignent de *toi*.

III.

Le dernier refuge de mes espérances est brisé; ses débris sont engloutis dans les flots: mais, quoique mon ame soit en proie à la douleur.... elle n'en sera pas l'esclave. Il est mille traits aigus qui peuvent me déchirer; mes ennemis peuvent m'écraser,

mais ils ne me mépriseront pas ; ils peuvent multiplier mes tourments , mais ils ne sauraient me dompter..... Ce n'est pas à eux que je pense..... c'est à *toi*.

IV.

Mortelle , tu ne m'as pas trompé ; femme , tu ne m'as pas délaissé ; tendrement chérie , tu n'as point voulu m'affliger ; poursuivie par la médisance , tu n'as pu être ébranlée..... Malgré ma confiance , tu ne m'as pas désavoué ; tu me quittas , mais ce ne fut pas pour me fuir ; tu t'armas de vigilance , mais ce ne fut pas pour me diffamer ; si tu restas muette , ce ne fut point pour me laisser calomnier par le monde.

V.

Cependant , je ne blâme point le monde ; je ne le méprise point. Je ne veux point me récrier sur la guerre qu'il a faite à un seul homme..... Si mon ame n'était pas propre à le louer , j'ai commis une faute de ne pas l'éviter plus tôt. Si cette erreur m'a coûté cher , plus cher que je ne pouvais prévoir , j'ai trouvé du moins , quelque chose que j'aie perdu , qu'il n'a pu me priver de *toi*.

VI.

C'est ainsi que du naufrage du passé il me reste encore beaucoup. J'ai appris que celle que je chérissais le plus méritait bien la préférence de mon cœur. Dans le désert il y aura toujours une source jaillissante , un arbre , ou un oiseau chantant dans la solitude ; qui me parleront de *toi*.

IX.

STANCES.

• *Heu quanto minus est cum reliquis
versari quàm sui meminisse !* »

I.

Tu n'es donc plus, toi qui fus aussi belle qu'aucune mortelle ! Si jeune, si tendre, si accomplie, et déjà tu es descendue dans la tombe ! Quoi que la terre t'ait reçue dans son sein ; quoi que la foule puisse maintenant fouler aux pieds, avec indifférence, la pierre qui te couvre, il est encore quelqu'un dont les regards ne pourraient s'arrêter un moment sur le lieu où tes restes sont déposés.

II.

Je ne demanderai point où tu reposes ; je ne chercherai pas ta tombe ; que les fleurs ou les ronces y croissent, peu m'importe, pourvu que je ne les voie pas ; il me suffit de savoir que celle que j'aimai, que j'aimerai long-temps encore, a pu devenir une vile poussière. Je n'ai pas besoin de pierre funéraire pour m'apprendre que ce que j'aimais n'existe plus.

III.

Je t'aimai jusqu'à la fin aussi ardemment que j'étais aimé de toi ; tu n'as pu changer dans le passé ;

et tu ne peux changer maintenant. L'amour sur lequel la mort a posé son sceau ne peut être refroidi par l'âge, troublé par un rival ou désavoué par la perfidie; et, ce qui serait plus cruel encore, tu ne peux plus me trouver coupable de torts, d'inconstance ou d'erreur.

IV.

Nous avons connu les plus beaux jours de la vie; les plus funestes n'appartiennent plus qu'à moi. Les rayons du soleil, le courroux de l'orage, ne seront plus rien pour celle qui n'est plus. J'envie trop le silence de ton sommeil sans rêve, pour répandre des larmes. Dois-je regretter que tous tes charmes se soient évanouis, quand j'aurais pu les voir se consumer peu à peu dans un long dépérissement?

V.

La fleur épanouie qui brille sans égale est la première flétrie, quoique aucune main ne la cueille avant le temps; ses corolles tomberont; mais ne serait-il pas plus pénible de la voir se fanant feuille par feuille, que de la laisser ravir à sa tige? Quel œil mortel peut contempler le passage de la beauté à la laideur?

VI.

Je ne sais si j'aurais pu voir tes appas se flétrir; la nuit qui aurait suivi une si belle aurore aurait paru plus sombre. Tes jours se sont écoulés sans nuage, et tu es restée belle jusqu'au dernier de tous; tu t'es éteinte, mais tu n'as pas perdu tes charmes; telles

sont les étoiles qui traversent l'horizon ; plus elles filent de loin , plus elles sont brillantes.

VII.

Si je pouvais pleurer comme je pleurais autrefois , j'aurais sujet de verser des larmes en pensant que je n'ai pu veiller auprès de ton lit , te contempler avec amour , te serrer doucement dans mes bras , soutenir ta tête mourante , et te donner les derniers témoignages d'une tendresse que ni toi ni moi nous n'éprouverons plus.

VIII.

Tu m'as laissé libre ; mais combien je préfère à tous les objets aimables qui pourraient encore me séduire , le souvenir que je garde de toi ! Tout ce qui ne pouvait mourir dans celle que j'aime vient à moi à travers les régions sombres et terribles de l'éternité : les jours que je passais auprès de toi peuvent seuls surpasser en douceur ceux que je voue au souvenir de la tombe.



X.

STANCES.

« *O lacrymarum fons, tenero sacros*
 « *Ducentium ortus ex animo! quater,*
 « *Felix, in imo qui latentem*
 « *Pectore te, pia-nympha, sensit!* »
 (GRAY, *Poemata*.)

I.

LE monde n'a plus de plaisirs dignes de remplacer ceux qu'il nous ravit, lorsque le feu des pensées du premier âge s'éteint dans nos cœurs flétris avant le temps. Ce n'est pas seulement sur les joues riantes de la jeunesse que le tendre incarnat s'évanouit; mais c'est encore le cœur qui perd sa douce fraîcheur avant que le printemps de la vie soit passé.

II.

Alors les malheureux dont les âmes flottent encore au-dessus du naufrage de leur félicité, sont poussés contre les écueils du crime ou dans le gouffre des vices. La boussole qui les guidait est perdue ou ne leur indique plus que vainement le rivage auquel leur navire brisé n'abordera jamais.

III.

Alors un poids de glace accable l'âme comme la mort elle-même. Elle ne peut plus sentir les maux

des autres et n'ose pas rêver aux siens. Cette froide impression arrête la source de nos pleurs; et si l'œil semble étinceler encore, c'est qu'il retient une larme glacée.

IV.

Quoique les saillies de l'enjouement s'échappent parfois de nos lèvres; quoique la gaité vienne distraire nos cœurs au milieu de ces nuits qui ne nous accordent plus un seul instant de sommeil; ces saillies, cette gaité, sont comme le lierre rampant qui couronne de ses guirlandes les créneaux d'une vieille tour: tout est verdure et fraîcheur au dehors; au dedans, tout est ruine et noire poussière.

V.

Ah! si je pouvais sentir comme autrefois, être ce que j'ai été, ou pleurer comme j'ai pleuré souvent sur maint objet qui n'est plus! Semblables à ces sources saumâtres du désert, que le voyageur trouve encore si douces, mes larmes me consoleraient au milieu des sentiers arides de la vie.

XI.

STANCES A***.

I.

Si quelquefois, au milieu des villes habitées par les hommes, ton souvenir sort de mon cœur, l'heure de la solitude me ramène l'image de ton ombre adorée, cette heure mélancolique et silencieuse me représente celle que j'aimai; et, loin de tous les yeux, ma douleur peut exprimer des plaintes qu'elle n'osait confier à d'indiscrets témoins.

II.

Ah! pardonne, si j'accorde parfois à un monde odieux une pensée que je ne dois qu'à toi seule: pardonne si, tout en me condamnant moi-même, je semble sourire, et cesser d'être fidèle à ta mémoire; crois qu'elle m'est toujours chère, et que, lorsque je feins de ne plus gémir, je crains que les cœurs frivoles n'entendent un soupir que je n'adresse qu'à toi.

III.

Si mes lèvres ne se contentent pas d'effleurer les bords de la coupe des festins, je ne demande point à la liqueur qu'elle contient de bannir mes regrets;

BYRON. — *Tome II.*

30

il faudrait au désespoir une liqueur bien plus puissante, pour qu'elle eût la vertu de l'onde du Léthé. Ah! si l'oubli pouvait être versé dans mon ame, et la délivrer de ses rêves douloureux, je briserais la coupe qui te priverait d'une seule de mes pensées.

IV.

Si tu cessais d'être présente à mes yeux, qui pourrait remplir le vide de mon cœur? et qui te resterait après moi pour honorer ton urne abandonnée? Non, non, mon orgueilleuse douleur exige que je te rende ces derniers devoirs. Tout le monde t'oublie, mais il est juste que je te consacre un éternel souvenir.

V.

Je sais qu'il eût été doux pour toi de rendre les mêmes soins à celui qui ne sera pleuré de personne lorsqu'il quittera un monde où il n'était aimé que de toi seule. Hélas! en m'accordant ton amour, je sens bien que tu me donnais ce qui n'était pas fait pour moi; tu ressemblais trop à un rêve céleste, pour qu'un amant mortel pût te mériter!

XII.

IMITATION DU PORTUGAIS.

DANS ces moments consacrés au plaisir, tu t'écries avec un accent de tendresse : « O ma vie ! » mots charmants qui suffiraient à mon cœur si la jeunesse ne pouvait ni se flétrir, ni mourir. Hélas ! les heures les plus délicieuses mènent aussi à la mort ! Ne répète donc plus ces mots ; ou , au lieu de dire « Ma vie , » dis « O mon ame ! » L'ame du moins doit être éternelle comme mon amour.

XIII.

CHANSON.

I.

Tu n'es point perfide ; tu n'es que légère pour ceux que tu recherchais toi-même si tendrement. Cette pensée ajoute encore à l'amertume des larmes que tu fais couler. Oui, ce qui désole le cœur que tu affliges, c'est de savoir que tu aimes trop bien..... mais que tu cesses trop vite d'aimer.

II.

Le cœur ne regrette pas celle qui est complètement perfide ; il dédaigne la trompeuse et la tromperie : mais quand celle qui ne déguise aucune pensée, quand celle dont l'amour est aussi sincère que tendre, cesse d'aimer, elle qui aimait si réellement, le cœur éprouve ce que tu viens de me faire éprouver.

III.

Rêver le bonheur et se réveiller au chagrin, telle est la destinée de tous ceux qui vivent et qui aiment ; mais quand le matin vient interrompre nos songes, nous pouvons à peine pardonner à notre imagination

qui nous a abusés dans le sommeil pour nous laisser dans une solitude plus triste.

IV.

Que doivent donc éprouver ceux qui furent abusés non par une vision trompeuse , mais par une passion véritable qui nous délaisse soudain comme si elle n'avait été qu'un rêve fugitif? — Ah ! dis-moi plutôt que mon chagrin n'est qu'un jeu cruel de mon imagination , et que ton inconstance n'est qu'un songe !



XIV.

VERS GRAVÉS SUR UNE COUPE FORMÉE
D'UNE TÊTE DE MORT.

Newstead Abbey, 1808.

I.

NE frémis pas..... ne crois pas que mon ame se soit enfuie ; considère en moi le seul crâne duquel il ne sorte jamais rien de triste : c'est en cela surtout que je ressemble peu aux têtes vivantes.

II.

J'ai vécu, j'aimais, je buvais comme toi ; je mourus. Que la terre garde le reste de mes os. Remplis-moi de vin..... Tu ne peux m'outrager ; tes lèvres sont moins fatales que celles des vers.

III.

Il vaut mieux contenir le jus pétillant de la grappe, que de nourrir les vers dévorants de la tombe ; il vaut mieux former une coupe destinée à t'offrir le breuvage des Dieux, que d'être la proie de ces odieux reptiles.

IV.

Peut-être quelques saillies sont-elles jadis sorties de ma tête ; qu'elle serve aujourd'hui à entretenir l'es-

prit des autres. Hélas ! quand nos cerveaux ont disparu, peut-on leur substituer quelque chose de plus noble que le vin ?

V.

Savoure ce nectar aujourd'hui que tu le peux.....
Quand toi et les tiens vous ne serez plus, une autre génération peut-être te ravira comme moi à la terre, et appellera les morts à ses festins.

VI.

Pourquoi non ? Puisque, pendant la courte journée de la vie, nos têtes produisent de si tristes effets, ne pourrait-on les racheter des vers et de la destruction pour les employer à un bon usage (*) ?

(*) Depuis la composition de cette pièce, lord Byron a sans doute renoncé à sa coupe, comme il a renoncé au vin. Cependant, cette année encore, plusieurs journaux anglais ont pris ces vers pour texte de longues dissertations sur l'usage de certains peuples qui, comme lord Byron, appelaient les *morts à leurs festins*. Les descendants d'Odin comptaient même parmi les plus ravissantes béatitudes de leur paradis, d'y boire l'hydromel dans le crâne des vaincus. Nos dames eussent préféré sans doute que lord Byron, qui est d'origine française, n'eût pas préféré les usages saxons à ceux de nos bons Gaulois, moins barbares que les peuples du Nord. En lisant ces vers, on se rappelle involontairement l'anecdote du docteur Young, à qui on envoya une tête de mort avec une bougie pour lui servir de lanterne dans la composition de ses *Nuits*.

A. P.

XV.

N'OUBLIE PAS CELUI, ETC., ETC., ETC.

I.

N'OUBLIE pas celui qui fut si cruellement éprouvé par la puissance de l'amour; n'oublie pas cette heure de danger où nous ne succombâmes ni l'un ni l'autre, quoique nous fussions tous deux aimés.

II.

Ton sein qui s'abandonnait à ma main, et tes yeux humides de larmes, m'invitaient au bonheur; ta douce prière, ton soupir et ton air suppliant réprimaient mes desirs et mon audace.

III.

Ah! laisse-moi penser que tout ce que je perdis te préserva de tout ce que la conscience redoute; laisse-moi rougir des regrets amers qu'il m'en coûta pour prévenir les vains remords du cœur.

IV.

Mais toi-même ne l'oublie pas quand la calomnie perfide me nommera à voix basse pour noircir celui qui t'aima.

V.

N'oublie pas, quelque chose que les autres disent, n'oublie pas que tu m'as vu étouffer toute pensée d'égoïsme. Je bénis ton ame pure, même en ce moment..... je la bénis dans la solitude de la nuit.

VI.

Oh Dieu ! si nous nous étions rencontrés dans un temps où nos cœurs auraient pu être aussi tendres et ta main plus libre, dans un temps où tu m'aurais aimé sans crime, et où j'aurais été moins indigne de toi !

VII.

Puissent tes jours, comme jusqu'à présent, s'écouler loin du monde et de ses fastueux plaisirs ! puisse l'épreuve de ce moment si amer être la dernière pour toi !

VIII.

Mon cœur, hélas ! depuis long-temps corrompu , pourrait être fatal à l'innocence ; en te revoyant au milieu de la foule, sa présomption pourrait concevoir de coupables espérances :

IX.

Laisse donc à ceux dont la félicité ou le malheur ne doivent plus intéresser personne, laisse aux hommes comme moi un monde où tous ceux qui sentent sont condamnés à succomber.

X.

Ta jeunesse, tes charmes, ta tendresse, sont des dons dangereux ; ton ame s'est conservée pure dans la solitude, mais ce qu'elle y a souffert doit lui apprendre ce qu'elle souffrirait dans ce monde perfide.

XI.

Oh ! pardonne - moi la larme que mon délire fit couler de tes yeux, puisque la vertu ne la répandit pas en vain : ah ! ces yeux chéris ne pleureront plus à cause de moi.

XII.

Elle sera long-temps douloureuse pour mon cœur, la pensée de notre éternel adieu ; cependant je mérite cet arrêt sévère ; je l'avoue, il aurait pu l'être encore davantage.

XIII.

Mais, si je t'avais moins aimée, mon cœur n'eût pas fait au tien un si cruel sacrifice ; il a senti moins de douleur à se séparer de toi, qu'il en aurait éprouvé si pour te posséder il s'était rendu criminel.

XVI.

A ***.

I.

QUAND tout devint sombre et menaçant autour de moi, que la raison fut sur le point de me priver de sa clarté, et que l'espérance ne répandit plus qu'une lueur mourante qui ne pouvait qu'égarer davantage mes pas errants ;

II.

Dans cette nuit profonde de l'ame ; dans cette lutte secrète du cœur, alors que, redoutant de paraître trop tendres, les faibles se livrent au désespoir..... et les hommes froids prennent la fuite ;

III.

Quand la fortune eut changé, quand l'affection s'éloigna, et que je me vis en butte à tous les traits de la haine, tu fus l'astre solitaire qui ne s'éclipsa pas pour moi.

IV.

Bénis soient tes fidèles rayons ! ils m'accompagnèrent comme les regards d'un ange, et leur douce lumière demeura entre moi et la nuit.

V.

Quand s'éleva le noir nuage qui voulut obscurcir
cette clarté propice, sa flamme n'en parut que plus
pure et dissipa les ténèbres qui nous entouraient,

VI.

Que ton ame reste unie à la mienne, et lui ap-
prenne ce qu'elle sait braver ou souffrir en silence;
il y a plus de force dans une seule de tes douces pa-
roles, que dans le dédain insultant du monde.

VII.

Tu fus pour moi comme un arbre gracieux qui se
penche sans se rompre, et balance avec amour ses
verts rameaux sur un monument.

VIII.

Les vents mugissaient.... les cieux versaient leurs
pluies, mais tu étais auprès de moi au moment de
l'orage pour me protéger de tes feuilles humides.

IX.

Mais toi et les tiens, vous serez à l'abri des traits
du malheur, quel que soit le destin qui me menace;
le ciel un jour récompensera les bons..... et toi avant
tous les autres.

X.

Que les nœuds de l'amour soient rompus.... les
tiens ne le seront jamais; ton cœur est sensible, mais

il ne changera pas ; ton ame est tendre , mais elle est
inébranlable.

XI.

Quand j'eus tout perdu , je te trouvai encore fidèle.
.... Puisque j'ai su conserver un cœur d'une constance
si bien éprouvée..... la terre n'est pas un désert.....
même pour moi.

XVII.

I.

QU'UN brillant séjour reçoive ton ame! jamais ame plus digne du ciel ne s'échappa de sa prison mortelle pour aller prendre place parmi celles des bienheureux: Il ne te manquait sur la terre que cette immortalité dont tu vas enfin jouir; nous pouvons cesser de te pleurer en sachant que ton Dieu est avec toi.

II.

Léger soit le gazon de ta tombe; que sa verdure le dispute à l'émeraude. Les noires couleurs de la tristesse doivent être éloignées de tout ce qui nous rappelle ton souvenir; que des fleurs et un arbuste toujours vert ombragent le lieu où tu reposes; mais qu'on n'y voie ni le cyprés ni le feuillage de l'if funéraire : ... pourquoi nous affligerions-nous sur ceux qui sont heureux ?

XVIII.

I.

QUAND nous nous séparâmes en silence, et en versant des larmes, désolés d'une absence qui devait durer des années, ton visage pâlit, tes lèvres se glacèrent en me donnant le baiser d'adieu ; ah ! cette heure fatale m'avertit de la douleur qui devait m'affliger.

II.

La rosée du matin refroidit soudain mon front..... je sentis comme le pressentiment de ce que j'éprouve aujourd'hui. Tous tes serments sont violés, ta renommée est flétrie, et ton nom livré à la honte..... Je la partage avec toi.

III.

Chaque fois qu'on le prononce à mon oreille, je crois entendre un son de mort. Un frisson me saisit.... Pourquoi me fus-tu si chère ? ils ignorent que je te connus, ceux qui te connaissaient trop bien !.... Long-temps, long-temps encore, je te maudirai amèrement.

IV.

Nous nous voyions en secret..... Je m'afflige en si-



lence que ton cœur ait pu m'oublier , et ton ame être perfide ; si je te retrouvais après de longues années , comment m'approcherais - je de toi ?... en silence et en versant des larmes.

FIN DU TOME DEUXIÈME.



